HISTOIRE ROMAINE

TOME SIXIEME.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM:

C'est-à-dire jusqu'à la fin de la République.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SIXIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.




SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE DIX-HUITIEME.



CE Livre ne renferme que l'hiſtoire de trois années : 542. 543. 544. Il contient principalement divers combats de Marcellus contre Annibal, la priſe de Tarente par Fabius, les avantages remportés par Scipion en Eſpagne ; la mort de Marcellus, le paſſage d'Aſdrubal en Italie, l'entiére défaite de ce Général par les deux Conſuls Livius & Néron.

§. I.

Marcellus prend quelques villes du Samnium. Fulvius eſt battu & tué dans un combat contre Annibal près

d'Herdonnée. Combats entre Marcellus & Annibal sans avantage bien décidé. Conjuration des Campaniens découverte. On ravitaille la Citadelle de Tarente. Ambassadeurs de Syphax à Rome, & des Romains à Syphax. Ambassade au Roi d'Egypte. La flote Romaine ravage l'Afrique. Disputes au sujet du Dictateur. Nouvelle dispute entre le Dictateur & les Tribuns. Lélius arrive à Rome. Département des provinces. Valerius Flaccus, nommé Prêtre de Jupiter, réforme ses mœurs, & rétablit un privilége attaché à sa charge. Plaintes & murmûres des Colonies Romaines. Douze refusent de fournir leur contingent. Les Consuls leur font de vifs reproches. Les dix-huit autres Colonies font leur devoir avec joie. Or tiré du Trésor secret pour les pressans besoins de l'Etat. On nomme des Censeurs. Ils exercent leur charge avec une juste sévérité.

An. R. 542.
Av. J.C. 210.

M. CLAUDIUS MARCELLUS IV.
M. VALERIUS LEVINUS II.

Marcellus prend quelques villes du Samnium.

LES AFFAIRES d'Espagne nous ont fait perdre de vûe pour quelque tems celles d'Italie. Le Consul Marcel-

lus s'étant rendu maître de Salapie par intelligence, comme nous l'avons dit, prit de force Maronée & Meles sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal y avoit laissés en garnison, & abandonna à ses soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cens quarante mille boisseaux de blé, & cent dix mille boisseaux d'orge.

An. R. 542. Av. J.C. 210. *Liv.* XXVII. 1.

Ces avantages ne lui causérent pas tant de joie, qu'il ressentit de douleur pour la perte que fit quelques jours après la République auprès de la ville * d'Herdonnée, lieu malheureux pour les Romains, qui y avoient déja été battus deux ans auparavant par Annibal. Le Proconsul Cn. Fulvius, portant le même prénom & le même nom que le Préteur qui avoit été vaincu dans l'action que je viens de rappeller, étoit campé auprès d'Herdonnée, dans l'espérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avoit quitté le parti des Romains. Annibal, informé que le Proconsul se tenoit peu sur ses gardes, marcha vers Herdonnée avec tant de promtitude, que les Romains le virent arrivé avant qu'ils fussent informés de sa marche. Il leur

Fulvius est battu & tué dans un combat contre Annibal près d'Herdonnée.

Liv. Ibid.

* *Ou Erdonnée, dans l'Apouille.*

An. R. 542.
Av J. C. 210.

présenta la bataille, que Fulvius, plein d'audace & de bonne opinion de lui-même, accepta sans balancer. Le combat fut vif, & la victoire lontems balancée. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa Cavalerie, dont une partie alla fondre sur le camp des ennemis, & l'autre attaqua par derriére ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Pour lors les Romains, se voiant entre deux ennemis, furent mis en désordre. Les uns prirent la fuite ouvertement : les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en piéces. Cn. Fulvius lui-même demeura sur la place, avec onze Tribuns Légionaires. Sept mille hommes selon quelques-uns, & treize mille selon d'autres, périrent dans cette action. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin.

Marcellus & Annibal se harcellent.
Liv. XXVII.

Marcellus, sans être trop effraié de cette perte, écrivit au Sénat, pour lui apprendre le malheur du Proconsul & de l'armée qui avoient péri auprès d'Herdonnée. Il marqua » qu'il » marchoit contre Annibal, & qu'aiant » bien sû, après la bataille de Can- » nes, rabbattre l'orgueil que lui don-

» noit une victoire si complette, il » sauroit bien encore lui arracher la » joie que lui inspiroit ce dernier avan-» tage. « En effet il va chercher Annibal, & lui présente la bataille. L'action fut vive & longue, & l'avantage à peu près égal. Cependant Annibal se retire de nuit, & est suivi par le Consul, qui le joignit dans l'Apulie auprès de Vénouse. Là ils passérent plusieurs jours à se harceller dans des actions où les Romains avoient presque toujours l'avantage, mais qui pouvoient plutôt passer pour de légéres escarmouches, que pour de véritables combats. Annibal décampoit ordinairement pendant la nuit, & épioit l'occasion de tendre des piéges à son ennemi : mais Marcellus s'attachoit à ne le suivre que de jour, & après avoir fait reconnoitre soigneusement les lieux.

An. R. 542. Av. J.C. 210.

Cependant Q. Fulvius Flaccus, qui commandoit toujours dans Capoue avec le titre de Proconsul, découvrit une nouvelle conspiration tramée par les Campaniens. Dans la crainte que le séjour trop délicieux de cette ville ne corrompît ses soldats comme il avoit fait ceux d'Annibal, il en avoit fait sortir ses troupes, & les avoit obli-

Conjuration des Campaniens découverte.
Liv. XXVII. 3.

An. R. 542. Av. J.C. 210. gées de se bâtir des casernes hors des portes & des murailles. Ces casernes étoient la plupart construites de claies, de planches, ou de roseaux, & couvertes de chaume, toutes matiéres combustibles. Cent soixante & dix Campaniens, à la sollicitation de deux fréres de la famille des Blosiens, l'une des plus considérables de la ville, avoient conjuré de bruler le tout dans l'espace d'une seule nuit. Le complot aiant été découvert par les esclaves des Blosiens mêmes, le Proconsul fit aussitôt fermer les portes de la ville; & aiant mis les soldats sous les armes, il arréta tous les complices, & après qu'on leur eut donné la question avec beaucoup de rigueur, ils furent condannés à la mort, & exécutés sur le champ. On donna la liberté aux dénonciateurs, & à chacun d'eux dix mille sesterces. 500. *livres.*

On ravitaille la Citadelle de Tarente.

Au milieu de divers événemens heureux ou malheureux qui attiroient l'attention des Romains, on n'oublioit pas la Citadelle de Tarente. On envoia M. Ogulnius & P. Aquilius en Etrurie, pour acheter des blés, & les faire transporter par mer à Tarente. Avec ces provisions partirent mille soldats moi-

tié Romains, moitié Alliés, tirés de l'armée qui gardoit la ville de Rome, & qui devoient renforcer la garnison de la Citadelle de Tarente.

AN. R. 542. AV. J.C. 210.

On étoit sur la fin de la campagne, & le tems de l'élection des Magistrats approchoit. Mais Marcellus aiant écrit au Sénat, qu'il étoit actuellement occupé à poursuivre Annibal qui fuioit devant lui, & refusoit le combat, & qu'il étoit de la derniére importance de ne le pas perdre de vûe; les Sénateurs se trouvérent dans l'embarras. Car, d'un côté, ils ne jugeoient pas qu'il fût à propos d'interrompre les opérations militaires du Consul, en le fesant revenir à Rome dans le tems qu'il étoit le plus nécessaire à l'armée; & de l'autre, ils craignoient que la République ne se trouvât sans Consuls pour l'année prochaine. Ils crurent que le meilleur parti étoit de mander le Consul Valére, quoiqu'il fût en Sicile, & qu'il lui falût repasser la mer. Ainsi le Préteur L. Manlius lui écrivit par ordre du Sénat, & lui envoia les lettres de Marcellus, afin qu'il connût par la lecture qu'il en feroit les raisons que les Sénateurs avoient de le faire revenir plutôt que son Collégue.

Valére est mandé de Sicile, pour présider aux Assemblées.

Liv. XXXVII. 4.

An. R. 542.
Av. J.C. 210.

Ambassadeurs de Syphax à Rome.

Ce fut à peu près dans ce tems qu'il vint à Rome des Ambassadeurs de la part du Roi Syphax, pour apporter la nouvelle des avantages que ce Prince avoit remportés dans la guerre qu'il avoit contre les Carthaginois. Ils assuroient que » Carthage n'avoit pas de » plus grand ennemi que Syphax, ni » les Romains de meilleur ami. Qu'il » avoit déja envoié des Ambassadeurs » en Espagne aux deux Scipions. Que » maintenant il envoioit à la source » même & à la Capitale de l'Empire » demander l'amitié des Romains. «

Ambassade vers Syphax.

Le Sénat ne se contenta pas de faire à Syphax une réponse très-obligeante: il nomma pour Ambassadeurs auprès de lui L. Genucius, P. Petelius, & P. Popilius, qui furent chargés, en accompagnant ceux de Syphax à leur retour, de lui porter pour présent une robe à la Romaine, une tunique de pourpre, une chaire Curule, & une coupe d'or pesant cinq livres: (sept marcs & six onces & demie.) Ils avoient ordre, par la même occasion, de voir les autres petits Rois d'Afrique, & de leur offrir de la part du Sénat des robes bordées de pourpre, & des coupes d'or du poids de trois livres:

(quatre marcs & cinq ... & ... mie.)

An. R. 542. Av. J.C. 210.

On fit aussi partir M. Atilius & Manius Acilius, pour se rendre à Alexandrie auprès de Ptolémée (Philopator) & de Cléopatre, qui régnoient alors. Ils devoient leur demander le renouvellement de l'alliance & de l'amitié qui avoit été contractée entre la République & les Rois d'Egypte, & leur donner pour présens, au Roi une robe & une tunique de pourpre, avec une Chaire d'ivoire ; & à la Reine, un manteau brodé, avec une espéce de voile de pourpre.

Ambassade au Roi d'Egypte.

amiculum

M. Valerius, conformément aux Lettres de son Collégue & à l'ordre du Sénat, partit de Sicile avec dix galéres pour se rendre à Rome, après avoir remis le commandement de la province & de l'armée, au Préteur Cincius, & envoié M. Valerius Messala Général de la flote, avec ce qui lui restoit de vaisseaux, en Afrique, tant pour ravager le pays ennemi, que pour examiner les mouvemens & les desseins des Carthaginois. Pour lui, étant arrivé à Rome, il assembla aussitôt le Sénat, & lui rendit compte de ce qu'il avoit fait en Sicile. Il dit,

Le Consul Valére revient à Rome & rend compte des affaires de Sicile.

Liv. XXVII. 5.

An. R. 542. Av. J.C. 210. » qu'après une guerre de près de * soixante ans, pendant laquelle on » avoit souvent essuié des pertes très-» considérables sur terre & sur mer, » il avoit enfin achevé de soumettre » cette Ile à la puissance du Peuple » Romain : qu'il n'y restoit pas un seul » Carthaginois, & que tous les Siciliens que la crainte avoit chassés de » leur patrie, étoient revenus dans » leurs villes & dans leurs campagnes, » où ils s'occupoient à labourer la terre, & à l'ensemencer. Que cette Ile, » si lontems ravagée par la guerre, se » voioit heureusement repeuplée, & » en état, par le rétablissement de la » culture, non seulement de nourrir » ses habitans, mais encore de fournir » des vivres en abondance au Peuple » Romain, tant en paix qu'en guerre.

Ensuite on fit entrer dans le Sénat Mutines, & ceux qui, comme lui, avoient bien mérité de la République. On leur accorda à tous des honneurs & des récompenses proportionnées à leurs services, selon la parole que leur en avoit donné le Consul. On donna même à Mutines la qualité de citoien Romain, en vertu d'une loi que propo-

* *Cinquante-cinq, depuis l'année de Rome 488.*

ſa un Tribun du Peuple autoriſé par un Arrêt du Sénat.

An. R. 542. Av. J.C. 210.

La flote Romaine ravage l'Afrique.

Liv. XXVII. 5.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, M. Valerius Meſſala étant arrivé en Afrique avant le jour avec cinquante vaiſſeaux, fit une deſcente ſur les terres d'Utique, dont les habitans ne s'attendoient point à une pareille hoſtilité ; & après avoir ravagé tout le pays, il rentra dans ſes vaiſſeaux avec un grand nombre de priſonniers & un riche butin, & retourna auſſitôt en Sicile, où il aborda au port de Lilybée, n'aiant emploié que treize jours à cette expédition. Alors il interrogea ſes priſonniers ſur la ſituation des affaires de l'Afrique, afin d'en rendre compte au Conſul. » Il ſut, par leur ra- » port, qu'il y avoit à Carthage cinq » mille Numides commandés par Maſi- » niſſa fils de Gala, jeune Prince d'une » valeur extraordinaire, & qu'on le- » voit dans toute l'Afrique d'autres » ſoldats mercénaires, pour les envoier » à Aſdrubal en Eſpagne ; & que ce » dernier avoit ordre de paſſer au plu- » tôt en Italie avec le plus de troupes » qu'il pourroit, pour ſe joindre à ſon » frére Annibal. Que les Carthaginois » fondoient toutes leurs eſpérances

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

» ſur cette jonction. Qu'outre cela ils » équipoient une grande flote pour » rentrer en Sicile, & qu'on croioit » qu'elle y paſſeroit inceſſamment.

Diſputes au ſujet du Dictateur.

Quand le Conſul M. Valerius eut lu les lettres de Meſſala qui l'inſtruiſoient de toutes ces particularités, les Sénateurs furent ſi effraiés de ces préparatifs des ennemis, qu'ils crurent que le Conſul ne devoit pas attendre le tems des élections, mais nommer un Dictateur pour y préſider, & retourner ſur le champ dans ſa province. Une difficulté les arrétoit. Le Conſul déclara, que quand il ſeroit de retour en Sicile, il choiſiroit pour Dictateur M. Valerius Meſſala, qui y commandoit actuellement la flote. Or les Sénateurs prétendoient que le Dictateur ne pouvoit étre nommé que ſur les terres appellées Romaines, & que ces terres étoient renfermées dans les bornes de l'Italie. Après pluſieurs conteſtations, le Peuple, de concert avec le Sénat, ordonna que l'on créât Dictateur Q. Fulvius Flaccus, qui étoit pour lors à Capoue. Le Conſul prévint le jour de cette Aſſemblée du Peuple, en partant ſecrettement la nuit qui le précéda, pour retourner en Sicile. Les Séna-

teurs, déconcertés par cette retraite, écrivirent au Consul Marcellus, pour le prier de secourir la République abandonnée par son Collégue, & de nommer Dictateur celui que le Peuple avoit désigné. Marcellus créa Dictateur Q. Fulvius, & celui-ci nomma pour Général de la Cavalerie P. Licinius Crassus Grand Pontife. An. R. 542. Av. J.C. 210.

Nouvelle dispute entre le Dictateur & les Tribuns. *Liv.* XXVII, 6.

Lorsqu'il s'agit de procéder à l'élection des Consuls, il survint une nouvelle difficulté. La centurie des Jeunes appellée Galéria, à laquelle il étoit échu par le sort de donner la premiére son suffrage, nomma Consuls Q. Fulvius actuellement Dictateur & Q. Fabius, & les autres Centuries paroissoient déterminées à confirmer ce choix. Deux Tribuns s'y opposérent, prétendant qu'il étoit contre l'ordre de créer Consul celui qui étoit Dictateur, & de le faire ainsi passer sans intervalle d'une charge à une autre; & que d'ailleurs il n'étoit pas moins contre la bienséance, d'élever au Consulat celui-là même qui présidoit à l'élection des Consuls. Après de longues disputes, le Dictateur & les Tribuns convinrent de s'en raporter au Sénat. Comme la chose n'étoit point sans exem-

An. R. 542. Av. J.C. 210.

ples, & que d'ailleurs il paroiſſoit d'une grande importance qu'on mît à la tête des armées les Généraux les plus habiles & les plus expérimentés dans le métier de la guerre; le Sénat fut d'avis qu'on ne devoit point apporter d'obſtacle à la liberté des ſuffrages. Les Tribuns s'étant rendus à ces raiſons, l'Aſſemblée ſuivit ſon plan. Q. Fabius Maximus fut créé Conſul pour la cinquiéme fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatriéme. Enſuite l'on créa pour Préteurs L. Veturius Philo, T. Quintius Criſpinus, C. Hoſtilius Tubulus, & C. Arunculeïus.

Sur la fin de cette campagne, une flote Carthaginoiſe, compoſée de quarante vaiſſeaux, ſous la conduite d'Amilcar, paſſa en Sardaigne, & fit une deſcente ſur les terres des Olbiens. Mais le Préteur P. Manlius Vulſon étant venu à la rencontre des ennemis, ils ſe rembarquérent, & aiant tourné autour de l'Ile, ils allérent ravager le territoire de Caralis *(Cagliari)* dans la partie oppoſée, & s'en retournérent en Afrique avec un butin conſidérable de toute eſpéce.

Lélius arrive à Rome.

Vers le même tems, C. Lélius arriva à Rome, trente-quatre jours après être

Liv. XXXVII. 7.

parti de Tarragone. Il entra dans la ville avec ſes priſonniers, autour deſquels il ſe fit un grand concours de peuple. Ils n'étoient que quinze ou ſeize, mais gens diſtingués. Dès le lendemain, aiant été introduit dans le Sénat, il raconta ce qu'avoit fait Scipion en Eſpagne. » Qu'il avoit pris en » un jour Carthagéne, la capitale de » toute la province: qu'il avoit repris » pluſieurs des villes qui s'étoient ſoule- » vées, & en avoit attiré d'autres dans » le parti de la République. « Le raport des priſonniers ſe trouva conforme aux lettres que M. Valerius Meſſala avoit écrites. Ce qui allarma davantage les Sénateurs, fut le paſſage d'Aſdrubal dans l'Italie en un tems où elle avoit bien de la peine à réſiſter aux ſeules forces d'Annibal. Lélius fut enſuite préſenté au peuple, à qui il rendit le même compte qu'au Sénat. On ordonna des actions de graces pendant un jour pour les heureux ſuccès que P. Scipion avoit eus: & Lélius fut renvoié promtement en Eſpagne avec les mêmes vaiſſeaux qui l'avoient amené.

An. R. 543.
Av. J. C. 209.

Q. FABIUS MAXIMUS V.
Q. FULVIUS FLACCUS IV.

Départemens des provinces.
Liv. XXVII. 7.

LES deux Consuls entrérent dans l'exercice de leur charge, selon la coutume, aux Ides, c'est-à-dire le quinze de Mars. Ils eurent l'un & l'autre pour département l'Italie : Fabius du côté de Tarente, & Flaccus dans la Lucanie & le Brutium. On continua le commandement à Marcellus pour une année. Crispinus fut envoié à Capoue, C Aurunculeïus en Sardaigne, L. Veturius à Rimini. M. Valerius & L. Cincius furent continués en Sicile. On ne fit aucun changement dans les Généraux ni dans les armées d'Espagne, sinon que l'on continua le commandement à Scipion & à Silanus, non pour un an, mais pour autant de tems que le Sénat le jugeroit à propos.

C. Mamilius Vitulus, le premier d'entre les Plébeïens, est élevé à la dignité de grand * Curion.

Valer. Flaccus, nommé

Dans le même tems, P. Licinius

* *Il y avoit trente Curies à Rome, comme il a été expliqué ailleurs. Chaque Curie avoit son Chef, nommé* Curion, *qui étoit chargé de tout ce qui regardoit les Cérémonies de religion. Le premier d'entr'eux s'appelloit* Le grand Curion.

Grand Pontife obligea C. Valerius Flaccus, malgré lui, de se faire sacrer Prêtre de Jupiter. Le fait est très-particulier. Ce Flaccus s'étoit décrié pendant sa jeunesse par son indolence & par le déréglement de ses mœurs. Ces deux défauts l'avoient rendu odieux à L. Flaccus son frére, & à tous ses autres parens. Licinius, ami sans doute de sa maison, ne perdit pas l'espérance de le ramener à son devoir. Il lui représenta quel malheur c'étoit pour lui, que d'affliger ainsi & de deshonorer toute sa famille; & lui fit entendre qu'un moien sûr de rétablir sa réputation, seroit de prendre une charge de Prêtre de Jupiter, & d'en remplir de telle sorte les fonctions, que la sagesse de sa conduite couvrît & fît oublier toutes les fautes & tout le dérangement de sa vie passée. Le jeune homme le crut, & se livra à ses conseils. Occupé uniquement de l'étude des cérémonies sacrées, du soin des sacrifices, & du culte des dieux, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains il n'y en avoit aucun qui fût plus généralement estimé des premiers du Sénat, ni plus considéré dans sa famille & dans toute la ville.

AN R. 543.
AV. J.C. 209.

Prêtre de Jupiter, réforme ses mœurs, & rétablit un privilége attaché à sa charge.

Liv. XXVII. 8.

AN. R. 543.
AV. J.C. 209.

C'est une grande affliction pour des péres, il faut en convenir, & la plus sensible qui puisse leur arriver, que de voir leurs enfans s'écarter de leur devoir, & s'abandonner au déréglement. Mais ce qui arrive ici est pour eux une importante leçon, qui leur apprend à [a] mettre de la différence entre des fautes causées par la vivacité de l'âge qui laissent des ressources, & celles qui viennent d'un caractére endurci dans le mal, & absolument incorrigible ; à ne point désespérer du retour de leurs enfans ; à les y préparer par des remontrances mélées de bonté & de douceur ; à ne point emploier à leur égard des menaces outrées, & des voies de rigueur, qui ne sont propres qu'à aigrir & à irriter leurs passions ; enfin, & ce moien ne se trouve que dans le Christianisme, à mériter par leur propre conduite, que celui qui a un pouvoir souverain sur les cœurs change celui de leurs enfans.

Le jeune homme dont nous parlons s'acquit, avec le tems, une si grande réputation de probité & de sagesse,

a Adhibenda est moderatio, quæ sanabilia ingenia distinguere à deploratis sciat. *Senec. de Clem.* I. 2.

qu'il ſe crut en état d'entreprendre de rentrer en poſſeſſion d'un privilége attaché autrefois à ſa charge, & dont ceux qui l'avoient exercée avant lui étoient déchus depuis pluſieurs années par leur indignité. Ce privilége conſiſtoit à avoir droit d'entrer dans le Sénat. En effet, pour faire revivre cette prérogative, il s'y préſenta. Le Préteur L. Licinius lui aiant ordonné de ſortir, il demanda le ſecours & l'appui des Tribuns. Il ſoutenoit que c'étoit un privilége accordé anciennement aux Prêtres de Jupiter avec la Robe bordée de pourpre, & la chaire Curule. Le Préteur, au contraire, prétendoit qu'un pareil droit devoit être fondé, non ſur des exemples ſurannés qu'on tiroit des ténébres d'une antiquité inconnue, mais ſur une poſſeſſion conſtante & ſur un uſage récent; & il aſſuroit qu'aucun Prêtre de Jupiter n'avoit joui de ce droit du tems de leurs péres ou de leurs ayeux depuis un tems immémorial. Les Tribuns répliquérent que la mauvaiſe conduite des derniers Prêtres avoit pu faire tort à leurs perſonnes, non à leur ſacerdoce. Le Préteur ne perſiſta point dans ſon oppoſition, & Flaccus fut

AN. R. 543.
AV. J.C. 209.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

admis dans le Sénat avec un consentement général des Sénateurs & du Peuple : & tout le monde jugea qu'il avoit mérité cette distinction, plutôt par la pureté de ses mœurs, que par le droit de sa charge.

Plaintes & murmures des Colonies Romaines.

Liv. XXVII. 9.

Un soulévement inopiné causa, dans cette même année, beaucoup d'allarme à Rome ; & il pouvoit en effet avoir de très-funestes suites. Les Latins & les Alliés murmuroient ouvertement dans leurs Assemblées, & se plaignoient, » Que par les levées d'hommes & d'ar- » gent qu'on fesoit depuis dix ans sur » eux, on avoit épuisé leurs familles » & leurs bourses. Qu'il n'y avoit point » de campagne qui ne fût signalée par » quelque grande défaite. Que les ba- » tailles ou les maladies leur enle- » voient tous leurs citoiens. Qu'ils re- » gardoient comme perdus pour eux » beaucoup plus ceux qui avoient été » enrôlés par les Romains, que ceux » qui avoient été pris par les ennemis: » puisqu'Annibal les renvoioit sans ran- » çon dans leur pays, au lieu que les » Romains les reléguoient loin de l'I- » talie, dans des contrées où ils vi- » voient en exilés, bien plus qu'en sol- » dats. Que ceux de Cannes souf-

» froient depuis huit ans en Sicile un opprobre qui ne finiroit qu'avec leur » vie, puisque les Carthaginois, dont » la retraite seule devoit les délivrer, » étoient plus forts & plus redouta- » bles que jamais. Que si l'on ne leur » renvoioit point les anciens soldats, » & qu'on les obligeât toujours d'en » fournir de nouveaux, il ne leur res- » teroit bientôt plus personne. Qu'ain- » si, avant de se voir réduits à la der- » niére disette d'hommes & d'argent, » ils étoient résolus de refuser au Peu- » ple Romain des secours, qu'aussi » bien la nécessité les mettroit au » premier jour hors d'état de lui accor- » der. Que si les Romains voioient » tous les Alliés dans la même dispo- » sition, ils songeroient infailliblement » à faire la paix avec les Carthaginois. » Qu'autrement l'Italie ne seroit ja- » mais tranquille, tant que vivroit An- » nibal. « Voila ce qui se passa dans les assemblées des Alliés.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Douze refusent de fournir leur contingent. Les Consuls leur font de vifs reproches.

Trente * d'entre les Colonies Romaines avoient actuellement à Rome leurs Députés. De ces trente, il y en eut douze qui déclarérent nettement

* Il y en avoit jusqu'à ce tems-ci, selon Sigonius, cinquante-trois.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

aux Consuls qu'elles n'avoient ni argent ni soldats à leur donner. Les Consuls, frapés d'une déclaration aussi funeste qu'elle étoit nouvelle, crurent que pour les détourner d'un dessein si pernicieux, il étoit plus à propos d'emploier les réprimandes, qu'une douceur, qui ne serviroit qu'à les rendre plus fiers. Ils leur répondirent donc, » qu'ils avoient été assez hardis » pour faire aux Consuls une propo» sition, que les Consuls eux-mêmes » n'oseroient répéter dans le Sénat. » Que le discours qu'ils tenoient ne » devoit pas être regardé comme un » simple refus de contribuer à l'en» tretien de la guerre, mais comme » une véritable révolte contre le Peu» ple Romain. Qu'ils retournassent » donc au plutôt dans leurs Colonies, » & qu'ils en délibérassent tout de nou» veau avec leurs concitoiens, de ma» niére que l'on pût penser qu'une » proposition si criminelle avoit été » plutôt sur leurs levres que dans leur » cœur. Qu'ils eussent soin de leur re» présenter qu'ils n'étoient ni des Cam» paniens ni des Tarentins, mais des » Romains. Que leurs péres, nés à Ro» me, en avoient été détachés pour

» aller habiter les terres qu'on avoit » prises sur les ennemis, & afin d'augmenter & d'étendre le nom Romain. » Que ce que des enfans devoient à » leurs péres, ils le devoient à Rome, » & qu'ils ne pouvoient pas penser » autrement, à moins qu'ils n'eussent » étoufé dans leur cœur tous les sentimens d'une juste reconnoissance. » Qu'encore un coup, ils remîssent l'affaire en délibération, & qu'ils réfléchîssent que le discours qui venoit de » leur échaper n'alloit pas à moins qu'à » détruire l'Empire Romain, & à mettre la victoire entre les mains d'Annibal. «

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Les Consuls, tour à tour, emploiérent inutilement bien des discours pour faire entendre raison aux Députés. Insensibles à toutes leurs remontrances, ils répliquérent : » Qu'ils n'avoient aucunes représentations à faire de la » part des Romains à ceux qui les » avoient envoiés ; & qu'il n'étoit pas » nécessaire que leurs peuples remîssent en délibération une affaire qui » étoit toute décidée, puisqu'ils n'avoient ni argent ni soldats à fournir.

Les Consuls voiant qu'ils étoient infléxibles, firent leur raport dans le

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

Sénat. Cette nouvelle jetta dans tous les esprits une telle consternation, que la plupart s'écriérent, » Que c'en étoit » fait de l'Empire : que les autres Co- » lonies imiteroient un si pernicieux » exemple, & que tous les Alliés, sans » doute, avoient conspiré de livrer la » ville de Rome à Annibal.

Les Consuls exhortérent les Séna- teurs à prendre courage, & les conso- lérent par l'espérance de trouver plus de fidélité & de soumission dans les autres Colonies. Ils ajoutérent » que » celles-là même qui étoient sorties » de leur devoir, pourroient y rentrer; » & que si on leur envoioit des Dé- » putés du Sénat, qui n'usassent point » de priéres, mais qui prissent avec » eux un ton d'autorité, ils leur fe- » roient reprendre des sentimens de » crainte & de respect pour l'empire » Romain.

Les dix-huit autres Colonies font leur devoir avec joie. *Liv.* XXVII. 10.

Le Sénat s'en raporta à leur pru- dence, & leur donna pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient être le plus convenable au bien de la République. Après donc qu'ils eurent sondé la dis- position des autres Colonies, ils de- mandérent à leurs Députés s'ils étoient disposés à fournir à la République le contingent

contingent qu'ils devoient? M. Sextilius, Député de Frégelles, répondit au nom de tous : » Que les soldats » qu'ils étoient obligés de fournir » étoient tout prêts ; qu'ils en donneroient même un plus grand nombre » s'il le faloit ; & qu'ils feroient d'ailleurs avec zéle & avec empressement » tout ce que le Peuple Romain jugeroit à propos de leur ordonner. [a] Que » les moiens de le faire ne leur manquoient pas, & la volonté encore » moins.

AN. R. 545. AV. J.C. 209.

Les Consuls, après avoir beaucoup loué leur zéle & leur fidélité, ajoutérent : » Que des offres si généreuses » méritoient des remerciemens de la » part de tout le Sénat ; « & ils les y introduisirent. Le Sénat, non content de leur avoir répondu par un Décret conçu dans les termes les plus honorables, chargea encore les Consuls de les présenter dans l'Assemblée du Peuple, d'y faire valoir tous les services que la République avoit reçus d'eux en différentes occasions, & sur tout ce dernier, par lequel ils mettoient le comble à tous les autres.

a Ad id sibi neque opes deesse, animum etiam superesse. Liv.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

On ne peut, ce me ſemble, entendre le récit que je viens de faire, ſans ſe ſentir touché & attendri, encore tant de ſiécles après, par raport à des peuples ſi fidéles & ſi généreux. Il n'eſt donc pas étonnant que Tite-Live, zélé comme il l'étoit pour la gloire de Rome, faſſe éclater ici ſa joie, ſon admiration, & ſa reconnoiſſance à l'égard de ces mêmes Colonies. Il [a] croiroit, dit-il, les fruſtrer de la juſtice & de la gloire qui leur étoit dûe, s'il laiſſoit dans le ſilence une action ſi éclatante, & il ſe regarde comme chargé par ſa double qualité de Romain & d'Hiſtorien, de tranſmettre à la poſtérité & de conſacrer en quelque ſorte les noms de ces dix-huit Colonies, dont on peut dire que le zéle ſauva pour lors l'Empire Romain; & il nous les a tous conſervés dans l'endroit dont il s'agit.

Pour les douze autres Colonies qui refuſérent d'obéir, le Sénat ordonna au Conſul de les laiſſer dans un parfait oubli, ſans congédier leurs Députés, ni les retenir à Rome, ni leur parler

a Ne nunc quidem poſt tot ſecula ſileantur, fraudenturve laude ſua, Signini fuere, & Norbani, &c. Harum coloniarum ſubſidio tum imperium populi Romani ſtetit. *Liv.*

en aucune façon: Ce [a] silence, par où l'on affectoit de punir leur refus, parut plus convenable à la dignité du Peuple Romain, que tout l'éclat qu'on auroit pu faire.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

Or tiré du Trésor secret pour les besoins pressans de l'Etat.

Entre les autres moiens que les Consuls mirent en usage pour être en état de continuer la guerre, ils tirérent du Trésor secret l'or * qu'on y gardoit avec soin, & que l'on tenoit en réserve pour les besoins pressans de la République. On en tira environ quatre mille livres pesant: (six mille deux cens cinquante de nos marcs:) & de cette somme, on en donna aux deux Consuls, aux Proconsuls M. Marcellus & P. Sulpicius, & au Préteur L. Veturius à qui la Gaule étoit échue, à chacun cinq cens livres pesant, (581 marcs & deux onces.) Le Consul Fabius en reçut de plus cent livres, (156 marcs & deux onces) qui devoient être portées dans la Citadelle de Tarente. Le reste fut emploié à paier comptant les vétemens que l'on fesoit

a Ea tacita castigatio maximè ex dignitate populi Romani visa est. Liv

* *Cet or étoit appellé* vicesimarium, *parce qu'il provenoit d'un vingtiéme du prix que valoit un esclave, que l'on paioit à la République lorsque cet esclave étoit affranchi. Cet impôt fut établi l'an de Rome 398.*

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

faire pour l'armée d'Eſpagne, dont le Général & les ſoldats acqueroient tant de gloire.

On nomme des Cenſeurs. *Liv.* XXVII. 11.

Fulvius après cela tint les Aſſemblées pour la nomination des Cenſeurs. On éleva à cette charge M. Cornelius Cethegus & P. Sempronius Tuditanus, qui n'avoient point encore été Conſuls. Le Peuple, avec l'autorité du Sénat, porta une Loi, qui donnoit à ces Cenſeurs la commiſſion de louer au profit de la République les terres de Capoue.

Conteſtation au ſujet du Prince du Sénat.

Il s'éleva une conteſtation entre les deux Cenſeurs au ſujet de celui qu'on devoit créer Prince du Sénat. On appelloit ainſi celui qui étoit mis à la tête du Catalogue des Sénateurs; & c'étoit un grand honneur à Rome. C'étoit à Sempronius à faire la lecture de ce Catalogue, fonction qui lui étoit échue par le ſort; & par conſéquent c'étoit à lui à nommer le Prince du Sénat. Il avoit jetté la vûe ſur Q. Fabius Maximus. Cornelius ſon Collégue s'oppoſoit à ce choix. Il prétendoit qu'on devoit à cet égard obſerver la coutume des anciens, qui avoient toujours déféré cet honneur au plus ancien des Cenſeurs qui vivoient encore: & c'étoit alors T. Man-

lius Torquatus. Sempronius répliquoit que les dieux qui lui avoient attribué ce choix par le ſort, lui donnoient auſſi une liberté entiére : qu'en conſéquence il nommeroit Fabius, qui étoit incontestablement le premier & le plus illuſtre citoien de Rome, au jugement même d'Annibal. Cornelius, après avoir encore diſputé quelque tems, ſe rendit enfin ; & Sempronius donna pour Prince & pour Chef au Sénat Q. Fabius Maximus, alors Conſul.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Juſte ſévérité exercée par les Cenſeurs.

On lut enſuite le Catalogue des Sénateurs. On en paſſa huit ; ce qui étoit les dégrader. De ce nombre étoit L. Cecilius Metellus, lequel, après la bataille de Cannes, avoit donné aux autres Officiers l'infâme conſeil d'abandonner l'Italie. On en uſa de même à l'égard des Chevaliers qui ſe trouvoient dans le même cas : mais il y en avoit très-peu. On priva de leurs chevaux, c'eſt-à-dire qu'on dégrada du rang de Chevaliers tous ceux qui s'étoient trouvés à la bataille de Cannes parmi les Légions, & qui ſervoient alors en Sicile : le nombre en étoit fort grand. A cette rigueur on en ajouta une autre, en déclarant qu'on ne leur tiendroit aucun compte des

An. R. 543. Av. J.C. 209. années qu'ils avoient servi jusques-là, & les obligeant à faire dix campagnes montés à leurs dépens : ce qui étoit le tems de service ordinaire des Cavaliers. On rechercha aussi ceux qui aiant dix-sept ans au commencement de la guerre, auroient dû entrer dans le service, & ne l'avoient pas fait. Ils furent réduits au dernier degré entre les citoiens, ne conservant de tous les droits attachés à cette qualité que celui d'être emploiés dans les rôles pour porter les charges de l'Etat. Ensuite les Censeurs firent marché avec des entrepreneurs pour rétablir les édifices que le feu avoit consumés.

§. II.

Fabius se prépare à assiéger Tarente. Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse. Premier combat avec un égal avantage de part & d'autre. Second combat, où Annibal est supérieur. Vive réprimande de Marcellus à son armée. Troisiéme combat, où Annibal est vaincu, & mis en fuite. Plusieurs villes de la Calabre & des pays voisins se rendent aux Romains. Fabius assiége & prend Tarente par intelligence. Il

n'en emporte qu'une seule statue. Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte. Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains. Asdrubal & Scipion songent à en venir aux mains. Indibilis & Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion. Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire. Combat entre Scipion & Asdrubal. Celui-ci est vaincu, & mis en fuite. Scipion refuse le nom de Roi, qui lui est offert par les Espagnols. Massiva, jeune Prince Numide, renvoié par Scipion à ses parens sans rançon & avec des présens. Jonction des trois Généraux Carthaginois. Leurs résolutions.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

LES CONSULS aiant terminé à Rome toutes les affaires qui les y retenoient, partirent pour la guerre. Fulvius, le premier, se rendit à Capouë. Fabius le suivit peu de jours après, aiant conjuré son Collégue en parlant à lui-même, & Marcellus par les lettres qu'il lui écrivit, de faire une vigoureuse guerre à Annibal pour occuper toutes ses forces, pendant que

Fabius se prépare à assiéger Tarente. *Liv.* XXVII. 12.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

lui-même attaqueroit Tarente avec la meme chaleur. Il leur représenta l'importance de ce siége, en leur fesant sentir qu'on n'auroit pas plutôt enlevé cette place au Général Carthaginois, que n'aiant plus d'amis ou d'alliés dont il pût espérer aucun secours, il seroit infailliblement obligé d'abandonner l'Italie.

Il envoia en même tems un courier au Gouverneur qui commandoit la garnison de Rhége, lui ordonnant premiérement d'aller avec ses troupes ravagèr les terres des Brutiens, & ensuite d'attaquer la ville de * Caulonia. Ce Commandant exécuta ses ordres avec zéle & empressement.

Marcellus se présente devant Annibal près de Canouse.

Liv. ibid. Plut. in Marc. 313.

Marcellus, pour remplir les intentions du Consul, & parce que d'ailleurs il étoit persuadé qu'aucun Général Romain n'étoit plus capable que lui de tenir tête à Annibal, se mit en campagne dès que la terre put fournir des fourages, & alla se présenter devant lui près de Canouse. Annibal tâchoit alors d'engager les habitans de cette ville à la révolte. Mais, dès qu'il sut que Marcellus approchoit, il

* Castel veteri, *dans la Calabre ultérieure.*

décampa. Le pays étoit tout découvert, & peu propre à des embuches. C'eſt ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés, & de coteaux. Marcellus le ſuivoit de près, campoit toujours à ſa vûe, & n'avoit pas plutôt achevé ſes travaux, qu'il lui préſentoit la bataille.

An, R. 543.
Av. J.C. 209.

Annibal, content d'eſcarmoucher avec quelques petits détachemens de Cavalerie & de Frondeurs, ne croioit pas qu'il fût de ſon intérêt de hazarder une bataille générale. Il fut cependant forcé d'en venir là, quelque précaution qu'il prît pour l'éviter. Car aiant décampé pendant la nuit, Marcellus qui ne le perdoit point de vûe, le joignit dans un terrain plat & étendu, & en attaquant de toutes parts ſes travailleurs, l'empécha de ſe retrancher. Ainſi ils en vinrent aux mains, & combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit étant ſur le point d'arriver les ſépara, ſans que la victoire ſe fût encore déclarée. Ils ſe retranchérent fort à la hâte à cauſe du peu de jour qui leur reſtoit, & paſſérent la nuit aſſez près les uns des autres.

Premier combat avec égal avantage.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Second combat, où Annibal est fugeteur.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Marcellus rangea son armée en bataille. Annibal accepta le défi, & avant que de commencer la charge, il exhorta ses soldats à bien faire: » Qu'ils se souvinssent de Trasiméne » & de Cannes, & rabbatissent la fierté » d'un ennemi incommode, qui ne » leur donnoit pas un moment de re- » pos, qui les harcelloit sans relâche » dans leurs marches & dans leurs cam- » pemens, & ne leur laissoit pas le » tems de respirer. Qu'il leur faloit voir » tous les jours en même tems & le » lever du soleil, & l'armée des Ro- » mains en bataille. Que pour l'obli- » ger à faire la guerre avec moins de » vivacité, il faloit lui faire éprouver » de nouveau la valeur des Carthagi- » nois. « Animés par ces remontrances, & irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmentoit sans cesse, ils commencérent le combat avec une animosité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures, l'aile droite des Alliés commença à plier du côté des Romains. Marcellus, qui s'en aperçut, fit aussitôt avancer la douziéme Légion à l'avant-garde. Mais, pendant

que les uns lâchent pié sans se reconnoitre, & que les autres prennent leur place avec beaucoup de lenteur, tout le corps de bataille fut ébranlé & mis en desordre, & la crainte l'emportant sur la honte, tous prirent ouvertement la fuite. Il fut tué dans le combat environ deux mille sept cens tant citoiens qu'alliés : & parmi eux quatre Centurions Romains, & deux Tribuns Légionaires. On perdit quatre drapeaux de l'aile droite des Alliés qui la premiére avoit fui, & deux de la Légion qui avoit été envoiée pour prendre sa place.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Quand les soldats furent rentrés dans le camp, Marcellus les réprimanda d'un ton si vif & si sévére, qu'ils furent encore plus sensibles aux reproches de leur Général irrité, qu'à la douleur d'avoir combattu tout ce jour avec désavantage. *Je rends graces aux dieux immortels*, dit-il, *autant qu'on le peut faire après un si mauvais succès, de ce que l'ennemi vainqueur n'est pas venu attaquer notre camp dans le tems que vous vous y retiriez avec tant de précipitation : car assurément la même terreur qui vous a fait quitter le champ de bataille, vous auroit fait abandon-*

Vive réprimande de Marcellus à son armée.

Liv. XXVII. 13.

Plut. in Marc. 313.

ner votre camp. D'où peut donc venir cette fraieur & cette consternation ? Qui peut vous avoir fait oublier en si peu de tems qui vous êtes, & quels sont vos ennemis ? Ne sont-ce pas les mêmes que vous avez vaincus & poursuivis tant de fois pendant toute la campagne précédente ? que vous avez harcelés jour & nuit tout récemment ? & que vous avez fatigués par des escarmouches continuelles ? Mais j'ai tort d'exiger de vous, que vous souteniez la gloire de vos précédens avantages. Je ne vous remettrai ici devant les yeux que l'égalité du succès entre vous & vos ennemis dans le combat d'hier. C'étoit une grande honte pour vous que cette égalité. Qui eût cru que vous fussiez capables de tomber encore plus bas, & de vous couvrir d'une ignominie encore plus grande ? Quel changement peut-il être arrivé dans l'espace d'une nuit & d'un jour ? Vos troupes ont-elles diminué ? Celles des ennemis ont-elles augmenté ? Pour moi, il ne me paroit pas que je parle à mes soldats, ou à des Romains. Je voi bien les mêmes hommes, & les mêmes armes : mais ce ne sont plus les mêmes courages. Si vous n'aviez pas dégénéré de vous-mêmes, les Carthaginois vous auroient-ils vû

fuir ? Auroient-ils enlevé les drapeaux d'une ſeule compagnie , ou d'une ſeule cohorte ? Ils pouvoient bien , juſqu'à préſent , ſe vanter d'avoir taillé en piéces les Légions Romaines : vous leur avez aujourdhui procuré la gloire d'avoir vû des Romains tourner le dos devant eux.

A ces paroles, ce ne fut qu'un cri de toute l'armée. Ils priérent Marcellus d'oublier ce qui s'étoit paſſé ce jour-là, & de mettre dans la ſuite leur courage à telle épreuve qu'il voudroit. *Oui*, dit-il : *dès demain je vous mettrai à l'épreuve, en vous menant au combat, afin que vous obteniez la grace que vous demandez, victorieux plutôt que vaincus.* En attendant, il commanda que l'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux, & que les Centurions des compagnies à qui ce deshonneur étoit arrivé, demeuraſſent pendant un tems marqué dans la grande place du camp, ſans baudrier, leur épée nue à la main : ce qui étoit un genre de peine militaire, uſitée parmi les Romains. Qu'au ſurplus ils fuſſent tous ſous les armes dès le lendemain matin, tant la Cavalerie que l'Infanterie. Alors il les congédia bien mortifiés, mais avouant

An. R. 543.
Av. J.C. 209.

qu'ils avoient bien mérité la réprimande qu'on venoit de leur faire : que ce jour-là il n'y avoit eu dans toute l'armée d'homme & de Romain que leur Général ; & que pour lui faire oublier leur faute, il faloit ou vaincre, ou mourir.

Troisiéme combat où Annibal est vaincu, & mis en fuite. *Liv.* XXVII. 14. *Plut. in Marc.* 313.

Le lendemain, ils se trouvérent tous sous les armes suivant l'ordre de Marcellus. Ce Général loua la contenance & la disposition où il les voioit, & déclara qu'il placeroit aux premiers rangs ceux qui avoient commencé à fuir, & les cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux : tous l'avoient demandé avec instance comme une grace. Il les avertit au reste qu'il faloit combattre & vaincre, & faire ensorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome aussitôt que celle de leur défaite & de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de prendre de la nourriture, afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat s'il duroit lontems. Après avoir dit & fait tout ce qui étoit capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venoient le chercher : *Ce* [a] *Marcellus*, dit-il,

a Cum eo nimirum, inquit, hoste res est, qui

est un étrange homme ! Il ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Vainqueur, il nous pousse l'épée dans les reins : vaincu, il revient au combat avec plus de fierté qu'auparavant. Après avoir dit ces paroles, il fit sonner la charge, & vint à la rencontre des Romains. Le combat fut bien plus opiniâtre que la veille, les Carthaginois fesant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, & les Romains pour effacer la honte de leur défaite. Av. R. 543. Av. J.C. 209.

Marcellus avoit placé sur les deux ailes de la premiére ligne les troupes qui avoient mal fait leur devoir le jour précédent : elles étoient commandées par L. Cornelius Lentulus & C. Claudius Néron. Pour lui, il s'étoit réservé le corps de bataille, afin d'être témoin de tout ce qui se passeroit, & en état d'animer ses troupes. Annibal avoit mis à la premiére ligne les Espagnols, qui étoient l'élite de son armée, & en fesoient la principale force. Mais voiant que le combat demeuroit trop lontems douteux, il fit conduire les éléphans vers le front de la bataille,

nec bonam nec malam ferre fortunam potest. Seu vicit, ferociter instat victis : seu victus est, instaurat cum victoribus certamen. *Liv.*

AN. R. 543. AV. J.C. 209.
espérant qu'ils pourroient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils mirent de la confusion parmi les enseignes, & dans les premiers rangs; & aiant écrasé ou mis en fuite tous ceux qui se trouvérent d'abord à leur rencontre, la déroute auroit été plus grande, si C. Decimius Flavus, Tribun Légionaire, aiant saisi l'étendart de la premiére compagnie des *Hastaires*, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre. Il les mena dans l'endroit où ces bêtes énormes ramassées en un peloton causoient le plus de ravage, & leur commanda de lancer contre elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jetté de si près contre de grosses masses d'animaux pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés: mais ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables à leurs gens qu'aux ennemis, entraînérent aussi ceux qui étoient sans blessures. Alors tous les soldats Romains qui se trouvérent à portée, coururent, à l'exemple des premiers, après cette troupe fugitive, & accablérent de traits

tous les éléphans qu'ils purent joindre. Ces animaux se jettérent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de ravage qu'ils n'en avoient fait parmi les Romains, d'autant que la peur a bien plus de pouvoir sur eux, & les emporte avec bien plus de violence, que ne fait la voix ou la main de ceux qui les gouvernent.

An. R. 541.
Av. J.C. 209.

L'Infanterie Romaine s'avança aussitôt contre les Carthaginois, dont les éléphans avoient rompu les rangs, & n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avoient perdu de vûe leurs drapeaux, & qui ne pouvoient plus se rallier. Alors Marcellus détacha après eux sa Cavalerie, qui les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp, où ils rentrérent avec peine pleins de fraieur & de consternation. Pour surcroit de malheur, deux éléphans étoient tombés morts au milieu de la porte même ; & comme ils en fermoient l'entrée, les soldats étoient obligés de se jetter dans le fossé, & de sauter par dessus la palissade pour se sauver. Aussi ce fut là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Il y eut environ huit mille soldats & cinq élé-

An. R. 543. Av. J.C. 209. phans de tués. Cette victoire couta cher aux Romains. Les deux Légions perdirent environ dix-ſept cens hommes, & les Alliés plus de treize cens, ſans parler d'un grand nombre de bleſſés, tant des Citoiens que des Alliés. Mais la terreur du nom d'Annibal étoit encore alors ſi grande parmi les Romains, que l'on pouvoit regarder comme un exploit éclatant d'avoir réduit ſes troupes à prendre la fuite, quoique cet avantage fût acheté par une perte conſidérable.

Annibal décampa dès la nuit ſuivante. Marcellus auroit bien voulu le pourſuivre, mais la multitude de ſes bleſſés l'en empécha. Ceux qu'on avoit envoiés pour obſerver la marche des ennemis, raportérent le lendemain qu'Annibal ſe retiroit dans le Brutium.

Pluſieurs villes de la Calabre ſe rendent aux Romains. *Liv.* XXVII. 15.

Dans le même tems les Hirpiniens, les Lucaniens, & les Volſcentes, ſe rendirent au Conſul Q. Fulvius, & lui livrérent les garniſons Carthaginoiſes qu'ils avoient dans leurs villes. Ce Général les reçut avec beaucoup de douceur, louant leur diſpoſition préſente, & leur reprochant légérement leur faute paſſée. Les Brutiens

firent aussi quelques démarches vers les Romains, mais sans beaucoup d'effet, apparemment par ce que la présence d'Annibal les tenoit en respect. Fabius, de son côté, prit de force la ville de * Manduria, dans le pays des Salentins : il y fit quatre mille prisonniers, & un butin fort considérable.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

De là, Fabius se rendit à Tarente, & campa à l'embouchure même du port. Caton, fort jeune encore, servoit sous lui dans cette campagne. Fabius prépara tout pour le siége. La mer étoit libre pour les Romains, la flote des Carthaginois aiant été envoiée à Corcyre, (*Corfou*) pour seconder le dessein qu'avoit le Roi Philippe d'attaquer les Etoliens. Le hazard lui fournit une occasion de terminer promtement & sans peine une entreprise si importante. Annibal avoit mis dans cette ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre. Celui qui le commandoit aimoit éperduement une femme, dont le frére servoit dans l'armée de Fabius. Sur une lettre que cette femme écrivit à son frére, celui-ci se jetta, de concert avec son Général, dans Tarente comme

Fabius assiége & prend Tarente par intelligence.

Liv. XXVII. 15. 16.
Plut. in Fab. 187.
App. in bell. Annib. 342.

* *Dans la terre d'Otrante.*

AN. R. 543. AV. J.C. 209.
déserteur. Aidé des caresses artificieuses de sa sœur, il gagna bientôt la confiance de cet Officier ; & il l'engagea enfin à livrer aux Romains le quartier de la ville dont la garde lui avoit été confiée. Lorsqu'ils eurent concerté les moiens d'exécuter ce dessein, le soldat sortit secrettement de la ville pendant la nuit, alla trouver Fabius, & l'instruisit des mesures qu'il avoit prises avec le Brutien. Le Général Romain ne perdit point de tems. Après avoir donné, au commencement de la nuit, le signal dont on étoit convenu à ceux qui défendoient la Citadelle, & à ceux qui avoient la garde du port, & qu'il se fut placé lui-même vis-à-vis d'un certain endroit de la ville que le soldat lui avoit indiqué, les trompettes commencérent à se faire entendre tout à la fois de la Citadelle, du port, & des vaisseaux qui venoient de la haute mer vers la ville ; & l'on affecta de pousser de grands cris, & de faire un extrême fracas dans tous ces endroits dont la ville n'avoit rien à craindre. Fabius cependant tenoit ses troupes bien cachées dans le poste qu'il avoit occupé, &

leur fesoit observer un grand silence. L'Officier Général qui gardoit le canton de la ville vis-à-vis duquel Fabius s'étoit mis en embuscade, voiant que tout étoit tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendoit par tout ailleurs un grand fracas; appréhenda que tandis qu'il demeureroit les bras croisés dans son poste, Fabius ne donnât quelque assaut d'un autre côté. Ainsi il marcha avec ce qu'il avoit de monde vers la Citadelle, où il entendoit qu'il y avoit le plus de mouvement & de tumulte. Fabius s'en aperçut bientôt. Il fit porter aussitôt des échelles à la partie du mur où étoit postée la Cohorte des Brutiens, comme il l'avoit appris du soldat qui ménageoit cette intelligence. Ce fut par là que l'on commença à gagner la muraille, & à passer ensuite dans la ville avec le secours des Brutiens, qui recevoient les Romains à mesure qu'ils se présentoient. On enfonça ensuite la porte la plus prochaine, qui donna lieu aux soldats de Fabius d'entrer en plus grand nombre. Alors poussant de grands cris vers le lever du soleil, ils s'avancérent jusques dans la place publique sans trouver aucune résistance.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

AN. R. 543. AV. J.C. 209. & attirérent sur eux tous ceux qui combattoient du côté de la Citadelle & du port.

Le combat commença à l'entrée de la place avec assez de chaleur, mais ne fut pas soutenu de meme de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience, & en force. Ainsi, dès que les Romains eurent lancé contre eux leurs javelines, avant presque que d'en venir aux mains, ils tournérent le dos, & se sauvérent, par différens détours, dans leurs maisons, ou dans celles de leurs amis. Les Romains firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrérent, sans distinction de soldats ou de bourgeois, de Carthaginois ou de Tarentins. Ils n'épargnérent pas beaucoup les Brutiens, soit qu'ils les méconnussent, soit pour assouvir leur ancienne haine, soit enfin pour faire croire que Tarente avoit été prise par la force des armes, & non par trahison. Si c'étoit par l'ordre de Fabius meme, comme le dit Plutarque, qu'ils en eussent usé de la sorte à l'égard des Brutiens à qui ils étoient redevables de la prise de la ville, ce seroit pour lui une puérile

vanité, & une horrible perfidie : mais il me ſemble qu'un tel ſoupçon ne peut pas tomber ſur un ſi grand homme.

AN. R. 541. AV. J.C. 209.

Après que les ſoldats eurent verſé bien du ſang, ils ſe diſperſérent par la ville pour la piller. On dit que l'on y fit trente mille priſonniers. On y trouva une grande quantité d'argent, tant en monnoie qu'en vaiſſelle : quatre-vingts ſept mille livres d'or peſant, ce qui fait [cent trente cinq mille neuf cens trente-ſept marcs quatre onces] quarante trois millions cinq cens mille livres, ſans compter l'argent. Cette ſomme paroit exorbitante. Plutarque ne parle que de trois mille talens, qui ſont neuf millions en ſuppoſant que ce ſont des talens d'argent. La différence eſt énorme.

Fabius n'emporte de Tarente qu'une ſeule ſtatue.

On trouva auſſi dans Tarente des ſtatues & des tableaux preſque en auſſi grand nombre qu'on en avoit trouvé dans Syracuſe. Les ſtatues repréſentoient les dieux de Tarente de hauteur naturelle, chacun avec les armes qui leur étoient propres, & dans la poſture de combattans. Le Queſteur demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fît des dieux des Tarentins : *Laiſſons*, dit-il, *aux Tarentins leurs*

AN. R. 543. AV. J.C. 209. *dieux qui les ont si mal servis, & qui sont irrités contr'eux.* Il emporta seulement une statue d'Hercule qui étoit d'une grandeur extraordinaire, & que Plutarque appelle pour cette raison *le Colosse d'Hercule.* Strabon nous apprend qu'elle étoit d'airain, & de la main de Lysippe, le plus habile Statuaire de l'antiquité. Fabius la plaça dans le Capitole, & mit tout auprès sa propre statue.

Pendant que ces choses se passoient à Tarente, Annibal força de se rendre à lui ceux qui avoient assiégé Caulonia : & aiant appris que Tarente étoit aussi attaquée, il se mit en devoir de l'aller secourir, marchant jour & nuit sans donner de repos à ses troupes. Mais aiant sû en chemin que la ville étoit prise : *Les Romains*, dit-il, *ont aussi leur Annibal. Nous avions pris Tarente par ruse : ils l'ont reprise par la même voie.* Il lui arriva pour la premiére fois d'avouer dans cette occasion à ses amis en particulier, » qu'il voioit depuis lontems qu'il lui » seroit très-difficile de se rendre maî- » tre de l'Italie avec les forces qu'il » avoit, mais qu'alors il le trouvoit » absolument impossible.

Annibal

Annibal, pour ne paroitre pas avoir fui, ne retourna point d'abord sur ses pas, mais campa dans le même endroit où il avoit appris cette mauvaise nouvelle, environ à cinq milles de la ville. Après y être resté un petit nombre de jours, il se retira à Métapont, dont il envoia deux habitans à Fabius qui étoit encore à Tarente, avec des lettres supposées des premiers de la ville, qui promettoient à ce Consul de lui livrer Métapont avec la garnison Carthaginoise, à condition qu'on oublieroit & qu'on leur pardonneroit tout le passé. Fabius n'usa pas en cette occasion de sa prudence accoutumée. Il ajouta foi trop légérement aux discours qu'on lui tenoit, & marqua aux Députés le jour qu'il devoit s'approcher de Métapont, & les renvoia avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées sur le champ à Annibal. Ce Général, ravi de voir que sa ruse avoit réussi jusqu'à tromper Fabius même, plaça une embuscade près de Métapont. Mais le Consul aiant trouvé les auspices contraires, aussi bien que les entrailles de la victime qu'il avoit immolée, ne sortit point de Tarente. Les Métapontains, qui

AN. R. 543.
AV. J.C. 209.

Annibal tend un piége à Fabius. Sa ruse est découverte.

Liv. XXVII. 16.

Plut. in Fab. 185.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

ne le virent point arriver au jour marqué, renvoiérent vers lui les mêmes Députés pour le presser de venir. Il les fit arréter, & la crainte de la question dont il les menaça leur fit tout avouer.

Jeunesse de Caton.

J'ai dit auparavant que Caton servoit sous le Consul Fabius Maximus, lorsque celui-ci forma le siége de Tarente. Comme ce Romain paroitra dans la suite avec éclat dans la République, il n'est pas hors de propos de faire connoitre comment il avoit passé sa jeunesse.

Plut. in Cat. pag. 336.

Caton étoit de * Tusculum. Avant que d'aller à la guerre, il passa ses premiéres années dans des terres que son pére lui avoit laissées près du pays des Sabins. Un travail continuel, une vie sobre & réglée, lui avoient fait un tempérament fort & robuste, & capable de soutenir les plus rudes fatigues.

Près de sa maison de campagne étoit la petite métairie qui avoit appartenu à Manius Curius. Il alloit souvent s'y promener, & considérant la petitesse du champ, la pauvreté & la simplicité de la maison, il ne pouvoit

* *Ville du Latium.* Frascati.

se lasser d'admirer ce grand homme, qui étant devenu le plus illustre des Romains, aiant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit champ, & après tant de triomphes habitoit encore une si chetive maison. Il trouvoit une véritable grandeur d'ame dans cette simplicité ; & non content d'une stérile admiration, il la prit pour modéle, & se fit un devoir & un honneur de l'imiter.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoitre une vertu naissante ; & qui, par sa bonté, sa générosité, sa douceur, étoit très-propre à la nourrir, & à l'aider à se produire au grand jour : c'étoit Valerius * Flaccus. Il avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là, il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son jeune voisin, & du travail qu'il fesoit aux

* *Ce Valerius Flaccus ne devoit pas être, ce semble, beaucoup plus âgé que Caton, puisqu'il fut Consul & Censeur avec lui. Plutarque néanmoins en parle ici comme d'un homme déja assez important.*

Av. R. 543. champs. On lui racontoit que dès le
Av. J.C. 209. matin il alloit aux petites villes des environs plaider les cauſes de ceux qui s'adreſſoient à lui pour les défendre : que de là il revenoit dans ſon champ, où jettant une méchante tunique ſur ſes épaules il travailloit avec ſes domeſtiques ; &, après le travail, aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & bûvoit du même vin. On lui raportoit encore d'autres marques d'un caractére ſage & modéré, & des diſcours pleins de ſens & de raiſon. Il eut la curioſité de le voir & de l'entendre, & l'invita à ſouper. Depuis ce moment, aiant fait une liaiſon particuliére avec lui, il reconnut dans ce jeune homme un caractére ſi ſage, & des talens ſi propres pour la ville, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui méritoit d'être cultivée, & tranſplantée dans un meilleur terroir. Il lui conſeilla donc & lui perſuada d'aller à Rome, pour ſe mettre en état d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il n'y fut pas lontems ſans ſe faire des amis & des admirateurs, ſur tout par la force & l'éloquence de ſes plaidoiers. Car regardant le talent de la

parole comme un instrument, non seulement utile, mais absolument nécessaire à quiconque ne vouloit pas vivre dans l'obscurité, mais qui songeoit à se faire considérer dans la République, il l'avoit cultivé avec un fort grand soin. An. R. 543. Av. J.C. 209.

D'abord, parmi les plus anciens Sénateurs, il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. Cicéron fait parler ainsi Caton à ce sujet : [a] *Encore tout jeune j'aimai ce respectable vieillard, comme s'il eût été de mon âge. Il avoit une gravité mélée de bonté & de politesse, & son grand âge n'avoit rien diminué de la douceur de son caractére tout aimable.* De [b] jeunes gens qui recherchent ainsi, dans quelque emploi que ce soit, la connoissance & l'amitié de ceux qui s'y distinguent par leur mérite & leur probité, donnent de grandes espérances pour l'avenir. Car il y a tout lieu de présumer que se plaisant à leur conversation, étant témoins de leur conduite, & les Plut. in Cat. 337.

a Ego Q. Maximum... adolescens ita dilexi senem, ut æqualem. Erat enim in illo viro comitate condita gravitas : nec senectus mores mutaverat. *Cic. de senect. n.* 10.

b Facillimè & in optimam partem cognoscuntur adolescentes, qui se ad claros & sapientes viros, bene consulentes

An. R. 543. Av. J.C. 209. regardant comme leurs modéles, ils se piqueront un jour de les imiter.

Caton étoit d'une famille très-ancienne, mais Plébeïenne, & qui n'avoit jamais été illustrée dans aucun de ses ancêtres par les charges Curules : ce qui fesoit à Rome la Noblesse. Ceux qui sortis de ces familles commençoient à s'élever, étoient appellés *des hommes nouveaux.* (*Homines novi.*) a Caton, qui n'avoit point l'avantage de la naissance, songea à se rendre recommandable par un autre endroit, c'est-à-dire par le mérite & la vertu, & à devenir la source & le principe de la noblesse de sa famille. C'étoit dès lors une coutume à Rome, que les Jeunes gens de bonne volonté qui aspiroient aux Charges, se rendissent accusateurs de quelque illustre Citoien qui auroit prévariqué contre son de-

reipublicæ, consulerunt, quibuscumfrequentes sint, opinionem afferunt populo, eorum fore se similes, quos sibi ipsi delegerint ad imitandum. *De Offic.* II. 46.

a Venit mihi in mentem M. Catonis, hominis sapientissimi: qui cùm se virtute, non genere, populo Romano commendari putaret, cùm ipse sui generis initium ac nominis ab se gigni & propagari vellet, hominum potentissimorum suscepit inimicitias. *Verr. ult. n.* 180.

Hoc magis ab omnibus ejusmodi civis laudandus ac diligendus est, qui non solùm à republica civem improbum removet, ve-

voir d'une maniére criante, pour ſignaler leur entrée dans le monde par une ſi éclatante démarche, & pour ſe rendre le Peuple favorable. Un jeune homme qui tenoit cette conduite, méritoit en effet d'être loué de tous les gens de bien ; parce qu'en même tems qu'il travailloit à écarter de la République un méchant citoien, il prenoit un engagement ſolennel d'être vertueux, & ajoutoit au devoir commun & général une obligation particuliére & perſonnelle, de mener une vie ſage & irréprochable. Car quand un homme a tant fait que de ſe donner pour Cenſeur & accuſateur des fautes d'autrui, lui pardonneroit-on s'il feſoit le plus léger écart du ſentier étroit de la juſtice & de la vertu ? Telle fut la route que prit Caton pour parvenir aux dignités, & il ne craignit point, dans cette vûe, de s'attirer l'inimitié des Citoiens les plus puiſſans de Rome. Son zéle pouvoit n'être pas tou-

rum etiam ſe ipſum ejuſmodi fore profitetur ac præſtat, ut ſibi non modò communi voluntate virtutis atque officii, ſed etiam ut quadam magis neceſſaria ratione rectè ſit honeſtéque vivendum... Nam qui ſibi hoc ſumpſit, ut corrigat mores aliorum ac peccata reprehendat, quis huic ignoſcat, ſi qua in re ipſe ab religione officii declinarit. *Verr.* III. 1. 2.

jours éclairé, mais il étoit fort louable en lui-même.

Caton fit sa premiére campagne sous Fabius, Consul alors pour la quatriéme fois. Cinq ans après, sous son cinquiéme Consulat, il le suivit à l'expédition de Tarente: il pouvoit avoir dans ce tems environ vingt-quatre ans: & l'année suivante, il servit en Sicile en qualité de Tribun Légionaire. A l'armée, il ne bûvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que brulé d'une soif ardente il demandoit un peu de vinaigre, ou que se sentant affoibli par le travail ou la lassitude, il prenoit quelque peu de vin.

Plut. in Cat. 336.

Telle fut la jeunesse d'un homme qui jouera bientôt un grand rôle dans la République.

Scipion fait rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains.

Liv. XXVII. 17. Polyb. X. 604.

P. Scipion avoit emploié tout l'hiver précédent à faire rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains, en les gagnant, tantôt par des présens, tantôt par la restitution gratuite de leurs otages & de leurs prisonniers. Dès le commencement du printems, un des plus illustres d'entre les Espagnols, nommé Edescon, vint le trouver. Sa femme & ses enfans étoient au pouvoir des Romains. Mais

outre cette raiſon, il étoit comme entraîné par une diſpoſition générale de tous les eſprits à préférer le parti des Romains à celui des Carthaginois. La même cauſe engagea Mandonius & Indibilis, qui étoient, ſans contredit, les Princes les plus conſidérables de l'Eſpagne, à ſe retirer avec tous leurs vaſſaux ſur des collines qui commandoient le camp des Carthaginois, & d'où, en continuant de tenir les hauteurs, ils pouvoient gagner l'armée Romaine, ſans rien appréhender de la part d'Aſdrubal qu'ils abandonnoient.

AN. R. 543. Av. J.C. 209.

Ce Général voiant que les affaires des Romains prenoient extrêmement le deſſus, pendant que celles des Carthaginois dépériſſoient de jour en jour; & que le cours qu'avoient pris les choſes ne pouvoit être arrêté que par quelque coup d'éclat; par quelque avantage marqué, il réſolut d'en venir inceſſamment aux mains avec les ennemis. Scipion ſouhaitoit la bataille avec autant d'ardeur qu'Aſdrubal, non ſeulement parce que ſes bons ſuccès lui élevoient le courage, mais encore parce qu'il aimoit mieux n'avoir à combattre qu'un ennemi, que de les avoir

Aſdrubal & Scipion ſongent à en venir aux mains.

Polyb. X. 607. *Liv.* XXVII 17.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

tous à la fois sur les bras ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il leur donnoit le tems de se joindre. Après tout, supposé qu'il lui falût en venir aux mains avec plus d'un ennemi, il avoit, par une sage prévoiance, trouvé le moien d'augmenter son armée, en sorte qu'elle étoit en état de ne rien craindre. Car, comme il vit que le service de la flote n'étoit plus nécessaire depuis que celles des Carthaginois avoient abandonné toutes les côtes d'Espagne, il mit ses vaisseaux à couvert dans le port de Tarragone, & joignit aux troupes de terre celles qui étoient destinées à servir sur mer. Il étoit en état de leur fournir à tous des armes, parce qu'il en avoit trouvé un grand nombre parmi les dépouilles de Carthagéne, & qu'il en avoit encore fait fabriquer une prodigieuse quantité par les ouvriers qu'il avoit enfermés dans les arsenaux & les magazins de cette ville.

Ce fut avec ces forces que Scipion, dès le commencement du printems, sortit de Tarragone, & alla chercher les ennemis avec Lélius qui étoit revenu de Rome, & sans lequel il ne vouloit tenter aucune entreprise importante. Il ne trouva dans son che-

Indibilis &.

min que des amis & des alliés, qui venoient de toutes parts à sa rencontre chacun à l'entrée de leur pays, & qui l'accompagnoient ensuite & grossissoient son armée. Ce fut dans cette marche que Mandonius & Indibilis vinrent le joindre avec leurs troupes. Indibilis porta la parole, & son discours ne se ressentit en rien de la grossiéreté d'un barbare. Il parla avec beaucoup de dignité & de retenue, prenant à tâche d'excuser son changement de parti comme fondé sur la nécessité, plutôt que de s'en faire honneur comme d'une résolution prise de gaieté de cœur, & exécutée à la premiére occasion qui s'en étoit présentée. Il dit „ qu'il savoit bien que le nom de déserteur étoit aussi suspect aux nouveaux Alliés, qu'il paroissoit détestable aux anciens. Qu'il ne blâmoit point ce sentiment commun à tous les hommes, pourvû qu'on ne considérât pas le nom seul de transfuge, mais les raisons que chacun pouvoit avoir de le devenir. Il étala ensuite les services importans que son frére & lui avoient rendus aux Généraux Carthaginois : auxquels il opposa

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

Mandonius quittent les Carthaginois pour se joindre à Scipion. *Ibid.*

AN. R. 543. AV. J.C. 209. „ l'avarice * insatiable & l'arrogance „ insupportable dont toute la nation „ Carthaginoise les avoit paiés, & „ enfin les mauvais traitemens de tou- „ te espéce qu'elle leur avoit fait souffrir „ à eux & à leurs sujets. Qu'ainsi il y „ avoit déja lontems que lui & son „ frére n'étoient plus unis que de corps „ & extérieurement avec les Cartha- „ ginois, mais que leur cœur & leur „ affection étoit du côté de ceux par „ qui ils savoient que la justice & les „ Loix étoient religieusement obser- „ vées. Qu'on adressoit ses priéres aux „ dieux pour obtenir leur protection „ contre l'injustice & la violence des „ hommes. Que pour eux, tout ce „ qu'ils demandoient à Scipion, c'étoit „ de ne leur faire ni un mérite ni un „ crime de leur changement : mais de „ juger d'eux par la conduite qu'il „ leur verroit garder à l'avenir.

Scipion leur répondit „ que c'étoit „ là sa disposition ; & qu'il ne taxeroit „ point d'infidélité & de désertion des „ Princes qui n'avoient pas cru être „ obligés à observer l'alliance avec un „ peuple qui méprisoit également les

* *On en verra bientôt une preuve.*

» loix divines & les loix humaines. « Alors on leur rendit leurs femmes & leurs enfans, qu'ils reçurent en pleurant de joie ; & ce jour-là même Scipion les logea & les régala comme ses amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un Traité avec eux, & les renvoia dans leur pays pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Polybe, à l'occasion de ce qui vient d'être raporté, fait une réflexion bien sensée, & d'une grande importance en matiére de politique & de gouvernement. Il est beau, dit-il, de conduire une guerre de façon, qu'on remporte l'avantage sur ses ennemis : mais il faut encore plus d'habileté & de prudence pour bien user de la victoire. Les Carthaginois ne savoient que vaincre. Après avoir défait les armées Romaines, & tué les deux Généraux Publius & Cnéus Scipion, se flatant qu'on ne pouvoit plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les Peuples de cette contrée.

Belle réflexion de Polybe sur l'usage qu'il faut faire de la victoire. *Polyb.* X. 606.

La maniére dont Indibilis fut traité, & que Polybe raporte dans un autre endroit, en est une preuve bien claire. C'étoit un des Princes les plus puissans

Excerpt. è Polyb. apud Vales. pag. 29.

AN. R. 543. AV. J.C. 209. d'Espagne, & des plus affectionnés au service des Carthaginois. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve, puisqu'elle lui couta la perte de son Roiaume. Il y avoit été rétabli depuis en récompense de son attachement & de son zéle pour les intérets de Carthage. Asdrubal fils de Gisgon, devenu fier & insolent depuis l'avantage qu'il avoit remporté sur les Romains, & abusant de son crédit pour satisfaire son avarice, exigea d'Indibilis une somme considérable. Et comme ce Prince ne se pressoit point d'exécuter un ordre si injuste, Asdrubal, sous un faux prétexte & une calomnieuse accusation, l'obligea à lui donner sa fille en otage.

Polyb. X. 606. Quelle fut la suite des mauvais traitemens que les Carthaginois firent aux peuples d'Espagne? Au lieu d'amis & d'alliés, ils en firent des ennemis. Et ils ne pouvoient pas éviter ce malheur, pensant, comme ils fesoient, que pour contenir les Alliés dans le devoir, il faloit les traiter avec hauteur & dureté; & ne sachant pas que la meilleure maniére de conserver les Empires, est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquérir. Or il est évident, que le vrai moien de s'acque-

rir l'obéïssance & la soumission d'un peuple, c'est de lui faire du bien actuellement, & de lui en faire espérer encore davantage dans la suite. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite & on le gouverne despotiquement, on ne doit pas étre surpris, que ce changement de maximes dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de conduite dans ceux qu'ils avoient soumis. La [a] crainte & la terreur sont de foibles liens pour contenir les peuples dans l'obéïssance : elles ne retiennent que la main, & n'ont point de pouvoir sur le cœur. La preuve en est que, dès qu'elles disparoissent, la haine & la révolte éclatent.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

Les Romains n'en usoient pas de la sorte. Dès [b] les commencemens de la République, où ils étoient encore très-foibles, leur grande maxime fut de traiter les vaincus avec bonté & douceur, & de leur faire sentir leur

a Metus & terror infirma vincula caritatis: quæ ubi removeris, qui timere desierint, odisse incipient. *Tacit. in Agric. cap.* 32.

b Populo Romano jam à principio inopi, melius visum amicos, quàm servos, quærere; tutiusque rati volentibus, quàm coactis, imperitare. *Sallust. in bel. Jug.*

In pace, beneficiis magis, quàm metu, imperium agitare. *Id. in bel. Catil.*

An. R. 543.
Av. J.C. 209.

autorité par des bienfaits, non par la violence. Ils cherchoient à s'attacher des amis, plutôt qu'à faire des esclaves ; & ils ne croioient pas qu'une domination pût être ferme & stable, si les sujets n'obéissoient que malgré eux, & non du cœur. Et c'est ce qui les a rendu si puissans.

Combat entre Scipion & Asdrubal. Celui-ci est vaincu & mis en fuite.

Polyb. X. 608-610.
Liv. XXVII. 18. 19.

La désertion d'Indibilis acheva de déterminer Asdrubal à donner le combat. Il comptoit que la victoire, s'il la remportoit, le mettroit en état de faire rentrer les peuples d'Espagne dans leur devoir ; & que s'il étoit vaincu, il se retireroit dans les Gaules avec les troupes qu'il auroit ramassées, & passeroit en Italie pour secourir son frére Annibal.

L'armée d'Asdrubal étoit alors dans la campagne de * Castulon, près de la ville de * Betule, ou Becule. Averti de l'approche des Romains, il alla se poster sur un coteau, au haut duquel il y avoit une plaine assez étendue. Il étoit couvert par ses derriéres d'une bonne riviére : le reste, c'est-à-dire le

* *Les Géographes varient beaucoup sur la situation de* Castulon *& de* Betule *ou* Becule.
Cellarius & La Martiniére placent ces deux villes près de la source du Bætis *ou* Guadalquivir ; *Castulon au Nord du fleuve.*

devant & les côtés, étoit défendu par une pente aſſez rude à monter. Un peu au deſſous de cette plaine, par une deſcente aſſez douce, il y en avoit une ſeconde, qui alloit un peu en pente, mais qui ſe terminoit néanmoins à une eſpéce de rive, & qui étoit d'un accès auſſi difficile que la premiére. Le lendemain, Aſdrubal voiant que les Romains ſe tenoient en bataille devant leurs retranchemens, fit deſcendre dans cette ſeconde plaine la Cavalerie des Numides, & les ſoldats armés à la légére, Baléares & Africains. Scipion, parcourant à cheval les divers rangs de ſon armée, animoit les troupes, en leur repréſentant » que » l'ennemi, deſeſpérant de leur réſi- » ſter en raſe campagne, & ſe défiant » de ſon propre courage, croioit trou- » ver de la ſureté dans la ſituation du » lieu où il avoit établi ſon camp. Mais » que les ſoldats Romains avoient bien » eſcaladé les murailles de Carthagéne, » encore plus hautes que le poſte » qu'occupoit Aſdrubal. « Il n'en dit pas davantage, & ſe mit auſſitôt en marche avec un détachement des plus légers & des plus braves de ſon armée, pour aller attaquer les Numides & les

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

AN. R. 543. AV. J.C. 209. Frondeurs qu'Asdrubal avoit postés sur la seconde plaine. Outre la difficulté du chemin, qui étoit rude & escarpé, il falut essuier une gréle de toute sorte de traits qu'on fit pleuvoir sur eux. Mais quand ils furent arrivés dans un terrain uni, & qu'on en fut venu aux mains, les ennemis, dès le premier choc, furent renversés. Les Romains en firent un grand carnage, & forcérent ceux qui restoient à aller rejoindre le gros de l'armée sur la plus haute éminence.

Scipion aiant ordonné ensuite aux victorieux de suivre le chemin qui les menoit directement au milieu des ennemis, il partagea ce qui lui restoit de troupes avec Lélius, & lui commanda, en prenant sur la droite, de chercher autour de la colline une route par où il pût monter avec plus de facilité. Pour lui, prenant à gauche, après un circuit assez court il alla attaquer les ennemis en flanc. Le désordre se met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux ennemis qui s'avancent par différens endroits en poussant de grands cris. Pendant qu'ils étoient dans cet embarras, Lélius arriva. Aussitôt ils

reculérent en arriére pour empécher qu'on ne les prît à dos : & la premiére ligne aiant aussi plié pour suivre ce mouvement, ceux des Romains qui montoient par le milieu gagnérent le haut ; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphans auroient couvert le front de leur bataille. La déroute fut générale, & le carnage fort grand. On leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Asdrubal, avant la bataille, avoit pris la précaution de sauver le trésor. Alors, aiant fait partir les éléphans les premiers, & ramassé autant de fuiards qu'il put, il se retira vers le Tage, pour gagner ensuite les Pyrénées, & passer dans les Gaules.

Scipion ne crut pas devoir le poursuivre, comme je le dirai bientôt. Il abandonna le camp des ennemis au pillage, & en accorda tout le butin aux soldats, excepté les personnes libres, dont le nombre montoit à dix mille hommes de pié, & deux mille Cavaliers. Il fit vendre les Africains, & renvoia les Espagnols sans rançon.

An. R. 543.
Av. J.C. 209.

Scipion refuse le nom de Roi qui lui est offert par les Espagnols.

Ibid.

Ils furent si sensibles à cette générosité, que s'étant rassemblés autour de lui, tant ceux qu'il avoit pris la veille, que ceux qui s'étoient rendus à lui auparavant, ils le saluérent du nom de Roi avec une acclamation & un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut : » Qu'il ne connoissoit » point de titre plus glorieux que celui » d'*Imperator*, qu'il avoit reçu de ses » soldats. Que [a] le nom de Roi, esti» mé & respecté par tout ailleurs, étoit » insupportable à Rome. Que s'ils » croioient en remarquer en lui les qua» lités, & s'ils les regardoient comme » ce qu'il y a de plus grand dans l'hom» me, ils pouvoient penser de lui ce » qu'il leur plairoit, mais qu'il les prioit » de ne lui point donner ce nom. « Ces peuples, tout barbares qu'ils étoient, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit de mépriser ainsi, comme du haut de sa vertu, un nom, qui

a Regium nomen, alibi magnum, Romæ intolerabile esse. Regalem animum in se esse, si id in hominis ingenio amplissimum ducerent, tacitè judicarent; vocis usurpatione abstinerent. Sensere etiam barbari magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii mortales stuperent, id ex tam alto fastigio aspernantis. *Liv.*

fait l'objet des vœux ou de l'admiration du reste des mortels. Il fit ensuite des présens à tous les Seigneurs Espagnols ; & parmi une grande multitude de chevaux qui fesoient partie du butin, il pria Indibilis d'en prendre trois cens à son choix.

AN. R. 543. Av. J.C. 209.

Pendant que le Questeur étoit occupé à vendre les prisonniers Africains selon l'ordre qu'il en avoit reçu, on lui présenta un jeune enfant d'une beauté & d'une physionomie qui le fesoit distinguer de tous les autres. Aiant appris qu'il étoit de race Roiale, il l'envoia à Scipion. Ce Général lui demanda » qui & de quel pays il étoit, & » comment, si jeune encore, il s'étoit » trouvé dans la bataille. Il répondit, » qu'il étoit Numide, & s'appelloit » Massiva. Qu'aiant eu le malheur de » perdre son pére, il avoit été élevé » dans le palais de Gala Roi des Numides, qui étoit son aieul maternel. » Qu'il étoit passé tout récemment en » Espagne avec Masinissa son oncle, » lorsque celui-ci y étoit venu avec sa » Cavalerie pour y secourir les Carthaginois. Que Masinissa, jusques-là, » ne lui avoit pas voulu permettre, à » cause de sa jeunesse, de se trouver

Massiva, jeune Prince Numide, renvoié par Scipion sans rançon, & avec des présens.

Liv. ibid.

AN. R. 543. AV. J.C. 209. „ à aucun combat. Que le jour que „ la bataille s'étoit donnée entre les „ Carthaginois & les Romains, il avoit „ pris ſecrettement un cheval & des „ armes, & s'étoit jetté dans la mélée „ à l'inſû de ſon oncle : mais que ſon „ cheval s'étant abbattu ſous lui, il „ avoit été renverſé par terre, & pris „ par les Romains.

Scipion chargea quelqu'un de la garde de ce jeune Prince, & aiant terminé les affaires qui l'obligeoient à reſter ſur ſon tribunal, il rentra dans ſa tente; & l'aiant fait venir, il lui demanda s'il ſeroit bien aiſe de retourner auprès de Maſiniſſa? L'Enfant lui répondit, en verſant des larmes de joie, que c'étoit tout ce qu'il ſouhaitoit le plus au monde. Alors Scipion lui donna un anneau d'or, une tunique appellée chez les Romains *Laticlave*, une caſaque militaire à l'Eſpagnole, avec une agraffe d'or, & un cheval richement équipé : après quoi il le congédia, en lui donnant une eſcorte de Cavaliers, qui avoient ordre de l'accompagner auſſi loin qu'il voudroit.

Liv. XXVII. 40. Scipion aiant aſſemblé le Conſeil de guerre pour délibérer ſur le parti qui reſtoit à prendre contre les ennemis,

quelques-uns étoient d'avis qu'il poursuivît Asdrubal sans perdre de tems. Mais il ne jugea pas à propos de le faire, craignant que Magon & l'autre Asdrubal n'arrivassent assez tôt pour joindre leurs troupes à celles de leur Collégue. C'est pourquoi se contentant d'envoier quelques troupes pour garder le passage des Pyrénées, il emploia le reste de la campagne à recevoir les peuples d'Espagne qui revenoient dans l'alliance des Romains.

AN. R. 541. AV. J.C. 209.

La crainte de Scipion étoit bien fondée. Car quelques jours après le combat de Betule, il étoit à peine sorti des défilés de Castulon en retournant à Tarragone, qu'il apprit que Magon & Asdrubal fils de Gisgon étoient venus de la partie ultérieure de l'Espagne joindre Asdrubal fils d'Amilcar, trop tard pour lui sauver une défaite qu'il avoit déja essuiée, mais assez tôt pour lui donner de bons conseils & d'utiles secours pour l'avenir. L'événement marque combien Scipion agit avec prudence, en hâtant comme il fit le combat. Quelques jours de délai pouvoient ruiner toutes ses mesures, & l'exposer à un grand danger.

Jonction des trois Généraux Carthaginois.

Fabius, dans la suite, lui reprochera

Liv. XXVIII. 42.

An. R. 543. Av. J.C. 209. comme une faute d'avoir laissé échaper de ses mains Asdrubal en ne le poursuivant point après le gain de la bataille, & de lui avoir donné lieu de passer en Italie, ce qui pouvoit causer la ruine de Rome s'il avoit joint son frére Annibal. C'en seroit une grande en effet, s'il avoit été possible d'empécher ce passage. Mais la maniére foible dont Fabius, extrêmement acharné pour lors contre Scipion, lui fait ce reproche, laisse entrevoir ce me semble que lui-même ne le trouvoit pas trop bien fondé. Car il se contente de lui reprocher le fait, sans apporter aucune raison qui en fît voir l'imprudence.

Leurs résolutions.

Les trois Généraux réunis ensemble tinrent conseil sur les diverses opérations de la campagne prochaine. Dans l'examen que l'on fit de la disposition des différens peuples de l'Espagne, le seul Asdrubal fils de Gisgon se flatoit que ceux qui habitoient aux extrémités de la province du côté de l'Océan & de Cadix, connoissant peu les Romains, étoient encore dans les intérêts des Carthaginois, & que l'on pouvoit compter sur leur fidélité. Mais l'autre Asdrubal & Magon ren-

doient

doient un témoignage bien différent du reste de l'Espagne. Ils convenoient » que Scipion, par ses bienfaits, avoit » gagné tous les esprits tant en géné» ral qu'en particulier, & que les » troupes des Carthaginois seroient » exposées à des désertions continuel» les, jusqu'à ce qu'on eût fait passer » tous les soldats Espagnols ou aux » extrémités de la province, ou même » dans la Gaule. Que pour ces raisons, » quand même le Sénat de Carthage » ne l'auroit pas ordonné, Asdrubal » auroit dû passer en Italie où étoit » le fort de la guerre, & où la que» relle des deux Empires devoit se dé» cider. Que ce parti devenoit néces» saire, quand ce ne seroit que pour » tirer les Espagnols d'un pays où le » nom de Scipion étoit en si grande » vénération. Qu'il devoit donc rem» placer par les soldats Espagnols tou» tes les pertes que son armée avoit » faites, soit par le mauvais succès du » combat, soit par les désertions. » Qu'il étoit aussi à propos que Ma» gon laissât le commandement de son » armée à Asdrubal fils de Gisgon, & » passât avec une bonne somme d'ar» gent dans les Iles Baléares, pour y

An. R. 543. Av. J.C. 209.

AN. R. 543. AV. J.C. 209. „ faire des levées de soldats ; & que „ ce même Asdrubal, avec ses trou- „ pes, se retirât au fond de la Lusita- „ nie (*le Portugal*,) & évitât d'en „ venir à un combat avec les Romains. „ Qu'on tirât de toute la Cavalerie ce „ qu'il y avoit de meilleur pour for- „ mer un corps de trois mille chevaux, „ avec lequel Masinissa parcourût l'Es- „ pagne * Citérieure, pour secourir les „ Alliés des Carthaginois, & ravager „ les campagnes des ennemis. « Après avoir formé ces projets, ils se séparé- rent pour aller les exécuter. C'est là tout ce qui se passa en Espagne cette année.

§. III.

Marcellus accusé par ses ennemis, se justifie avec succès. Les nouveaux Consuls entrent en charge. Jeux Apollinaires rendus annuels. Les habitans d'Arrétium sont obligés de donner des otages. On traite l'affaire des Tarentins dans le Sénat. Affaire de Livius. Un détachement

* *Ce sont des Carthaginois qui parlent ici. Il paroit naturel d'entendre par l'Es*pagne Citérieure *ce que les Romains appelloient l'Es*pagne ultérieure*, c'est-à-dire depuis l'Ebre jusqu'à l'Océan.*

de Romains donne dans une embuscade d'Annibal. Nouvelle embuscade d'Annibal : Marcellus y est tué. Contraste de Fabius & de Marcellus. Annibal est pris lui-même dans ses piéges à Salapie. Il fait lever le siége de Locres. Le Consul Crispinus écrit au Sénat pour lui apprendre la mort de Marcellus & en reçoit différens ordres. La flote Romaine bat celle des Carthaginois près de Clupée. Affaires des Grecs. Mort de Crispinus Consul. Claud. Néron & M. Livius désignés Consuls. Ils se réconcilient. Département des deux Consuls. Dénombrement. Lieu des Assemblées couvert. Les Consuls font les levées avec une nouvelle rigueur. Asdrubal passe les Alpes. Il assiége Plaisance. Réponse dure de Livius à Fabius peu vraisemblable. Corps d'armée de Néron. Il remporte une victoire sur Annibal : & bientôt après une seconde. Lettres d'Asdrubal à Annibal interceptées. Dessein hardi que forme Néron. Il part pour aller joindre Livius son Collégue. Allarme de Rome sur la nouvelle du départ de Néron. Il déclare son dessein à ses troupes. Néron ar-

AN. R. 543.
AV. J.C. 209.

AN. R. 543. AV. J.C. 209.

rive au camp de Livius, & joint ses troupes à celles de son Collégue. Combat contre Asdrubal. Entiére défaite de son armée : lui-même est tué. Néron retourne à son armée. Tête d'Asdrubal jettée dans le camp d'Annibal. Il se retire dans le fond du Brutium. Triomphe de Livius & de Néron. Réflexions sur l'entreprise de Néron, & sur la conduite de Livius.

IL SEMBLE que dès que Scipion paroit sur la scéne, la gloire de tous les autres Généraux Romains commence à s'éclipser. Celle de Fabius se soutenoit néanmoins encore, & la prise de Tarente, quoique plutôt l'effet de la ruse que de la force, ne laissoit pas de lui faire honneur. Mais la réputation de Fulvius tomboit entiérement, & Marcellus étoit même en mauvais renom depuis qu'il avoit été battu par les Carthaginois ; outre qu'on étoit mécontent de ce qu'il avoit mis ses troupes à couvert dans Vénouse sans attendre la fin de la campagne, pendant qu'Annibal marchoit la tête levée dans toute une grande partie de l'Italie. C. Publicius Bibulus, Tribun

du Peuple, étoit ſon ennemi déclaré. En criant continuellement contre lui dans toutes les Aſſemblées depuis la journée où il avoit été maltraité par Annibal, il l'avoit déja décrié dans l'eſprit de la populace ; & l'on ne parloit pas moins que de le dépouiller de ſon autorité, lorſque ſes amis obtinrent qu'il laiſſât un de ſes Lieutenans à Vénouſe pour y commander en ſa place, pendant qu'il viendroit à Rome pour ſe juſtifier des accuſations que l'on formoit contre lui pendant ſon abſence.

An. R. 543. Av. J.C. 209.

Par hazard, Marcellus & Fulvius arrivérent à Rome le même jour ; le premier, pour repouſſer l'affront qu'on lui préparoit ; & l'autre, pour préſider aux Aſſemblées qui alloient ſe tenir pour la nomination des Conſuls.

L'AFFAIRE de Marcellus ſe traita dans le Cirque Flaminien avec un grand concours du Peuple, & de tous les Ordres de la République. Le Tribun du Peuple attaqua, non ſeulement Marcellus, mais tout le Corps des Nobles. » Il leur reprochoit que » c'étoit par leurs artifices & leurs délais affectés qu'Annibal demeuroit » depuis dix ans dans l'Italie, & ſem-

Marcellus accuſé par ſes ennemis, ſe juſtifie avec beaucoup de ſuccès.

Liv. XXVII. 21. Plut. in Marc. 314.

AN. R. 543
AV. J.C. 209.
„ bloit s'en etre mis en possession par „ un séjour plus long qu'il n'en avoit „ jamais fait à Carthage. Que le Peu„ ple Romain étoit bien récompensé „ d'avoir continué le commandement „ à Marcellus, dont l'armée deux fois „ battue par l'ennemi se donnoit du „ bon tems & vivoit à l'aise pendant „ tout l'été à l'ombre des murs & des „ maisons de Vénouse. « Marcellus répondit en peu de mots & avec beaucoup de noblesse, se contentant de raporter modestement ses principales actions, dont le simple récit, sans réflexions & sans autres preuves, étoit pour lui une pleine apologie. Mais les premiers & les plus considérables d'entre les Citoiens prirent hautement sa défense, & parlérent en sa faveur avec beaucoup de force & de liberté. Ils exhortérent le Peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté lui qui étoit le seul de leurs Généraux qu'Annibal évitoit avec soin, & contre lequel il persévéroit à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

Le Jugement ne fut pas douteux,

Non seulement la proposition que fesoit le Tribun d'ôter le commandement à Marcellus fut rejettée, mais dès le lendemain toutes les Centuries le créérent Consul d'un commun consentement. On ne peut s'empécher de sentir une indignation secrette contre la licence effrénée du Tribun, qui oblige un aussi grand homme que Marcellus à comparoitre devant le Peuple comme accusé, & à venir rendre compte de ses actions. Mais c'est cette licence, toute vicieuse & blâmable qu'elle étoit, qui a conservé lontems dans Rome la liberté qu'on pouvoit appeller l'ame de la République, en contenant les Généraux & les Magistrats dans le devoir par une juste subordination & par une entiére dépendance de l'autorité du Peuple & de l'empire des Loix. AN. R. 543. AV. J.C. 209.

On donna à Marcellus pour Collégue T. Quintius Crispinus, qui étoit actuellement Préteur. Le lendemain on nomma à la Préture P. Licinius Crassus Dives, qui étoit Grand Pontife; P. Licinius Varus, Sex. Julius Cæsar, Q. Claudius Flamen.

Dans le tems même qu'on tenoit l'Assemblée, les citoiens eurent quel-

An. R. 541
Av. J.C. 209.

que inquiétude au sujet de l'Etrurie dont on craignoit le soulévement, & le Préteur qui étoit sur les lieux avoit mandé que ceux d'Arrétium paroissoient étre à la téte de l'entreprise. Marcellus y fut envoié sur le champ ; & sa présence y arréta tout d'un coup les mouvemens qui commençoient à éclore.

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

M. CLAUDIUS MARCELLUS V.
T. QUINTIUS CRISPINUS.

Les nouveaux Consuls entrent en charge.
Liv. XXVII. 22.

Ces deux Consuls entrérent en charge la onziéme année de la guerre d'Annibal. On leur donna à l'un & à l'autre pour département l'Italie, avec les deux armées qui avoient servi sous les Consuls de l'année précédente. On assigna aussi à chacun des autres Magistrats & Généraux son emploi & sa province. Toutes les forces de la République consistérent cette année en vingt-une Légions, c'est-à-dire cent cinq mille hommes de pié, & six mille trois cens chevaux.

Jeux Apollinaires rendus annuels.
Liv. XXVII. 23.

La peste, dont la ville fut alors affligée, donna lieu au Peuple de vouer & d'établir pour toujours les Jeux Apollinaires, & d'en fixer le jour, qui fut le cinq Juillet.

L'inquiétude augmentant tous les jours au ſujet de ceux d'Arretium, le Sénat écrivit au Propréteur Tubulus qu'il eût à leur demander ſur le champ des otages, & ils y envoiérent C. Terentius Varron, avec pouvoir de les prendre, & de les amener à Rome. Dès que celui-ci y fut arrivé avec des troupes, il mit des corps de garde dans tous les quartiers convenables, & aiant fait venir les Sénateurs dans la place publique, il les ſomma de donner des otages. Et ſur ce qu'ils demandérent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que s'ils n'obéiſſoient ſur le champ, il enleveroit dès le lendemain tous les enfans des Sénateurs. Auſſitôt il commanda aux Officiers de faire ſi bonne garde aux portes, que perſonne ne pût ſortir de la ville. La négligence dont on uſa dans l'exécution de cet ordre, donna lieu à ſept des principaux Sénateurs d'en ſortir avant la nuit avec leurs enfans. Leurs biens furent confiſqués & vendus le lendemain. On tira des autres Sénateurs ſix-vingts otages, qui furent conduits à Rome, & l'on prit de juſtes meſures pour s'aſſurer de la ville.

AN. R. 544.
AV. J.C. 208.

Ceux d'Arretium ſont forcés de donner des otages.

Liv. XXVII. 24.

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

On traite l'affaire des Tarentins dans le Sénat.

Liv. XXVII. 25.

Plut. in Fab. 187.

L'affaire des Tarentins fut ensuite agitée dans le Sénat avec beaucoup de chaleur en présence de Fabius. Ce Général, qui avoit emploié la force des armes pour les réduire, emploia alors son crédit pour les défendre. Tous les autres étoient déclarés contr'eux, & soutenoient qu'étant aussi coupables que les Campaniens, ils devoient être punis avec autant de sévérité. Après bien des contestations, le Sénat, conformément à l'avis de Manius Acilius, ordonna qu'on tiendroit une forte garnison dans la ville, que tous les habitans seroient contenus dans l'enceinte de leurs murailles, & que dans la suite, quand l'Italie seroit devenue plus tranquille, on examineroit tout de nouveau leur affaire.

Affaire de Livius.

On ne fut pas moins partagé sur la maniére dont on devoit traiter M. Livius Gouverneur de la Citadelle de Tarente. Les uns vouloient qu'il fût noté par un Arrêt du Sénat, pour avoir livré par sa négligence la ville aux ennemis. Les autres lui décernoient des récompenses, pour avoir défendu la Citadelle pendant cinq ans, & ils prétendoient que c'étoit à lui qu'on avoit obligation de ce qu'on avoit re-

pris Tarente. *Il eſt vrai*, dit Fabius en ſouriant : *car ſi Livius n'avoit point perdu cette ville, je ne l'aurois point repriſe.* L'affaire n'eut point de ſuite.

AN. R. 544.
AV. J.C. 208.

Les deux Conſuls s'étoient joints dans l'Apulie, & campoient ſéparément entre Vénouſe & Bantia, ne laiſſant entr'eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal, quittant le pays des Locriens, s'approcha de leur armée. Les Conſuls, d'un caractére également vif & bouillant, mettoient preſque tous les jours leurs troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne puſſent terminer heureuſement la guerre, ſi Annibal oſoit hazarder le combat contre les deux armées Conſulaires jointes enſemble. C'eſt de quoi le Général Carthaginois étoit bien éloigné. Il ſe renfermoit uniquement dans les ruſes, qui avoient coutume de lui réuſſir, & il ne ſongea qu'à dreſſer des embuches à ſes ennemis.

Un détachement de Romains donne dans une embuſcade d'Annibal.
Liv. XXVII. 26.
Plut. in Marc. 315.

Comme il ne ſe donnoit que de légers combats entre les deux armées, où les deux partis avoient alternativement l'avantage, les Conſuls crurent que l'on pourroit pendant cette eſpéce d'inaction, former le ſiége de Locres ; & pour cela, ils ordonnérent à une

An. R. 544.
Av. J. C. 208.

partie des troupes qui étoient en garnison dans Tarente d'aller investir Locres par terre, pendant que le Préteur de Sicile L. Cincius l'assiégeroit par mer. Annibal, averti de ce qui se passoit, détacha trois mille hommes de pié, & deux mille Cavaliers, à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres dans un vallon au dessous de Pétilia. Les Romains, qui n'avoient point envoié à la découverte, donnérent dans ce piége. Les ennemis leur tuérent sur la place environ deux mille hommes, & en firent deux cens prisonniers. Le reste aiant pris la fuite se dispersa dans la campagne & dans les bois, & regagna Tarente.

Nouvelle embuscade d'Annibal. Marcellus y est tué.

Il y avoit entre le camp des Carthaginois & celui des Romains, une éminence couverte de brossailles & de cavités. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avoit pas occupé : mais c'est cela même qui auroit dû leur être suspect. Il y avoit envoié pendant la nuit quelques escadrons Numides, avec ordre de se tenir cachés le jour dans le milieu du bois sans remuer en aucune façon, de

peur que les Romains ne les aperçussent, ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Dans le camp de Marcellus on pensoit & l'on parloit de la maniére la plus capable de favoriser le dessein de l'ennemi. On disoit hautement qu'il faloit se saisir de cette colline & s'y fortifier, parce que si Annibal les prévenoit, ils auroient l'ennemi au dessus de leurs têtes. Le Consul Marcellus fut frapé de ces bruits, & s'adressant à son Collégue : *Que n'allons-nous nous-mêmes sur le lieu*, dit-il, *avec un petit nombre de Cavaliers ? Quand nous aurons examiné ce poste de nos propres yeux, nous serons plus sûrs du parti qu'il nous faudra prendre.* Est-ce donc là une fonction de Généraux & de Consuls ? Crispinus y consentit, & sur le champ ils partirent avec deux cens vingt Cavaliers, tous Etrusques, excepté quarante qui étoient de Frégelles. M. Marcellus fils du Consul, & d'autres Officiers, les accompagnérent. Les ennemis avoient placé un soldat, qui, sans être vû des Romains, découvroit tous les mouvemens qui se fesoient dans leur armée. Cette sentinelle aiant donné son signal, ceux qui étoient en embuscade laissent

AN. R. 544.
AV. J.C. 208.

An. R. 544 Av. J.C. 208. approcher Marcellus jusqu'au pié du tertre. Ils eurent même l'attention de ne point quitter leur poste, que leurs camarades n'eussent fait un circuit, les uns à droit, les autres à gauche, pour enfermer les ennemis par derriére. Alors ils se levérent, & tous ensemble, en poussant de grands cris, vinrent fondre sur le détachement des Romains. Les Consuls, voiant qu'il leur étoit également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres, & de retourner en arriére étant envelopés de tous côtés, prirent le parti de se défendre courageusement. Et ils auroient plus lontems disputé la victoire, si la fuite des Etrusques n'eût jetté la fraieur parmi les autres. Cependant les Frégellans, abandonnés de leurs compagnons, ne cessérent point de combattre, tant que les Consuls à leur tete les animérent par leurs discours & par leur exemple. Mais lorsqu'ils virent qu'ils étoient blessés l'un & l'autre, & que Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, étoit tombé mourant de dessus son cheval; alors le peu qui restoit prit la fuite avec Crispinus percé de deux javelots, & le jeune Mar-

cellus qui étoit blessé. Aulus Manlius Tribun Légionaire, & M. Aulius, l'un des Commandans des Alliés, furent tués dans l'action: l'autre, qui étoit L. Arennius, fut fait prisonnier. Des Licteurs des Consuls, il y en eut cinq qui tombérent vivans entre les mains des ennemis: le reste fut tué, ou s'enfuit avec le Consul. Quarante-trois Cavaliers périrent, ou dans le combat, ou dans la fuite. Dix-huit demeurérent prisonniers. On commençoit à faire quelque mouvement dans le camp pour aller au secours des Consuls, lorsqu'on y vit revenir Crispinus & le fils de son Collégue tous deux blessés, avec les tristes restes d'une si malheureuse expédition.

AN. R. 544. AV. J.C. 208.

On ne peut refuser à Marcellus l'honneur d'avoir été un des plus grands Capitaines Romains. Fabius & lui contribuérent également, quoique par des voies bien différentes, à sauver la République; & c'est avec raison que l'un fut appellé le *bouclier*, & l'autre *l'épée* de Rome. Fabius, d'un caractére ferme & constant, ne se départit jamais du plan qu'il forma d'abord, absolument nécessaire, au moins dans les commencemens, pour rétablir les af-

Contraste de Fabius & de Marcellus.

Plut. in Fab. 185. *Id. in Marc.*

An. R. 544. Av. J.C. 208.

faires, & pour rendre peu à peu la confiance aux troupes découragées ; & semblable à une riviére qui coule sans bruit, & qui gagne toujours du terrain, il s'appliqua & réussit à miner insensiblement les forces d'un ennemi fier des victoires qu'il avoit remportées. Marcellus au contraire, d'une valeur vive & brillante, fit succéder à la consternation dont les Romains étoient saisis depuis lontems, l'impatience de combattre, & leur éleva le courage jusqu'à les porter non seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrement, ensorte qu'Annibal rencontroit à tous momens sur ses pas Marcellus comme un torrent impétueux, qui renversoit tous ses desseins, & ruinoit toutes ses entreprises. Ainsi la fermeté & la constance de l'un à se tenir toujours sur la défensive, mélée à l'audace & à la vivacité de l'autre qui hazardoit tout, fut le salut de Rome.

Mort de Marcellus inexcusable. *Liv.* XXVII. 27. *Plut. in Marc.*

Mais il faut avouer que si la gloire de leur vie a été à peu près égale, quoique par un genre de mérite tout différent, la fin de Marcellus paroit donner l'avantage à la sage

lenteur de Fabius. Cette[a] mort, déplorable par toutes sortes d'endroits, l'est sur tout en ce qu'on peut lui reprocher d'avoir exposé au danger de périr sa personne, celle de son Collégue, & en même tems toute la République, par une vivacité qui ne convenoit ni à son âge, (il avoit plus de soixante ans) ni à la prudence qu'il devoit avoir acquise depuis tant d'années qu'il fesoit la guerre. Quand la présence du Commandant est nécessaire ou d'un grand poids pour le succès d'une action importante & décisive, il doit pour lors paier de sa personne. Mais lorsque l'avantage qui reviendra de la victoire n'est que médiocre, ou qu'il hazarde tout en s'exposant, ce n'est plus bravoure, mais témérité & bravade. Il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne s'exposera que comme il convient à un Général : comme la tête, & non comme la main : comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui

AN. R. 543.
AV. J.C. 208.

a Mors Marcelli, cùm alioqui miserabilis fuit, tum quòd nec pro ætate, (major jam enim sexaginta annis erat) neque pro veteris prudentia ducis, tam improvidè se, collegamque, & propè totam rempublicam in præceps dederat. *Liv.*

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

doivent les exécuter. Euripide dit dans une de ses piéces, *que si un Général doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la Vertu*; comme pour faire entendre qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse & sans prudence, & que la vertu seule, non un vain desir de gloire, a droit sur la vie d'un Général: parce que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Aussi Appien remarque-t-il qu'Annibal le loua comme soldat, & le blâma fort comme Capitaine.

Plut. in compar. Pelop. & Marc.

App. in bell. Annib. 342.

Annibal est pris lui-même dans ses piéges à Salapie. *Liv.* XXVII. 28.

App. 343.

Annibal, pour profiter de la terreur qu'il savoit bien que la mort de Marcellus & la blessure de son Collégue avoïent répandue parmi les ennemis, alla aussitôt camper avec son armée sur l'éminence au bas de laquelle le combat s'étoit donné. Il y trouva le corps de Marcellus, & lui fit donner la sépulture. Pour Crispinus, effraié de la mort de son Collégue & de sa propre blessure, il se retira, la nuit suivante, sur les premiéres & les plus hautes montagnes qu'il rencontra, & y fortifia son camp de maniére à ne pouvoir être attaqué par aucun côté.

Dans cette occasion les deux Géné-

raux firent paroitre l'un & l'autre beaucoup d'adresse & de prudence, l'un pour tendre des piéges à son ennemi, l'autre pour les éviter. L'anneau de Marcellus étoit tombé au pouvoir d'Annibal avec son corps. Crispinus craignant qu'il ne s'en servît pour tromper les Alliés de la République, écrivit à toutes les villes voisines que son Collégue avoit été tué, & qu'Annibal avoit entre ses mains le cachet dont Marcellus se servoit pendant sa vie ; que par conséquent il ne faloit ajouter aucune foi aux lettres qui porteroient le nom de Marcellus, & l'empreinte de son cachet. La précaution étoit sage, & ne fut pas inutile. A peine le courrier de Crispinus étoit-il arrivé à Salapie, qu'on y reçut une lettre d'Annibal, mais écrite au nom de Marcellus, qui leur mandoit qu'il viendroit à Salapie la nuit suivante : que les soldats de la garnison se trouvassent prêts à exécuter ses ordres supposé qu'il eût besoin d'eux. Ceux de Salapie s'aperçurent aussitôt de la fraude; & bien persuadés qu'Annibal irrité de leur trahison cherchoit l'occasion de s'en venger, aussi bien que de la perte de ses Cavaliers, ils renvoiérent le

AN. R. 544.
AV. J.C. 208.

Voiez Tome V. page 596.

AN. R. 544
AV. J.C. 208.

messager d'Annibal qui étoit un déserteur Romain, afin de pouvoir, sans témoin, prendre de justes mesures contre la tromperie de leur ennemi.

Les Officiers disposérent les habitans sur les murailles de la ville, & dans tous les lieux qui avoient besoin d'etre gardés; ordonnérent aux sentinelles & aux corps de garde de veiller cette nuit avec plus d'attention que jamais; & placérent les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où ils jugeoient qu'Annibal devoit arriver. Il s'en approcha en effet vers la fin de la nuit. Les déserteurs Romains étoient à l'avant-garde, armés à la Romaine; & parlant tous Latin, ils appellent les sentinelles, & leur ordonnent d'ouvrir la porte au Consul qui étoit prêt d'arriver. Les sentinelles feignant de se mettre en mouvement à leur voix, s'agitent & se remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Comme la herse étoit abbattue, ils se servent en partie de leviers, en partie de cordes pour la relever. Les déserteurs ne la virent pas plutôt assez haute pour y pouvoir passer debout, qu'ils se présentérent en foule pour entrer. Mais lorsqu'il en fut passé en-

viron six cens, les gardes lâchant la corde qui tenoit la herse suspendue, la laissérent retomber avec un grand fracas. Les habitans aussitôt se jettérent sur les transfuges qui étoient entrés, & qui portoient leurs armes négligemment attachées derriére leur dos, comme des gens qui marchent sans rien craindre parmi des amis & des alliés: d'autres assomment à coups de pierres, de bâtons, & de traits ceux des ennemis qui sont restés hors des portes. Ainsi Annibal, après avoir été pris lui-même dans les filets qu'il avoit tendus, se retira bien confus, & s'en alla du côté de Locres pour faire lever le siége de cette ville, que Cincius attaquoit vigoureusement avec les machines de tout genre qu'il avoit amenées de Sicile.

AN. R. 544. AV. J.C. 208.

Magon, qui défendoit la place, ne comptoit presque plus pouvoir la sauver, lorsque la nouvelle de la mort de Marcellus lui donna quelque espérance. Elle fut bientôt augmentée par le courrier qui lui apprit qu'Annibal, après avoir fait prendre les devans à la Cavalerie Numide, venoit lui-même à son secours avec son Infanterie, qu'il fesoit marcher avec toute la di-

Annibal fait lever le siége de Locres.

Liv. ibid.

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

ligence possible. C'est pourquoi, dès qu'il sut que les Numides étoient sur le point d'arriver par le signal qu'on lui en donna de dessus une hauteur, il fit aussitôt ouvrir les portes de la ville, & vint fondre lui-méme sur les ennemis avec une fierté & une vigueur qui étonnérent les assiégeans. Cette surprise, & non l'égalité des forces, balança d'abord l'avantage du combat. Mais les Numides ne furent pas plutôt arrivés, que les Romains effraiés regagnérent la mer & leurs vaisseaux, laissant au pouvoir des Carthaginois les machines dont ils s'étoient servis pour battre les murailles de Locres. Le siége de cette ville fut levé par la seule arrivée d'Annibal.

Le Consul Crispinus écrit au Sénat, pour lui apprendre la mort de Marcellus, & en reçoit différens ordres.

Liv. XXVII. 29.

Lorsque Crispinus apprit que le Général Carthaginois étoit parti pour le pays des Brutiens, il ordonna à M. Marcellus Tribun Légionaire, qui apparemment n'avoit été blessé que légérement, de conduire à Vénouse l'armée que son Collégue avoit commandée. Pour lui, il partit avec ses Légions pour se rendre à Capoue, porté dans une litiére, dont il avoit peine à supporter le mouvement à cause de ses blessures, qui étoient très-

considérables. En partant il écrivit au Sénat, pour lui apprendre la nouvelle de la mort de son Collégue, & le danger où il étoit lui-même. Il manda „ qu'il ne pouvoit se rendre à Rome „ pour y présider à l'élection des Magistrats, parce qu'outre le fâcheux „ état où le mettoient ses blessures, „ il craignoit pour la ville de Tarente, „ sur laquelle Annibal, étant dans le „ Brutium, pouvoit faire quelque entreprise. Qu'il prioit qu'on lui envoiât quelques Sénateurs gens de tête & d'expérience, avec lesquels il „ pût conférer.

AN. R. 544. AV. J.C. 208.

La lecture de cette lettre causa en même tems & beaucoup de douleur pour la mort de l'un des Consuls, & beaucoup d'inquiétude pour la vie de l'autre. Ils envoiérent Q. Fabius le fils à l'armée de Vénouse, & au Consul trois députés, qui furent Sext. Julius César, L. Licinius Pollio, & L. Cincius Alimentus, qui étoit revenu de Sicile depuis quelques jours. Ils eurent ordre de lui dire, Que s'il ne pouvoit pas venir lui-même à Rome pour présider aux élections, il créât un Dictateur pour tenir les Assemblées en sa place.

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

La flote Romaine bat celle des Carthaginois près de Clupée.

Liv. ibid.

Pendant cette même campagne, M. Valerius passa de Sicile en Afrique avec une flote de cent vaisseaux; & aiant fait une descente auprès de Clupée, il ravageoit tout le pays d'alentour sans trouver aucune résistance. Mais il fut obligé de rentrer promtement dans ses vaisseaux, parce qu'il apprit que la flote des Carthaginois, composée de quatre vingts-trois bâtimens, étoit près d'arriver. Il lui donna bataille dans le voisinage de Clupée, & la battit; & aiant pris dix-huit vaisseaux, & mis tout le reste en fuite, il revint à Lilybée avec un grand butin.

Affaires des Grecs.
Liv. XXVII. 30-32.

Il y avoit, en ce même tems, de grands mouvemens en Gréce, suscités ou fomentés par les Romains pour donner de l'occupation à Philippe. Les Etoliens d'un côté soutenus des Romains, Philippe & les Achéens de l'autre, y jouoient les principaux rôles.

Tome VIII.

J'ai parlé de ces événemens dans l'Histoire Ancienne, à laquelle ils appartiennent plus particuliérement. Je raporterai dans la suite ce qui a plus de raport à l'Histoire Romaine.

Mort de Crispinus Consul.
Liv. XXVII. 33.

Sur la fin de cette année, le Consul T. Quintius Crispinus, après avoir créé un Dictateur pour tenir les Assemblées,

blées, mourut de ses blessures. Ce Dictateur fut T. Manlius Torquatus, qui nomma pour Général de la Cavalerie Cn. Servilius.

AN. R. 544.
AV. J.C. 208.

Claud. Néron, & M. Livius désignés Consuls.
Liv. XXVII. 33. 34.

Comme les deux armées Consulaires se trouvoient sans Généraux si près des ennemis, le premier soin des Sénateurs, toute autre chose cessante, fut de créer au premier jour des Consuls, dont la prudence, jointe à la valeur, pût les mettre à couvert des ruses d'Annibal. Ils fesoient réflexion » que toutes les pertes que l'on avoit » faites dans cette guerre, ne devoient » être imputées qu'au caractére impétueux & bouillant des Généraux » qui avoient commandé : mais que » sur tout dans cette derniére année, » les Consuls, pour s'être trop abandonnés à l'ardeur qui les portoit à » en venir aux mains avec Annibal, » s'étoient jettés eux-mémes dans le » précipice. Mais que les dieux, par » un effet de leur bonté & de leur » miséricorde, avoient épargné les » armées qui n'avoient point de part » à cette faute, & n'avoient fait tomber que sur les Consuls la peine dûe » à leur témérité.

Les Sénateurs, en examinant sur

AN. R. 544. AV. J.C. 208

qui ils pouvoient jetter les yeux pour le Consulat, jugeoient que C. Claudius Néron méritoit cet honneur préférablement à tout autre. Mais comme, en convenant de ses excellentes qualités, il leur paroissoit d'un caractére un peu trop vif & trop entreprenant eu égard aux conjonctures présentes, & par raport à un ennemi tel qu'Annibal, ils croioient qu'il lui faloit donner un Collégue dont la retenue & la prudence fussent capables de modérer son ardeur.

M. Livius, plusieurs années auparavant, avoit été condanné par un jugement du Peuple au sortir de son Consulat. Il avoit ressenti si vivement cet affront, qu'il s'étoit retiré à la campagne; & il avoit été huit ans sans mettre le pié dans Rome, refusant d'avoir aucun commerce avec des citoiens injustes & ingrats. Au bout de ce tems, les Consuls M. Marcellus & M. Valerius l'engagérent enfin à revenir à la ville. Mais, renfermé dans le secret de sa maison, il ne prit aucune part aux affaires publiques, conservant toujours un extérieur triste & morne, & laissant croitre sa barbe & ses cheveux. Les Censeurs L. Vetu-

rius & P. Licinius l'obligérent ensuite de quitter toutes ces marques d'une affliction si persévérante, & de venir au Sénat. Il céda à leur autorité : mais quelque affaire qu'on y traitât, il n'ouvroit jamais la bouche, que pour donner tout au plus son avis en un mot. Enfin il rompit ce silence obstiné, pour défendre un de ses parens dans une affaire d'honneur : ce pouvoit être ce M. Livius Gouverneur de Tarente, dont nous avons parlé au commencement de cette année. Cette nouveauté attira sur lui les yeux & l'attention de tout le Sénat. Chacun fit ses réflexions. On disoit, » que le Peu-» ple l'avoit condanné injustement, » & que ç'avoit été une perte très-» considérable pour la République, » d'avoir été privée pendant une guer-» re si importante du secours & des » conseils d'un homme qui pouvoit » lui être si utile. Que l'unique moien » de réparer cette faute étoit de le » donner pour Collégue à Néron.

AN. R. 544. AV. J.C. 208.

Le Peuple se préta volontiers à cette proposition. Livius seul s'opposa au consentement général de toute la ville. Il leur reprochoit leur inconstance. *Vous ne vous êtes point laissés toucher,*

An. R. 544. Av. J.C. 208. leur disoit-il, *à mes tristes priéres, ni à tout cet extérieur lugubre convenable à la misére d'un accusé; & maintenant vous m'offrez la pourpre malgré moi. Vous accablez le même homme d'honneurs & d'ignominie. Si vous me croiez homme de bien, pourquoi m'avez-vous condanné? Si vous me jugez coupable, pourquoi me confiez-vous un second Consulat, après vous être si mal trouvés du premier?* Les Sénateurs tâchoient de le ramener, » en lui proposant l'e» xemple de Camille, lequel, con» danné à un exil injuste, en étoit re» venu pour sauver Rome des mains » des Gaulois. Ils lui représentoient » [a] qu'aux mauvais traitemens de la » patrie, comme à ceux d'un pére ou » d'une mére, on ne doit opposer que » la douceur & la patience. « Enfin ils firent tant, qu'ils vainquirent sa résistance, & l'obligérent d'accepter le Consulat avec Néron.

Liv. XXVII. 35. Trois jours après, on procéda à l'élection des Préteurs. Puis on fit le département des provinces. T. Manlius eut ordre de passer la mer avec le caractére d'Ambassadeur, pour exa-

a Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam esse. *Liv.*

miner ce qui se passoit dans la Gréce : AN. R. 544. AV. J.C. 208.
& comme on devoit célébrer pendant cette * campagne les Jeux Olympiques, où l'on voioit ordinairement un grand concours de tous les peuples de Gréce, il étoit chargé, s'il pouvoit passer en sureté à travers les quartiers des ennemis, de se trouver à cette Assemblée ; & là, de déclarer aux Siciliens que la guerre avoit obligés de quitter leur pays, & aux citoiens de Tarente qu'Annibal avoit exilés, que le Peuple Romain leur permettoit de retourner dans leur patrie, & de rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre.

Comme l'année où l'on alloit entrer menaçoit la République des plus grands dangers, & qu'il n'y avoit point de Consuls actuellement en charge, tous les yeux étoient tournés sur ceux que l'on venoit de désigner ; & l'on souhaitoit ardemment qu'ils tirassent au plutôt au sort, afin que chacun d'eux sût de bonne heure quel seroit son département, & connût l'ennemi auquel il devoit avoir affaire.

* *Dodwel prétend & trouve que ces Jeux avoient été célébrés l'été précédent.*

An. R. 544.
Av. J.C. 208.

Néron & Livius sont réconciliés.

Liv. ibid.
Val. Max. IV. 2.

On parla aussi de les remettre bien ensemble, avant qu'ils partissent pour la guerre, & ce fut Fabius qui en fit la proposition. Le sujet de leur division étoit que Néron avoit porté témoignage contre Livius dans le jugement où celui-ci fut condanné. Livius s'étoit toujours montré le plus irréconciliable, parce qu'il croioit avoir été méprisé dans le tems de sa disgrace, & le mépris, dans de telles circonstances, est beaucoup plus piquant. Ainsi il résistoit à toutes les instances qu'on lui fesoit, prétendant même que leur division seroit avantageuse à la République, en ce que chacun d'eux rempliroit ses devoirs avec plus de zèle & d'application, & se tiendroit plus sur ses gardes, pour ne point donner d'avantage à son ennemi. Enfin néanmoins il céda à l'autorité du Sénat, & la réconciliation se fit sincérement de part & d'autre, à ce qu'il parut par la suite. Grand éloge pour ces deux Consuls, & sur tout pour Livius! [a] Jamais sujet d'inimitié ne

a Quæ fuerunt inimicitiæ graviores in civitate? quas in viris fortissimis non solùm extinxit reipublicæ dignitas & ipsorum, sed etiam ad amicitiam consuetudinemque traduxerunt. *Cic. de provinc. Consul.* 22.

fut plus vif ni plus piquant. Cependant la vûe du bien public, & le respect pour les priéres de tant de graves Sénateurs, non seulement étouférent en eux tout souvenir & tout ressentiment du passé, mais établirent entr'eux une union & une concorde, qui paroissoit l'effet d'une ancienne & constante amitié, qui n'avoit jamais souffert d'altération.

AN. R. 544. AV. J.C. 208.

On n'assigna pas aux Consuls, comme on avoit fait les années précédentes, des provinces voisines, & où ils pussent agir l'un & l'autre ensemble & de concert : mais on les envoia aux deux extrémités de l'Italie, ensorte que l'un avoit pour son partage le pays des Brutiens & la Lucanie, où il devoit faire tête à Annibal; pendant que l'autre, dans la Gaule Cisalpine, iroit au devant d'Asdrubal : car on apprenoit qu'il étoit près de passer les Alpes, & cette nouvelle donnoit beaucoup d'inquiétude aux Romains.

Départemens des deux Consuls.

Cette année les Censeurs P. Sempronius Tuditanus & M. Cornelius Céthégus achevérent le dénombrement, & cela pour la premiére fois depuis l'entrée d'Annibal dans l'Italie.

Dénombrement. *Liv.* XXVII. 36.

An. R. 544. Av. J.C. 208.

Dans ce dénombrement il se trouva cent trente-sept mille cent huit citoiens, c'est-à-dire près de la moitié * moins qu'il n'y en avoit avant la guerre. Car l'année d'avant l'entrée d'Annibal dans l'Italie le nombre des citoiens se montoit à deux cens soixante & dix mille deux cens treize.

Epit. L. XX.

Lieu des Assemblées couvert.

Cette année aussi l'on couvrit d'un toit la partie de la place publique appellée *Comitium*, où étoit la Tribune aux Harangues, dans le voisinage du lieu où s'assembloit le Sénat : *Curia*.

An. R. 545. Av. J.C. 207.

C. CLAUDIUS NERO. M. LIVIUS II.

Les Consuls font les levées avec une nouvelle sévérité.

Liv. XXVII. 38.

APRÈS qu'on eut satisfait à différens devoirs de religion, les Consuls ne songérent plus qu'à lever des soldats ; ce qu'ils firent avec plus d'exactitude & de sévérité qu'il ne s'étoit pratiqué les années précédentes. L'arrivée d'un nouvel ennemi dans l'Italie avoit redoublé la crainte & l'inquiétude de ces Généraux ; & le nom-

* Minor aliquanto numerus. *On voit ici qu*'aliquantus *signifie quelquefois* multus ; *comme aussi dans ce passage de Cicéron.* Auri navem evertat gubernator, an paleæ ; in re ALIQUANTUM, in gubernatoris inscitia nihil interest. *Parad.* III. 1.

bre des jeunes gens considérablement diminué rendoit les nouvelles recrues beaucoup plus difficiles. AN R. 545. AV. J.C. 207.

Tout le monde étoit d'avis que les Consuls partissent incessamment pour la guerre. Car on jugeoit qu'il étoit nécessaire que l'un fût en état de s'opposer à Asdrubal lorsqu'il descendroit des Alpes, pour empécher qu'il ne soulevât les habitans de la Gaule Cisalpine & ceux d'Etrurie, qui n'attendoient que l'occasion pour se déclarer contre les Romains ; & que l'autre donnât tant d'occupation à Annibal dans le pays des Brutiens où il étoit, qu'il ne pût aller au devant de son frére. Pour hâter leur départ, & lever toutes les difficultés, le Sénat leur donna une pleine & entiére liberté de choisir entre toutes les armées celles qu'ils aimeroient le mieux, de faire telles échanges qu'il leur conviendroit, & de faire passer les Officiers & les soldats d'une province dans une autre selon qu'ils le jugeroient le plus à propos pour le bien de la République. Les Consuls usérent de cette permission qu'on leur donnoit avec beaucoup d'union & de concert.

Quelques Auteurs marquent que

An. R. 545. Av. J.C. 207.

Scipion envoia d'Espagne à Livius des secours très-considérables : savoir, huit mille tant Espagnols que Gaulois, deux mille Romains qu'il avoit détachés d'une Légion, & environ dix-huit cens Cavaliers, moitié Espagnols, moitié Numides ; & que M. Lucretius fut chargé de conduire ce renfort en Italie par mer. Que C. Mamilius lui envoia aussi de Sicile des Frondeurs & des Archers autour de quatre mille.

Asdrubal passe les Alpes. Liv. XXVII. 39. App. 343.

Les lettres que l'on reçut alors à Rome de la part du Préteur Porcius qui étoit actuellement dans la Gaule Cisalpine, augmentérent l'inquiétude qu'y causoit le passage d'Asdrubal. Elles portoient qu'il étoit sorti de ses quartiers d'hiver, & qu'actuellement il passoit les Alpes. Que les Liguriens avoient formé un corps de huit mille hommes, qui ne manqueroient pas de se joindre à son armée dès qu'elle seroit arrivée en Italie, à moins qu'on n'envoiât des troupes pour occuper cette nation dans son pays. Que pour lui, il s'avanceroit autant qu'il le pourroit sans exposer une armée aussi foible que la sienne. Ces lettres obligérent les Consuls de hâter leurs levées,

& de se rendre dans leurs départemens plutôt qu'ils n'avoient résolu, afin de contenir chacun son ennemi dans sa province, & d'empécher la jonction des deux fréres. AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Ce qui contribua le plus au succès de ce dessein, ce fut l'opinion d'Annibal même. Car, quoiqu'il espérât bien que son frére arriveroit pendant cette campagne en Italie, cependant lorsqu'il fesoit réflexion à tout ce qu'il avoit souffert lui-même en passant le Rhône & les Alpes pendant cinq mois entiers qu'il avoit eu à lutter contre les lieux autant que contre les hommes, il ne comptoit pas qu'il passât avec autant de facilité qu'il le fit. C'est ce qui le retint plus lontems dans ses quartiers d'hiver.

Mais Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés & d'obstacles à passer ces montagnes, qu'on ne l'avoit pensé généralement, & qu'il ne l'avoit appréhendé lui-même. Car non seulement les Auvergnats, & tout de suite les autres nations de la Gaule & des Alpes, le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frére avoit fraié ces routes, qui auparavant étoient impraticables,

Av. R. 545. Av. J.C. 207. les habitans du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étoient devenus plus traitables & moins farouches. Car avant ce tems là, n'aiant jamais vû d'étrangers sur leurs montagnes, & n'en étant point sortis eux-mêmes pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avoient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord, ne pénétrant pas le dessein d'Annibal, ils s'étoient imaginés qu'il en vouloit à leurs cabanes & à leurs forts, & qu'il venoit pour leur enlever leurs troupeaux, & les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais, depuis douze ans que l'Italie étoit le théatre de la guerre, ils avoient eu le tems de comprendre que les Alpes n'étoient qu'un passage : que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres & de mers, disputoient ensemble de l'empire & de la gloire. Voila ce qui ouvrit & facilita le passage des Alpes à Asdrubal. Il amenoit avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux, & quinze éléphans.

App.

Asdrubal Mais le siége qu'il forma de la ville

de Plaisance, lui fit perdre tout l'avantage qu'il auroit pu tirer de sa diligence. Il avoit cru qu'il se rendroit aisément maître de cette ville située au milieu d'une plaine, & que par la ruine d'une Colonie si illustre il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas seulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal. Car celui-ci voiant qu'Asdrubal, après être arrivé en Italie beaucoup plutôt qu'on n'avoit lieu de l'espérer, s'amusoit autour de Plaisance, n'avoit pas cru devoir sortir si promtement de ses quartiers d'hiver : & d'ailleurs il se souvenoit du peu de succès qu'avoient eu les projets qu'il avoit formés sur Plaisance après la victoire de la Trébie.

An. R. 545. Av. J.C. 207.

assiége Plaisance.

Les Romains, en voiant leurs Consuls prendre au sortir de Rome deux routes opposées, partagérent aussi leurs inquiétudes comme entre deux guerres qu'ils avoient à soutenir en même tems. » Ils se souvenoient des » maux qu'Annibal seul avoit causés » à l'Italie. Pouvoient-ils espérer que » les dieux leur seroient assez favora- » bles pour leur accorder la victoire » sur deux ennemis tout à la fois ? Ils

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

» fesoient réflexion que jusqu'ici ils ne
» s'étoient soutenus que par une alter-
» native de pertes & d'avantages, qui
» s'étoient balancés mutuellement. Que
» la République abbattue par les dé-
» faites de Trasiméne & de Cannes,
» avoit été comme relevée de sa chu-
» te par les heureux succès qu'elle
» avoit eus en Espagne. Que la perte
» des deux Scipions défaits & tués
» coup sur coup avec leurs armées
» dans cette même Espagne, avoit été
» suivie de près de plusieurs avanta-
» ges que Rome avoit eus dans la
» Sicile & dans l'Italie. Outre que la
» distance qu'il y a entre l'Italie &
» l'Espagne où ce malheur étoit arri-
» vé, avoit donné aux Romains le
» tems de respirer. Mais qu'actuelle-
» ment ils avoient deux guerres à sou-
» tenir en même tems dans le sein de
» l'Italie; qu'ils avoient sur les bras
» deux armées formidables comman-
» dées par les deux plus illustres Gé-
» néraux des Carthaginois; & que
» le poids du danger, qui auparavant
» étoit séparé, venoit maintenant fon-
» dre tout entier sur un seul & mê-
» me lieu. Que celui des deux fréres
» qui auroit le premier vaincu, se

» joindroit aussitôt à l'autre. « La mort toute récente des deux derniers Consuls augmentoit encore leur consternation, & ne présentoit à leurs esprits que de tristes présages pour l'avenir. Telles étoient les réflexions pleines de trouble & d'inquiétude que fesoient les Romains en accompagnant, selon la coutume, les Consuls à leur départ.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Réponse dure de Livius à Fabius, peu vraisemblable.

Liv. XXVII. 40.

Tite-Live raporte que Fabius, toujours attentif au bien public, & ne perdant jamais de vûe le plan qu'il avoit si heureusement suivi en fesant la guerre contre Annibal, crut devoir avertir le Consul Livius avant qu'il partit, de ne rien hazarder jusqu'à ce qu'il connût le génie & les forces de ceux qu'il auroit à combattre. *Je donnerai bataille*, reprit brusquement Livius, *dès que je verrai l'ennemi.* Et comme Fabius lui demandoit quel pouvoit être le motif de cette grande précipitation : *Ou j'aurai*, dit le Consul, *la gloire de vaincre les ennemis, ou je gouterai le plaisir bien doux, quoique peut être peu légitime, de me venger de mes citoiens.* De telles dispositions, si elles eussent été véritablement dans le cœur de Livius, auroient dû faire tout

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

appréhender aux Romains, & donneroient une bien mauvaiſe idée de lui. Mais ſa conduite ne reſſemblera en rien à ce diſcours, & doit faire croire qu'il ne l'a point tenu. Et réellement il ſemble que l'avertiſſement de Fabius auroit bien mieux convenu à Néron, dont le caractére étoit vif & bouillant, qu'à ſon Collégue, qu'on avoit choiſi exprès pour tempérer la vivacité de l'autre.

Avant que Néron arrivât dans ſa province, le Préteur C. Hoſtilius attaqua dans une rencontre Annibal, lui tua près de quatre mille hommes, & lui enleva neuf drapeaux.

Corps d'armée de Néron.

Hoſtilius, en allant vers Capoue, rencontra le Conſul Néron auprès de Venouſe. Là, ce Général forma de l'élite des deux armées un corps de quarante mille hommes de pié, & de deux mille cinq cens chevaux, pour s'en ſervir à faire la guerre contre Annibal.

Néron remporte une victoire contre Annibal.

Liv. XXVII. 41. 42.

Celui-ci aiant tiré toutes ſes troupes des quartiers d'hiver, & des villes du Brutium, où elles étoient en garniſon, vint à Grumante en * Lucanie, dans l'eſpérance de reprendre

* *Baſilicata, & partie de la Principauté Citérieure.*

les villes de ce pays que la crainte avoit obligées de rentrer dans le parti des Romains. Le Consul s'y rendit aussi de Venouse, aiant fait reconnoitre les lieux par où il passoit, & campa à quinze cens pas des ennemis. Entre le camp des Romains & celui des Carthaginois, il y avoit une plaine, dominée par une colline toute découverte, que les Romains avoient à leur droite, & les ennemis à leur gauche. Cette hauteur ne donna point d'ombrage ni aux uns ni aux autres, parce que n'y aiant ni bois ni enfoncement, elle n'étoit point propre à des embuches. Il se fesoit des deux côtés quelques légéres escarmouches au milieu de la plaine. Néron paroissoit n'avoir d'autre but que de retenir Annibal, & d'empécher qu'il ne lui échapât : Annibal, au contraire, cherchant à s'ouvrir un libre passage, fesoit tous ses efforts pour attirer Néron au combat. Alors le Consul, usant contre Annibal des ruses que celui-ci avoit emploiées tant de fois contre les Romains, détacha de son armée un corps d'infanterie composé de cinq cohortes & de * dix compa-

AN. R. 545.
AV. J.C. 207.

* *Additis quinque manipulis. Le manipule for-*

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

gnies, & leur ordonna de monter pendant la nuit sur le coteau, de descendre dans le vallon qui étoit derriére, & de s'y tenir cachés : stratagéme qu'il crut devoir réussir avec d'autant plus de facilité, qu'une colline si nue & si découverte laissoit moins craindre de surprise. Il convint avec les deux Officiers qu'il envoioit à la tête de ce détachement du tems où ils sortiroient de leur embuscade, & viendroient attaquer les ennemis.

Pour lui, dès la pointe du jour, il rangea en bataille toutes ses troupes, tant Infanterie que Cavalerie. Dans le même moment, Annibal donna aussi aux siens le signal du combat. Sur le champ ils courent aux armes, & sortent précipitamment hors de leurs retranchemens, traversant la plaine pour aller aux ennemis. Néron voiant qu'ils s'avançoient avec plus d'ardeur que d'ordre & de discipline, commanda à C. Aurunculeïus de faire partir les Cavaliers de la troisiéme Légion, dont il étoit Tribun, avec le plus d'impétuosité qu'il pourroit contre les

moit deux compagnies. La cohorte contenoit trois manipules. Chaque manipule étoit de six-vingts hommes pour les Hastaires & les Princes, & de soixante seulement pour les Triaires.

Carthaginois, l'assurant que répandus pêle-mêle dans la plaine comme ils étoient, il seroit aisé de les rompre & de les écraser avant qu'ils se missent en bataille. An. R. 545. Av. J.C. 207.

Annibal n'étoit pas encore sorti de son camp, qu'il entendit les cris des combattans. Aussitôt il mena toutes ses troupes contre l'ennemi. Les Cavaliers que Néron avoit fait agir dès le commencement, avoient déja répandu la terreur dans les premiers rangs des Carthaginois. La premiére Légion, & un corps à peu près égal d'Infanterie des Alliés, commençoient aussi à combattre. Les Carthaginois en desordre en venoient aux mains avec l'Infanterie ou la Cavalerie des ennemis, selon que le hazard les portoit d'un ou d'autre côté. Les renforts qu'on envoie coup sur coup pour soutenir les plus avancés, augmentent insensiblement la mêlée & le desordre. Malgré le tumulte & l'effroi des Carthaginois, Annibal, en vieux & expérimenté Capitaine, auroit mis en bataille tous ses gens, capables eux-mêmes de seconder son habileté par le grand usage qu'ils avoient de la guerre, si les cris des cohortes & des

AN. R. 545. AV J.C. 207.

compagnies Romaines, qui fondoient du haut de la colline ſur eux, & qui les attaquoient par derriére, ne lui euſſent fait appréhender qu'on ne lui fermât le chemin de ſon camp. Voila ce qui acheva de déconcerter les Carthaginois, & les obligea de prendre ouvertement la fuite.

Le carnage fut moins grand, parce que la proximité de leur camp leur offrit bientôt un aſyle contre la Cavalerie des Romains, qui les pourſuivoit avec beaucoup de chaleur & leur marchoit ſur les talons, pendant que les cohortes qui deſcendoient de la colline par un chemin découvert & d'une pente aiſée, les avoient pris en flanc. On leur tua cependant plus de huit mille hommes : on fit plus de ſept cens priſonniers : on enleva neuf drapeaux ; & quoique les éléphans n'euſſent été d'aucun uſage dans un combat tumultuaire comme celui-là, il y en eut pourtant quatre de tués, & deux de pris. Les vainqueurs ne perdirent pas plus de cinq cens hommes, tant citoiens qu'alliés.

Le lendemain, Annibal ſe tint en repos dans ſon camp. Néron rangea les ſiens en bataille : mais voiant que

personne ne paroissoit, il leur ordonna de ramasser les dépouilles des ennemis, & de réunir les corps de leurs camarades en un tas pour leur donner la sépulture. Pendant plusieurs jours consécutifs, le Consul se présenta aux portes des Carthaginois avec tant de fierté, qu'il sembloit vouloir y donner l'assaut : jusqu'à ce qu'enfin Annibal aiant fait allumer un grand nombre de feux, & dresser plusieurs tentes dans la partie de son camp qui donnoit sur celui des ennemis, il en partit vers le milieu de la nuit, laissant un petit nombre de Numides, qui devoient se montrer aux portes & aux retranchemens, pendant qu'avec le reste de l'armée il marchoit du côté de l'Apulie.

AN. R. 545.
AV. J.C. 207.

Dès le matin, l'armée Romaine, à son ordinaire, vint se présenter. Les Numides aiant paru pendant quelque tems sur les retranchemens, comme on le leur avoit ordonné, pour amuser les Romains, partirent à toute bride, & allérent rejoindre le gros de leur armée. Le Consul voiant qu'il régnoit un grand silence dans le camp des Carthaginois, & que ceux même qu'il avoit vû le matin aller & venir

An. R. 545. Av J.C. 207.

aux portes étoient aussi disparus, y fit entrer deux Cavaliers, qui en aiant examiné toutes les parties avec soin, lui raportérent qu'Annibal l'avoit absolument abandonné. Alors le Consul y entra avec ses troupes, & ne les y aiant laissées qu'autant de tems qu'il falut pour le parcourir & le piller, il les fit rentrer dans le sien avant la nuit.

Second avantage de Néron sur Annibal.

Liv. XXVII. 42.

Le lendemain, dès le matin, il se mit en marche; & suivant à grandes journées les traces de l'armée ennemie, il la joignit assez près de Venouse, où il la combattit encore, & tua deux mille Carthaginois. Annibal décampa de là, & marchant toujours pendant la nuit & sur des hauteurs pour éviter d'en venir aux mains avec les ennemis, il gagna la ville de Métapont. Aussitôt il fit partir Hannon, qui commandoit dans le pays, avec un petit détachement, pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Brutiens; & aiant joint à son armée le reste des troupes de cet Officier, il retourna sur ses pas à Venouse, & s'avança de là jusqu'à Canouse. Néron n'avoit point cessé de le poursuivre; & lorsqu'il avoit marché vers Métapont, il avoit fait venir Q. Ful-

vius dans la Lucanie, pour ne point laisser ce pays sans défense.

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

Annibal fait maintenant un triste personnage, & bien différent de celui qu'il avoit fait dans les premiéres années de la guerre. Il ne lui restoit de ressource que dans l'arrivée de son frére, & il en attendoit des nouvelles avec impatience.

Lettres d'Asdrubal à Annibal interceptées.

Liv. XXVII. 43.

Asdrubal, après avoir été obligé de lever le siége de Plaisance, avoit fait partir quatre Cavaliers Gaulois & deux Numides, pour porter à Annibal les lettres qu'il lui écrivoit. Ces Cavaliers, aiant traversé heureusement toute la longueur de l'Italie en passant toujours au milieu des ennemis; enfin, lorsqu'ils étoient prêts d'arriver, en cherchant à joindre Annibal qui se retiroit alors vers Métapont, ils furent portés par des chemins qu'ils ne connoissoient pas jusqu'à Tarente. Là, ils furent pris par des fourrageurs de l'armée Romaine qui couroient la campagne, & menés au Propréteur Q. Claudius. Ils tâchérent d'abord d'éluder ses demandes par des réponses vagues: mais la crainte des tourmens, dont il étala l'appareil à leurs yeux, les aiant bientôt forcés de dire la vérité, ils lui

An. R. 545. Av.J.C. 207.

avouérent qu'ils portoient des lettres à Annibal de la part d'Asdrubal son frére. Claudius, sur le champ, fit conduire avec une bonne escorte les Cavaliers au Consul Néron, & lui fit rendre les lettres cachetées comme elles l'étoient. Il apprit par la lecture de ces lettres qu'Asdrubal prétendoit se joindre à son frére dans l'Ombrie; & fut instruit encore plus à fond des desseins de ce Général par les questions qu'il fit aux prisonniers, & par les réponses qu'il en tira. Mais il se persuada que, dans les conjonctures présentes, les Consuls ne devoient pas se contenter de faire la guerre suivant la méthode accoutumée, en se tenant renfermés chacun dans les bornes de leur département, pour faire tête à l'ennemi que le Sénat leur avoit destiné. Qu'il faloit former quelque dessein grand, hardi, nouveau, & imprévû; dont le projet ne jettât pas moins de terreur parmi les Romains que parmi les Carthaginois, mais dont l'exécution heureuse changeât les allarmes des premiers en une joie aussi grande qu'inespérée. Ce dessein étoit de tromper Annibal, en laissant auprès de lui son camp toujours

Dessein hardi que forme Néron.

jours dans le même état, de maniére qu'il pût croire que le Consul étoit présent; de traverser lui-même toute la longueur de l'Italie; d'aller se joindre à son Collégue, pour accabler Asdrubal; & de revenir ensuite dans son camp, avant qu'Annibal se fût aperçu de son absence.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Néron envoia les lettres d'Asdrubal aux Sénateurs, & les instruisit de ce qu'il avoit résolu de faire. Il leur donna différens avis sur les précautions qu'il croioit qu'on devoit prendre dans la conjoncture présente. En même tems il dépécha des Cavaliers dans tous les pays par où il devoit conduire son armée, pour ordonner de sa part à tous les habitans des villes & des campagnes de tenir sur le chemin des vivres tout prêts pour la nourriture des soldats, d'y faire conduire des chevaux & d'autres bêtes de somme, pour porter ceux qui se trouveroient fatigués. Pour lui, il choisit dans toute son armée ce qui s'y trouvoit de meilleures troupes, dont il forma un corps de six mille hommes de pié, & de mille Cavaliers, à qui il fit entendre qu'il vouloit attaquer une ville de Lucanie dans le voisinage

Il part pour aller joindre Livius son Collégue.

Liv. XXVII. 44.
App. 343.

An. R. 545.
Av.J.C. 207.

de son camp, & surprendre la garnison Carthaginoise qui la défendoit : qu'ils fussent tout prêts à marcher quand il l'ordonneroit. Il partit de nuit, & prit sa route du côté du Picenum, (*marche d'Ancone*) aiant laissé Q. Catius un de ses Lieutenans pour commander en son absence.

Allarme de Rome sur la nouvelle du départ de Néron.

La nouvelle du dessein du Consul & de son départ ne jetta pas moins de consternation dans Rome, qu'il y en avoit eu quelques années auparavant, lorsqu'Annibal étoit venu camper aux portes de la ville. On ne savoit si l'on devoit louer une résolution si hardie, ou la blâmer. Il paroissoit que l'on n'en jugeroit que par l'événement, ce qui est une injustice visible, mais ordinaire aux hommes. » On exagéroit les périlleu-» ses conséquences d'un projet, qui » sembloit livrer en proie à Annibal » un camp laissé sans Chef & sans for-» ces : un projet, qui ne pouvoit avoir » de succès qu'autant que l'on réussiroit » à tromper le Général le plus atten-» tif & le plus clairvoiant qui fut ja-» mais. Qu'arriveroit-il, si Annibal » venoit à apprendre le départ de » Néron, & qu'il entreprît ou de le

» poursuivre avec toute son armée, ou » de fondre sur son camp laissé en proie » & sans défense. Ils se rappelloient » ces horribles défaites qui avoient » mis l'Empire Romain si près de sa » ruine ; & cela dans un tems, où ils » n'avoient en tête qu'un seul Géné- » ral, & une seule armée : au lieu que » maintenant ils se voioient sur les » bras deux guerres Puniques, deux » grandes armées, & presque deux » Annibals. Car ils égaloient Asdru- » bal à son frére, & même s'étu- » dioient à trouver des raisons pour » lui donner l'avantage. [a] Et, sui- » vant les impressions de la crainte » toujours ingénieuse à faire envisa- » ger les objets du mauvais côté, ils » grossissoient à leurs yeux tout ce » qui étoit favorable à l'ennemi, & » diminuoient au contraire tout ce qui » pouvoit leur donner à eux-mêmes » quelque espérance.

AN. R. 545. Av.J. C. 207.

Cependant Néron étoit déja en marche. Il n'avoit point d'abord fait connoitre à ses soldats où il les menoit. Lorsqu'il eut fait assez de chemin

Néron déclare son dessein à ses troupes.

Liv. XXVII. 45.

a Omnia majora etiam vero præsidia hostium, minora sua, metu interprete semper in deteriora inclinato, ducebant. *Liv.*

An. R. 545. Av. J.C. 207.

pour pouvoir s'ouvrir à eux ſans danger, il leur expoſa ſon deſſein, ajoutant : „ Que jamais entrepriſe n'avoit „ été ni plus hazardeuſe en apparence, „ ni plus ſûre en effet. Qu'il les „ menoit à une victoire certaine, „ puiſque l'armée de ſon Collégue „ étant déja formidable par elle-„ même, pour peu qu'ils y ajoutaſ-„ ſent de renfort ils ne pouvoient „ manquer de faire pancher la balance. „ Que la ſurpriſe ſeule que cauſeroit „ parmi les ennemis au moment du „ combat l'étrange nouvelle de l'arri-„ vée d'un ſecond Conſul avec une „ armée, ſuffiſoit pour leur aſſurer la „ victoire. Que [a] dans la guerre tout „ dépend de la renommée, & que les „ plus légers motifs décident ſouvent „ de la confiance ou de la crainte du „ ſoldat. Qu'au reſte ils auroient tout „ l'honneur d'un ſuccès, que les hom-„ mes, ſuivant leur maniére ordinaire „ de juger, attribueroient certaine-„ ment tout entier à ceux qui ſeroient „ venus les derniers au ſecours des „ autres. Qu'ils voioient eux-mêmes „ avec quel empreſſement les peuples

a Famam bellum conficere, & parva momenta in ſpem metumque impellere animos. *Liv.*

» venoient au devant d'eux : qu'ils en- » tendoient les éloges que l'on don- » noit à leur valeur, & les vœux que » l'on fesoit pour leur prospérité.

An. R. 545.
Av.J.C. 207.

En effet tous les chemins par où ils passoient étoient bordés d'une foule d'hommes & de femmes accourus des lieux voisins, qui méloient les louanges aux vœux & aux priéres, relevant le courage de l'entreprise, & en demandant aux dieux l'heureux succès. Il y avoit un combat de générosité entre les peuples & les soldats : ceux-là voulant donner avec abondance, & ceux-ci ne voulant rien recevoir au dela du nécessaire. Ainsi le courage & l'ardeur des troupes de Néron croissant toujours, on arriva enfin en six ou sept jours d'une marche forcée près du camp de Livius. Néron avoit envoié des courriers devant, pour avertir Livius de son arrivée, & lui demander s'il vouloit que leur jonction se fît le jour ou la nuit, & s'ils camperoient ensemble ou séparément. Son Collégue trouva plus à propos qu'il arrivât de nuit. Afin de mieux tromper l'ennemi, & de lui cacher la venue de ce nouveau renfort, il fut résolu que l'on ne donneroit point au camp

Néron arrive au camp de Livius, & joint ses troupes à celles de son Collégue.
Liv. XXVII. 46.

An. R. 545. Av. J.C. 207. de Livius plus d'étendue qu'il n'en avoit auparavant, & que les Officiers, les piétons, les cavaliers de Néron seroient reçus & recueillis chacun par son semblable.

Les troupes de Néron entrérent dans le camp à la faveur des ténébres & du silence. La joie fut réciproque dans les deux armées. Dès le lendemain on tint un Conseil de guerre, auquel le Préteur L. Porcius assista. Il étoit campé dans le voisinage des Consuls ; & avant méme qu'ils fussent arrivés, conduisant son armée par des lieux élevés tantôt il s'étoit présenté aux ennemis dans des défilés étroits pour leur en disputer le passage, tantôt il les avoit attaqués en flanc ou par derriére, & avoit mis en pratique toutes les ressources que l'art militaire peut fournir au plus foible pour fatiguer un ennemi plus fort & plus puissant.

Dans le Conseil la plupart étoient d'avis » que l'on différât de quelques » jours le combat, pour donner le » tems à Néron & à ses soldats de se » reposer, & de reprendre haleine. » Mais Néron, non seulement con- » seilla, mais pria avec instance de ne » point rendre téméraire par le délai

» une entreprise que la promtitude rendoit infaillible. Il représenta » qu'Annibal, retenu par une espéce » de charme qui ne pouvoit pas durer lontems, ne s'étoit avisé ni de » le suivre, ni d'attaquer son camp. » Que si l'on fesoit diligence, on pouvoit espérer qu'Asdrubal seroit vaincu, & lui retourné à son armée, » avant qu'Annibal eût fait aucun » mouvement. Que d'accorder du » tems à l'ennemi, c'étoit livrer à Annibal le camp qui lui étoit opposé, » & lui ouvrir le chemin pour se joindre à son frére. Qu'il faloit donc » donner sur le champ la bataille, » & profiter de l'erreur des ennemis » tant absens que présens, qui ignoroient également les uns & les autres » le nombre & les forces de ceux qu'ils » avoient en tête, ceux-ci les croiant » plus grandes, & ceux-là les croiant » moindres, qu'elles n'étoient en » effet.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Combat contre Asdrubal. Entiére défaite de son armée: lui-même est tué.

Liv. XXVII. 47-49.

Cet avis l'emporta, & l'on sortit du camp en ordre de bataille. Asdrubal se mit aussi d'abord en devoir de combattre. Mais en habile Général attentif à tout, aiant remarqué de vieux boucliers qu'il n'avoit point encore vûs,

An. R. 545. Av. J.C. 207.
des chevaux plus fatigués & plus efflanqués que les autres, & jugeant même à l'œil que le nombre des ennemis étoit plus grand que de coutume, il fit sonner la retraite, & retourna dans son camp. Il n'oublia rien pour éclaircir ses soupçons ; & sur les raports que lui firent ceux qu'il avoit envoiés à la découverte, il connut à la vérité que le camp du Consul n'avoit pas plus de circuit qu'auparavant, non plus que celui du Préteur Porcius ; & c'est ce qui l'embarrassoit. Mais apprenant qu'on n'avoit donné qu'une fois le signal dans le camp de Porcius, & qu'on l'avoit donné deux fois dans celui du Consul : ce Capitaine expérimenté, & accoutumé à faire la guerre contre les Romains, ne douta plus que les deux Consuls ne fussent réunis.

Il entra pour lors dans une terrible inquiétude sur ce qui étoit arrivé à son frére. Il ne pouvoit s'imaginer, ce qui étoit pourtant très-véritable, qu'un Capitaine comme Annibal se fût laissé faire illusion jusqu'au point de ne pas savoir où étoient le Général & l'armée à qui il avoit affaire. Il jugea qu'assurément il faloit que son frére

eût reçu quelque échec conſidérable, & il craignit fort d'être venu trop tard à ſon ſecours. An. R. 545. Av. J.C. 207.

Occupé de ces triſtes penſées, il fit éteindre tous les feux qui étoient dans ſon camp, & ordonna à ſes troupes de décamper. Dans le déſordre d'une marche nocturne & précipitée, ſes guides lui échapérent : de ſorte que l'armée, qui ne connoiſſoit pas le pays, erra d'abord à l'avanture au travers des champs ; & bientôt après la plupart des ſoldats, accablés de ſommeil & de laſſitude, abandonnérent leurs drapeaux, & ſe couchérent de côté & d'autre le long du chemin. Aſdrubal, en attendant que l'on vît plus clair, ordonna à ſes gens de continuer leur marche le long du Métaure, & n'avança pas beaucoup en ſuivant les bords obliques & tortueux de ce fleuve, qu'il avoit deſſein de paſſer dès qu'il le pourroit : mais il ne trouva point de gué, ce qui donna le tems aux ennemis de le joindre avec leurs trois armées.

Toutes les troupes étant réunies, ſe rangérent en bataille. Néron commandoit à la droite, Livius à la gauche, & le Préteur au corps de bataille. Aſ-

An. R. 545. Av. J.C. 207.

drubal avoit commencé à s'emparer d'une hauteur assez voisine du fleuve, dans le dessein de s'y retrancher : mais voiant qu'il lui étoit impossible d'éviter le combat, il fit tout ce que l'on pouvoit attendre de la présence d'esprit & du courage d'un grand Capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux, & rangea ses troupes dans un terrain étroit, leur donnant plus de profondeur que de largeur. Il plaça les éléphans à l'avant-garde ; & mit les Gaulois, qui étoient la partie la plus foible de ses troupes à la gauche, où ils étoient appuiés à la hauteur dont j'ai parlé. Il se chargea lui-même de l'aile droite avec les Espagnols, vieilles troupes en qui il avoit le plus de confiance. Enfin il plaça les Liguriens dans le milieu, immédiatement après les éléphans.

Asdrubal commença l'attaque, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion, & marcha contre l'aile gauche des Romains commandée par Livius. Là se donnérent les plus grands coups. De part & d'autre des troupes aguerries & pleines de courage, animées encore par la présence des deux Généraux, combattoient avec une opi-

niâtreté invincible, sans que pendant lontems la victoire se déclarât d'aucun côté. An. R. 545. Av. J.C. 207.

Les éléphans avoient mis d'abord quelque désordre dans les premiers rangs du centre des Romains : mais ensuite, les cris qu'on poussoit de part & d'autre lorsque le combat fut plus échaufé, les effraiérent de telle sorte qu'il ne fut plus possible de les gouverner, & qu'ils se tournérent également contre les deux partis.

Néron aiant fait d'inutiles efforts pour monter sur la colline qu'il avoit en face, & voiant qu'il n'étoit pas possible d'aller aux ennemis par ce chemin : *Quoi !* s'écria-t-il en s'adressant à ses troupes, & ne pouvant souffrir plus lontems cette inaction, *sommes-nous donc venus ici de si loin & avec tant de diligence, pour demeurer les bras croisés, & être simples spectateurs ?* Il part aussitôt avec la plus grande partie de l'aile droite, passe derriére la bataille, fait tout le tour de l'armée, & vient fondre obliquement sur l'aile droite des Carthaginois ; & bientôt s'étendant il prend méme l'ennemi par les derriéres. Jusques-là le combat avoit été douteux.

An. R. 545.
Av. J.C. 207.
Mais quand les Espagnols, & bientôt après les Liguriens, se virent attaqués en meme tems de front, par les flancs, & en queue, la déroute fut entiére, & ils furent taillés en piéces. Le carnage passa bientôt jusqu'aux Gaulois, où l'on trouva encore moins de résistance. Vaincus par le sommeil, & accablés par la fatigue, à laquelle tous les anciens ont remarqué que cette nation succomboit facilement, à peine pouvoient-ils soutenir le poids de leurs corps & de leurs armes : & comme on étoit sur le midi, brulés tout à la fois de la chaleur & de la soif, ils se laissoient tuer ou prendre, sans se mettre en peine de défendre leur vie & leur liberté.

Il y eut plus d'éléphans tués par leurs gouverneurs mémes, que par les ennemis. Ces gouverneurs étoient munis d'une espéce de couteau pointu, & d'un maillet; & quand ils voioient que leurs bêtes entroient en fureur, & qu'ils n'en étoient plus les maîtres, ils enfonçoient ce couteau avec le maillet entre les deux oreilles à l'endroit où le cou se joint à la tête. C'étoit là le moien le plus sûr & le plus

promt qu'on pût emploier pour les tuer quand on ne pouvoit plus les gouverner ; & l'invention en étoit dûe à Asdrubal. AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Ce Général mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'étoit déja acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats épouvantés & tremblans au combat contre un ennemi qui les surpassoit en nombre & en confiance. Il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple, il emploia les priéres & les menaces pour ramener les fuiards, jusqu'à ce qu'enfin voiant que la victoire se déclaroit pour les Romains, & ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avoient quitté leur patrie pour le suivre, il se jetta au milieu d'une cohorte Romaine, où il périt en digne fils d'Amilcar, & en digne frére d'Annibal.

Ce combat fut le plus sanglant de toute cette guerre, & soit par la mort du Général, soit par le carnage qui fut fait des troupes Carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes ; & Appien remarque que ce fut pour consoler & dédommager les Romains de cette ter- *App. 343.*

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

rible perte, que Dieu leur accorda ici un avantage si considérable. Il fut tué dans ce combat-ci cinquante-six mille ennemis, & l'on en fit prisonniers cinq mille quatre cens. On retira des mains des Carthaginois plus de quatre mille citoiens, qui étoient prisonniers chez eux; ce qui fut une consolation pour la mort de ceux qui avoient été tués dans cette bataille. Car cette victoire couta assez cher aux Romains, puisqu'ils l'achetérent par la perte de huit mille des leurs, qui furent tués sur la place. Les vainqueurs étoient si las de tuer & de répandre du sang, que le lendemain, comme on vint dire à Livius qu'il étoit aisé de tailler en piéces un gros d'ennemis qui s'enfuioit: *Non, non,* répondit le Général; *il est bon qu'il en reste quelques-uns pour porter la nouvelle de la défaite des ennemis & de notre victoire.*

Néron retourne à son armée.

Liv. XXVII. 50.

Néron, dès la nuit qui suivit le combat, partit pour retourner à son armée; & fesant encore plus de diligence à son retour, qu'il n'en avoit fait en venant, il rentra, après six jours de marche, dans le camp qu'il avoit laissé près d'Annibal. Il trouva moins

de monde sur sa route, parce qu'il n'avoit point envoié de courriers devant lui. Ceux qui s'y rencontrérent, étoient transportés d'une joie qu'ils ne pouvoient contenir.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Mais ce qu'il est difficile d'exprimer & de faire sentir, ce sont les divers mouvemens qui agitérent les citoiens de Rome, soit pendant qu'ils furent dans l'incertitude de l'événement, soit quand ils eurent appris la nouvelle de la victoire. Depuis qu'on y avoit sû le départ de Néron, tous les jours les Sénateurs entroient dès le matin dans le Sénat avec les Magistrats, & le Peuple remplissoit la place publique; & personne ne retournoit dans sa maison que la nuit ne fût venue, tant ils étoient occupés du soin des affaires publiques. Les Dames travailloient pour le bien commun d'une autre maniére, en se répandant en foule dans les temples, & y offrant continuellement aux dieux leurs priéres & leurs vœux. Ces payens nous apprennent combien & comment nous devons nous intéresser au salut de l'Etat.

La nouvelle de la victoire cause

Pendant que toute la ville étoit ainsi partagée entre la crainte & l'espéran-

An. R. 545. Av. J.C. 207.

une joie incroiable dans Rome.

ce, un bruit aſſez confus & aſſez incertain ſe répandit à Rome, que deux Cavaliers qui s'étoient trouvés à la bataille étoient venus dans le camp que l'on avoit placé à l'entrée de l'Ombrie, & qu'ils y avoient annoncé la défaite des ennemis. Cette nouvelle paroiſſoit trop importante pour être crûe légérement, & l'on n'oſoit pas ſe flater qu'elle fût vraie. Bientôt après on reçut la lettre que L. Manlius Acidinus écrivoit du camp d'Ombrie, & qui confirmoit l'arrivée des Cavaliers, & leur raport. Cette lettre fut portée à travers la place publique juſqu'au tribunal du Préteur ; & tout le monde courut avec tant d'empreſſement & d'ardeur aux portes de la ſalle où ſe tenoit le Sénat, que le courrier ne pouvoit en approcher, chacun l'arrétant pour lui faire des queſtions, & demandant avec grands cris que la lettre fût lûe dans la Tribune aux harangues, avant que d'être portée au Sénat. Les Magiſtrats eurent de la peine à faire écarter la foule, & à faire céder l'avidité & l'empreſſement populaire à l'ordre & à la décence qu'il convenoit d'obſerver. La lettre fut lûe d'abord dans le Sénat, puis

dans l'Aſſemblée du Peuple ; & elle fit différentes impreſſions ſur les citoiens, ſelon la différence de leur caractére. Car les uns, ſans rien attendre davantage, ſe livrérent ſur le champ à tous les tranſports d'une joie exceſſive : les autres refuſoient d'y ajouter foi juſqu'à ce qu'ils euſſent vû les Députés des Conſuls, ou entendu la lecture de leurs lettres. AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Enfin l'on apprit que ces Députés arrivoient. Alors tous les citoiens, jeunes & vieux, coururent au devant d'eux avec un égal empreſſement, chacun [a] brulant d'envie d'apprendre le premier une ſi agréable nouvelle, & de s'en aſſurer ſur le témoignage de ſes yeux & de ſes oreilles. Ils remplirent les chemins juſqu'au pont * Milvius. Les Députés arrivérent dans la place publique entourés d'une multitude infinie de toutes ſortes de gens, qui s'adreſſoient ou à eux, ou à ceux de leur ſuite, pour ſavoir ce qui s'étoit paſſé : & à meſure qu'ils apprenoient que le Général des ennemis

a Primus quiſque auribus oculiſque haurire tantum gaudium cupientes. *Liv.*

* *Aujourdhui* Ponte mole, *à la diſtance de près d'une lieue de Rome.*

AN. R. 545. AV.J.C. 207. avoit été tué, & toute son armée taillée en piéces; que les Consuls vivoient; que leurs Légions n'avoient souffert aucune perte considérable, ils alloient aussitôt faire part aux autres de la joie dont ils étoient remplis. Les Députés arrivérent assez difficilement dans le Sénat; & l'on eut encore plus de peine à empécher que le peuple n'y entrât avec eux, & ne se confondît avec les Sénateurs. Les lettres aiant été lûes devant eux, furent portées dans l'Assemblée du Peuple, à qui l'on en fit aussi la lecture. L. Véturius, l'un des Députés, exposa ensuite plus en détail ce qui s'étoit passé; & son récit fut suivi de cris de joie & d'applaudissemens de tout le peuple, qu'il seroit difficile de bien représenter.

Les citoiens sortirent aussitôt de la place publique, pour aller les uns dans les temples remercier les dieux d'une si grande faveur; les autres dans leurs maisons, pour apprendre à leurs femmes & à leurs enfans un succès si grand & si inespéré. Le Sénat ordonna des actions de graces publiques pour trois jours, en reconnoissance de la victoire signalée que les Con-

ſuls Livius & Néron avoient remportée ſur les Carthaginois. Le Préteur C. Hoſtilius indiqua dans l'Aſſemblée du Peuple ces proceſſions, où ſe trouvérent les hommes & les femmes en très-grand nombre. AN. R. 545. AV. J.C. 207.

Cette victoire cauſa dans la République une révolution ſalutaire, & depuis ce jour, les citoiens recommencérent à contracter enſemble, à vendre, acheter, faire des emprunts & des paiemens, comme on a coutume de faire quand on jouit d'une paix tranquille. C'eſt dans cette même année, ſelon Pline, que l'on commença dans Rome à battre de la monnoie d'or. *Plinius*, XXXIII. 3.

Tête d'Aſdrubal jettée dans le camp d'Annibal. Il ſe retire dans le fond de l'Abruzze. *Liv.* XXVII. 51.

Pendant tous ces mouvemens, le Conſul Néron étoit arrivé dans ſon camp. La tête d'Aſdrubal, jettée dans celui des Carthaginois, apprit à leur Général le funeſte ſort de ſon frére. Deux des priſonniers que le Conſul fit paſſer dans ſon camp, l'inſtruiſirent en détail de ce qui s'étoit paſſé à la journée du Métaure. Annibal, conſterné d'une nouvelle également funeſte à ſa patrie & à ſa maiſon, s'écria qu'*il reconnoiſſoit à ce cruel coup la fortune de Carthage*. Horace lui met

An. R. 545. Av. J.C. 207. dans la bouche des paroles qui expriment bien ses sentimens. *C'en [a] est fait : je n'envoierai plus à Carthage de superbes courriers. En perdant Asdrubal, je perds toute mon espérance & tout mon bonheur.* Il décampa dans le moment, & se retira aux extrémités de l'Italie dans le Brutium, où il ramassa tout ce qui lui restoit de troupes, n'étant plus en état de les conserver séparées les unes des autres comme auparavant. Il ordonna en même tems à tous les Métapontins de quitter leur ville, & à tous ceux de la Lucanie qui étoient dans son parti d'abandonner leur pays, & de le venir joindre chez les Brutiens.

Triomphe de Livius & de Néron.

Liv. XXVIII. 9.

Quoiqu'il y ait eu quelque intervalle entre la victoire & le triomphe des Consuls, je raporterai ici tout de suite ce qui regarde ce triomphe, pour ne point interrompre le fil d'une histoire si intéressante, & que l'on sent bien que Tite-Live a travaillée avec un soin particulier, &, s'il est per-

a Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis & fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.
Horat. Od. 4. l. 4.

mis de parler ainsi, avec une sorte de complaisance. An. R. 545. Av. J.C. 207.

Vers la fin de la campagne, les deux Consuls eurent également permission de revenir à Rome, avec cette différence pourtant, que Livius y ramena ses troupes, qui n'étoient plus nécessaires dans la Gaule; au lieu que celles de Néron eurent ordre de rester dans la province, pour s'opposer aux desseins d'Annibal. Les deux Consuls, par les lettres qu'ils s'écrivirent, convinrent que pour garder jusqu'au bout cette bonne intelligence qu'ils avoient observée jusques-là entr'eux, ils régleroient leur départ de deux provinces si éloignées de façon qu'ils pussent arriver en même tems à Rome; & que celui qui seroit le premier à * Préneste, y attendroit son Collégue. Le hazard voulut qu'ils y vinssent le même jour. De là, ils envoiérent un courrier à Rome, avec un Edit qui ordonnoit au Sénat de s'assembler trois jours après dans le temple de Bellone pour les recevoir.

Etant partis au jour marqué, ils trouvérent, en approchant de la ville, que le peuple en étoit sorti en foule

* *Maintenant* Palestrine, *ville de l'Etat de l'Eglise.*

An. R. 545. Av. J.C. 207. pour venir au devant d'eux. Ils s'avancérent vers le temple de Bellone entourés de cette multitude infinie, chacun, non content de les saluer, s'empressant d'approcher d'eux, & de baiser leurs mains victorieuses. Les uns les félicitoient de leur victoire : d'autres les remercioient du service important qu'ils avoient rendu à la République en la délivrant du péril extrême qui la menaçoit. Après qu'ils eurent rendu compte au Sénat de leur conduite selon la coutume de tous les Généraux, ils demandérent premiérement que » l'on rendît aux dieux » des actions de graces solennelles » pour le courage qu'ils leur avoient » inspiré dans cette guerre, & pour » l'heureux succès dont ils l'avoient » couronnée ; & en second lieu, qu'on » leur permît à eux-mêmes d'entrer » en triomphe dans la ville. « Tous les Sénateurs répondirent d'une commune voix, » que c'étoit avec une » extrême joie qu'ils leur accordoient » leur demande, étant pénétrés de la » plus vive reconnoissance pour un » succès si éclatant, dont Rome étoit » redevable en premier lieu à la protection des dieux, & après eux au

» courage & à la prudence des Con- An. R. 545. Av. J.C. 207.
» suls.

On va voir entre ces deux Généraux un rare exemple d'union & de concorde. Comme ils avoient agi avec un concert parfait dans la bataille & la victoire, ils voulurent aussi montrer le même concert dans le triomphe. Mais, parce que l'action s'étoit passée dans la province de Livius ; que c'étoit lui qui le jour de la bataille avoit eu les auspices & le commandement ; & que son armée étoit revenue à Rome avec lui, au lieu que Néron avoit laissé la sienne dans la province : ils convinrent que le premier entreroit dans la ville porté sur un char attelé de quatre chevaux, accompagné de son armée ; au lieu que Néron seroit simplement à cheval sans aucune suite.

Le triomphe ainsi réglé augmenta encore la gloire des deux Consuls, mais sur tout de celui, qui, supérieur en mérite, cédoit si généreusement tous les honneurs à son Collégue. Aussi tous les éloges furent-ils pour Néron. On disoit » que celui qu'on voioit à » cheval sans pompe & sans suite, » avoit traversé en six jours toute la

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

„ longueur de l'Italie, & avoit com-
„ battu en Gaule contre Asdrubal dans
„ le même tems qu'Annibal le croioit
„ campé près de lui dans l'Apulie.
„ Qu'ainsi [a] le même Consul, en un
„ même jour & aux deux extrémités
„ de l'Italie, avoit tenu tête aux deux
„ plus redoutables ennemis de la Ré-
„ publique, en opposant à l'un sa pru-
„ dence, & à l'autre sa personne. Que
„ d'un côté le nom de Néron avoit
„ suffi pour contenir Annibal : & qui
„ pouvoit douter que, de l'autre, la
„ victoire remportée sur Asdrubal ne
„ dût être attribuée au renfort du mê-
„ me Néron, qui par sa promte arri-
„ vée avoit étourdi & accablé le Géné-
„ ral Carthaginois ? Que l'autre Con-
„ sul pouvoit donc, tant qu'il voudroit,
„ se faire traîner sur un char magnifi-
„ que, attelé d'un plus grand nom-
„ bre encore de chevaux : que c'étoit

a Ita unum Consulem pro utraque parte Italiæ adversus duos duces, duos imperatores, hinc consilium suum, hinc corpus opposuisse. Nomen Neronis satis fuisse ad continendum castris Annibalem : Asdrubalem verò, qua alia re, quàm adventu ejus, obrutum atque extinctum esse ?. Itaque iret alter Consul sublimis curru multijugis, si vellet, equis. Uno equo per urbem verum triumphum vehi: Neronemque, etiamsi pedes incedat, vel partâ eo bello, vel spretâ eo triumpho gloriâ, memorabilem fore. *Liv.*

cet

„ cet unique cheval qui portoit le vrai „ Triomphateur ; & que Néron, „ quand même il iroit à pié, seroit „ mémorable à jamais, soit par la gloire „ qu'il avoit acquise dans cette guerre, „ ou par celle qu'il avoit méprisée dans „ le triomphe. « Tant qu'on fût en marche jusqu'au Capitole, le peuple tint de pareils discours au sujet de Néron, & ne cessa d'avoir les yeux attachés sur lui.

L'argent qu'on avoit pris sur les ennemis, & qui montoit, selon Polybe, à plus de trois cens talens, (neuf cens mille livres,) fut porté dans le Trésor public. Livius distribua à chacun de ses soldats quatorze sesterces, (trente cinq sols.) Néron en promit autant aux siens, quand il seroit de retour à son armée.

On remarqua que le jour du Triomphe, les soldats, qui étoient ceux de Livius, célébrérent Néron dans leurs chansons beaucoup plus que leur propre Général : que les Cavaliers donnérent mille louanges à L. Veturius & à Q. Cecilius, Lieutenans des Consuls, & exhortérent le peuple à les nommer

An. R. 545. Av. J.C. 207.

Consuls pour l'année suivante. Les Consuls eux-mêmes confirmérent ce témoignage avantageux de la Cavalerie, en fesant valoir, dans l'Assemblée du Peuple, les services de ces deux Officiers, dont la valeur & le zêle avoient beaucoup contribué à la victoire.

Réflexions sur l'entreprise de Néron, & sur la conduite de Livius.

Dans l'importante action que nous venons de raporter, c'est-à-dire dans la défaite d'Asdrubal, qui eut de si grandes suites, & qui, à proprement parler, décida du sort de la seconde guerre Punique : les Consuls font tous deux un beau & grand personnage ; & il me semble, que s'il faloit prendre parti pour l'un ou pour l'autre, on seroit embarrassé auquel des deux on devroit donner la préférence. La hardiesse du dessein que forma Néron, la singularité de l'entreprise, jointe sur tout à l'heureux succès dont elle fut suivie, jette un éclat qui frape, qui étonne, & qui enléve les suffrages. Aussi voions-nous que dans leur triomphe, quoique Livius parût seul donné en spectacle, l'armée & le peuple se déclarérent pour Néron, tous les yeux étoient atta-

chés sur sa personne, & ce fut en sa faveur principalement que les louanges & les applaudissemens furent prodigués.

Mais ce hardi projet, qui excite si fort l'admiration, est-il donc véritablement louable en lui-même, & séparé de cet éclat éblouissant qui l'environne après l'événement ? Les allarmes des Romains pendant que Néron étoit en marche pour aller joindre son Collégue, étoient-elles mal fondées, & avoient-ils tort d'être disposés à accuser de témérité un Général qui livroit en quelque sorte son armée & son camp en proie à l'ennemi, en les laissant sans Chef, & dénués de la meilleure partie de leurs forces ? & étoit-il vraisemblable qu'un Guerrier, aussi actif & aussi vigilant que l'étoit Annibal, dût demeurer pendant plus de douze jours endormi jusqu'au point de ne s'apercevoir en aucune sorte du départ des troupes & de l'absence du Consul ?

Il faut avouer que, s'il y avoit eu en cela de la témérité, le succès, quelque heureux qu'il ait été, ne pourroit couvrir ni excuser la faute du Géné-

An. R. 545. ral. Mais on ne peut pas porter ce
Av. J.C. 207. jugement de l'entreprise de Néron. Il n'est pas si étonnant qu'Annibal ait ignoré le départ des troupes du Consul, ou n'en ait pas été fort touché. Un Général fait tous les jours des détachemens de son armée plus ou moins grands, qui sont sans conséquence. Celui-ci n'étoit pas fort considérable. Sept mille hommes ôtés d'une armée de plus de quarante mille, ne l'affoiblissoient pas assez, pour la mettre hors d'état de défense. Il y laissoit des Officiers dont il connoissoit l'habileté & le courage, & qu'il savoit être très-capables de commander en chef. D'ailleurs trois ou quatre corps d'armées Romaines, qui environnoient de toutes parts Annibal, suffisoient pour l'empêcher de faire de grands progrès en l'absence du Consul quand même il s'en seroit aperçu. Ajoutons que ce Général, qui voioit ses forces beaucoup diminuées par plusieurs échecs qu'il avoit reçus, sembloit être devenu moins vif & moins hardi pour attaquer. C'étoit donc avec raison que l'entreprise de Né-

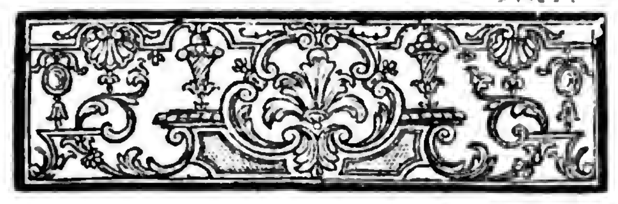
ron, qui contribua si fort à la victoire, fut généralement admirée. J'aurois grand tort, si je prétendois justifier de même plusieurs actions de sa vie. An. R. 545. Av. J.C. 207.

D'un autre côté, la conduite de Livius n'est pas moins digne d'admiration. On sait combien les Généraux Romains, même les plus sages, étoient jaloux de la gloire de terminer seuls & par eux-memes une entreprise ou une guerre qu'ils avoient commencée, & combien ils craignoient qu'un rival ne vînt la leur enlever, ou même la partager avec eux. Livius ne fait rien paroitre de cette foiblesse ordinaire aux plus grands hommes, ou plutôt de cette délicatesse de gloire & d'honneur. Il étoit en état d'arréter & de vaincre par lui-même Asdrubal, ou du moins il pouvoit s'en flater. Cependant il voit sans jalousie son Collégue, peu de tems auparavant son ennemi déclaré, venir partager avec lui l'honneur de la victoire. Il faloit que sa réconciliation eût été bien sincére, & qu'il y eût en lui un zéle pour l'intérêt de la patrie bien vif

An. R. 545. Av. J.C. 207.

& bien dominant, pour étoufer abſolument dans ſon cœur une ſenſibilité ſi naturelle à l'homme, & ſur tout à l'homme de guerre. On voit auſſi par là combien la réponſe dure qu'on lui met dans la bouche à l'égard de Fabius, a peu de vraiſemblance.





LIVRE DIX-NEUVIÉME.



CE LIVRE renferme l'histoire de quatre années : 545, 546, 547, 548. Il comprend principalement les expeditions de Scipion en Espagne, la premiére guerre des Romains contre Philippe Roi de Macédoine, la nomination du même Scipion pour Consul, & le dessein qu'il forme de porter la guerre en Afrique.

§. I.

Etat des affaires d'Espagne. Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, & fait prisonnier Hannon l'un des Chefs. Prise d'Oringis dans la Bétique par L. Scipion. P. Scipion se retire à Tarragone. La flote Romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. Traité conclu entre les Romains & quelques autres peuples contre Philippe. Philippe remporte quelques

avantages contre les Etoliens. Sulpicius fuit devant ce Prince ; & celui-ci, à son tour, fuit devant Sulpicius. Les Romains & Philippe se mettent en campagne. Attale & Sulpicius attaquent & prennent Orée. Sulpicius est obligé de lever le siége de Chalcis. Description de l'Euripe. Attale est presque surpris par Philippe. Ce Prince retourne en Macédoine. Les Etoliens font la paix avec Philippe. Les Romains font aussi la paix avec ce Prince ; & les Alliés de part & d'autre y sont compris. Département des nouveaux Consuls. Extinction du feu dans le temple de Vesta. Culture des terres rétablie en Italie. Eloge d'Annibal. Eloge de Scipion. Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne. Scipion remporte une grande victoire sur les Carthaginois commandés par Asdrubal & Magon. Scipion retourne à Tarragone. Masinissa se joint aux Romains. Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, & s'y rencontre avec Asdrubal. Scipion assiége & prend Illiturgis, & la détruit entiérement. Castulon se rend, & est

traitée avec moins de sévérité. Jeux & combats de gladiateurs donnés par Scipion, en l'honneur de son pére & de son oncle. Résolution horrible des habitans d'Astapa. Ils sont tous tués. Entreprise sur Cadix. Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. Révolte des Romains campés à Sucrone. Scipion use d'une adresse infinie pour appaiser & punir la sédition.

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

C. CLAUDIUS NERO.
M. LIVIUS II.

Etat des affaires d'Espagne.
Liv. XXVIII. 1.

NOUS AVONS vû l'effet que la mort d'Asdrubal avoit produit en Italie : voici quelle étoit alors en Espagne la situation des Romains & des Carthaginois. Asdrubal fils de Gisgon s'étoit retiré dans la Bétique. Les côtes de la mer Méditerranée, & toute la partie Orientale de la province, étoient occupées par les troupes de Scipion, & soumises à la domination des Romains. Hannon, qui étoit venu d'Afrique avec une nouvelle armée pour succéder à Asdrubal fils d'Amilcar, s'étant joint à Magon, entra dans la Celtibérie qui est au milieu des terres,

An. R. 545.
Av.J.C.207.

où il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée.

Silanus défait deux corps d'ennemis coup sur coup, & fait prisonnier Hannon l'un des Chefs.
Liv. XXVIII. 1. 2.

Scipion envoia contre lui M. Silanus avec dix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux. Celui-ci fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins, qu'il arriva assez près des ennemis avant qu'ils eussent eu aucune nouvelle de sa marche. Il n'en étoit éloigné que de dix mille pas, lorsqu'il apprit des transfuges Celtibériens qui lui avoient servi de guides, qu'il y avoit assez près du chemin par où il devoit passer deux armées ennemies : l'une sur la gauche, commandée par Magon, & composée de neuf mille Celtibériens nouvellement levés, qui n'observoient presque aucune discipline ; l'autre sur la droite, toute de Carthaginois aguerris & bien disciplinés, commandée par Hannon. Silanus n'hésita point. Il ordonna à ses troupes de prendre le plus qu'elles pourroient sur la gauche, évitant de se faire voir aux gardes avancées des ennemis. Elles n'en étoient plus qu'à mille pas, lorsque les Celtibériens les virent enfin, & commencérent à s'ébranler, mais avec beaucoup de consternation & de désordre. Silanus avoit fait prendre de

la nourriture à ſon armée, & l'avoit rangée en bataille. Magon, aux premiers bruits qu'il entendit, accourut promtement, & rangea les troupes en bataille le mieux qu'il put. On en vint aux mains. Les Celtibériens ne firent pas une longue réſiſtance, & furent taillés en piéces. Les Carthaginois, qui, ſur la nouvelle du combat, étoient venus de l'autre camp, & s'étoient hâtés extrêmement pour arriver à leur ſecours, eurent le même ſort. Hannon leur Général fut pris avec ceux des Carthaginois qui étoient arrivés les derniers, & avoient trouvé leurs compagnons défaits. Preſque toute la Cavalerie, & ce qu'il y avoit de vieilles troupes dans l'Infanterie, ſuivit Magon dans ſa fuite, & en dix jours de marche alla ſe ranger ſous les drapeaux d'Aſdrubal dans la province de Cadix. Mais les Celtibériens, nouvelles milices, ſe diſperſérent dans les forêts prochaines, & de là regagnérent leurs maiſons.

AN. R. 545.
AV J.C. 207.

Par cette victoire remportée fort à propos, Silanus étoufa des mouvemens qui n'étoient pas fort conſidérables dans leur naiſſance, mais qui pouvoient être la ſource d'une guerre très-

An. R. 545. dangereuse, si les Carthaginois, après
Av. J.C. 207. avoir soulevé les Celtibériens, avoient eu le tems de faire prendre aussi les armes aux nations voisines. C'est pourquoi Scipion lui donna tous les éloges que sa diligence & sa valeur méritoient; & pour ne point frustrer lui-même l'espérance que cet heureux succès donnoit de terminer bientôt la guerre, il partit aussitôt pour aller chercher aux extrémités de l'Espagne Asdrubal, le seul ennemi qui restoit à vaincre.

Ce Général Carthaginois étoit alors campé dans la Bétique, pour retenir dans le parti des Carthaginois les peuples de cette contrée qui étoient leurs Alliés. Mais aiant appris le dessein de Scipion, il décampa avec une précipitation qui ressembloit plus à une fuite qu'à une retraite, & se refugia sur les bords de l'Océan, du côté de Cadix. Et comme il étoit persuadé que tant qu'il tiendroit ses troupes réunies en un seul corps, il seroit exposé aux attaques des ennemis, il distribua ses soldats en différentes villes, dont les murailles défendroient leurs personnes, comme leurs armes en défendroient les murailles.

Prise d'O- Scipion jugeant que les villes où les

ennemis s'étoient renfermés lui couteroient, pour les prendre, peu de peine à la vérité, mais beaucoup de tems, résolut de retourner sur ses pas dans l'Espagne Citérieure, c'est-à-dire en deça de l'Ebre. Cependant, pour ne pas laisser absolument ce pays à la discrétion des Carthaginois, il envoia son frére L. Scipion avec dix mille hommes de pié & mille chevaux, pour assiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Elle ne fit pas une longue résistance. Les habitans, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenoit d'assaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient sous la main sans distinction ou d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent les portes de la ville aux Romains. Tous les Carthaginois furent chargés de chaînes, aussi bien que trois cens des habitans qui avoient fait tous leurs efforts pour faire avorter le dessein de leurs compatriotes. On rendit aux autres leur ville, leurs biens, & la liberté. Il y eut à la prise de cette ville environ deux mille ennemis de tués : les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingts-dix hommes.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

ringis dans la Bétique par L. Scipion.

Liv. XXVIII. 3. 4.

Cette conquête donna une grande

An. R. 545. Av. J.C. 207.

joie à L. Scipion & à ses troupes, & leur fit beaucoup d'honneur lorsqu'ils allérent rejoindre leur Général & son armée, conduisant devant eux une foule de prisonniers qu'ils avoient faits à cette expédition. P. Scipion donna à son frére toutes les louanges qu'il méritoit, parlant dans les termes les plus honorables de la prise d'Oringis, dont il égaloit la gloire à celle qu'il avoit acquise lui-méme en se rendant maître de Carthagéne. Mais comme l'hiver approchoit, & qu'il ne lui restoit pas assez de tems pour tenter Cadix, ou pour aller attaquer les diverses parties de l'armée d'Asdrubal dispersées par la province, il repassa avec toutes ses troupes dans l'Espagne Citérieure, & aiant mis ses Légions en quartier d'hiver, & fait partir son frére pour Rome avec Hannon & les plus considérables des prisonniers Carthaginois, il s'en alla lui-même à Tarragone.

P. Scipion se retire à Tarragone.

Cette même année, la flote Romaine, commandée par le Proconsul M. Valerius Levinus, passa de Sicile en Afrique, & fit de grands ravages sur les limites du territoire de Carthage, & même autour des murailles

La flote Romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois. *Liv.* XXVIII. 4.

d'Utique. Comme elle s'en retournoit en Sicile, elle rencontra celle des Carthaginois, composée de soixante & dix vaisseaux de guerre. Elle l'attaqua, prit dix-sept galéres, & en coula quatre à fond. Tout le reste fut mis en déroute. Le Général Romain aiant ainsi vaincu les ennemis par terre & par mer, s'en retourna à Lilybée avec un butin considérable de toute espéce. Et comme il ne paroissoit plus de vaisseaux ennemis sur toute cette mer, on fit passer de Sicile à Rome des convois de blé très-considérables.

AN. R. 545. AV. J.C. 207.

IL A ÉTÉ PARLÉ dans le Tome précédent (page 564.) du Traité conclu entre les Romains & ceux d'Etolie contre Philippe Roi de Macédoine. On avoit invité plusieurs autres peuples & plusieurs Rois à y entrer. Il paroit qu'Attale Roi de Pergame, Pleurate & Scerdilède tous deux Rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie, profitérent de cette invitation. Les Etoliens exhortérent ceux de Sparte à en faire autant. Leur Député représenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les Rois de Macédoine les avoient acca-

Traité conclu entre les Romains & quelques autres peuples contre Philippe.

Polyb. IX. 561-571.

AN. R. 545. AV. J.C. 207. blés ; sur tout le dessein qu'ils avoient toujours eu & qu'ils avoient encore d'opprimer la liberté de la Gréce. Il conclut en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avoient anciennement faite avec les Etoliens, qu'ils entrassent dans le Traité conclu avec les Romains, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, parla après lui, & se déclara ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services » que Philippe pére » d'Alexandre, & Alexandre lui-mê» me, avoient rendus à la Gréce en » attaquant & ruinant les Perses, qui » en étoient les plus anciens & les » plus cruels ennemis. Il insista sur la » honte & sur le danger qu'il y avoit » de donner entrée dans la Gréce à » des Barbares, il appelloit ainsi les » Romains. Il dit qu'il étoit de la » sagesse des Spartiates de prévoir de » loin l'orage qui commençoit à se » former en Occident, & qui bien» tôt sans doute éclateroit, d'abord » sur la Macédoine, puis sur la Gréce » entiére, dont il causeroit la ruine.

Le fragment de Polybe, où cette

délibération est raportée, ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connoitre que Sparte se joignit aux Etoliens, & entra dans le Traité commun. Elle étoit pour lors partagée en deux factions, dont les intrigues & les disputes, poussées jusqu'aux derniéres violences, excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paroit que Machanidas étoit à la tête de la derniére, & que profitant des troubles qui agitoient pour lors la République, il s'en rendit maître, & en devint le Tyran. Les Alliés songérent à faire au plutôt usage du surcroit de forces que leur donnoit le nouveau Traité par l'union de plusieurs peuples.

An. R. 545. Av. J.C. 207.

Attale I. Roi de Pergame rendit de grands services au Peuple Romain dans la guerre contre Philippe. Cette petite souveraineté avoit été fondée un peu plus de quarante ans avant le tems dont nous parlons par Philétére, Officier fort estimé pour sa bravoure & sa prudence. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, lui

Origine d'Attale Roi de Pergame.

An. R. 545. Av. J.C. 207.

confia ses trésors qu'il avoit renfermés dans le Château de Pergame. Après la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors & de la ville. Il les laissa en mourant à Euméne I. son neveu, qui augmenta sa Principauté de quelques villes qu'il prit sur les Rois de Syrie. Attale I. son cousin, dont il s'agit ici, lui succéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates, & le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisiéme génération.

Je vais achever tout de suite l'histoire de cette guerre des Romains & de leurs Alliés contre Philippe, en la reprenant depuis le Consulat de Marcellus & de Crispinus où nous l'avons laissée, jusqu'à la paix conclue sous le Consulat de Scipion & de Crassus. Par là je ne serai point obligé de couper par des faits beaucoup moins importans le fil de l'histoire de la guerre d'Annibal, qui est ici notre grand objet.

An. R. 548. Av. J.C. 204. Philippe remporte quelques avantages contre les Etoliens. *Liv.* XXVII. 30.

MACHANIDAS fut des premiers à se mettre en campagne. Il entra avec ses troupes sur les terres des Achéens, dont il étoit tout voisin. Aussitôt les Achéens & leurs Alliés députent vers Philippe, & le pressent de venir en

Gréce pour les défendre & les soutenir. Il ne tarda pas. Les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhias qui cette année avoit été nommé leur Général conjointement avec le Roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avoit avec lui les troupes qu'Attale & Sulpicius lui avoient envoiées. Philippe le battit deux fois, & les Etoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à * Phalare avec son armée.

AN. R. 545. AV. J.C. 207. *Polyb. X. 61:*

Il en partit pour se rendre à Argos, où l'on étoit près de donner les Jeux Néméens, dont il étoit bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence. Pendant qu'il étoit occupé à la célébration de ces Jeux, Sulpicius étant parti de ** Naupacte, & aiant débarqué entre Sicyone & Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les Jeux, marcha promtement contre les ennemis, & les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, & les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux Jeux, il fut reçu avec un applaudis-

Sulpicius fuit devant Philippe. *Liv. XXVII. 30. 31.*

* *Ville de Thessalie.*
** *Au bord du Golfe de Corinthe : maintenant Lépante.*

An. R. 545. Av. J.C. 207.

sement général ; d'autant plus qu'aiant quitté son diadême & sa pourpre roiale, il s'égaloit & se confondoit avec les simples citoiens, spectacle bien agréable & bien flateur pour des villes libres. Mais autant que ses façons populaires l'avoient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux.

Philippe, à son tour, fuit devant Sulpicius. *Liv.* XXVII. 32.

Quelques jours après la célébration des Jeux, Philippe s'avance jusqu'à la ville * d'Elis, qui avoit reçu une garnison Etolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines : puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, & fit avancer quelques corps de Cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet. Mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. Sulpicius étant parti de Naupacte avec quinze galéres, & aiant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Elis. Le combat fut rude. Démophante, Général de la Cavalerie des Eléens, aiant aperçu Philopémen qui commandoit celle des Achéens, s'avança hors des rangs, & courut

Plutar in Philop. 360.

* *Ville de l'Elide dans le Péloponnése.*

impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pié ferme, & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux piés de son cheval. Démophante tombé, sa Cavalerie prit la fuite. D'un autre côté, l'Infanterie Eléenne combattoit avec avantage. Le Roi voiant que les siens commençoient à plier, pousse son cheval au milieu de l'Infanterie Romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre. Alors le combat devient furieux, chacun de son côté fesant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, aiant été obligé de combattre lontems à pié au milieu de la Cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin aiant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq milles de là, & le lendemain aiant attaqué un Château où s'étoit retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, & prit vingt mille bêtes tant de gros que de menu bétail : foible avantage, & qui ne devoit pas le consoler de

An. R. 545.
Av. J.C. 207.

AN. R. 545. AV. J.C. 207. l'affront qu'il venoit de recevoir à Elis.

Dans ce moment il reçut nouvelles que les Barbares avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur le champ pour aller défendre son pays, aiant laissé aux Alliés deux mille cinq cens hommes de son armée. Sulpicius avec sa flote se retira à * Egine, où il se joignit au Roi Attale, & y passa l'hiver.

AN. R. 545. AV. J.C. 207. Les Romains & Philippe se mettent en campagne. *Liv.* XXVIII. 5.

Dès que le printems fut venu, le Proconsul Sulpicius & le Roi Attale sortirent d'Egine, & se rendirent à ** Lemnos avec leurs flotes, qui jointes ensemble fesoient soixante galéres. Philippe, de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi soit par terre soit par mer, s'avança vers *** Démétriade. Les Ambassadeurs des Alliés y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvoient. Il les écouta favorablement, & leur promit à tous de leur envoier du secours selon que le tems & le besoin l'exigeroient. Il le fit en effet, & envoia différens corps de troupes en differens

* *Petite Ile dans le Golfe Saronique.* Engia.

** Stalimene. *Ile de l'Archipel.*

*** *Ville de Thessalie dans la Magnésie.*

endroits, pour les mettre en sureté contre l'attaque des ennemis : après quoi il retourna à Démétriade. Et afin de pouvoir courir à propos au secours des Alliés qui seroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite Ile de * Péparéthe des signaux, & plaça de son côté sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promtement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer.

An. R. 545. Av. J.C. 207.

J'ai expliqué ailleurs avec étendue ce que Polybe a écrit sur les signaux par le feu. La matiére est fort curieuse.

Hist. Anc. Tome VIII.

Le Proconsul & le Roi Attale s'avancérent vers l'Eubée, & formérent le siége d'Orée qui en est une des principales villes. Elle avoit deux Citadelles très-bien fortifiées, & pouvoit faire une longue résistance : mais Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeans. Il avoit donné exprès les signaux trop tard, afin que le secours ne pût pas arriver à propos. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpicius

Attale & Sulpicius assiégent & prennent Orée.

Liv. XXVIII. 5. 6.

Sulpicius est obligé de lever le siége de Chalcis.

* *Petite Ile de la mer Egée vers la Thessalie.*

An. R. 545. Av. J.C. 207.

avoit assiégée aussitôt après qu'Orée avoit été prise. Les signaux y furent donnés à propos, & le Commandant, sourd aux promesses du Proconsul, se préparoit à faire une bonne défense. Sulpicius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la sagesse d'y renoncer sur le champ. La ville étoit très-bien fortifiée par elle-même, & d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, dans lequel le flux & le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des tems fixes & marqués, comme c'est, dit Tite-Live, le bruit commun; mais où ce mouvement alternatif est bien plus fréquent, & où les flots sont agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec tant de violence, qu'on diroit que ce sont des torrens qui se précipitent par bonds du haut des montagnes sans régle & sans mesure: de sorte que les vaisseaux ne peuvent en aucun tems y trouver ni repos, ni sûreté.

Description de l'Euripe.

Attale est presque surpris par Philippe. *Liv.* XXVIII. 7.

Attale assiégea Oponte, ville des Locriens, située assez près de la mer. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, aiant fait en un seul jour plus de soixante milles, c'est-à-dire plus de vingt lieues. La ville

ville venoit d'être priſe quand il approcha, & il auroit pu ſurprendre Attale qui la ravageoit, ſi celui-ci, averti de ſon arrivée, ne ſe fût retiré précipitamment. Philippe le pourſuivit juſqu'au bord de la mer. An. R. 545. Av. J.C. 207.

Attale s'étant retiré à Orée, & aiant appris que Pruſias Roi de Bithynie étoit entré dans ſes Etats, il reprit le chemin de l'Aſie, & Sulpicius retourna à l'Ile d'Egine. Philippe, après avoir pris pluſieurs petites villes, & fait échouer le deſſein de Machanidas Tyran de Sparte, qui ſongeoit à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des Jeux Olympiques, ſe rendit à l'Aſſemblée des Achéens qui ſe tenoit à * Egium, où il comptoit trouver la flote Carthaginoiſe, & la joindre à la ſienne : mais celui qui la commandoit aiant appris qu'Attale & les Romains étoient partis d'Orée, ſe retira, dans la crainte qu'ils ne vinſſent l'attaquer.

Philippe retourne en Macédoine.

Philippe [a] avoit une vraie douleur de voir que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems *Liv.* XXVIII. 8.

* *Ville de l'Achaïe proprement dite.*

a Philippus mœrebat & angebatur, cùm ad omnia ipſe raptim iſſet, nulli tamen ſe rei in tem-

An. R. 545. Av. J.C. 207.

pour exécuter ses projets: la fortune, disoit-il, prenant plaisir à éluder tous ses efforts, à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, & à lui ravir des mains tous ses avantages lorsqu'il étoit près de les saisir. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'Assemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Aiant pris les dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par tout les ennemis, il ajouta qu'il étoit [a] difficile de décider s'il fesoit paroitre plus d'audace à les chercher, ou eux plus de promtitude à le fuir. Que c'étoit déja de leur part un aveu qu'ils se croioient inférieurs à lui en forces: mais qu'il espéroit remporter bientôt sur eux une victoire complette, qui en feroit une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les Alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, & fait quelques légéres expéditions, il retourna en Macédoine, pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

pore occurrisse & rapientem omnia ex oculis elusisse celeritatem suam fortunam. *Liv.*

a Vix rationem iniri posse, utrum ab se audaciùs an fugaciùs ab hostibus geratur bellum. *Liv.*

P. CORNELIUS SCIPIO.
P. LICINIUS CRASSUS.

A. R. 547.
Av. J.C. 205.

Les Etoliens font la paix avec Philippe.
Liv. XXIX. 12.

Il se passa une année, pendant laquelle les Romains, occupés de soins plus importans, donnérent peu d'attention aux affaires de la Gréce. Les Etoliens, se voiant négligés de ce côté-là qui fesoit toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le Traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius Proconsul avec dix mille hommes d'Infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours fort considérable. Il leur sut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du Traité d'alliance.

Les Romains font aussi la paix avec Philippe : & les Alliés de part & d'autre y sont compris.
Liv. ibid.

Cependant il ne s'opiniâtra point à poursuivre la guerre ; & les Epirotes, qui en souhaitoient aussi la fin, s'étant assurés de ses dispositions, envoiérent des Députés vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui fesant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevûe avec Sempronius, ils conviendroient facilement des condi-

An. R. 547. tions. Le Roi reçut cette proposition
Av. J.C. 205. avec joie, & se rendit en Epire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son Roiaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le Traité fut bientôt conclu. On convint que trois ou quatre villes ou petits peuples de l'Illyrie demeureroient aux Romains, & * l'Atintanie à Philippe, au cas que le Sénat y consentit. Le Roi fit comprendre dans le Traité Prusias Roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes : les Romains de leur part, y comprirent ceux d'Ilium, le Roi Attale, Pleurate, Nabis Tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas, les Eléens, les Messéniens, les Athéniens. Le Peuple Romain ratifia le Traité, parce qu'on étoit bien aise que la République fût délivrée de tout autre embarras, pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés par une paix qui ne fut pas de longue durée.

* *Dans la Macédoine près de l'Epire.*

Je reprens le fil de l'histoire de la guerre contre Annibal, que j'ai un peu interrompu pour raconter de suite ce qui regarde celle contre Philippe. AN. R. 547. AV. J.C. 205.

L. VETURIUS.
Q. CÆCILIUS. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

C'EST ICI la treiziéme année de la seconde guerre Punique. Les deux Consuls eurent pour province le Brutium (la Calabre ultérieure) & furent chargés de tenir tête à Annibal. On marqua à tous ceux qui devoient commander leurs départemens. Département des Consuls. *Liv.* XXVIII. 11.

Tous les prodiges qu'on annonça pour lors en grand nombre, ne causérent pas tant de crainte & tant d'allarmes, que l'extinction du feu dans le temple de Vesta. La Vestale, par la négligence de qui ce malheur étoit arrivé, fut frapée de verges par l'ordre du Grand Pontife P. Licinius; & l'on ordonna à ce sujet des priéres particuliéres pour appaiser la colére des dieux. Extinction du feu dans le temple de Vesta. *Liv. ibid.*

Avant que les Consuls partissent pour la guerre, le Sénat les avertit de prendre soin de rappeller dans les campagnes ceux qui les avoient abandonnées, & de rétablir la culture des Culture des terres rétablie en Italie. *Liv. ibid.*

Av. R. 546. Av. J.C. 206. terres. Ce qui rendoit ce rétablissement difficile, c'est que la guerre avoit emporté la plupart des hommes libres qui s'attachoient au labourage; qu'on ne trouvoit pas assez d'esclaves pour les remplacer; que les troupeaux avoient été enlevés, & les métairies ruinées ou brulées en beaucoup d'endroits. Malgré ces obstacles, l'autorité des Consuls rendit aux campagnes un grand nombre de leurs habitans.

Dès que le printems fut venu, les Consuls partirent pour aller se mettre à la tête de leurs armées. Ils passérent dans la Lucanie, qu'ils firent rentrer sous la puissance du Peuple Romain, sans être obligés d'emploier la force des armes.

Eloge d'Anibal. Liv XXVIII. 12. Polyb. XI. 637.

Cette année se passa sans qu'il y eût aucune action entre eux & Anibal. Car ce Général, après avoir vû tout récemment sa famille & sa patrie frapées d'un si terrible coup par la mort d'Asdrubal son frére, & par l'entiére défaite de son armée, ne crut pas qu'il lui convînt d'aller attaquer des ennemis victorieux. Les Romains, de leur côté, voiant qu'il se tenoit en repos, jugérent à propos de

l'y laisser, tant son nom seul leur pa- AN. R. 546.
roissoit redoutable dans le tems même AV. J.C. 206.
qu'autour de lui tout tomboit en décadence. Ici Polybe, & après lui Tite-Live, font une réflexion tout-à-fait capable de donner une grande idée d'Annibal. Il semble, disent-ils, que ce grand homme se soit montré encore plus digne d'admiration dans la mauvaise fortune, que dans la bonne. En effet, n'est-ce pas une chose qui tient du prodige, que depuis treize ans qu'il fesoit la guerre dans un pays étranger, fort loin de sa patrie, avec des succès fort différens; à la tête d'une armée composée, non de citoiens Carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations qui n'étoient unies entr'elles ni par les mêmes loix, ni par le même langage; & dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, & les dieux même étoient différens; il ait sû les lier ensemble, & serrer leur union par des nœuds si étroits, que pendant cette longue suite d'années il ne se soit jamais élevé ni aucune discorde entre ses troupes, ni aucune sédition contre leur Chef, quoique souvent les vivres & l'argent leur eussent manqué dans un pays ennemi;

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

ce qui, dans la premiére guerre Punique avoit causé tant de désordres entre les Commandans & les soldats ? Mais, depuis qu'il eut perdu son unique ressource par la mort d'Asdrubal & la défaite de son armée, & qu'il eut été obligé de se retirer dans un petit coin du Brutium en abandonnant tout le reste de l'Italie ; à qui ne paroitra-t-il pas surprenant qu'il ne se soit excité aucun mouvement parmi ses soldats dans une conjoncture où tout lui manquoit ? Car les Carthaginois, assez embarrassés à trouver des moiens de se conserver dans l'Espagne, ne lui envoioient pas plus de secours que s'il eût eu tout en abondance dans l'Italie. Voila un de ces traits marqués qui caractérisent un homme supérieur, & qui font voir jusqu'à quel point Annibal avoit porté l'habileté dans le métier de la guerre.

Eloge de Scipion.

Celle de Scipion n'étoit pas moins admirable. La sage vivacité de ce Général encore fort jeune rétablit entiérement les affaires des Romains en Espagne, comme la courageuse lenteur de Fabius l'avoit fait auparavant en Italie. De si heureux commencemens se soutinrent toujours par une condui-

te uniforme qui ne se démentit jamais en rien, & par une suite non interrompue de grandes & belles actions, qui mirent le comble à sa gloire, & terminérent heureusement la plus dangereuse guerre qu'eurent jamais les Romains.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

Tite-Live remarque ici que les affaires d'Espagne, par raport aux Carthaginois, étoient à peu près dans la même situation que celles d'Italie. Car les Carthaginois aiant été vaincus dans un combat où leur Chef fut pris, avoient été obligés de se retirer aux extrémités de la province, & jusques sur les bords de l'Océan. Toute la différence qu'il y avoit, c'est que l'Espagne, tant par le génie des habitans, que par la nature & la situation des lieux, étoit beaucoup plus propre à renouveller la guerre, non seulement que l'Italie, mais que toutes les autres parties de l'Univers. Aussi, quoique ce soit la premiére des provinces qui sont en terre ferme, où les Romains sont entrés, c'est cependant la derniére qui ait été tout-à-fait soumise : ce qui n'arriva que sous Auguste.

Réflexion de Tite-Live sur les affaires d'Espagne.
Liv. XXVIII. 12.

Dans le tems dont il s'agit, Scipion donna de grandes preuves de son ha-

Scipion remporte une grande vic-

An. R. 546. Av. J.C. 206.

[...]toire sur les Carthaginois commandés par Asdrubal & Magon.

Liv. XXVIII. 12-16.

bileté & de son courage. Asdrubal fils de Gisgon, le plus illustre des Généraux Carthaginois après ceux de la famille Barcienne, étant revenu de Cadix, passa dans l'Espagne * ultérieure. Avec le secours de Magon frére d'Annibal, il fit de grandes levées dans tout le pays, & mit sur pié une armée de cinquante ** mille hommes d'Infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux. Les deux Généraux Carthaginois campérent auprès de *** Silpia dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille si les Romains la leur présentoient.

Scipion jugea bien qu'il n'étoit pas en état de résister à de si grandes forces avec les seules Légions Romaines; & qu'il faloit absolument leur opposer, au moins pour la montre, des secours tirés de l'Espagne même, en évitant cependant de se confier à ces barbares, & d'en associer à son armée un si grand nombre, qu'en lui manquant de foi ils

* *On appelloit Espagne* Citérieure, *celle qui étoit en deça de l'Ebre par raport aux Romains; &* Ultérieure, *celle qui étoit au dela. Celle-ci comprenoit la Lusitanie* (le Portugal) *& les pays voisins au midi.*

** *Polybe fait monter cette armée à soixante-dix mille hommes d'Infanterie.*

*** *Quelques Auteurs croient que c'est une ville de l'Espagne Tarragonoise, appellée dans Polybe* Helingos.

pussent causer sa perte, comme ils avoient causé celle de son pére & de son oncle. Le détail du combat qui va suivre prouvera avec quelle sagesse il exécuta ce projet. Etant parti de Tarragone, & aiant reçu en chemin à * Castulon quelques secours que Silanus lui amenoit, il s'avança jusqu'à la ville de * Bécula avec toutes ses forces, qui montoient à quarante-cinq mille hommes de pié, & trois mille chevaux. An. R. 54[illegible]. Av. J.C. 20[illegible].

Quand les deux armées furent en présence, il se donna de légéres escarmouches de part & d'autre. Après que les deux partis eurent assez essaié leurs forces dans plusieurs petits combats, Asdrubal le premier mit ses troupes en bataille. Les Romains aussitôt en firent autant. Les deux armées étoient rangées devant les retranchemens de leur camp, où elles demeuroient en repos, l'une attendant que l'autre commençât la charge. Le soir étant venu sans que l'une ni l'autre se fussent ébranlée, Asdrubal d'abord, & Scipion après lui, firent rentrer les soldats dans leur camp. Ce manége dura plusieurs

* *Ces deux villes étoient près de la source du* Bætis, *ou* Guadalquivir: *Castulon au Nord du fleuve.*

An. R. 546. Av. J.C. 206.
jours, ſans qu'on en vînt à une action.

Les deux armées demeuroient toujours rangées de la même ſorte. D'un côté les Romains, & de l'autre les Carthaginois mélés d'Africains, étoient au corps de bataille. Les Eſpagnols, également Alliés des Romains & des Carthaginois, étoient ſur les ailes dans les deux armées. Trente-deux éléphans, placés devant les premiers rangs des Carthaginois, paroiſſoient de loin comme des châteaux ou comme des tours. On comptoit dans les deux camps que les troupes combattroient dans l'ordre où elles avoient été rangées juſqu'alors : mais Scipion avoit réſolu de changer toute cette diſpoſition le jour qu'il livreroit véritablement la bataille. Dès le ſoir, il donna ordre qu'on fit prendre de la nourriture aux hommes & aux chevaux avant le jour, & que la Cavalerie ſe tînt prête à marcher au premier ordre.

A peine le jour avoit-il paru, qu'il détacha toute ſa Cavalerie avec les ſoldats armés à la légére contre les corps de garde des Carthaginois. Un moment après il partit lui-même avec toute ſon Infanterie, plaçant, contre

l'opinion des ennemis & des siens, les soldats Romains sur les ailes, & les Espagnols dans le milieu de la bataille. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévûe, sortit promtement de sa tente. Il n'eut pas plutôt aperçu les Romains devant ses retranchemens, les Carthaginois en désordre, & toute la plaine couverte d'ennemis, que de son côté il envoia toute sa Cavalerie contre celle de Scipion, & sortit lui-même de son camp à la tête de son Infanterie, sans rien changer à l'arrangement dont il avoit usé jusques-là dans sa bataille. Le combat fut lontems douteux entre les Cavaliers ; & il étoit difficile que de leur part il devînt décisif, parce que ceux qui plioient (ce qui arrivoit alternativement aux deux partis) trouvoient une retraite assurée auprès de leur Infanterie.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

Mais lorsque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cens pas l'un de l'autre, Scipion mit fin à ce combat, aiant ordonné aux Légions de s'ouvrir, pour recevoir au milieu d'elles la Cavalerie & les soldats légérement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réserve derriére les deux ailes : &

AN. R. 546. AV. J. C. 206.
quand il fut sur le point de donner sur les ennemis, il commanda aux Espagnols qui étoient dans le milieu de sa bataille de marcher serrés & à petits pas. Pour lui, de l'aile droite où il commandoit, il envoia dire à Silanus & à Marcius d'étendre l'aile gauche qu'ils conduisoient comme ils lui verroient étendre la droite, & de faire marcher les plus alertes de leurs gens de pié & de cheval contre l'ennemi, pour commencer la mélée avant que les bataillons du milieu fussent à portée de se choquer. Aiant ainsi allongé les deux ailes, ils marchoient à grands pas contre l'ennemi, avec chacun trois cohortes d'Infanterie, trois escadrons de Cavalerie, & les armés à la légére, tandis que le reste les suivoit formant une ligne oblique avec le corps de bataille, pour aller attaquer les Carthaginois par les flancs.

Il restoit un vuide dans le milieu, parce que les Espagnols marchoient plus lentement selon l'ordre qu'ils en avoient reçu ; & déja les ailes en étoient aux mains, que les Carthaginois & les Africains, qui fesoient la principale force des ennemis, n'étoient

pas encore arrivés à la portée du trait. An. R. 545. Av. J.C. 206.
D'ailleurs, ils n'osoient pas s'avancer sur les ailes pour secourir ceux des leurs qui y combattoient, de peur de dégarnir leur centre, & de l'exposer à découvert à l'ennemi qui étoit près de l'attaquer. Ainsi leurs ailes avoient affaire à deux ennemis tout à la fois : à la Cavalerie & aux soldats armés à la légére, qui avoient fait un circuit pour les prendre en flanc; & aux cohortes qui les pressoient de front pour les séparer du corps de leur bataille. On voit dans tout ce qui vient d'être dit, ce que peut l'habileté d'un Commandant.

Les ailes se battirent pendant quelque tems avec courage : mais la chaleur étant devenue plus grande, les Espagnols qui avoient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étoient d'une foiblesse à ne pouvoir soutenir leurs armes, pendant que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage sur eux, que, par la prudence de leur Général, ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Ceux-

An. R. 546. Av. J.C. 206. ci donc, épuisés de force & de courage, lâchérent pié, gardant cependant leurs rangs comme si toute l'armée eût fait retraite par l'ordre de son Général. Mais alors le vainqueur aiant commencé à les pousser de tous côtés avec d'autant plus de vigueur qu'il les voioit reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus lontems; & malgré tous les efforts & toutes les remontrances d'Asdrubal, la crainte l'emportant sur la honte, ils se débandérent, prirent ouvertement la fuite, & se retirérent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains les y auroient poursuivis, & s'en seroient rendus maîtres sans un violent orage, pendant lequel il tomba une si grande abondance de pluie, que les vainqueurs eux-mêmes eurent bien de la peine à regagner leur camp.

Asdrubal voiant que les Turdetans l'avoient abandonné, & que tous les autres Alliés étoient prêts d'en faire autant, décampa la nuit suivante pour empécher que le mal n'allât plus loin. A la pointe du jour, Scipion averti de la retraite des ennemis, ordonna à sa Cavalerie de les poursuivre. Quoi-

que par l'erreur de ses guides sa marche eût été inutilement allongée, elle atteignit néanmoins les ennemis, & les prenant tantôt en queue & tantôt en flanc, elle les fatiguoit sans relâche; & elle retarda assez leur fuite pour donner aux Légions le tems d'arriver. Depuis ce moment ce ne fut plus un combat, mais une véritable boucherie; jusqu'à ce que le Général exhortant lui-même ses troupes à fuir, se sauva sur les montagnes voisines, avec un gros d'environ six mille hommes à moitié désarmés. Tout le reste fut tué ou pris. Asdrubal, voiant que ses troupes passoient de moment à autre dans le camp des ennemis, abandonna son armée, gagna le bord de la mer pendant la nuit, & se jetta dans des vaisseaux qui le portérent à Cadix.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Scipion retourne à Tarragone. *Liv.* XXVIII. 16.

Scipion aiant appris la fuite d'Asdrubal, laissa à Silanus dix mille hommes de pié & mille chevaux pour achever de dissiper les restes de cette armée. Pour lui, en soixante & dix jours il retourna à Tarragone avec le reste de ses troupes, examinant tout de suite & chemin fesant la conduite que les villes & les petits Prin-

An. R. 546. Av. J.C. 206

ces du pays avoient tenue à l'égard des Romains, & distribuant les récompenses ou les peines selon leurs mérites.

Masinissa se joint aux Romains.

Liv. ibid.

Après son départ, Masinissa aiant pris des mesures secrettes avec Silanus pour être admis dans l'alliance des Romains, passa en Afrique avec un petit nombre de ses sujets, dans le dessein d'y faire entrer toute sa nation. Tite-Live n'assigne aucun motif de ce changement de Masinissa, & se contente de dire que la constante fidélité avec laquelle il persévéra dans l'amitié des Romains jusqu'à la fin de sa vie qui fut très-longue, fait juger qu'il ne le fit pas sans de bonnes raisons.

Voyez Tite-Live XXIX. 29.

Mais par le détail que nous ferons ailleurs des révolutions arrivées en ce tems-ci même dans la Numidie, il paroitra que les Carthaginois prirent parti contre Masinissa. Ce fut là vraisemblablement ce qui engagea ce Prince à se détacher de leur alliance. Ensuite le mariage de Sophonisbe, qui lui avoit été promise, & qui fut donnée à Syphax, acheva de le rendre irréconciliable à leur égard.

Magon suivit Asdrubal à Cadix avec

les vaisseaux que ce dernier lui avoit renvoiés. La fuite, ou la désertion, dispersérent dans les villes voisines tout le reste du parti Carthaginois abandonné de ses Chefs. On n'en vit plus rien paroitre, au moins qui fût considérable par son nombre, ou par ses forces. C'est ainsi que Scipion chassa les Carthaginois de l'Espagne, six ans après qu'il eut pris le commandement des armées de cette province, & treize après que la guerre eut commencé entre les deux nations.

Silanus, n'aiant plus d'ennemis à combattre, revint trouver Scipion à Tarragone, & lui apprit que la guerre étoit absolument terminée.

Quelque tems après, L. Scipion arriva à Rome, où son frére l'envoioit avec un grand nombre de prisonniers illustres, pour y annoncer la soumission de l'Espagne entiére. Cette nouvelle répandit dans la ville une joie universelle. On élevoit jusqu'au ciel la sagesse & la valeur de ce jeune Heros. Lui seul, insatiable de gloire, ne regardoit tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors que comme une légére ébauche des grandes entreprises qu'il méditoit. Occupé du dessein de porter

An. R. 546. Av. J.C. 206.

la guerre jusqu'aux murs de Carthage, il jugea nécessaire de se ménager en Afrique quelque intelligence & quelque appui.

Scipion recherche l'amitié de Syphax, va le trouver en Afrique, & s'y rencontre avec Asdrubal.

Liv. XXVIII. 17. 18.

App. bell. Hisp. 271.

Syphax régnoit alors dans la meilleure partie de la Numidie, sur les peuples appellés *Masæsyli.* C'étoit un Prince puissant, mais qui se piquoit peu de bonne foi & de constance dans les engagemens qu'il formoit, comme il est assez ordinaire aux Barbares. Il avoit autrefois traité d'alliance & d'amitié avec les deux Scipions pére & oncle de celui dont il s'agit ici; & depuis il s'étoit rejoint au parti des Carthaginois. Scipion, qui croioit avoir besoin de lui pour réussir dans son grand dessein, entreprit de le regagner, & lui envoia Lélius avec des présens considérables. Syphax ne se fit pas beaucoup presser. Il voioit alors les affaires des Romains prospérer de tous côtés; celles des Carthaginois au contraire aller toujours en empirant soit en Espagne, soit en Italie. Il déclara néanmoins qu'il ne vouloit rien conclure qu'avec le Général Romain en personne. Lélius s'en retourna, aiant seulement tiré parole de Syphax pour la sureté de Scipion, s'il

ſe déterminoit à le venir trouver. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

L'amitié de ce Prince étoit de la derniére importance pour les vûes que Scipion avoit ſur l'Afrique. C'étoit le Roi le plus opulent de tout le pays. Il avoit déja été en guerre avec les Carthaginois. Ses Etats étoient dans une ſituation très-commode par raport à l'Eſpagne, dont ils n'étoient ſéparés que par un trajet de mer aſſez court. Scipion crut qu'un ſi grand avantage valoit bien la peine qu'il s'expoſât à un danger même conſidérable pour ſe le procurer; & ſans balancer il part de Carthagéne avec deux vaiſſeaux pour aller trouver Syphax. Dans le même tems, Aſdrubal fils de Giſgon, Général Carthaginois qui venoit d'être obligé d'abandonner l'Eſpagne, ſe retiroit près du même Prince avec ſept vaiſſeaux. Il étoit déja dans le port, lorſqu'il aperçut les deux galéres Romaines qui étoient encore en pleine mer. Il fit quelques mouvemens pour aller les attaquer. Mais le vent, qui étoit aſſez fort, aiant amené en peu de tems Scipion dans le port, Aſdrubal n'oſa plus entreprendre de l'inſulter, & ne ſongea qu'à ſe rendre auprès de Syphax, où bientôt Scipion le ſuivit.

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

Syphax fut bien flaté de se voir ainsi recherché par deux Généraux des deux plus puissans peuples de l'Univers, qui venoient en un même jour lui demander son secours & son amitié. Il les invita tous deux à loger dans son palais. Il fit même des efforts pour les engager à terminer par une entrevûe tous leurs différens. Mais Scipion s'en défendit, en représentant qu'il n'avoit point personnellement d'intérêts à démêler avec Asdrubal, ni de pouvoirs pour traiter d'affaires d'Etat avec un ennemi. Il voulut bien néanmoins, à la priére du Roi, manger avec Asdrubal, & même se mettre sur un même lit avec lui.

La conversation de Scipion avoit tant d'attraits, & sa dextérité à manier les esprits étoit si grande, qu'il charma pendant le repas, non seulement Syphax Prince barbare, & plus aisé à gagner par une politesse & une douceur qui lui étoient tout-à-fait nouvelles, mais même Asdrubal cet ennemi si acharné contre les Romains, & contre Scipion en particulier. Ce Carthaginois avoua depuis que cet entretien lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires &

ſes conquêtes. Il ajouta qu'il ne doutoit point que Syphax & ſon roiaume ne fuſſent déſormais entiérement dévoués aux Romains, tant Scipion avoit un art merveilleux pour s'inſinuer dans les eſprits, & gagner la confiance de tous ceux avec qui il traitoit. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Mais une autre penſée occupoit Aſdrubal, & lui cauſoit de cruelles inquiétudes. » Il ſentoit bien que ce » n'étoit ni pour ſe procurer une » agréable promenade le long des » côtes de la mer, ni par une vaine » curioſité, qu'un Capitaine d'une ſi » haute réputation étoit paſſé en » Afrique avec deux galéres, en aban- » donnant ſes troupes dans une pro- » vince nouvellement conquiſe, & » s'étoit expoſé, ſur une terre enne- » mie, à la bonne foi d'un Prince, » ſur laquelle il n'avoit pas fort lieu » de compter. Qu'aſſurément le but » de ce voiage étoit le deſſein qu'avoit » Scipion d'attaquer l'Afrique. Il ſa- » voit qu'il y avoit lontems que ce » Général en méditoit la conquête, & » demandoit aſſez hautement pour- » quoi, Annibal aiant bien eu l'au- » dace de porter la guerre dans le

An. R. 546. Av. J.C. 206.

„ cœur de l'Italie, Scipion n'iroit pas „ la faire jusqu'aux portes de Car- „ thage. « Il concluoit de tous ces raisonnemens que les Carthaginois devoient dorénavant songer, non à recouvrer les Espagnes, mais à conserver l'Afrique; & il ne se trompoit pas.

On pourroit demander s'il y avoit de la prudence à Scipion d'entreprendre le voiage dont il s'agit ici, & de s'exposer sans nécessité à tous les dangers qui en pourroient être la suite. Quelques momens plutôt, Asdrubal pouvoit se saisir de sa personne: & quel malheur auroit-ce été pour Rome! Il ne couroit guéres moins de risque de la part de Syphax, Prince qui n'étoit pas esclave de sa parole, actuellement allié des Carthaginois, & qui se voiant maître de la personne de leur plus redoutable ennemi, pouvoit fort bien être tenté de le leur livrer. Nous verrons dans la suite Fabius lui reprocher cette action comme téméraire, & contraire aux régles. Mais l'autorité de Fabius, prévenu extrêmement contre Scipion, ne doit pas être ici d'un grand poids. Pour moi, je n'ose entreprendre de résoudre

résoudre un pareil doute : j'en laisse la décision aux Lecteurs. Si l'événement étoit un bon Juge en pareille matiére, la réponse seroit aisée : mais le sage Fabius marque que l'événement n'est le maître que des personnes peu sensées. *Eventus stultorum magister est.* Quoiqu'il en soit, Scipion n'eut pas lieu de se repentir de son voiage, & il ne retourna en Espagne qu'après avoir fait une ligue offensive & défensive avec Syphax contre les Carthaginois. Etant remonté sur ses galéres, il rentra au bout de quatre jours dans le port de Carthagéne, & s'appliqua aussitôt aux affaires de la province.

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

Liv. XXII. 39.

Les Romains, à la vérité, n'avoient plus rien à craindre de la part des Carthaginois dans l'Espagne : mais il y avoit encore quelques villes ; dont les habitans, se souvenant de la haine qu'ils avoient témoignée contre les Romains, ne demeuroient tranquilles que par crainte, & non par attachement. Les plus grandes, aussi bien que les plus coupables, étoient Illiturgis & Castulon. La derniére, après avoir été amie des Romains dans le tems de leur prospérité, les avoit

An. R. 546. Av. J.C. 206.

quittés pour les Carthaginois aussitôt après la défaite des Scipions & de leurs armées. Ceux d'Illiturgis avoient même signalé leur revolte par une cruauté horrible, en égorgeant ceux des Romains, qui, après la perte de la bataille, étoient venus chercher un asyle parmi eux. Scipion, dès son entrée dans l'Espagne, savoit bien ce que ces peuples avoient mérité: mais leur punition n'eût pas été pour lors à sa place. Maintenant que l'Espagne étoit tranquille, il crut qu'il étoit tems de punir les coupables.

Scipion assiége & prend Illiturgis, & la détruit entiérement.

Liv. XXVIII. 19. 20.

App. bell. Hisp. 272.

Aiant donc fait venir L. Marcius de Tarragone, il lui ordonna d'aller assiéger Castulon avec la troisiéme partie de ses troupes; & lui-même mena le reste de l'armée contre Illiturgis, où il arriva après cinq jours de marche, accompagné de Lélius. Les habitans, avertis de loin par les reproches de leur conscience de ce qu'ils avoient à craindre, avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre. Convaincus qu'ils ne pouvoient éviter les supplices & la mort, ils étoient déterminés à vendre bien cher leur vie. Cette résolution avoit été prise généralement dans la ville.

Hommes & femmes, vieillards & enfans, tout étoit soldat. La fureur & le déseſpoir leur tenoient lieu de courage, & rendoient superflue toute exhortation. Les assiégés se défendirent avec tant d'ardeur, que cette armée qui avoit domté l'Eſpagne, eut plus d'une fois la honte de se voir repoussée loin des murailles par la bourgeoisie d'une seule ville. Scipion craignant que ce mauvais succès n'abbatît le courage des siens, & n'augmentât encore l'audace des ennemis, crut devoir prendre part au péril. C'est pourquoi, après avoir reproché aux soldats leur peu de vigueur, il fit apporter des échelles, & déclara hautement qu'il alloit monter lui-même à l'assaut, si les autres refusoient de le faire. Il étoit déja au pié de la muraille, lorsque tous les soldats, effraiés du péril où ils voioient leur Général exposé, lui crient d'une commune voix qu'il se retirât; & en même tems ils plantérent leurs échelles à plusieurs endroits tout à la fois, & montérent avec beaucoup d'intrépidité. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Lélius de son côté ne poussoit pas son attaque avec moins d'ardeur. Ce fut alors que les assiégés commencérent

An. R. 546. Av. J.C. 206. à perdre courage ; & ceux qui défendoient les murs aiant été renversés, les Romains s'en rendirent aussitôt maîtres. La Citadelle en même tems, à la faveur du tumulte qui s'excita dans la ville, fut prise par le côté même, par lequel on la croioit imprenable, des déserteurs Africains qui servoient dans l'armée Romaine aiant grimpé avec beaucoup de peine jusqu'au haut du roc par des routes qui paroissoient impraticables.

Le carnage fut horrible, & l'on vit bien alors ce que pouvoient la colére, la haine, la vengeance. Personne ne songea à faire des prisonniers ou du butin, quoique les biens des habitans fussent à la discrétion des soldats. Le vainqueur fait main basse sur tous ceux qu'il rencontre, & égorge indifféremment hommes & femmes, vieux & jeunes, jusqu'aux enfans qui étoient encore à la mamelle. Ensuite ils mettent le feu aux maisons, & détruisent tout ce que l'incendie a épargné, tant ils sont acharnés à effacer jusqu'aux traces qui pourroient conserver la mémoire d'une ville devenue si odieuse.

Castulon se Scipion conduisit son armée de là

à Castulon, qui étoit défendue non seulement par les Espagnols du lieu, mais encore par quelques troupes Carthaginoises, restes de l'armée d'Asdrubal, que la fuite y avoit rassemblés. L'arrivée de Scipion avoit été prévenue par la nouvelle de la prise & de la ruine d'Illiturgis, qui avoit jetté dans les esprits la crainte & le désespoir. Comme la cause des Carthaginois qui s'y trouvoient renfermés étoit différente de celle des habitans, & que chacun ne songeoit qu'à ses intérêts sans se mettre en peine de ceux d'autrui, leur défiance mutuelle dégénéra bientôt en une discorde toute ouverte. Les assiégés livrérent Himilcon Chef des Carthaginois, ses troupes, & la ville à Scipion.. Cette victoire fut moins sanglante que la précédente : aussi les habitans de Castulon étoient-ils moins coupables que ceux d'Illiturgis, & leur reddition volontaire avoit bien adouci la colére des Romains.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

rend, & est traitée avec moins de sévérité.

Après cette expédition Marcius fut détaché pour aller réduire sous la puissance des Romains ceux des barbares qui n'étoient pas encore tout-à-fait domtés ; & Scipion retourna à

Jeux & combats de gla-

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

diateurs donnés par Scipion en l'honneur de son pére & de son Oncle.

Liv. XXVIII. 21.

Carthagéne, afin d'y remercier les dieux des avantages qu'il avoit remportés par leur protection, & d'y célébrer les Jeux, & donner le combat de gladiateurs dont il avoit fait faire les préparatifs, pour honorer la mémoire de son pére & de son oncle.

Il n'emploia dans ces combats ni esclaves, ni mercénaires accoutumés à trafiquer de leur sang, mais tous gens qui s'étoient présentés volontairement, & sans aucun motif d'intérêt. Les uns avoient été envoiés par les Rois du pays, qui étoient bien aises de faire connoitre la valeur de leurs sujets : quelques-uns étoient venus d'eux-mêmes, pour faire leur cour à Scipion : d'autres par bravade & par émulation avoient fait ou accepté des défis, en conséquence desquels ils se battirent. Il y en eut enfin qui s'engagérent à terminer par la voie des armes des querelles qu'ils n'avoient pu ou qu'ils n'avoient pas voulu finir autrement. On y vit même des personnes d'une condition illustre, tels que Corbis & Orsua deux cousins germains, qui voulurent y décider le fer à la main à qui appartiendroit la principauté de

la ville d'Ibis, qu'ils se disputoient entr'eux. Corbis étoit le plus âgé : mais Orsua étoit fils du dernier possesseur, à qui son frére aîné avoit remis cette seigneurie en mourant. Scipion tâcha de les accommoder à l'amiable, & de les réconcilier : mais ils lui déclarérent que leurs plus proches parens leur avoient déja fait cette proposition qu'ils n'avoient point voulu écouter, & que le dieu Mars étoit le seul qu'ils voulussent reconnoitre pour arbitre de leur différent. La fureur avec laquelle ils se battirent préférant la mort à la nécessité de se voir soumis l'un à l'autre, fut tout à la fois & un spectacle intéressant pour l'armée, & une leçon bien propre à faire sentir quel mal c'est parmi les hommes que la passion de régner. L'aîné demeura victorieux, & paisible possesseur de la ville. Le combat des gladiateurs fut suivi de Jeux funébres autant magnifiques qu'ils pouvoient l'être dans la province, & dans un camp.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Résolution horrible des habitans d'Astapa. Ils sont tous tués. *Liv.* XXVIII, 22. 23.

Cependant les Lieutenans de Scipion agissoient conformément à ses ordres dans les lieux où il les avoit envoiés. Marcius aiant passé le fleuve Bétis, reçut à composition deux villes

An. R. 546. Av. J.C. 206. opulentes, ſans avoir eu beſoin d'emploier la force des armes. Il n'en fut pas ainſi d'Aſtapa. L'armée Romaine s'étant approchée de cette ville pour l'attaquer, les habitans, qui ſavoient que par des brigandages & des meurtres commis de ſens froid ils avoient irrité les Romains contre eux au point de n'en pouvoir eſpérer de pardon ; & d'ailleurs comptant peu ſur la bonté de leurs murailles, ou ſur la force de leurs armes, ils formérent contre eux-mémes une réſolution étrange & barbare. Ils entaſſérent au milieu de la place publique leurs meubles les plus riches avec tout leur or & leur argent, firent aſſeoir ſur ce monceau précieux leurs femmes & leurs enfans, & entourérent le tout de bois ſec & propre à s'embraſer en un moment. Enſuite ils ordonnérent à cinquante jeunes gens vigoureux & bien armés, de garder en ce lieu, tant que le ſuccès du combat ſeroit douteux, & leurs tréſors, & les perſonnes qui leur étoient infiniment plus chéres que leurs biens, & quand ils s'apercevroient qu'il n'y auroit plus d'eſpérance, de mettre le feu au bucher, & de ne rien laiſſer de ce qui étoit confié à leur garde ſur quoi

App. bell. Hisp. p. 273.

l'ennemi pût exercer sa fureur. Que pour eux, s'ils ne pouvoient sauver la ville, ni éviter d'être vaincus, ils périroient tous dans le combat. Ils ajoutérent des imprécations horribles contre ceux que le manque de courage, ou l'espérance de sauver leur vie empécheroit d'exécuter ce projet. AN. R. 54 AV.J.C. 20

Après avoir pris ces mesures, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de la ville, & vinrent fondre sur les Romains avec une extrême furie. On ne s'attendoit pas à une telle sortie. Quelques escadrons, avec les soldats armés à la légére, sortirent dans le moment même du camp pour aller à leur rencontre : mais ils furent vivement repoussés, & les Romains auroient été obligés de combattre près de leurs retranchemens, si le corps des Légions, s'étant mis en bataille le plus promtement qu'il pût, ne fût allé au devant des ennemis. Alors même ceux d'Astapa se précipitant comme des désespérés au milieu des armes & des blessures, jettérent pendant quelque tems le désordre dans les premiers rangs de l'Infanterie Romaine. Mais ces vieux soldats opposant une valeur constante à l'audace & à la témérité de ces furieux, arrétérent par

An. R. 546. Av. J.C. 206. le carnage des premiers la fougue de ceux qui ſuivoient. Voiant néanmoins qu'aucun ne plioit, & que déterminés à mourir ils ſe feſoient tuer ſans quitter leur poſte, ils ouvrirent leur bataillon, ce qui leur étoit aiſé vû leur grand nombre, & aiant enfermé les ennemis au milieu, ils les obligérent de ſe reſſerrer en rond, & les tuérent tous depuis le premier juſqu'au dernier.

Le meurtre qui ſe feſoit en même tems dans la ville étoit bien plus affreux. Car c'étoient des concitoiens qui égorgeoient une troupe de femmes & d'enfans, incapables par leur ſexe ou par leur foibleſſe d'aucune défenſe ; qui enſuite jettoient leurs corps, la plupart encore vivans, dans un bucher allumé exprès, dont la flamme étoit preſque éteinte par l'abondance du ſang qui ruiſſeloit de toute part ; & qui enfin, las de tuer, ſe jettérent avec leurs armes dans les mêmes flammes, pour y être conſumés avec leurs compatriotes qu'ils venoient de maſſacrer d'une maniére ſi déplorable.

Tout étoit exécuté lorſque les Romains entrérent dans la ville : & d'abord, à un ſpectacle ſi atroce, ils s'arrétérent étonnés & interdits. Mais, un

moment après, lorſqu'ils eurent aperçu l'or & l'argent qui brilloient à travers les autres choſes que le feu dévoroit, l'avidité naturelle fit ſon effet. Ils ſe jettérent avec tant d'empreſſement au milieu de l'incendie pour en tirer ces richeſſes, que pluſieurs y périrent, d'autres furent endommagés par la vapeur des flammes, ceux qui s'étoient avancés les premiers n'aiant pas la liberté de reculer, parce qu'ils étoient preſſés par les derniers, qui vouloient avoir part au butin. Ainſi la ville d'Aſtapa fut entiérement conſumée par le fer & par le feu, ſans que le ſoldat pût en aucune ſorte profiter du butin.

Marcius n'eut plus beſoin d'emploier la force pour ſoumettre tout le reſte du pays, & aiant tout pacifié par la ſeule terreur de ſes armes, il remena ſes troupes victorieuſes à Carthagéne, où Scipion l'attendoit.

Je ne ſai ſi l'hiſtoire fournit un plus terrible exemple de la fureur & de la rage où le déſeſpoir peut porter les hommes. On ne peut pas en faire retomber la haine ſur les Romains, l'ennemi, auquel ils avoient affaire, étant opiniâtrement déterminé à mourir, &

AN. R. 546. Av. J.C. 206.

ne voulant ni demander ni recevoir de quartier.

Entreprise sur Cadix. *Liv.* XXVIII. 23.

Dans le même tems, il vint de Cadix des transfuges, qui offrirent à Scipion de lui livrer cette ville, la garnison Carthaginoise, & le Général qui la commandoit. Magon s'y étoit retiré après sa défaite, & aiant rassemblé des vaisseaux sur l'Océan, avoit tiré quelques secours des côtes d'Afrique qui étoient au-dela du détroit, & des quartiers d'Espagne les plus voisins, par le ministére d'Hannon Officier Carthaginois. Scipion reçut la parole des déserteurs, & leur donna la sienne, & les aiant renvoiés, il fit partir Marcius avec un corps de troupes pour aller attaquer Cadix par terre; pendant que Lélius, de concert avec lui, presseroit cette ville du côté de la mer avec sept galéres à trois rangs, & une à cinq.

Maladie de Scipion, qui donne lieu à une sédition. *Liv.* XXVIII. 24-29. *App. bell. Hisp.* 273-275.

Cependant Scipion fut attaqué d'une maladie assez fâcheuse, & que la renommée fesoit beaucoup plus dangereuse qu'elle n'étoit en effet, comme il arrive d'ordinaire par la pente qu'ont naturellement les hommes à exagérer & à grossir toujours de quelque nouvelle circonstance les récits qu'on

leur fait. Toute la province, & surtout les quartiers les plus éloignés, furent remplis de trouble & de confusion par ces nouvelles mélées de vrai & de faux : & l'on vit quelles suites auroit eu la mort de ce Général, si elle eût été réelle, puisqu'un bruit sans fondement en causa de si terribles. Les alliés devinrent infidéles, & les soldats séditieux. Mandonius & Indibilis aiant soulevé leurs sujets & nombre de Celtibériens, vinrent ravager les terres des Alliés du Peuple Romain. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux dans ce mouvement, c'est que les citoiens mêmes oubliérent ce qu'ils devoient à leur patrie.

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

Revolte des Romains campés à Sucrone.

Il y avoit auprès de Sucrone un corps de huit mille Romains, qu'on avoit fait camper en ce lieu pour contenir dans le devoir les peuples qui sont situés en-deça de l'Ebre. Ces troupes avoient déja commencé à se mutiner avant que la nouvelle de la maladie de Scipion se fût répandue. Le long repos, comme il arrive d'ordinaire, avoit insensiblement produit la licence. Accoutumées pendant la guerre à vivre au large dans le pays ennemi, elles souffroient avec peine de se voir

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

réduites à l'étroit en tems de paix. D'abord ce n'étoient que des murmures ſecrets. *S'il y a encore des ennemis dans la province*, diſoient ces ſoldats, *pourquoi nous retient-on dans un pays tranquille, où nous demeurons les bras croiſés ſans rien faire? Ou, ſi la guerre eſt terminée, pourquoi ne nous fait-on pas repaſſer en Italie?* La nouvelle de la maladie de Scipion, ſuivie de près du bruit de ſa mort, augmenta infiniment leurs mauvaiſes diſpoſitions. Ils demandérent leur ſolde avec plus de hauteur & de fierté qu'il ne convenoit à des ſoldats bien diſciplinés. Dans les corps de garde on porta l'inſolence juſqu'à dire des injures aux Tribuns qui feſoient la ronde, & pluſieurs allérent piller pendant la nuit les villages voiſins dont les habitans étoient du nombre des Alliés. Enfin en plein jour & tout ouvertement, ils abandonnoient leurs drapeaux, & s'en alloient où ils jugeoient à propos, ſans demander congé à leurs Officiers. On n'avoit plus d'égard dans ce camp ni aux Loix de la guerre, ni à l'autorité des Commandans : le caprice & la fantaiſie des ſoldats tenoient lieu de régle.

Ils conſervoient cependant encore une apparence de camp Romain, uniquement dans l'eſpérance que leurs Tribuns ſe rendroient complices de leur ſédition & de leur fureur. Dans cette penſée, ils ſouffroient qu'ils s'aſſemblaſſent en conſeil de guerre dans la principale place du camp, ils leur demandoient le ſignal, & feſoient la garde chacun à leur tour ſelon la coutume. Ainſi, quoique dans le fond ils euſſent abſolument ſecoué le joug, néanmoins ils s'impoſoient eux-mêmes la loi de garder tous les dehors de ſoldats ſoumis & obéiſſans. Mais enfin, quand ils s'aperçurent que leurs Tribuns déſapprouvoient leur conduite, qu'ils la vouloient réformer, & refuſoient de prendre part à leur revolte, & d'entrer dans leur conſpiration, ils ne gardérent plus de meſures, & la ſédition éclata ouvertement. Ils chaſſérent leurs Officiers du camp, & d'une voix unanime déférérent le commandement à deux ſimples ſoldats auteurs de la ſédition, nommés C. Albius de Calès, & C. Atrius d'Ombrie. Ces deux inſolens ne ſe contentérent pas des ornemens de Tribuns des ſoldats : ils eurent l'impudence de

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

An. R. 546. Av. J.C. 206.

prendre les marques du souverain pouvoir, & de faire porter devant eux les haches & les faisceaux, sans faire réflexion que cet appareil superbe qu'ils emploioient pour retenir les autres dans le respect & dans la crainte, seroit bientôt l'instrument du supplice que leur crime avoit mérité.

Les séditieux attendoient de moment à autre des couriers qui leur apprissent les funérailles de Scipion. Mais plusieurs jours s'étant passés sans que le bruit de sa mort se confirmât, alors on commença à en rechercher les premiers auteurs, chacun s'en défendant, & aimant mieux paroitre avoir cru trop légérement une pareille nouvelle, que l'avoir inventée. Ce fut alors que les Chefs du soulévement, ne se voiant plus soutenus avec la même chaleur qui avoit paru d'abord dans les esprits, commencérent à envisager avec fraieur les faisceaux qu'ils avoient follement usurpés, & à redouter les effets d'une puissance véritable & légitime, prête à faire tomber sur eux tout le poids d'une juste vengeance.

Scipion use d'une adresse infinie, pour

La sédition étoit déja sinon étouffée, du moins fort étourdie, lorsqu'on

apprit par des couriers ſur qui l'on pouvoit compter, premiérement que Scipion vivoit, & enſuite qu'il étoit abſolument hors de danger. Bientôt après, ſept Tribuns Légionaires, envoiés par Scipion même, arrivérent dans le camp. La vûe de ces Officiers aigrit d'abord les eſprits : mais leurs maniéres douces & familiéres, accompagnées d'un air de bonté, firent bientôt rentrer tout le monde dans le calme. Se mêlant dans les cercles où ils voioient pluſieurs ſoldats s'entretenir enſemble, ils prenoient part à la converſation, & ſans leur faire aucun reproche ſur leur conduite paſſée, ils paroiſſoient ſeulement curieux d'apprendre ce qui pouvoit cauſer leur mécontentement & leurs allarmes. Les ſoldats ſe plaignoient de ce qu'on ne leur avoit point paié leur ſolde aux jours marqués. Ils ajoutoient que c'étoient eux qui, par leur courage, avoient ſauvé la gloire du nom Romain, & conſervé la province que la mort des deux Scipions, & la défaite de leurs armées, avoient expoſée au dernier danger. Les Tribuns répondoient que ces plaintes étoient légitimes, & leurs demandes raiſonna-

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

appaiſer & punir la ſédition.

An. R. 546
Av. J.C. 206.

bles, & qu'ils ne manqueroient pas d'en avertir le Général. Qu'ils étoient ravis qu'il ne fût rien arrivé de plus fâcheux : qu'il étoit aisé de les satisfaire : que Scipion & la République étoient en état & avoient intention d'accorder à leurs services & à leur courage la récompense qu'ils avoient méritée.

Scipion n'étoit point embarrassé quand il s'agissoit de faire la guerre, c'étoit son métier : mais, n'aiant point encore éprouvé de sédition, celle-ci l'inquiétoit. Il craignoit de la part de son armée des excès qui ne laissent plus de lieu à la clémence : il craignoit lui-même d'outrer la sévérité. Il résolut d'user de prudence & de modération, comme il avoit déja commencé. Pour cet effet, il envoia dans les villes tributaires ceux qui étoient chargés de lever les deniers de la République ; & cette démarche fit espérer aux soldats qu'ils toucheroient incessamment la solde qui leur étoit dûe. Quelques jours après il publia une ordonnance, qui leur enjoignoit de venir à Carthagéne pour recevoir leur paie, séparément par compagnies, ou tous ensemble s'ils l'aimoient mieux.

La sédition étoit déja bien affoiblie : mais quand on sut que ceux des Espagnols qui s'étoient soulevés rentroient dans le calme, elle fut tout-à-fait éteinte. Car Mandonius & Indibilis n'avoient pas plutôt appris que Scipion jouissoit d'une parfaite santé, qu'abandonnant leur entreprise, ils étoient retournés dans leur pays. Ainsi il n'y avoit plus ni citoien, ni étranger, que les soldats de Sucrone pussent associer à leur revolte. AN. R. 546. AV. J. C. 206.

Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui se présentoit à eux : c'étoit de remettre leur sort entre les mains de leur Général, soit qu'il voulût user à leur égard d'une juste rigueur, soit qu'il panchât vers la clémence, de quoi ils ne désespéroient pas entiérement. » Ils se repré- » sentoient qu'il avoit bien pardonné » à des ennemis vaincus par la force » des armes : que dans leur sédition il » n'y avoit pas eu une épée tirée, pas » une goute de sang répandue. Qu'é- » tant demeurés bien loin du dernier » excès du crime, ils ne méritoient » pas non plus une excessive rigueur. « C'est ainsi qu'ils se flatoient eux-mêmes, suivant la pente naturelle qu'ont

An. R. 546. Av. J.C. 206. les hommes à diminuer & à excuſer leurs fautes. Ils étoient ſeulement en doute s'ils iroient chercher leur ſolde tous enſemble, ou les uns après les autres. Ils prirent le parti qui leur parut le plus ſûr : c'étoit de ne point ſe ſéparer.

Scipion de ſon côté délibéroit ſur la conduite qu'il devoit tenir à leur égard. Son Conſeil étoit partagé en deux ſentimens. Les uns vouloient que l'on ſe bornât au ſupplice des Chefs, qui étoient environ trente-cinq : les autres croioient qu'une ſédition ſi criminelle demandoit une punition plus générale. L'avis le plus doux prévalut. Au ſortir du Conſeil, on avertit les ſoldats qui étoient à Carthagéne de ſe tenir prêts à marcher contre les Eſpagnols revoltés, & de ſe munir de vivres pour pluſieurs jours. On vouloit leur perſuader que c'étoit ſur cette expédition qu'on venoit de délibérer.

Quand les rebelles furent près de Carthagéne, ils apprirent que le lendemain toutes les troupes que Scipion avoit dans cette ville devoient partir ſous la conduite de Silanus. Cette nouvelle ne les délivra pas ſeulement

de la crainte & de l'inquiétude que leur laiſſoit le ſouvenir de leur crime, mais encore leur cauſa une extrême joie. Ils s'imaginoient avec plaiſir que leur Général alloit reſter ſeul avec eux, & qu'ils ſeroient plus en état de lui donner la loi, que de la recevoir de lui. Ils entrérent dans la ville vers le coucher du ſoleil, & virent les troupes de Carthagéne qui feſoient tous les préparatifs de leur départ. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Pendant la nuit, ceux ſur qui l'on vouloit faire tomber la punition, furent arrétés. On avoit pris de bonnes meſures pour ſe ſaiſir d'eux ſans bruit. Vers la fin de la nuit, les bagages de l'armée qu'on feignoit de faire partir, commencérent à ſe mettre en marche. A la pointe du jour les troupes s'avancérent juſques hors de la ville, mais s'arrétérent à la porte, & l'on mit des gardes à toutes les autres portes pour empécher que qui que ce fût n'en ſortît.

Après ces précautions, ceux qui étoient arrivés la veille vinrent à l'Aſſemblée, où ils étoient appellés, avec un air de fierté & d'arrogance comme des gens qui par leurs cris alloient donner de la terreur à leur Général,

An. R. 546. Av. J.C. 206. loin de rien craindre de sa part. Alors Scipion monta sur son tribunal ; & dans le même instant les troupes qu'on avoit fait sortir de la ville étant rentrées les armes à la main, se répandirent autour des soldats qui étoient assemblés autour de leur Général sans armes, comme c'étoit la coutume. Dans ce moment toute leur fierté les abandonna, comme ils l'avouérent depuis ; & ce qui les effraia davantage, fut la vigueur & l'embonpoint de Scipion, qu'ils s'étoient attendus de trouver abbattu d'une longue maladie, & un visage plus allumé & plus en feu qu'ils ne lui avoient jamais remarqué même aux jours de bataille. Il demeura quelque tems assis sans rien dire, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir que les auteurs de la sédition avoient été conduits dans la place publique, & que tout étoit prêt.

Alors aiant fait faire silence par le héraut, il parla en ces termes : *Je n'eusse jamais cru qu'aiant à parler à mes soldats, je pusse être embarrassé sur ce que j'aurois à leur dire. Cependant aujourdhui & les pensées & les expressions me manquent. Je ne sai même quel nom je dois vous donner. Vous appelle-*

rai-je citoiens? vous vous êtes revoltés contre votre patrie. Soldats? vous avez secoué le joug de l'autorité de votre Général, & violé la religion du serment qui vous lioit à lui. Ennemis? l'extérieur, les visages, l'habillement annoncent des citoiens: les actions, les discours, les complots me montrent en vous des ennemis. En effet, en quoi vos intentions & vos espérances ont-elles été différentes de celles des Espagnols revoltés? Vous êtes même plus coupables & plus insensés qu'eux. Car, après tout, ils ont suivi pour guides de leur fureur Mandonius & Indibilis, Princes de race roiale: au lieu que vous avez eu la bassesse de reconnoitre pour vos Généraux un Atrius, un Albius, tous deux vil & infâme rebut de l'armée. Niez que vous ayiez tous trempé dans un dessein si déteſtable & si extravagant. Soutenez que ça été le projet d'un petit nombre d'insensés & de scélérats. Je vous croirai volontiers, & j'ai intérêt de le croire.

AN R. 546.
AV. J.C. 206.

Pour moi, après avoir chassé les Carthaginois de l'Espagne, je ne m'imaginois pas, vû la conduite que j'avois gardée, qu'il y eût dans toute la province un seul lieu où ma vie fût odieuse, un seul homme qui souhaitât ma mort.

An. R. 546. Av. J.C. 206. *Combien me trompois-je dans cette espérance ! Au moment que le bruit de ma mort s'est répandu dans mon camp, mes soldats, mes propres soldats, non seulement l'ont appris avec indifférence, mais ils en ont même attendu la confirmation avec empressement. Je suis bien éloigné de penser que toute l'armée ait été dans ces sentimens. Si je le croiois, je ne pourrois plus supporter une vie qui seroit devenue à charge à tous mes citoiens & à tous mes soldats, & j'en ferois ici le sacrifice à vos yeux.*

Cessons de parler de ce qui me regarde. Supposons que vous ayiez cru ma mort avec plus de témérité que de joie, ou même que je n'aie pas mérité autant que je me l'imaginois votre attachement & votre fidélité. Mais que vous avoit fait la patrie, que vous trahissiez en vous unissant avec Mandonius & Indibilis ? Que vous avoit fait le Peuple Romain, pour tourner vos armes contre lui ? Quelle injure en aviez-vous reçue pour vouloir en tirer une pareille vengeance ? Quoi ! votre paie différée de quelques jours pendant la maladie de votre Général, vous a paru une raison assez forte pour violer toutes les Loix divines & humaines ? Autrefois une condannation injuste,

juste, & un exil malheureux, poussa Coriolan à assiéger Rome. Mais le respect seul qu'il devoit à sa mére lui fit tomber les armes des mains, & l'obligea de renoncer à son entreprise. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Quel étoit, après tout, le but de la vôtre, & quel fruit prétendiez-vous tirer d'un complot aussi insensé, qu'il étoit criminel? Espériez-vous ôter au Peuple Romain la possession de l'Espagne, & vous en rendre maîtres? Mais, quand je serois mort, la République auroit-elle fini avec ma vie? L'Empire du Peuple Romain auroit-il été détruit avec moi? Aux dieux ne plaise que la durée d'un Etat fondé sous leurs auspices pour subsister éternellement, devienne égale & soit bornée à celle d'un corps fragile & périssable comme le mien. Le Peuple Romain a survécu à la perte de Paul-Emile, de Marcellus, des deux Scipions mon pére & mon oncle, & de tant d'illustres Généraux qui ont péri dans la même guerre; & il survivra à mille autres que le fer ou la maladie pourront emporter. Vous avez assurément perdu la raison & le bon sens, en perdant de vûe votre devoir; & l'on ne peut vous regarder que comme des gens tombés en

AN. R. 546. AV. J.C. 206. *phrénésie, & possédés d'un esprit de vertige.*

Mais que tout le passé demeure enseveli dans un éternel oubli s'il se peut, ou du moins dans un profond silence. De mon côté, je ne vous en ferai plus de reproches. Puissiez-vous oublier aussi pleinement que moi les excès auxquels vous vous êtes portés. Pour ce qui vous regarde tous en général, si vous vous repentez de votre faute, je suis content. Pour Albius, Atrius, & les autres scélérats qui vous ont corrompus, ils laveront leur crime dans leur sang. Si vous avez repris l'usage de votre raison, leur supplice non seulement ne vous fera point de peine, mais vous sera même agréable. Car il n'y a personne à qui ils aïent fait plus de tort qu'à vous.

Sitôt que Scipion eut cessé de parler, on présenta de concert à leurs yeux & à leurs oreilles tout ce qui étoit capable de porter la terreur dans leurs ames. Les soldats de l'autre armée qui s'étoient répandus autour de l'Assemblée, commencérent à fraper de leurs épées sur leurs boucliers; & dans le même moment on entendit la voix du héraut qui citoit ceux qu'on avoit condannés dans le Conseil. Après

les avoir dépouillés de leurs habits, on les traîna au milieu de la place; & sur le champ on fit paroitre les instrumens de leur supplice. Pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, & qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurérent immobiles, & tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échapa ni aucune plainte, ni même aucun gémissement.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

On tira ensuite les corps des suppliciés du milieu de la place, qu'on eut soin de nettoier: & les soldats aiant tous été appellés l'un après l'autre, vinrent préter un nouveau serment entre les mains des Tribuns au nom de Scipion; & dans le même moment on leur paia tout ce qui leur étoit dû.

Admirable sagesse de Scipion dans la maniére dont il se conduit dans la révolte de Sucrone.

Il auroit manqué quelque chose à la gloire de Scipion, si sa dextérité à manier les esprits & son habileté à traiter les affaires les plus délicates, qualités absolument nécessaires à quiconque est chargé du gouvernement, n'eussent été mises à l'épreuve. L'affaire dont je parle, c'est-à-dire la révolte ouverte d'un corps de troupes de huit mille hommes, étoit des plus embarrassantes. On ne pouvoit point sévir

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

contre une armée entiére, & l'on ne devoit point laisser un tel crime impuni. Une rigueur outrée, & une indulgence excessive, étoient également dangereuses. Aussi notre Général prit-il un sage milieu entre ces deux extrémités, en ne fesant tomber la punition que sur un petit nombre des plus criminels, & accordant le pardon à tout le reste, mais après une réprimande d'autant plus vive & plus sensible, qu'elle étoit mélée de plus de douceur & de bonté, & ne paroissoit forte que par la raison & par la vérité. On a vû & admiré les précautions qu'il prit pour se mettre en état de faire sans risque & sans danger une si terrible exécution. Elle couta beaucoup, sans doute, au bon cœur de Scipion. Nous le verrons incessamment s'en expliquer lui-même. Un Général ne se résout à retrancher & à faire périr quelques membres gangrenés, que pour sauver le corps entier. Selon [a] Platon cité par Sénéque, l'homme prudent ne punit pas simplement parce qu'on a péché, car le passé n'est plus susceptible

a Nam, ut Plato ait, nemo prudens punit, quia peccatum est, sed ne peccetur. Revocari enim præterita non possunt: futura prohibentur; & quos

de correction, mais afin qu'on ne péche plus à l'avenir ; & c'est ce que produit la punition exemplaire, qui empêche les autres de tomber dans un pareil malheur. Tout cela demande une grande sagesse ; & il faut avouer qu'elle paroit ici avec éclat dans la conduite de Scipion. Ainsi fut terminée la révolte de Sucrone. AN. R. 546. AV. J.C. 206.

§. II.

Tentative inutile de Lélius & de Marcius sur la ville de Cadix. Combat naval entre Lélius & Adherbal dans le détroit même. Lélius & Marcius retournent vers Scipion. Ce Général marche contre Mandonius & Indibilis, & les défait entiérement. Indibilis envoie son frére Mandonius vers Scipion, qui leur accorde le pardon. Entrevûe de Scipion & de Masinissa. Magon reçoit ordre de passer en Italie, & d'aller se joindre à Annibal. Il fait une tentative inutile sur Carthagéne. Il retourne à Cadix dont on lui ferme les portes. Magon passe dans les Iles Baléares.

volet nequitiæ malè cedentis exempla fieri, palam occidet, non tantum ut pereant ipsi, sed ne alios pereundo deterreant. *Senec. de Ira*, l. 16.

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

Cadix se rend aux Romains. Scipion retourne à Rome. Il est créé Consul. Députation de ceux de Sagonte aux Romains. Dispute au sujet du dessein qu'avoit Scipion de porter la guerre en Afrique. Discours de Fabius contre Scipion. Réponse de Scipion à Fabius. Réflexion sur le discours de Fabius. Scipion, après quelque doute, s'en raporte au Sénat, qui lui permet de passer en Afrique. Fabius traverse, autant qu'il le peut, l'entreprise de Scipion. Zêle merveilleux des Alliés pour ce Consul. Il part, pour se rendre en Sicile, & son Collégue dans le Brutium. Magon aborde en Italie, & s'empare de Génes.

Tentative inutile de Lélius & de Marcius sur la ville de Cadix.

Liv. XXVIII. 30.

REVENONS à Lélius & à Marcius qui étoient partis, comme nous l'avons dit, le premier avec une escadre de huit vaisseaux, & l'autre par terre, pour assiéger de concert Cadix, dont ils comptoient se rendre facilement les maîtres par une secrette intelligence que les Romains y avoient ménagée. Ils furent trompés dans leur espérance. Magon, qui étoit alors à Cadix, aiant découvert la conspiration, avoit

fait arréter tous les complices, & avoit chargé le Préteur Adherbal de les conduire à Carthage. Celui-ci, en conséquence, les aiant embarqués sur une galére à cinq rangs de rames, lui fit prendre les devans parce qu'elle étoit plus pesante, & la suivit de près avec huit galéres à trois rangs. Lorsque la galére à cinq rangs entroit dans le détroit, Lélius, parti du port de Carteïa avec une pareille galére & suivi de sept autres à trois rangs, fondit vivement sur Adherbal & sur ses galéres. L'action s'engagea sur le champ, mais ne ressembla en rien à un combat naval. L'habileté de la manœuvre, les efforts des rameurs, les ordres des Capitaines, tout étoit inutile. La rapidité des eaux serrées dans ce détroit gouvernoit seule toutes les opérations du combat, & emportoit les galéres tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Au milieu pourtant de ce trouble & de cette confusion, la quinquéréme des Romains coula à fond deux trirémes des ennemis, & brisa toutes les rames d'un des côtés d'une troisiéme, le long de laquelle elle passa avec violence. Elle auroit traité de même toutes les autres, si Adherbal, avec les cinq qui

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

Combat naval entre Lélius & Adherbal dans le détroit même.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

lui reſtoient, n'eût gagné la pleine mer à force de voiles.

Lélius & Marcius retournent vers Scipion.
Liv. XXVIII. 31.

Lélius, retourné victorieux à Carteïa, apprit tout ce qui étoit arrivé à Cadix : que la conſpiration avoit été découverte, que les conjurés étoient envoiés à Carthage, & que l'affaire étoit manquée abſolument. Voiant qu'il ne reſtoit plus aucune eſpérance de la faire réuſſir, il écrivit à L. Marcius que le ſeul parti qu'ils avoient à prendre étoit de retourner vers leur Général : ce qu'ils firent tous deux quelques jours après, & allérent rejoindre Scipion à Carthagéne.

Leur départ délivra Magon d'une grande inquiétude ; & la nouvelle qu'il apprit du ſoulevement des Illergétes, lui fit concevoir un grand deſſein. Il envoia au Sénat de Carthage des Députés, leſquels exagérant extrêmement la révolte des Illergêtes, & la ſédition arrivée dans le camp des Romains, conclurent à ce qu'on envoiât à Magon des ſecours, feſant entendre que par ce moien il ſe flatoit de faire rentrer les Carthaginois dans la poſſeſſion de l'empire d'Eſpagne, qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres.

Scipion mar-

Mandonius & Indibilis étant retour-

nés dans leur pays, demeurérent quelque tems en repos, attendant des nouvelles du parti que prendroit le Général Romain au sujet de la sédition, & ne desespérant point, si l'on accordoit le pardon aux citoiens, d'obtenir aussi la même grace. Mais, quand ils eurent appris avec quelle rigueur on avoit puni les coupables, ils jugérent bien qu'ils ne seroient pas traités moins sévérement. C'est pourquoi, aiant fait reprendre les armes à leurs sujets, & aiant ramassé les troupes auxiliaires qu'ils avoient eues auparavant, ils passérent avec une armée de vingt mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux, dans les terres des * Sédétans, où ils avoient campé au commencement de la sédition. Il paroit que bientôt après ils repassérent l'Ebre, & retournérent dans leur pays.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

che contre Mandonius & Indibilis, & les défait entiérement.

Liv. XXVIII. 31-34.

Scipion aiant facilement regagné l'affection de ses soldats, & par le paiement de la solde qu'il fit compter à tous sans distinction d'innocens ou de coupables, & par le bon accueil qu'il leur fit aussi à tous également,

* *Ces peuples habitoient dans la partie Méridionale de l'Arragon, en deça de l'Ebre.*

An. R. 546
Av. J.C. 206.

crut devoir leur parler avant que de les mener contre l'ennemi. Il assembla donc l'armée, & après avoir témoigné un vif ressentiment contre la révolte & la perfidie des Princes rebelles, il ajouta, „ Qu'il partoit pour „ aller tirer vengeance de leur crime „ avec des dispositions bien différen- „ tes de celles où il s'étoit trouvé „ lorsqu'il lui avoit falu ramener à „ leur devoir des citoiens qui s'en „ étoient écartés. Que pour lors ç'avoit „ été pour lui comme déchirer ses „ propres entrailles, que de se voir „ obligé d'expier par la mort de trente „ misérables une faute soit d'impruden- „ ce, soit même de mauvaise volonté, qui „ envelopoit huit mille hommes ; & „ que cette exécution lui avoit couté „ bien des larmes & des gémissemens. „ Mais qu'à présent il alloit d'un grand „ cœur verser le sang coupable d'une „ nation étrangére, qui, par une per- „ fidie déteftable, venoit de rompre „ les seuls liens qui l'attachoient à lui, „ c'est-à-dire ceux de l'amitié & de „ la bonne foi. Qu'à l'égard de son „ armée, outre qu'elle n'étoit com- „ posée que de Citoiens & d'Alliés „ Latins, il voioit avec plaisir qu'il ne

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

» s'y trouvoit presque point de sol-
» dats qui n'eussent été amenés d'Ita-
» lie en Espagne ou par son oncle Cn.
» Scipion, ou par son pére, ou par
» lui-même. Que le nom de Scipions
» leur étoit cher; qu'ils étoient tous
» accoutumés à combattre sous leurs
» auspices; que de sa part il com-
» ptoit les remener à Rome pour
» avoir part au triomphe qu'ils lui
» auroient mérité par leur courage; &
» qu'il se flatoit aussi que quand il de-
» manderoit le Consulat, ils s'inté-
» resseroient pour lui comme s'il s'a-
» gissoit de l'honneur de toute l'ar-
» mée. Qu'à l'égard de l'expédition
» où il les menoit, il faudroit qu'ils
» eussent oublié leurs propres exploits,
» pour la regarder comme une véri-
» table guerre. Que les Illergétes con-
» tre lesquels ils alloient marcher, ne
» devoient être comptés que pour des
» brigands, qui n'étoient propres qu'à
» piller les terres, à brûler les mai-
» sons, & à enlever les troupeaux de
» leurs voisins: que quand il s'agiroit
» de combattre en bataille rangée,
» ils mettroient toute leur ressource,
» non dans la force de leurs armes,
» mais dans la légéreté de leurs piés.

An. R. 546. Av. J.C. 206. » Qu'ils le ſuiviſſent donc ſous la pro» tection des dieux, pour punir des
» téméraires & des perfides.

Il les congédia après ce diſcours, en leur ordonnant de ſe tenir prêts pour marcher le lendemain. Il partit en effet comme il l'avoit dit, & en dix jours de chemin il arriva ſur les bords de l'Ebre. Il paſſa ce fleuve ſans perdre de tems, & après quatre autres journées il campa à la vûe des ennemis. Les rebelles, attirés dans une embuſcade, furent battus d'abord, & perdirent aſſez de monde. Cet échec ne fit que les irriter; & dès le lendemain matin ils parurent en bataille. Le combat ſe donna dans une vallée qui n'étoit pas fort ſpacieuſe. Les Eſpagnols furent entiérement défaits. Leur Cavalerie, & les deux tiers de leur Infanterie, furent taillés en piéces. L'autre tiers, qui n'avoit point eu de part au combat parce que le lieu étoit trop étroit, échapa aux vainqueurs avec les deux Princes auteurs de la révolte. Les Romains ſe rendirent maîtres du camp des ennemis, où ils firent trois mille priſonniers, outre le butin de toute eſpéce qui tomba entre leurs mains. Ils perdirent dans cette occa-

ſion douze cens hommes, tant citoiens qu'alliés, & eurent plus de trois mille bleſſés. La victoire eût été moins ſanglante, ſi la bataille ſe fût donnée dans un lieu plus étendu, & d'où la fuite eût été plus aiſée.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Indibilis renonçant à une guerre qui lui avoit ſi mal réuſſi, crut que dans le mauvais état de ſes affaires il n'avoit point de reſſource plus aſſurée que la clémence de Scipion, dont il avoit déja fait une heureuſe épreuve. Il lui envoia donc ſon frére Mandonius, qui, s'étant proſterné aux piés du vainqueur, » rejetta tout ce qui s'étoit » paſſé ſur une malheureuſe fatalité » qui avoit répandu par tout un air » empoiſonné de révolte, & avoit en- » traîné comme malgré eux, non ſeu- » lement les Illergétes & les Lacétans, » mais les Romains mêmes. Qu'après la » faute qu'ils avoient faite, ils étoient » abſolument déterminés, lui, ſon » frére, & tous leurs ſujets, ou à ren- » dre à Scipion, s'il l'ordonnoit, une » vie qu'ils tenoient de ſa bonté, ou » à lui en dévouer tout le reſte, s'il » étoit aſſez généreux pour les con- » ſerver une ſeconde fois. Qu'ils re- » mettoient leur ſort entre les mains

Indibilis envoie ſon frére Mandonius vers Scipion, qui leur acorde le pardon.

Liv. XXVIII. 34.

An. R. 546. Av. J.C. 206. » du vainqueur, & n'attendoient rien
» que de sa miséricorde.

Scipion aiant reproché vivement aux deux fréres, tant absent que présent, leur perfidie, ajouta : » Que par leur » crime ils avoient mérité de perdre » la vie, mais qu'ils la conserveroient » par sa bonté & celle du Peuple Ro- » main. Qu'il ne leur ôteroit point » leurs armes comme on avoit cou- » tume de le faire à l'égard des peu- » ples rebelles, n'aiant pas besoin de » se précautionner par cette voie con- » tre une révolte qu'il ne craignoit » point. Qu'il n'exigeroit pas d'eux » non plus des otages pour s'assurer » de leur fidélité, parce que, s'ils y » manquoient, ce seroit contre eux- » mêmes qu'il séviroit, & non contre » des innocens. Qu'aiant éprouvé ce » que pouvoient la bonté & la colére » du Peuple Romain, c'étoit à eux » de choisir entre l'une ou l'autre, & » de voir s'ils aimoient mieux l'avoir » pour ennemi, que pour ami.

Après avoir ainsi parlé à Mandonius, il le congédia, en exigeant de lui seulement une certaine somme qu'il destinoit au paiement de ses troupes. Pour lui, après avoir ordonné à Mar-

cius de l'aller attendre dans l'Eſpagne ultérieure, & renvoié Silanus à Tarragone, il reſta encore quelques jours dans le même lieu, pour y recevoir des Illergétes l'argent qu'il leur avoit demandé : après quoi il alla en grande diligence rejoindre Marcius aſſez près de l'Océan.

AN. R. 546. AV. J.C. 206.

Entrevûë de Scipion & de Maſiniſſa. *Liv.* XXVIII. 35. *App.* 275.

DIFFÉRENTES raiſons avoient ſucceſſivement différé la concluſion de la négociation entre Scipion & Maſiniſſa, parce que ce Prince ne vouloit point traiter avec d'autres qu'avec le Général en perſonne. C'eſt ce qui obligea alors Scipion à entreprendre un voiage ſi long, & qui l'écartoit ſi fort de la province Tarragonnoiſe, où il prétendoit s'embarquer pour retourner à Rome. Maſiniſſa étoit à Cadix. Dès qu'il fut informé par Marcius de l'arrivée de Scipion, pour avoir un prétexte de s'éloigner il fit entendre à Magon que ſes chevaux dépériſſoient en demeurant enfermés dans l'Ile, qu'ils étoient à charge aux habitans en même tems qu'ils ſouffroient eux-mêmes de la diſette générale; outre qu'une inaction trop longue amolliſſoit le courage des Cavaliers. Par ces remontrances il engagea le Général Cartha-

An. R. 546. Av. J.C. 206.

ginois à lui permettre de passer dans le continent pour ravager les terres des Espagnols les plus voisines. De là, il envoia trois des principaux d'entre les Numides vers Scipion, pour convenir avec lui du tems & du lieu de leur entrevûe, avec ordre à deux d'entre eux de rester auprès de lui en qualité d'otages. Le troisiéme fut renvoié à Masinissa pour l'amener au lieu marqué par Scipion, & ils s'y rendirent de part & d'autre accompagnés d'un petit nombre de personnes.

Le Prince Numide avoit déja conçu une haute idée du mérite de Scipion sur le seul bruit de ses exploits ; & il s'étoit même formé de sa personne une image digne d'un héros. Mais la vûe enchérit encore sur l'imagination, & augmenta de beaucoup l'estime & la vénération dont il étoit déja prévenu pour Scipion. En [a] effet, l'air de noblesse & de majesté qu'il avoit naturellement, étoit encore relevé par la longueur & la beauté de

[a] Præterquam quòd suâpte naturâ multa majestas inerat, adornabat promissa cæsaries, habitusque corporis, non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris; & ætas in medio virium robore, quod plenius nitidiusque ex morbo velut renovatus flos juventæ faciebat. *Liv.*

ſa chévelure, & par la parure mâle & militaire de ſes vétemens, qui n'avoit rien d'affecté, ni qui reſſentît le luxe. D'ailleurs, il étoit alors dans la force de l'âge, & l'embonpoint qu'il avoit repris après une longue & dangereuſe maladie, avoit comme renouvellé en lui une fleur de jeuneſſe, qui lui donnoit encore un plus grand éclat. Maſiniſſa, frapé d'étonnement au premier coup d'œil, commença par le remercier de la bonté qu'il avoit eue de lui renvoier ſon neveu ſans rançon. Il l'aſſura, » que depuis ce jour-là il » avoit cherché avec empreſſement » l'occaſion d'une entrevûe, & qu'il » l'avoit ſaiſie avec joie dès le mo» ment que la bonté des dieux la lui » avoit fait naître. Qu'il ſouhaitoit » avec paſſion de lui rendre à lui & » au Peuple Romain de tels ſervices, » que jamais Prince étranger ne leur » en eût rendu de pareils. Que quoi» qu'il eût toujours eu ce deſir juſ» qu'alors, il n'avoit pu le mettre à » exécution dans l'Eſpagne, qui étoit » pour lui une terre inconnue & étran» gére : mais qu'il comptoit bien l'ac» complir dans ſa terre natale, en Afri-

AN. R. 546.
AV. J.C. 206.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

» que, où le droit de sa naissance l'ap-
» pelloit au trône. Que si les Romains
» y fesoient passer Scipion à la tête
» d'une armée, il tenoit pour certain
» qu'on verroit bientôt la fin de l'em-
» pire de Carthage.

Cette entrevûe & ce discours causérent une grande joie à Scipion. Il savoit que Masinissa & ses Numides fesoient toute la force de la Cavalerie ennemie. D'ailleurs il croioit voir sur le visage & dans les yeux de ce jeune Prince des marques d'un courage noble & élevé. Lui aiant donné sa parole, & reçu la sienne, il retourna à Tarragone, & Masinissa à Cadix, après avoir, de concert avec les Romains, enlevé quelque butin de dessus les terres voisines, afin qu'il ne parût pas qu'il eût fait dans le continent un voiage inutile.

Magon reçoit ordre de passer en Italie, & d'aller se joindre à Annibal.
Liv. XXVIII. 36.
App. 275.

Magon voiant que l'espérance qu'il avoit fondée premiérement sur la sédition des soldats Romains, ensuite sur la révolte d'Indibilis, avoit disparu, & que les affaires d'Espagne étoient absolument desespérées, se préparoit à repasser en Afrique, lorsqu'il reçut ordre du Sénat de Carthage de se rendre en Italie avec la flote qu'il avoit à

Cadix, d'attirer à sa solde le plus grand nombre qu'il pourroit de Gaulois & de Liguriens, & d'aller se joindre à Annibal, afin de ne pas laisser ralentir une guerre qui avoit été commencée avec tant d'ardeur, & dont les premiers succès avoient été si heureux. Pour exécuter cet ordre, outre l'argent qui lui avoit été envoié de Carthage, il tira des sommes considérables de Cadix, aiant pillé non seulement le trésor public de cette ville, mais encore les temples des dieux, & forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent.

An. R. 546. Av. J.C. 206.

Il fait une tentative inutile sur Carthagéne. *Liv. ibid.*

Il se mit en mer avec ces secours, & comme il côtoioit l'Espagne, aiant débarqué ses soldats assez près de Carthagéne, il pilla les campagnes voisines, & fit ensuite approcher sa flote de la ville même. Là, aiant tenu ses soldats dans leurs vaisseaux pendant le jour, il les en fit sortir pendant la nuit, & les conduisit à cette partie de la muraille par où les Romains avoient attaqué & pris la ville, croiant que la garnison qu'on y avoit laissée n'étoit pas assez forte pour la défendre, & que les habitans peutêtre, peu con-

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

tens du gouvernement présent, feroient quelque mouvement dont il pourroit profiter. Il fut entiérement trompé dans son espérance. A la premiére approche des Carthaginois, les Romains, aiant ouvert la porte de la ville, fondirent sur eux en poussant de grands cris, & en aiant fait un grand carnage, les poursuivirent jusques sur le bord la mer.

Il retourne à Cadix, dont on lui ferme les portes.

Magon s'étant rembarqué, se présenta pour rentrer dans Cadix. Mais n'y aiant point été reçu, il aborda avec sa flote à Cimbis, petit port assez voisin de Cadix même. De là, il envoia des Députés dans l'Ile pour se plaindre aux habitans de ce qu'ils lui avoient fermé leurs portes, à lui qui étoit leur ami & leur allié. Ils en rejettérent la faute sur la populace, qui s'étoit voulu venger par là, disoient-ils, de quelque pillage que ses soldats avoient fait avant de s'embarquer. Il demanda à parler aux premiers Magistrats. Ils ne furent pas plutôt venus le trouver, qu'il les fit mettre en croix après les avoir fait déchirer à coups de fouet. C'est ainsi qu'il traita les Chefs d'une ville non seulement alliée de Carthage, mais qui avoit avec elle une origine commune.

Car Cadix étoit aussi une Colonie de Tyr. De là, il alla à l'Ile de Pithyuse, située à cent milles du continent, & habitée pour lors par des Phéniciens. Sa flote y fut fort bien reçue; & on lui fournit non seulement des vivres en abondance, mais encore des hommes & des armes, pour réparer la perte qu'il avoit faite auprès de Carthagéne.

Av. R. 546. Av. J.C. 206.

Magon passa ensuite dans les Iles Baléares à cinquante milles de là. Il y a deux Iles de ce nom, appellées maintenant *Majorque* & *Minorque*. La plus grande, qui étoit aussi la plus considérable par le nombre de ses habitans & de ses soldats, avoit un port où il espéroit passer commodément l'hiver, dans lequel on étoit près d'entrer. Mais dès que les Carthaginois approchérent, les Baléares firent pleuvoir sur eux une si effroiable grêle de pierres, que bien loin d'oser entrer dans le port, ils regagnérent bien vîte la pleine mer. On sait que les Baléares étoient la nation de l'univers la plus habile à manier la fronde. On les formoit à cet exercice dès le plus bas âge, & l'on ne donnoit point de pain aux enfans pour déjeuner, qu'ils n'eussent frapé au but avec la fronde. Magon passa dans la plus petite

Magon passe dans les Iles Baléares. Cadix se rend aux Romains.

Liv. XXVIII. 37.

Strab. III. 168.

An. R. 546.
Av. J.C. 206.

de ces Iles, assez fertile, mais moins peuplée & moins aguerrie que l'autre. Il y eut un succès plus heureux. Il y leva deux mille hommes de troupes auxiliaires, & les aiant envoiés à Carthage pour y passer l'hiver, il tira les vaisseaux à sec. Il paroit que c'est de ce Magon que le port de Minorque a été appellé *le port Mahon*, *portus Magonis*. Dès que Magon eut abandonné les bords de l'Océan, ceux de Cadix se rendirent aux Romains.

Scipion retourne à Rome.
Liv. XXVIII. 38.

Après que Scipion eut achevé de chasser les Carthaginois de l'Espagne, il en partit avec dix vaisseaux pour retourner en Italie, remettant le gouvernement de la province à L. Lentulus & à L. Manlius Acidinus, qui y avoient été envoiés pour commander en qualité de Proconsuls. Le Sénat lui donna audience hors de la ville dans le temple de Bellone, où il exposa tout ce qu'il avoit fait en Espagne : combien de fois il avoit combattu en bataille rangée, combien de villes il avoit prises sur les ennemis, & combien il avoit soumis de nations à l'empire du Peuple Romain. Il dit qu'aiant trouvé en arrivant en Espagne quatre Généraux à la tête de quatre

armées victorieuſes, il n'avoit pas laiſſé, en la quittant, un Carthaginois dans toute la province. Il témoigna quelque deſir du triomphe, en récompenſe de tous ces ſervices rendus à la patrie : mais il ne s'opiniâtra point à le demander, ſachant que juſqu'à ce jour on n'avoit accordé cette diſtinction qu'à ceux qui avoient été revétus de quelque Magiſtrature pendant qu'ils avoient fait la guerre. Or Scipion étoit allé en Eſpagne avec la ſimple qualité de Proconſul, qui n'étoit pas une charge. Au ſortir de l'audience du Sénat, il entra dans la ville, feſant porter devant lui quatorze mille trois cens quarante-deux livres d'argent en maſſe, & une grande quantité d'argent monnoié, qu'il fit mettre dans le tréſor public.

AN. R. 545.
AV. J.C. 206.

Enſuite L. Véturius Philon tint les Aſſemblées pour la création des Conſuls : & toutes les Centuries, d'un conſentement unanime & avec des marques extraordinaires d'eſtime & de faveur, nomment P. Scipion, & lui donnérent pour Collégue P. Licinius Craſſus grand Pontife. On remarqua que cette Aſſemblée fut plus nombreuſe qu'aucune n'avoit jamais été

Il eſt créé Conſul.

An. R. 546. Av. J.C. 206. depuis que cette guerre avoit commencé. Les citoiens y étoient venus de toutes parts, non ſeulement pour donner leurs ſuffrages à Scipion, mais encore pour avoir le plaiſir de le voir. C'étoit un concours étonnant de peuple autour de ſa maiſon. Cette foule l'accompagna lorſqu'il alla au Capitole offrir à Jupiter les cent beufs qu'il avoit fait vœu en Eſpagne de lui immoler après ſon retour. Il n'y avoit perſonne qui ne ſe promît que, comme Lutatius avoit terminé la premiére guerre de Carthage, P. Scipion termineroit la ſeconde, & chaſſeroit de l'Italie les Carthaginois comme il les avoit chaſſés de l'Eſpagne. Dans cette vûe, on lui deſtinoit pour province l'Afrique, comme s'il n'y avoit plus d'ennemis dans l'Italie. On procéda enſuite à l'élection des Préteurs.

P. CORNELIUS SCIPION.
An. R. 547. Av. J.C. 205. P. LICINIUS CRASSUS.

Ce fut la quatorziéme année de la ſeconde guerre de Carthage que P. Scipion & P. Licinius Craſſus prirent poſſeſſion du Conſulat. Scipion propoſa d'abord au Sénat & obtint qu'il lui fût permis de célébrer les Jeux auxquels

auxquels il s'étoit engagé par un vœu dans le tems que les soldats s'étoient révoltés en Espagne, & de tirer de l'argent qu'il avoit porté dans le Trésor public les sommes nécessaires pour cette dépense.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

Députation de ceux de Sagonte aux Romains.

Liv. XXVIII. 39.

Alors il introduisit les Députés des Sagontins dans le Sénat, où le plus âgé d'entr'eux commença en ces termes. *Quoiqu'il ne soit pas possible, Messieurs, de rien ajouter aux maux que nous avons soufferts pour vous conserver une fidélité inviolable, cependant, après les bienfaits que nous avons reçus de vous & de vos Généraux, nous ne saurions nous plaindre de notre sort.* Il fit ensuite un long dénombrement de tout ce qu'avoient fait pour eux, d'abord les deux Scipions, puis celui qui venoit d'être nommé Consul. *C'est pour vous rendre graces de ces bienfaits, si grands que nous n'aurions osé les attendre des dieux mêmes, que le Sénat & le Peuple de Sagonte nous ont envoiés vers vous; & en même tems pour vous féliciter, de ce que vos armes ont eu depuis quelques années des succès si avantageux dans l'Espagne & dans l'Italie; que dans la premiére, vous avez poussé vos conquêtes non seulement jusqu'à l'E-*

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

bre, qui servoit autrefois de borne à votre Empire, mais jusqu'aux bords de l'Océan, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de la terre ; & que vous n'avez laissé à Annibal dans l'autre que l'espace qu'il occupe avec son camp, dans lequel vous le tenez comme assiégé. On nous a ordonné, non seulement de rendre au grand Jupiter les actions de graces que méritent de si grandes faveurs, mais encore de lui offrir, avec votre agrément, cette couronne d'or, & de la placer dans son temple, en reconnoissance des victoires qu'il vous a accordées sur vos ennemis. Nous vous supplions de nous le permettre, & de ratifier par votre autorité les bienfaits que nous avons reçus de vos Généraux.

Le Sénat répondit aux Députés des Sagontins : » Que la ruine & le rétablissement de Sagonte seroient pour » toutes les nations une preuve autentique de la fidélité inviolable que » les deux peuples s'étoient gardée l'un » à l'autre. Que les Généraux de la » République, en rétablissant Sagonte, » avoient agi conformément aux desirs du Sénat. Qu'il confirmoit avec » joie tous les avantages qu'ils leur » avoient accordés, puisqu'en agis-

» ſant ainſi, ils n'avoient fait que » ſuivre la volonté, & exécuter les » ordres qu'ils avoient reçus de la » Compagnie. Qu'il leur permettoit » d'offrir à Jupiter le don qu'ils avoient » apporté. » Enſuite on ordonna que les Députés fuſſent nourris & logés aux dépens de la République tant qu'ils reſteroient ſur ſes terres; & que, par forme de préſent on leur comptât à chacun dix mille * As. Auſſitôt après, on fit entrer dans le Sénat les Ambaſſadeurs des autres nations, & on leur donna audience. Ceux de Sagonte aiant demandé la permiſſion de viſiter les différentes parties de l'Italie autant qu'ils le pourroient faire en ſûreté, on leur donna des guides pour les conduire, avec des lettres de recommandation pour tous les Magiſtrats des villes où ils paſſeroient, à qui l'on ordonnoit de les recevoir avec diſtinction.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Après qu'on eut terminé ces affaires qui étoient de moindre conſéquence, on délibéra ſur celles de la République, & principalement ſur la levée de nouvelles troupes, & ſur les départemens qu'il faloit aſſigner aux Géné-

Diſpute au ſujet du deſſein qu'avoit Scipion de porter la guerre en Afrique.

Liv. XXVIII. 40.

* *Dix mille* As *valent à peu près cinq cens francs.*

A. R. 547. Av. J.C. 205. raux. Tous les citoiens destinoient assez ouvertement l'Afrique à Scipion : & lui-même, pensant que s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie, c'étoit une occupation peu brillante, & qui conviendroit mieux à un vieillard accablé d'années, qu'à un jeune & vaillant guerrier comme il étoit, ne dissimuloit pas qu'il croioit avoir été nommé Consul, non pour continuer la guerre, mais pour la finir, ce qu'il ne pouvoit exécuter à moins qu'il ne passât en Afrique, & n'allât porter la terreur des armes Romaines jusqu'aux murs de Carthage. Il ne craignoit pas même de faire connoitre, que, si le Sénat s'opposoit à ce dessein, il agiroit hautement auprès du Peuple pour en obtenir la permission.

Plut. in Fab pag. 188.

Discours de Fabius contre Scipion.

Liv. XXVIII. 40-42.

Les premiers des Sénateurs désaprouvoient ce projet ; mais la plupart n'osoient pas s'expliquer ouvertement, soit qu'ils craignissent le Consul, ou qu'ils cherchassent à lui faire leur cour. Fabius Maximus, se croiant au dessus de ces timides ménagemens, ouvrit le premier l'avis contraire aux desirs de Scipion. Voici le discours que Tite-Live lui met dans la bouche. *Je sai, Messieurs, qu'il y en a plusieurs entre vous*

qui croient que ce que nous mettons aujourdhui en délibération, est une affaire déja décidée, & que c'est perdre le tems que de dire son avis sur le projet de faire passer cette année nos armées en Afrique. Mais je ne voi pas comment on peut avoir cette pensée, puisque ni le Sénat, ni le Peuple n'ont encore autorisé ce dessein : ou, si le Consul compte sur le département de l'Afrique comme lui étant assuré, je ne puis m'empécher de dire que c'est, de sa part, se jouer, non seulement de chaque Sénateur en particulier, mais même de tout le Sénat, que de feindre de le consulter sur une matiére déja conclue & arrétée. AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Je sens bien qu'en m'opposant à cet empressement extraordinaire de passer en Afrique, je m'attirerai infailliblement deux reproches. On dira, en premier lieu, qu'un tel sentiment est l'effet de cette lenteur que l'on prétend m'être naturelle, & que je permets aux jeunes gens d'appeller timidité & engourdissement, pourvû que les personnes sensées avouent, que, si les conseils des autres ont paru d'abord plus spécieux, l'événement a fait voir jusqu'ici que les miens étoient plus solides & plus salutaires. D'un autre côté, l'on m'accusera peutêtre de porter

An. R. 547. Av. J.C. 205.

envie à un Consul plein de mérite, & d'être jaloux de la gloire qu'il acquiert tous les jours, & dont je ne puis souffrir l'accroissement.

Mais s'il ne suffit pas pour me mettre à l'abri d'un soupçon si injurieux de considérer soit ma vie & ma conduite passée, soit les honneurs de la Dictature & de cinq Consulats que j'ai exercés, soit enfin toute la gloire que je me suis acquise tant en guerre qu'en paix, & qui est au point de m'inspirer plutôt le dégout & la satiété, que de laisser place à de nouveaux desirs : mon âge, au moins, devroit bien me justifier de ce reproche. Car enfin s'imaginera-t-on que je puisse être susceptible de jalousie à l'égard d'un jeune homme, qui n'est pas même de l'âge de mon fils ? Pendant ma Dictature, lorsque j'étois dans la force de l'âge, & dans la plus importante & la plus brillante carriére, je n'opposai que la patience & la modération aux insultes de mon Général de la Cavalerie ; & l'on ne me vit point faire de résistance, ni dans le Sénat, ni devant le Peuple, à l'égalité, aussi injurieuse qu'inouie, que l'on vouloit mettre, & que l'on mit en effet entre lui & moi. J'aimai mieux emploier les actions que les paroles, pour obliger celui que

tous les citoiens m'avoient égalé, à me mettre lui-même au dessus de lui. Est-il donc vraisemblable qu'aujourdhui, comblé & rassasié d'honneurs, je cherche à entrer en lice & en dispute avec un jeune homme, qui, tout estimable qu'il est d'ailleurs, ne fait qu'entrer dans la carriére de l'honneur & de la gloire; s'imaginera-t-on que las, comme je le suis, non seulement des affaires, mais de la vie même, je songe à le supplanter, pour obtenir en sa place la commission de porter la guerre en Afrique? Non, non. Il me faut vivre & mourir avec la gloire que j'ai acquise. J'ai arrété le cours des victoires d'Annibal, pour mettre en état la Jeunesse qui devoit venir après moi, d'aller plus loin, & de le vaincre.

Mais vous devez me pardonner, Scipion, si, n'aiant jamais fait plus de cas de l'estime des hommes & de ma propre réputation que de l'utilité publique, je ne préfére pas non plus votre gloire au bien de l'Etat. Quoi qu'après tout, est-il bien vrai que je mette obstacle à votre gloire? Sans doute, si nous n'avions point de guerre ici, ou si nous avions affaire à un ennemi qu'il ne fût pas fort glorieux de vaincre, vous retenir en Italie, même par la vûe du bien public, ce seroit vous

An. R. 547. Av. J.C. 205.

ôter avec la guerre les moiens d'acquerir de l'honneur. Mais Annibal étant actuellement en Italie à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il la tient comme assiégée depuis quatorze ans, aurez-vous lieu d'être mécontent de vous-même, & sera-ce un exploit peu glorieux pour vous, si vous venez à bout, pendant votre Consulat, de chasser de l'Italie un ennemi qui nous y a causé tant de maux & tant de défaites sanglantes; & si vous avez l'honneur de terminer cette seconde guerre de Carthage, comme Lutatius a eu celui de mettre fin à la premiére?

Je m'en raporte à votre propre jugement. Pouvez-vous penser qu'il soit plus honorable pour vous d'avoir ôté l'Espagne aux Carthaginois, qu'il ne le sera de délivrer l'Italie de la guerre qui la désole depuis tant d'années? Annibal n'est point encore dans un état à faire croire que celui qui veut aller faire la guerre ailleurs, évite de l'avoir pour ennemi plutôt par mépris que par crainte. Vous dites que vous ne voulez passer en Afrique que pour l'y attirer, & l'y combattre. Pourquoi user de tant de détours? Pourquoi n'aller pas directement l'attaquer où il est? L'ordre naturel ne demande-t-il pas que vous mettiez votre pays en

ſûreté, avant que d'attaquer celui des ennemis ? que la paix ſoit établie dans l'Italie, avant que de faire paſſer la guerre dans l'Afrique ? & que nous ſoions délivrés nous-mêmes de toute crainte, avant que d'entreprendre de porter la terreur de nos armes chez les ennemis ? AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Si vous pouvez rendre ce double ſervice à la patrie, à la bonne heure : après avoir vaincu ici Annibal, allez attaquer Carthage. Mais ſi l'un de ces deux avantages doit être néceſſairement réſervé à de nouveaux Conſuls, faites réflexion que le premier, outre qu'il eſt beaucoup plus conſidérable & plus glorieux en lui-même, conduit naturellement au ſecond, & en eſt la véritable cauſe ; & en a par conſéquent tout l'honneur.

Je ne parle point de l'impoſſibilité où nous ſommes de trouver des fonds ſuffiſans pour entretenir tout à la fois deux armées en Italie & en Afrique, pour équiper des flotes, & pour fournir les vivres & toutes les autres proviſions néceſſaires aux troupes de terre & de mer. Indépendamment de cet embarras qui n'eſt pas petit, il n'y a perſonne parmi nous qui ne comprenne à quel péril nous expoſe une pareille entrepriſe. Car enfin, ſi Annibal vainqueur feſoit marcher une ſeconde fois

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

ses troupes contre Rome, (j'espére que les dieux détourneront de dessus nos têtes un si grand malheur : mais ce que nous avons déja vû peut encore arriver :) si donc nous nous trouvions dans un danger si pressant, pourrions-nous alors vous appeller de l'Afrique à notre secours, comme nous avons appellé Q. Fulvius de Capoue ?

Mais êtes-vous sûr que la fortune vous sera favorable en Afrique ? La mort funeste de votre pére & de votre oncle défaits & tués avec leurs armées dans l'espace de trente jours après de si glorieux succès, vous montre ce que vous pouvez & ce que vous devez craindre.

Je ne finirois point, si je voulois compter tous les Rois & tous les Généraux, qui, pour être passés témérairement dans le pays de leurs ennemis, ont été entiérement défaits avec les armées qu'ils y avoient conduites. Les Athéniens, cette République si sage & si prudente, laissant la guerre qu'ils avoient dans leur pays, passérent en Sicile avec une flote nombreuse sous la conduite d'un jeune Guerrier, également illustre par sa naissance & par sa valeur. Quelle fut la suite d'une expédition si hardie ? Un seul combat naval abbattit pour jamais la

puissance de cette République, la plus florissante qui fût alors. AN. R. 547. AV. J.C. 205.

J'ai tort de vous raporter des exemples étrangers & si anciens. Cette même Afrique, dont il s'agit maintenant, & le célébre Régulus, sont pour nous une triste mais salutaire leçon, qui doit nous apprendre jusqu'où va l'inconstance de la fortune.

*Croiez-moi, Scipion. Lorsque du haut de vos vaisseaux vous apercevrez cette puissante & belliqueuse contrée, vous avouerez que vos Espagnes n'ont été qu'un jeu en comparaison de l'Afrique. Car enfin, qui ne voit pas la différence infinie qu'il y a entre ces deux expéditions? Après avoir traversé sans aucun danger, sans rencontrer un seul vaisseau ennemi, la mer qui baigne les côtes de l'Italie & de la Gaule, vous abordâtes à * Empories, ville alliée de notre Empire, vous y débarquâtes tranquillement vos troupes, que vous conduisites de là à Tarragone, autre ville alliée, sans trouver sur la route aucun obstacle ni aucun péril, passant toujours par des terres d'amis & d'alliés. Au sortir de cette ville, vous futes reçu dans des pays gardés & occu-*

* Empourias, *ville d'Espagne en Catalogne.*

AN. R. 547. AV. J.C. 205. *pés par nos troupes. Vous rencontrâtes vers les bords de l'Ebre les armées de votre pére & de votre oncle, que leur malheur même, & le desir de venger la mort de leurs Généraux, avoient rendu plus formidables que jamais. Elles avoient à leur tête L. Marcius, choisi à la vérité tumultuairement & par le suffrage des soldats pour les commander, mais à qui il ne manquoit que la naissance & l'avantage d'avoir passé par les premiéres charges, pour pouvoir être mis en paralléle avec les plus grands Capitaines. Vous assiégeâtes Carthagéne fort à votre aise, sans qu'aucune des trois armées Carthaginoises se mît en état de la défendre.*

Toutes ces actions, & celles qui suivirent, dont je ne prétends point diminuer le mérite, ne sont en nulle sorte comparables pour la difficulté aux obstacles & aux dangers qui se rencontreront dans la guerre d'Afrique. Nous n'y avons aucun port où notre flote puisse aborder, aucun pays disposé à nous recevoir, aucune ville qui nous soit alliée, aucun Roi qui nous soit ami, aucun endroit enfin où nous puissions ou camper ou marcher, sans avoir aussitôt les ennemis sur les bras. Pouvez-vous

compter sur Syphax, & sur les Numides? C'est bien assez pour vous de vous y être fié une fois impunément. La témérité n'est pas toujours heureuse: & la fraude ordinairement cherche à s'attirer la confiance dans des choses de peu de conséquence, pour se dédommager ensuite en trompant avec plus d'avantage dans quelque occasion importante & qui en vaille la peine. Votre pére & votre oncle ne furent accablés par les armes des ennemis, qu'après avoir été abandonnés par la trahison des Celtibériens leurs alliés: & vous-même n'avez pas eu tant à craindre de la part d'Asdrubal & de Magon avec qui vous étiez en guerre, que de celle de Mandonius & d'Indibilis avec qui vous aviez fait amitié. Pouvez-vous compter sur la fidélité des Numides, vous qui avez éprouvé la révolte de vos propres soldats.

Il est vraï que Syphax & Masinissa aiment mieux l'empire de l'Afrique pour eux-mêmes, que pour les Carthaginois: mais ils aiment mieux y voir dominer les Carthaginois, que toute autre nation. La jalousie maintenant, & différentes vûes d'intérêt, les animent les uns contre les autres, & les

AN. R. 547. AV. J.C. 205. *divisent, parce qu'ils n'ont rien à craindre du dehors. Montrez-leur les armes des Romains, & des armées étrangéres, ils se réuniront dans le moment, & accourront de toutes parts comme pour éteindre un incendie qui les menace tous également. Vous savez que les Carthaginois ont défendu l'Espagne avec assez d'opiniâtreté, quoiqu'à la fin ils aient succombé. Ils montreront bien un autre zêle & un autre courage, quand il s'agira de défendre les murailles de leur patrie, les temples de leurs dieux, leurs autels & leurs foiers : lorsqu'en allant au combat, ils seront suivis de leurs femmes éplorées, & de leurs petits enfans, qui imploreront leur secours.*

Il y a plus. Ne peut-il pas arriver que les Carthaginois, comptant assez sur la force & la bonté de leurs murailles, sur l'union des peuples d'Afrique, sur la fidélité des Rois leurs alliés, envoient une nouvelle armée d'Afrique en Italie, dès qu'ils nous verront privés de votre secours, & de celui de votre armée. Ne peut-il pas arriver, que sans dégarnir l'Afrique, ils ordonnent à Magon, qui, étant sorti des Iles Baléares avec sa flote, côtoie actuellement la Ligurie, de se joindre

à Annibal? Nous nous trouverons alors dans les mêmes allarmes où nous avons été tout récemment, lorsqu'Asdrubal est passé en Italie ; cet Asdrubal, que vous laissâtes échaper de vos mains en Espagne, vous qui vous faites fort de fermer avec vos troupes toutes les issues, non seulement de Carthage, mais de l'Afrique entiére. Vous me direz que vous l'avez vaincu. Et c'est par cette raison-là même que je suis fâché, autant pour votre honneur que pour l'intérêt de la République, que vous ayiez laissé le chemin de l'Italie ouvert à un Général que vous veniez de battre. An. R. 547. Av. J.C. 205.

Je ne puis vous faire un parti plus avantageux que d'attribuer à votre bonne conduite tous les bons succès que vous avez eus pendant que vous avez commandé nos armées, & de rejetter les disgraces sur l'inconstance de la fortune. Plus vous avez de valeur & d'habileté dans la guerre, plus Rome & toute l'Italie ont d'intérêt de se conserver pour elles-mêmes un si bon défenseur. Vous ne sauriez nier vous-même que le fort de la guerre ne soit où est Annibal, puisque vous déclarez que vous ne passez en Afrique que dans le dessein de l'y attirer. Par conséquent c'est contre lui

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

que vous devez faire la guerre ou dans ce pays-ci, ou dans celui où vous voulez passer. Aurez-vous donc plus d'avantage sur lui en Afrique où vous serez seul avec votre armée, qu'en Italie, où vous serez secondé de votre Collégue & de ses troupes? La victoire encore toute récente des Consuls Claude & Livius ne nous apprend-t-elle pas de quelle importance il est que les deux Consuls agissent de concert? Annibal ne sera-t-il pas plus à craindre lorsqu'il combattra sous les murailles de Carthage, soutenu des forces de toute l'Afrique, que dans un petit coin du Brutium où il est aujourdhui renfermé, & où il attend depuis si lontems de nouveaux renforts? Quel dessein, de mieux aimer combattre dans un lieu où vos forces seront moindres de la moitié, & celles de l'ennemi beaucoup plus grandes, qu'ici où vous aurez deux armées à emploier contre une seule, déja affoiblie par tant de combats, & fatiguée d'une guerre si pénible & si longue?

Voiez quelle différence il y a entre votre conduite & celle de votre pére. Après avoir été nommé Consul, il partit pour aller commander en Espagne: mais aiant appris qu'Annibal passoit

les Alpes pour se rendre en Italie, il revint sur ses pas pour aller le combattre à la descente des Alpes. Et vous, qui voiez Annibal en Italie, vous songez à vous en éloigner, non que vous trouviez cette entreprise utile à la République, mais parce que vous vous imaginez qu'elle vous fera plus d'honneur : comme lorsque vous abandonnâtes votre province & votre armée, sans être autorisé ni par un ordre du Peuple, ni par un Décret du Sénat; & qu'en vous mettant en mer avec deux galéres seulement, vous exposâtes avec votre personne le salut de la République & la majesté du Peuple Romain, qui vous avoit confié le commandement de ses armées.

AN. R. 547.
AV. J.C. 205.

Pour moi, Messieurs, je pense que P. Scipion a été nommé Consul, non pour lui, mais pour nous & pour la République; & que les troupes qu'il commande ont été levées pour défendre Rome & l'Italie, & non afin que nos Consuls, usant d'une autorité despotique comme s'ils étoient des Rois, les transportent par tout où il leur plaira, & les fassent servir à leurs desseins ambitieux.

Fabius, par ce discours qu'il avoit

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

préparé avec ſoin, fit entrer dans ſon ſentiment la plus grande partie des Sénateurs. Les anciens ſur tout étoient entraînés par l'autorité de ce grand homme, & préféroient ſans balancer ſa ſageſſe & ſon expérience conſommée à la valeur impétueuſe d'un jeune Conſul. Scipion étoit trop avancé pour reculer ; & d'ailleurs perſuadé avec raiſon de la beauté & de l'utilité de ſon projet, piqué perſonnellement du peu de ménagement que Fabius avoit gardé avec lui, il n'étoit pas ſans doute diſpoſé à lui ſacrifier ſes lumiéres. Il prit donc la parole à ſon tour, & s'expliqua en ces termes. *Fabius lui-même a bien ſenti, Meſſieurs, & il l'a d'abord reconnu, que ſon avis pouvoit être ſoupçonné de jalouſie. Pour moi, je n'oſerois pas former une telle accuſation contre un ſi grand homme : mais, ſoit faute de s'être bien expliqué, ſoit parce qu'en effet il a la vérité contre lui, il me paroit qu'il ne s'eſt pas tout-à-fait purgé de ce ſoupçon. Car, pour perſuader que ce n'eſt pas l'envie qui le fait agir, il a relevé en termes magnifiques les honneurs par leſquels il a paſſé, & la réputation que ſes exploits lui ont acquiſe ; comme ſi je ne*

Réponſe de Scipion à Fabius.
Liv XXVIII. 43. 44.

devois me mesurer qu'avec des gens du commun, & que, si j'ai à apprébender la jalousie de quelqu'un, ce ne fût pas précisément de la part de celui qui, étant arrivé au comble de la gloire où j'avoue que j'aspire comme lui, seroit fâché que je devinsse un jour son égal. Il a parlé de sa vieillesse, & m'a mis du côté de l'âge au dessous de son fils même; comme si le desir de la gloire se bornoit à cette vie mortelle, & ne portoit pas ses vûes jusques dans la postérité la plus reculée. Je suis persuadé que les grandes ames se comparent, non seulement avec les hommes illustres de leur tems, mais encore avec les héros de tous les siécles. Pour moi, je ne vous dissimulerai pas, Fabius, que j'ai conçu le dessein, non seulement de vous égaler, mais même, si je le puis, (permettez-moi de le dire) de vous surpasser. Aux dieux ne plaise, que ni vous à mon égard, ni moi par raport à ceux qui me suivront, nous craignions que quelque citoien ne nous ressemble. Une telle disposition seroit préjudiciable, non seulement à ceux à qui nous porterions envie, mais encore à toute la République, ou, pour mieux dire, à tout le genre humain.

AN. R. 547.
AV. J.C. 205.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

Fabius a fort exagéré les périls où je m'exposerai si je passe en Afrique; de façon même qu'il a semblé craindre pour moi, aussi bien que pour la République. Mais d'où lui vient tout d'un coup cette inquiétude pour ma vie & pour ma réputation? Après que mon pére & mon oncle eurent été tués, que leurs armées eurent été presque absolument défaites, que les Espagnes étoient perdues, que quatre Généraux Carthaginois à la tête de quatre armées tenoient tout le pays sous leur puissance; lors enfin que dans l'Assemblée où il s'agissoit de nommer un Chef pour aller commander dans cette province, personne, excepté moi, ne se présenta, de sorte que le Peuple Romain fut obligé de me confier à l'âge de vingt-quatre ans le soin d'une guerre si desespérée: pourquoi ne se trouva-t-il alors personne qui représentât la foiblesse de mon âge, les forces des ennemis, les difficultés de la guerre, & la mort encore récente de mon pére & de mon oncle? A-t-on fait aujourdhui en Afrique quelque perte plus sanglante que celle que nous avions faite alors en Espagne? Y a-t-il en Afrique des Généraux plus habiles & des armées plus nombreuses, qu'il n'y

en avoit dans ce tems-là en Espagne? Avois-je alors plus d'expérience & de capacité pour faire la guerre, que je n'en puis avoir à l'heure qu'il est? Les Carthaginois sont-ils des ennemis plus redoutables pour nous dans un pays que dans un autre? An. R. 547. Av. J.C. 205.

Il est bien aisé, après que j'ai défait & mis en fuite quatre armées Carthaginoises; après que j'ai pris un si grand nombre de villes ou par force, ou par composition: après que j'ai domté tant de Princes, tant de Rois, tant de nations féroces & barbares; & que j'ai poussé mes conquêtes jusqu'aux bords de l'Océan; en un mot, après que j'ai réduit toute l'Espagne sous notre pouvoir, de sorte qu'il n'y reste pas la moindre étincelle de guerre: il est, sans doute, bien aisé de rabaisser mes exploits. Il sera aussi facile, lorsque j'aurai vaincu & domté l'Afrique, de diminuer des objets que l'on grossit aujourdhui, & que, par des termes pleins d'emphase & d'exagération, on représente comme des monstres affreux; le tout, pour me retenir en Italie.

Fabius prétend que nous n'avons aucun moien d'aborder en Afrique, que nous n'avons sur les côtes au-

AN. R. 547.
AV. J.C. 205.

cun port qui nous soit ouvert : & en même tems il nous parle de la défaite & de la prison de Régulus, comme si ce Général avoit échoué dès son entrée dans cette province. Et il ne veut pas se souvenir que ce Régulus, tout malheureux qu'il a été dans la suite, trouva pourtant le moien d'entrer dans l'Afrique, que la premiére année il remporta sur les ennemis des avantages très-considérables, & qu'il fut toujours invincible, tant qu'il n'eut affaire qu'aux Carthaginois. C'est donc en vain, Fabius, que vous prétendez m'effraier par son exemple. Quand ce malheur nous seroit arrivé tout récemment, & dans la guerre présente, & non pas dans la premiére guerre il y a plus de quarante ans : pourquoi la défaite & la captivité de Régulus m'empécheroient-elles, en ce cas, de passer en Afrique, après que la défaite & la mort des deux Scipions ne m'ont point empéché de passer en Espagne ? Pourquoi ne me piquerois-je pas de rendre à ma patrie les services que le Lacédémonien Xanthippe a bien pu rendre à Carthage ? Son exemple ne peut servir qu'à augmenter ma confiance, en me montrant qu'un seul homme peut causer de si étonnantes révolutions.

Vous nous citez encore les Athéniens, qui, laissant l'ennemi au milieu de leur pays, passérent témérairement en Sicile. Mais puisque vous avez assez de loisir pour nous conter ces fables Grecques, que ne nous parlez-vous plutôt d'Agathocle Roi de Syracuse, qui, pour délivrer la Sicile des ravages que les troupes Carthaginoises y exerçoient depuis lontems, passa dans cette même Afrique, & porta la guerre dans le sein du même pays d'où elle étoit venue infester la Sicile? AN. R. 547. AV.J.C. 205.

Mais pourquoi chercher dans l'antiquité & chez les étrangers des exemples qui prouvent combien il y a d'avantage à se rendre l'assaillant, à éloigner de son pays le danger, & à le porter dans celui de l'ennemi? Annibal ne nous en fournit-il pas la preuve la plus présente & la plus forte? Il y a bien de la différence entre désoler les terres étrangéres, & voir ravager les siennes. Celui qui attaque a plus de courage, que celui qui se défend. D'ailleurs, les objets inconnus, & qu'on ne considére que dans l'éloignement, paroissent toujours plus redoutables. Pour bien juger de ce que l'on doit espérer ou craindre de son ennemi, il faut entrer sur ses

AN. R. 547. AV. J.C. 205. *terres, & le voir de près. Annibal n'avoit jamais espéré de faire soulever contre les Romains dans l'Italie tous les peuples qui prirent son parti après la bataille de Cannes. Combien les Carthaginois trouveront-ils moins de zêle & d'attachement dans les peuples d'Afrique, eux qui ne sont pas moins infidéles à l'égard de leurs Alliés, que durs & cruels à l'égard de leurs sujets?*

Il y a d'ailleurs une grande différence entre Rome & Carthage. Abandonnés de nos Alliés, nous nous sommes soutenus par nos propres forces, & par la valeur des soldats Romains; au lieu que les Carthaginois n'emploient que des troupes mercénaires, des Africains & des Numides, nations les plus inconstantes & les plus perfides de l'univers.

Pourvû qu'on ne m'arréte point ici, vous apprendrez dans un même tems, & mon arrivée en Afrique, & la désolation de tout le pays, & la retraite précipitée d'Annibal, & le siége de Carthage. Attendez-vous à recevoir d'Afrique des nouvelles & plus agréables & plus fréquentes que vous n'en receviez d'Espagne. Je n'ai pas conçu ces espérances au hazard. Elles sont fondées sur la fortune du Peuple Romain,

main, ſur la protection que nous avons lieu d'attendre des dieux témoins & vengeurs de la rupture du Traité par les Carthaginois, & ſur l'alliance des Rois Syphax & Maſiniſſa, à l'amitie deſquels je me fierai de façon, que je me tiendrai bien en garde contre leur inconſtance. AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Les circonſtances des tems & des lieux me découvriront bien des avantages, que je ne puis apercevoir de ſi loin: & il eſt d'un homme ſage & d'un habile Général, de ſaiſir les occaſions favorables qui ſe préſentent, & de tourner les hazards à ſon profit par ſa bonne conduite.

J'aurai Annibal pour antagoniſte, comme vous le ſouhaitez, Fabius: mais je l'entraînerai dans ſa patrie, plutôt qu'il ne me retienne dans la mienne. Je le forcerai de combattre dans ſon propre pays; & Carthage ſera le prix du vainqueur, plutôt que quelques forts à demi ruinés du Brutium.

Vous dites que Rome & l'Italie ſeront en danger, pendant que je ferai ce trajet, que je débarquerai mes troupes en Afrique, & que je m'avancerai vers Carthage. Mais prenez garde, Fabius, que ce ne ſoit faire affront & injuſtice

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

à mon illuſtre Collégue, de croire qu'il n'eſt pas capable de défendre ſa patrie contre Annibal affoibli & preſque abbattu comme il eſt aujourdhui, tandis que vous avez bien pu arrêter le cours rapide de ſes progrès dans le tems qu'il avoit encore toutes ſes forces, & que, fier de trois victoires conſécutives, il marchoit la tête levée dans toutes les parties de l'Italie comme dans un pays de conquête.

Après tout, quand le deſſein que je propoſe ne ſeroit pas le plus propre à terminer promtement cette guerre, il ſeroit cependant de notre honneur de faire connoitre aux Rois & aux peuples étrangers, que nous avons aſſez de courage, non ſeulement pour défendre l'Italie, mais encore pour aller attaquer l'Afrique. Il ſeroit honteux pour le Peuple Romain qu'on publiât qu'aucun de ſes Généraux n'oſe former un projet pareil à celui d'Annibal, & que l'Afrique aiant été tant de fois attaquée & ravagée par nos flotes & par nos armées pendant la premiére guerre, qui n'avoit pour objet que la Sicile; aujourdhui, qu'il s'agit du ſalut de l'Italie, elle jouit d'une parfaite tranquillité. Il eſt tems que l'Italie ſe repoſe, après avoir eſſuié tant

de ravages & d'incendies. Il eſt tems An. R. 547.
que l'Afrique éprouve à ſon tour les Av. J.C. 205.
fléaux que la guerre entraîne après elle. Plutôt que Rome, du haut de ſes murailles, voie une ſeconde fois l'armée ennemie campée à ſes portes ; feſons voir aux Carthaginois, de deſſus leurs rempars, les Légions Romaines, menaçant leur patrie d'une ruine prochaine. Que l'Afrique ſoit deſormais le théatre de la guerre. Rendons-lui tous les maux qu'elle nous a faits : la terreur, la fuite, le ravage des campagnes, la déſertion des Alliés, & toutes les autres calamités que nous avons éprouvées pendant quatorze ans.

Voila ce que j'avois à dire des affaires de la République, & du projet de la campagne prochaine. Je craindrois de vous ennuier par des diſcours inutiles & déplacés, ſi, à l'exemple de Fabius qui s'eſt appliqué à rabaiſſer les ſuccès que j'ai eus dans l'Eſpagne, j'entreprenois d'élever ma réputation ſur les ruines de la ſienne. Je n'en ferai rien, Meſſieurs, & tout jeune que je ſuis, j'aurai encore l'honneur de l'emporter ſur un homme de ſon âge par ma modération & ma retenue. Vous avez pu remarquer dans toute ma conduite que, ſans cher-

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

cher à me faire valoir, je me suis toujours contenté de l'estime que je vous aurois donné lieu de concevoir de moi par mes actions, plutôt que par mes paroles.

Réflexion sur le discours de Fabius.

Voila une dispute bien vive & une espéce de procès entre deux grands hommes, qui ont plaidé chacun leur cause avec beaucoup d'éloquence. J'en laisse aux Lecteurs le jugement définitif. Tite-Live ne s'explique point sur le motif secret qui animoit ici Fabius: mais il lui met dans la bouche un discours qui le fait assez connoitre. Il ne seroit point étonnant, (& c'est ainsi qu'en juge Plutarque) que du caractére dont étoit ce sage Temporiseur, il eût improuvé une entreprise aussi hazardeuse que paroissoit celle de transporter la guerre en Afrique, & qu'il eût mis dans tout leur jour les dangereuses conséquences qu'il croioit y voir. Mais cette application à rabaisser en tout les heureux succès de Scipion, à diminuer la gloire de ses plus belles actions, à relever avec une malignité affectée ses prétendues fautes, ressemble beaucoup au langage de la jalousie & de l'envie. L'acharnement que nous verrons bientôt qu'il fera paroitre en toute occasion pour

traverser l'entreprise de Scipion, semble manifester les sentimens de son cœur. Fabius étoit un grand homme certainement, mais il étoit homme. Nous avons admiré sa modération & sa patience dans la dispute qu'il eut avec Minucius. Il étoit alors soutenu par le sentiment & la conviction intérieure de sa supériorité de mérite au dessus de son rival. Mais ici, la vûe d'un mérite naissant qu'il ne peut se dissimuler, & dont l'éclat, qui ira toujours en croissant, peut obscurcir la réputation qu'une longue suite d'années & de services lui a acquise, lui donne une inquiétude dont il n'est pas le maître, & le tire de cette assiette tranquille où le tenoit la possession d'une gloire que personne ne lui avoit encore disputée.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

Scipion, après quelque doute, s'en raporte au Sénat, qui lui permet de passer en Afrique. *Liv.* XXVIII. 45.

Quoi qu'il en soit, le Sénat ne fut pas content du discours de Scipion, parce que le bruit s'étoit répandu, que s'il n'obtenoit pas de cette compagnie la permission de passer en Afrique, il la demanderoit au Peuple. C'est pourquoi Q. Fulvius, qui avoit été quatre fois Consul, & Censeur, somma le Consul de déclarer en présence des Sénateurs, s'il s'en raporteroit à eux

de la diſtribution des départemens ; ou s'il porteroit l'affaire devant le Peuple. Et comme il répondit qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus avantageux à la République : *Si je vous ai interrogé*, répliqua ſur le champ Fulvius, *ce n'eſt pas que je ne ſûſſe déja par avance quelle ſeroit votre réponſe, & ce que vous aviez deſſein de faire. Car vous faites aſſez ſentir vous-même que vous ne vous êtes préſenté au Sénat que pour le ſonder, & non pour le conſulter ; & que ſi nous ne vous accordons pas ſur le champ le département que vous deſirez, vous avez une requête toute prête à préſenter au Peuple. Ainſi, Tribuns, je vous prie de me ſeconder dans le refus que je fais de dire mon avis uniquement par cette raiſon, que, quand même il ſeroit ſuivi de tous, le Conſul ne voudroit pas s'y conformer.* Il s'éleva là deſſus une diſpute, Scipion prétendant que les Tribuns n'étoient pas en droit d'autoriſer un Sénateur à refuſer de dire ſon avis lorſqu'il eſt interrogé par le Conſul. Mais les Tribuns, ſans avoir égard à ſes repréſentations, donnérent leur décret en ces termes : *Si le Conſul s'en raporte au Sénat pour la diſtribution des départemens, nous voulons qu'on s'en*

tienne à ce qui aura été décidé, & ne permettons pas que l'affaire soit portée devant le peuple. S'il ne s'en raporte pas au Sénat, nous sommes prêts à secourir ceux qui refuseront de s'expliquer sur cet article. Le Consul demanda un jour pour en conférer avec son Collégue. AN. R. 547. AV. J.C. 203.

Le lendemain, Scipion déclara qu'il se soumettoit au jugement du Sénat. En conséquence, le Sénat fit le département des provinces entre les deux Consuls sans les tirer au sort, parce que la dignité de Grand Pontife ne permettoit pas à Licinius Crassus de sortir de l'Italie. On décerna à Scipion la Sicile, avec les trente galéres que C. Servilius avoit commandées l'année précédente; & on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeoit que le bien de la République le demandât. Licinius fut chargé de faire la guerre contre Annibal dans le Brutium, avec l'armée de l'un des deux Consuls de l'année précédente à son choix. On régla aussi les autres départemens. Ensuite on célébra les Jeux que Scipion avoit fait vœu de donner. Le concours du peuple fut grand, & il assista à ces Jeux avec une grande satisfaction. On envoia à Delphes des présens, pour

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

faire part à Apollon du butin qu'on avoit pris ſur Aſdrubal.

Fabius traverſe, autant qu'il peut, l'entrepriſe de Scipion.
Liv. XXVIII. 45.
Plut. in Fab. pag. 188. 189.

Fabius n'aiant pu réuſſir à empécher qu'on ne permît à Scipion de paſſer en Afrique s'il le jugeoit à propos, emploia tout ſon crédit à le traverſer dans l'exécution de ce projet. La permiſſion de faire de nouvelles levées aiant été refuſée à Scipion par les intrigues ſecrettes de ſon adverſaire, il ſe réduiſit à demander qu'il lui fût permis au moins d'emmener avec lui tous les ſoldats volontaires qu'il pourroit attirer dans ſon armée. Fabius s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Il alloit criant dans les Aſſemblées ſoit du Sénat ſoit du Peuple, » qu'il » ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir » Annibal, s'il n'emmenoit auſſi tou- » tes les forces qui leur reſtoient en » Italie, repaiſſant la jeuneſſe de vai- » nes eſpérances, & leur perſuadant » d'abandonner leurs péres, leurs » femmes, leurs enfans, & leur ville, » aux portes de laquelle il voioit un » puiſſant ennemi, juſques-là toujours » invincible. « Malgré ſes vives clameurs, Scipion obtint ce qu'il demandoit, & ſept mille volontaires ſe joignirent à lui.

Fabius avoit empéché qu'on ne lui assignât les fonds nécessaires pour son armement. Scipion, pour ne pas rebuter le Sénat, n'insista pas beaucoup sur cet article. Il se contenta de demander qu'il lui fût permis de recevoir des Alliés les différens secours qu'ils voudroient bien lui fournir pour construire de nouvelles galéres : ce qu'on ne put lui refuser. On voit ici combien il est important à un Général de se faire aimer des peuples. Il s'agissoit de mettre sur pié vingt galéres à cinq rangs de rames, & dix à quatre. Le zêle des Alliés fut si grand, que se piquant à l'envi de secourir le Consul promtement & chacun selon ses facultés, quarante-cinq jours après que le bois eut été tiré des forêts, les vaisseaux furent mis en mer tout équipés & tout armés.

AN. R. 547. Av. J.C. 205.

Zêle merveilleux des Alliés.

Tout étant prét, Scipion partit pour la Sicile, & Licinius pour le pays des Brutiens. Entre les deux armées qu'il y trouva, il choisit celle qui avoit servi sous les ordres du Consul L. Véturius. Métellus garda le commandement de l'autre. Les Préteurs partirent aussi pour se rendre dans leurs départemens.

Scipion part pour se rendre en Sicile, & son Collégue dans le Brutium. *Liv.* XXVIII. 46.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

Comme on manquoit de l'argent nécessaire pour la continuation de la guerre, on ordonna aux Questeurs de vendre une partie du territoire de Capoue, qui avoit été confisqué au profit de la République. Le Préteur de la ville eut ordre de veiller à ce que les Campaniens n'habitassent point ailleurs qu'aux lieux qui leur avoient été assignés pour demeures, & de punir les contrevenans.

Magon aborde en Italie, & s'empare de Génes.
Liv. ibid.

Pendant cette même campagne, Magon fils d'Amilcar sortit de Minorque, où il étoit resté pendant l'hiver, & conduisit en Italie douze mille hommes de pié, & environ deux mille Cavaliers, toute jeunesse choisie, qu'il avoit embarquée sur trente galéres accompagnées d'un grand nombre de vaisseaux de charge. Et comme il n'y avoit point de troupes pour garder les côtes, il s'empara d'abord de la ville de Génes; & de là, cherchant à exciter quelque soulévement, il profita de l'occasion d'une guerre entre deux peuples de la Ligurie, pour faire alliance avec l'un des deux contre l'autre, & entrer ainsi en action. Mais il fut obligé de diminuer considérablement ses forces de mer; & aiant

laissé son butin à Savone avec dix vaisseaux pour le garder, il envoia le reste de sa flote à Carthage, pour défendre la côte maritime contre les entreprises de Scipion, qu'on disoit devoir incessamment passer en Afrique. L'armée de Magon croissoit de jour en jour, les Gaulois, que le bruit de son nom avoit attirés, venant se joindre à lui. AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Ces nouvelles allarmérent fort les Sénateurs. Ils ordonnérent sur le champ au Proconsul M. Livius de conduire à Rimini l'armée qu'il commandoit en Etrurie; & au Préteur Cn. Servilius, de faire sortir de Rome, s'il croioit que le bien de la République le demandât, les Légions de la ville. Il en donna le commandement à M. Valérius, qui les mena à Arretium.

Dans le même tems, Cn. Octavius prit autour de la Sardaigne, dont il étoit Préteur, environ quatre-vingts barques Carthaginoises, chargées du blé qu'on envoioit à Annibal.

Il ne se passa rien cette année dans le Brutium, qui mérite d'être raporté. Des maladies contagieuses désolérent également les troupes des Romains, & celles des Carthaginois; &, pour

An. R. 547. Av. J.C. 205. surcroit de malheur, ces derniéres eurent beaucoup à souffrir de la famine. Annibal passa toute la campagne auprès du temple de Junon Lacinie, où il éleva un autel, dont il fit la dédicace, & sur lequel il fit graver en caractéres Grecs & Puniques, & en termes magnifiques, un ample dénombrement de ses exploits guerriers.

§. III.

Scipion arme trois cens Cavaliers Romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens. Il choisit dans les Légions les plus anciens soldats, & les plus expérimentés. Il prend toutes les mesures pour son grand dessein. Il régle quelques affaires de Sicile. Indibilis renouvelle la guerre en Espagne. Bataille, dans laquelle Indibilis est tué, & son armée défaite. Mandonius & les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains. Lélius ravage l'Afrique avec sa flote. Allarme de Carthage. Mesures que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense. Masinissa vient trouver Lélius, & se plaint de la lenteur de Scipion. Lélius retourne en Sicile. Magon reçoit les convois

de Carthage. Locres reprise sur les Carthaginois. Avarice & cruauté de Pleminius & des Romains dans la ville de Locres. Combat dans cette ville entre les Romains mêmes. Pleminius traité cruellement par deux Tribuns. Scipion donne gain de cause à Pleminius. Celui-ci fait mourir les Tribuns avec une cruauté inouie. Maladie répandue dans l'armée du Consul Licinius. La Mére des dieux, appellée la Mére Idée, est apportée de Pessinonte à Rome. Scipion Nasica est déclaré le plus homme de bien de toute la République. Arrêt du Sénat contre les douze Colonies qui avoient refusé de paier leur contingent. On ordonne le paiement des sommes prétées à la République par les particuliers. Députés de Locres envoiés à Rome. Plainte douloureuse des Locriens contre Pleminius. Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur. Le Sénat nomme des Commissaires pour examiner l'affaire de Pleminius, & les plaintes formées contre Scipion. Les Commissaires partent pour Locres. Pleminius est condanné, & envoié à Rome. Les Commissaires arrivent à Syracuse

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Scipion est pleinement justifié. Retour des Commissaires à Rome. Mort de Pleminius. Scipion comblé de louanges dans le Sénat. Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

P. CORNELIUS SCIPIO.
P. LICINIUS CRASSUS.

Scipion arme trois cens Cavaliers Romains aux dépens de pareil nombre de Siciliens.

Liv. XXIX. 1.

SCIPION ne fut pas plutôt arrivé en Sicile, qu'il forma diverses Compagnies des Volontaires qui l'y avoient suivi. Mais il en reserva trois cens des plus beaux hommes, des plus jeunes, des plus vigoureux, qu'il tenoit auprès de sa personne sans armes. Ils ne pouvoient deviner ce que vouloit dire cette distinction, ni à quoi on les destinoit. Cependant il choisit parmi les Siciliens les plus considérables par leur naissance & par leur fortune trois cens Cavaliers pour passer avec lui en Afrique, & leur indiqua un jour où ils devoient s'assembler, & paroitre devant lui montés & équipés comme il le leur avoit ordonné. Cette guerre, qui alloit les arracher du sein de leur patrie, & les exposer, tant par mer que par terre, à des travaux & à des périls auxquels ils n'étoient point accoutumés, leur causoit une inquiétu-

de mortelle, aussi bien qu'à leurs parens. Au jour marqué ils se présentérent devant Scipion avec leurs armes & leurs chevaux. *J'apprens*, leur dit alors ce Général, *qu'il y en a parmi vous qui se font une peine de m'accompagner en Afrique. Ceux qui sont dans ces sentimens me feront plaisir de me le déclarer dès à présent. Ils peuvent compter que je ne leur en saurai point du tout mauvais gré, aimant beaucoup mieux qu'ils s'expliquent ici, que d'attendre à se plaindre quand nous serons sur les lieux, où ils ne seroient que des soldats inutiles à la République.* Il s'en trouva d'abord un plus hardi que les autres, qui ne fit point de difficulté d'avouer à Scipion, qu'il resteroit en Sicile si l'on lui en laissoit la liberté. *Jeune homme*, dit alors Scipion, *puisque vous me dites si ingénuement votre pensée, je vas vous fournir un soldat qui prendra votre place, & à qui vous livrerez vos armes, votre cheval, & tout votre équipage de guerre. Emmenez-le sur le champ dans votre maison, & aiez soin qu'on lui fasse faire l'exercice de façon qu'il apprenne à manier un cheval, & à se servir de ses armes.* Le jeune Sicilien aiant accepté cette condition avec joie, Scipion lui mit entre les

AN. R. 547.
AV. J.C. 205.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

mains un des trois cens à qui il n'avoit point encore donné d'armes. Tous les autres, voiant leur camarade dégagé ſans avoir déplu au Général, s'excuſérent comme avoit fait le premier, & cédérent leur place à celui qui leur fut préſenté. Ainſi trois cens Cavaliers Romains furent équipés aux dépens des trois cens Siciliens, ſans qu'il en coutât rien à la République. Les Siciliens ſe chargérent de les faire inſtruire & exercer; & l'on dit qu'ils devinrent un excellent corps de Cavalerie, & rendirent de grands ſervices à la République en pluſieurs combats.

Il choiſit dans les Légions les plus anciens ſoldats & les plus expéri-

Feſant enſuite la revûe des Légions, il choiſit par préférence les plus anciens ſoldats, ſurtout ceux qui avoient ſervi ſous M. Marcellus, parce qu'il les croioit les mieux diſciplinés & les plus propres aux ſiéges des villes, par la longue expérience qu'ils en avoient faite à celui de Syracuſe, qui avoit duré ſi lontems. Car Scipion ne ſe propoſoit rien moins dès lors que d'attaquer & de ruiner Carthage.

Il prend toutes les meſures néceſſaires pour ſon grand deſſein.

L'hiver approchant, il diſtribua ſon armée dans les villes, ordonna aux différens peuples de Sicile de lui fournir du blé, pour épargner celui qu'il avoit

amené d'Italie; fit radouber les anciens navires, & les envoia sous la conduite de C. Lélius piller les côtes d'Afrique, tira les nouveaux à bord auprès de Palerme, parce qu'aiant été fabriqués à la hâte de bois encore verds, il étoit à propos qu'ils demeurassent à sec pendant l'hiver.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

Il régle quelques affaires de Sicile.

Aiant pris toutes les mesures nécessaires pour se mettre en état de bien commencer la campagne prochaine, il vint à Syracuse, qui n'étoit pas encore bien remise des rudes secousses qu'elle avoit essuiées pendant la guerre. Les habitans étant venus le prier de leur faire rendre les effets que quelques Italiens leur avoient enlevés pendant la guerre, & qu'ils retenoient avec la même violence depuis même que le Sénat en avoit ordonné la restitution, il se crut principalement obligé à faire observer la foi publique. C'est pourquoi, premiérement par un Edit, puis par des jugemens rendus contre ceux qui s'opiniâtroient à garder leur proie, il remit les Syracusains en possession de leurs biens. Cet acte de justice fit un sensible plaisir, non seulement à ceux qui en profitérent, mais encore à tous les autres peuples de Sicile, qui, par

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

reconnoissance, firent de plus grands efforts pour aider Scipion dans cette guerre. C'est cette bonté & cette justice des Généraux & des Gouverneurs de province qui fesoient aimer le gouvernement Romain.

Indibilis renouvelle la guerre en Espagne.
Liv. XXIX. 2.
App. 276.

Pendant cette même campagne, il s'éleva une guerre dangereuse en Espagne, excitée par Indibilis Prince des Illergétes, qui n'avoit d'autre raison de remuer que l'estime unique qu'il avoit pour Scipion, qui alloit jusqu'à lui inspirer du mépris pour tous les autres Capitaines de la République. Il se persuadoit » que c'étoit le seul Général qui » restoit aux Romains, tous les autres » aiant été tués par Annibal. Que c'é» toit pour cela même, qu'après la dé» faite des deux Scipions en Espagne, » ils n'avoient trouvé que lui qu'ils pus» sent envoier en leur place; & qu'en» suite, se voiant extrêmement pressés » dans l'Italie, ils avoient été obligés » de le rappeller pour l'opposer à Anni» bal. Qu'outre que ceux qui com» mandoient actuellement en Espagne » n'étoient Capitaines que de nom, on » en avoit encore retiré toutes les vieil» les troupes. Que les soldats que l'on » y avoit laissés, n'étoient que des ap-

» prentifs qui s'allarmoient à la vûe du » moindre péril. Que jamais on ne » trouveroit une occafion fi favorable » de délivrer l'Efpagne du joug des Ro- » mains. Que les Efpagnols avoient été » jufques-là efclaves, ou des Cartha- » ginois, ou des Romains, & quelque- » fois des deux nations enfemble. » Que les Carthaginois avoient été » chaffés du pays par les Romains : que » fi les Efpagnols vouloient s'unir & » agir de concert, il leur feroit aifé » d'en chaffer auffi les Romains, & de » reprendre les mœurs, les loix, & la » façon de vivre de leurs péres, en fe » délivrant pour jamais de toute domi- » nation étrangére. « Par de pareils difcours, il fouleva, non-feulement fes vaffaux, mais encore les Aufetans, & les autres peuples circonvoifins. Il af- fembla en très-peu de jours trente mil- le hommes de pié, & quatre mille Ca- valiers dans le pays des Sédétans, où il leur avoit ordonné de fe rendre.

D'un autre côté, L. Lentulus & L. Manlius Acidinus, qui commandoient pour les Romains, ne crurent pas de- voir négliger ces premiers mouvemens, qui pouvoient avoir des fuites impor- tantes. Aiant joint leurs forces, ils en-

An. R. 547. Av. J.C. 205.

trérent dans le pays des Ausetans, & le traversant, sans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fussent informés de leur révolte, ils arrivérent jusqu'à la vûe des ennemis, dont ils n'étoient éloignés que de trois milles. Ils tentérent d'abord les voies de la négociation, pour les engager à rentrer dans le devoir, & à mettre bas les armes. Mais, les Espagnols, pour toute réponse, aiant envoié leur Cavalerie contre les fourageurs des Romains, celle des Romains vint au secours : ce qui occasionna un combat de Cavalerie, où il ne se passa pourtant rien de mémorable de part ni d'autre.

Bataille, dans laquelle Indibilis est tué, & son armée défaite. *Liv.* XXIX. 3.

Le lendemain il se donna une bataille dans toutes les formes. Des deux côtés on combattit avec beaucoup de courage. La victoire fut lontems douteuse, jusqu'à ce que le Roi (Indibilis) aiant été d'abord percé de plusieurs coups, puis renversé mort d'un coup de javeline, ceux qui combattoient autour de lui prirent la fuite, & entraînérent après eux le reste de l'armée. Les Romains les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage. Il y eut ce jour-là treize mille Espagnols de tués, & huit cens de pris. Les Romains ne perdirent guére plus de deux cens hommes, tant citoiens qu'alliés.

Les Espagnols qui étoient restés se dispersérent premiérement dans les campagnes, puis se retirérent chacun dans leurs villes. Ils furent ensuite convoqués par Mandonius pour tenir une Assemblée : dans laquelle, las de la guerre, ils se plaignirent amérement de ceux qui les avoient engagés à la renouveller, & furent d'avis qu'on envoiât des Ambassadeurs aux Romains, pour leur livrer leurs armes, & se remettre sous leur puissance. Lorsque ces Députés furent arrivés dans le camp des Romains, après avoir rejetté la révolte sur Indibilis & les autres Grands, dont la plupart avoient été tués dans le combat, ils se soumirent eux & toute leur nation aux vainqueurs. Les Généraux Romains leur répondirent, qu'ils n'accepteroient leurs offres qu'à condition qu'on leur livreroit Mandonius & les autres auteurs de la révolte : qu'autrement ils alloient faire entrer leurs armées dans le pays des Illergétes, des Ausetans, & des autres peuples rebelles.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

Les Députés aiant raporté cette réponse dans l'Assemblée, Mandonius & les autres Chefs furent arrétés sur le champ, & livrés aux Romains. On ren-

Mandonius & les autres auteurs de la révolte sont livrés aux Romains.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

dit la paix aux Espagnols, mais on leur doubla les impôts pour cette année; on leur demanda du blé pour six mois, des casaques & des toges pour l'armée; & il y eut trente peuples qui furent obligés de donner des otages. Le soulévement de l'Espagne aiant été ainsi appaisé en très-peu de tems & sans beaucoup d'efforts, toutes les forces de la République furent tournées contre l'Afrique.

Lélius ravage l'Afrique avec sa flote. *Liv.* XXIX. 4.

C. LELIUS s'étant approché d'Hippone pendant la nuit, fit sortir, dès le point du jour, les soldats de la flote, & les mena piller la campagne. Comme ils ne trouvérent aucune résistance de la part des habitans aussi tranquilles que dans un tems de paix, ils y firent un horrible dégât. La nouvelle qui en fut portée à Carthage, remplit la ville d'effroi & de consternation. On publioit que la flote des Romains, commandée par Scipion, étoit arrivée: car on savoit que ce Général étoit déja passé en Sicile. Comme, dans ce premier abord, ils n'avoient pu reconnoitre exactement le nombre ni des vaisseaux dont la flote ennemie étoit composée, ni des soldats qui ravageoient le pays, la crainte, toujours ingénieuse à aug-

Allarme de Carthage.

menter le mal, leur grossissoit le danger. AN. R. 547. AV. J.C. 205.
Ils se livrérent donc d'abord à la fraieur & à une espéce de désespoir, puis à des réflexions tristes & accablantes, en considérant » que la fortune avoit telle-» ment changé de face à leur égard, » qu'après avoir eu leur armée victo-» rieuse campée aux portes de Rome, » après avoir défait tant d'armées des » ennemis, & soumis tous les peuples » de l'Italie de gré ou de force, ils » étoient eux-mêmes à la veille de voir, » par un revers des plus funestes, l'A-» frique ravagée, & Carthage assiégée » par les Romains, avec cette différen-» ce, qu'ils avoient beaucoup moins » de ressources que les Romains pour » soutenir de pareilles calamités. Que » le peuple de Rome & le pays Latin » leur fournissoit une Jeunesse qui sem-» bloit renaître de ses propres ruines, » & se multiplier en quelque sorte après » leurs plus grandes défaites. Que » pour eux, ni Carthage, ni la cam-» pagne, ne pouvoient leur donner des » soldats : qu'ils n'emploioient que des » troupes mercénaires tirées d'Afrique, » toujours prêtes, sur la moindre lueur » d'un gain plus grand, à changer de » maîtres, & à manquer de fidélité.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

» Que de deux Rois qu'ils avoient eus » pour alliés, Syphax n'avoit plus le » même attachement pour eux, depuis » que Scipion s'étoit abouché avec lui; » & que Masinissa les avoit ouvertement » abandonnés, & étoit devenu leur plus » grand ennemi. Qu'il ne leur restoit » plus d'espérance, ni de ressource. » Que d'ailleurs Magon n'avoit point » réussi à soulever les peuples de la » Gaule contre les Romains, & n'avoit » pu encore se joindre à Annibal. Qu'en- » fin la réputation d'Annibal lui-même » diminuoit de jour à autre, aussi bien » que ses forces.

Mesures que prennent les Carthaginois pour se mettre en état de défense.

La même terreur, qui, sur la premiére nouvelle de l'arrivée de la flote Romaine, avoit comme assoupi & abbattu leur courage, les réveilla ensuite, & ils commencérent à délibérer sur les moiens de se délivrer du péril qui les menaçoit. Il fut résolu qu'on feroit promtement des levées, tant dans la ville que dans les campagnes; qu'on envoieroit des Officiers en différens endroits de l'Afrique, pour en tirer des troupes auxiliaires; qu'on fortifieroit la ville, qu'on y feroit entrer des vivres & des armes tant offensives que défensives, & qu'on équiperoit une flote pour

pour l'envoier à Hippone contre celle des Romains. AN. R. 547. AV. J. C. 205.

Dans le tems qu'ils s'occupoient de ces préparatifs, ils apprirent enfin que c'étoit Lélius, & non pas Scipion, qui étoit arrivé; & qu'il n'avoit amené de troupes que ce qu'il en faloit pour faire des courses dans la campagne, mais que le fort de la guerre étoit encore dans la Sicile. Cette nouvelle leur donna le tems de respirer : ce qui n'empécha pas qu'ils n'envoiassent sur le champ des Ambassadeurs à Syphax & aux autres Rois du pays, pour les faire souvenir de l'alliance qui les unissoit avec les Carthaginois. Ils en dépéchérent aussi vers le Roi Philippe, avec ordre de lui offrir deux cens talens d'argent, (deux cens mille écus) pour l'engager à passer en Sicile, ou dans l'Italie. Ils en firent partir aussi pour l'Italie, par lesquels ils recommandoient à leurs Généraux d'emploier, pour y retenir Scipion, tout ce qui seroit capable de jetter la terreur dans l'esprit des Romains. Pour ce qui est de Magon, avec des Députés, on lui envoia encore vingt-cinq vaisseaux de guerre, six mille hommes de pié, huit cens chevaux, sept éléphans, & des sommes

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

d'argent très-considérables, qu'il devoit emploier à lever des troupes auxiliaires, avec lesquelles il fût en état de s'approcher de Rome, & de se joindre à Annibal. Telles étoient les mesures que prenoient les Carthaginois pour se mettre en sûreté contre les desseins des ennemis.

Masinissa vient trouver Lélius, & se plaint de la lenteur de Scipion.

Cependant Lélius fesoit un butin immense dans le pays qu'il avoit trouvé sans défense & sans troupes, lorsque Masinissa, qui avoit appris l'arrivée d'une flote Romaine, le vint trouver avec un petit nombre de Cavaliers. Il se plaignit à lui de la lenteur de Scipion, en lui représentant, » Qu'il auroit déja » dû être passé en Afrique avec son armée, pendant que les Carthaginois » étoient consternés, & que Syphax » étoit occupé à faire la guerre contre » lui (Masinissa.) Que ce Prince étoit » actuellement embarrassé & flotant entre l'alliance Romaine, & celle des » Carthaginois. Mais que si on lui donnoit le tems de mettre ordre à ses affaires, il ne tiendroit aux Romains » aucune des paroles qu'il leur avoit » données. Qu'il fit donc à Scipion toutes les instances possibles pour l'engager à se rendre au plutôt en Afri-

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

» que. Que pour lui, quoiqu'il eût été » obligé d'abandonner ses Etats, il ne » laisseroit pas de se joindre aux Ro- » mains avec un secours considérable » d'Infanterie & de Cavalerie. Au reste » il exhortoit Lélius à s'éloigner de » l'Afrique, ajoutant qu'il y avoit gran- » de apparence que la flote des ennemis » étoit partie de Carthage, & qu'il ne » lui conseilloit pas de la combattre en » l'absence de Scipion. « Après cet entretien, Masinissa prit congé de Lélius; & celui-ci, dès le lendemain, partit avec ses vaisseaux chargés de butin, & retourna en Sicile, où il fit part à Scipion des avis que Masinissa lui avoit donnés.

Lélius retourne en Sicile.

A peu près dans le même tems, les vaisseaux qu'on avoit envoiés de Carthage à Magon, arrivérent en Italie près de Génes. Magon, en conséquence des ordres qu'il reçut, fit le plus de levées qu'il lui fut possible. Les Gaulois n'osoient pas lui fournir ouvertement des troupes, parce que l'armée des Romains étoit actuellement sur leurs terres, ou dans le voisinage. M. Livius fit passer d'Etrurie en Gaule l'armée qu'il commandoit, & se joignit à Sp. Lucretius, dans le dessein ou d'aller au de-

Magon reçoit les convois de Carthage.

Liv. XXIX. 5.

An. R. 547. Av. J.C. 205. vant de Magon, en cas qu'il sortît de la Ligurie pour s'approcher de Rome ; ou, si le Carthaginois demeuroit en repos dans un coin des Alpes, de rester dans le pays aux environs de Rimini, pour couvrir de là l'Italie.

Quand Lélius fut retourné en Sicile, Scipion, animé par les remontrances de Masinissa, n'avoit pas moins d'impatience de passer en Afrique, que les soldats en avoient de l'y suivre lorsqu'ils voioient tirer des vaisseaux le butin immense que Lélius y avoit fait. Mais ce grand projet fut encore retardé par une entreprise moins importante, dont l'occasion se présenta à la traverse. Il s'agissoit de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulévement général de l'Italie, avoit aussi quitté les Romains pour suivre le parti des Carthaginois.

Locres reprise sur les Carthaginois. *Liv.* XXIX. 6-8.

Sur un avis que Scipion reçut à Syracuse d'une intelligence secrettement ménagée pour remettre Locres sous le pouvoir des Romains, il y fit conduire trois mille soldats de ceux qui étoient à Rhége ; & chargea le Propréteur Q. Pléminius de cette entreprise. Lui-même s'avança à Messine, pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles de tout ce qui se passeroit. Les trois

mille hommes étant arrivés de nuit à Locres, furent reçus dans la Citadelle, d'où ils fondirent sur les sentinelles des Carthaginois qu'ils trouvérent endormies. Dans le trouble & la confusion d'une attaque si imprévûe, les Carthaginois frapés de terreur, & sans songer à se défendre, se refugiérent dans la seconde Citadelle : car il y en avoit deux, assez voisines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville, qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui resteroit vainqueur. Tous les jours il se livroit de petits combats entre ceux qui fesoient des sorties des deux Citadelles. Q. Pléminius commandoit les Romains, & Amilcar la garnison Carthaginoise, & l'un & l'aûtre tirant des secours des lieux voisins, augmentoient peu à peu le nombre de leurs soldats. Enfin Annibal lui-même marcha au secours des siens ; & les Romains auroient succombé, si le peuple de Locres, indigné de l'orgueil & de l'avarice des Carthaginois, ne se fût déclaré pour ses anciens Alliés.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Dès que Scipion eut appris ce qui se passoit à Locres, & qu'il sut qu'Annibal en personne étoit près d'y arriver,

An. R. 547. Av. J.C. 205.

pour ne pas laiſſer périr les troupes qu'il y avoit envoiées dans un péril d'où il ne leur étoit pas aiſé de ſe tirer par elles-mêmes, il partit promtement de Meſſine, où il laiſſa ſon frére Lucius à ſa place. Annibal étoit déja arrivé ſur les bords d'une riviére qui n'étoit pas éloignée de Locres, &, de là, avoit envoié un courrier aux ſiens, pour les avertir d'attirer au combat, dès que le jour paroitroit, les Romains & les Locriens, & de le continuer juſqu'à ce qu'il vînt attaquer la ville d'un côté, tandis que tout le monde ſeroit attentif à ce qui ſe paſſeroit de l'autre. La flote Romaine cependant arriva à Locres quelques heures avant la nuit. Scipion débarqua ce qu'il avoit amené de ſoldats, & avant le coucher du ſoleil entra avec eux dans la ville. Dès le lendemain, les Carthaginois étant ſortis de leur forteresse, commencérent le combat; & Annibal, réſolu d'eſcalader la ville, s'approchoit déja des murailles, lorſque tout d'un coup les Romains, aiant fait ouvrir les portes, firent ſur lui une vigoureuſe ſortie qui le ſurprit fort, car il ignoroit que Scipion fût entré dans la place. Ils tuérent deux cens hommes. Annibal fit rentrer les autres dans ſon

camp auſſitôt qu'il ſut que le Conſul étoit à la tête des ennemis : & aiant fait avertir ceux qui étoient dans la forteresse de ſonger eux-mêmes à leur ſûreté, il décampa la nuit ſuivante. Les Carthaginois ſe voiant abandonnés, prirent le parti le lendemain de mettre le feu aux maiſons qui étoient en leur pouvoir, afin d'arrêter l'ennemi par le tumulte que cauſeroit cet incendie ; & étant ſortis de la Citadelle, ils rejoignirent Annibal avant la nuit.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

Scipion, voiant que les ennemis avoient abandonné leur Citadelle & leur camp, fit aſſembler les Locriens, & leur aiant fait une ſévére réprimande au ſujet de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étoient les auteurs, & donna leurs biens aux Chefs de la faction oppoſée pour récompenſe de leur inviolable fidélité. Il ajouta, à l'égard des Locriens en général, „ qu'il „ ne prendroit point ſur lui de leur ac„ corder des graces, ou de leur impo„ ſer des peines. Qu'ils députaſſent vers „ le Sénat, à qui ſeul il appartenoit de „ décider de leur ſort. Qu'en attendant, „ ce qu'il pouvoit leur aſſurer, c'eſt „ que, malgré leur infidélité envers le „ Peuple Romain, ils ſe trouveroient

An. R. 547. Av. J C. 205.

» mieux ſous les Romains juſtement » irrités, qu'ils n'avoient été ſous les » Carthaginois qu'ils avoient pour » amis & alliés. « Enſuite, aiant laiſſé Pléminius comme ſon Lieutenant pour garder la ville avec les troupes qui l'avoient priſe, il retourna à Meſſine avec celles qu'il avoit amenées avec lui.

Avarice & cruauté de Pléminius & des Romains dans la ville de Locres.

Liv. XXIX.

PENDANT que les Locriens avoient été ſous la domination des Carthaginois, ils en avoient été traités avec tant de hauteur & de cruauté, qu'ils pouvoient, ce ſemble, ſupporter des injuſtices médiocres, non ſeulement avec patience, mais preſque avec une ſorte de joie. Cependant (qui le croiroit?) Pléminius, & les ſoldats Romains qui gardoient la ville ſous ſes ordres, ſurpaſſérent tellement Amilcar & la garniſon Carthaginoiſe en toutes ſortes d'excès d'avarice & d'inhumanité, qu'on eût dit qu'ils ſe propoſoient moins de l'emporter ſur leurs ennemis par la force des armes, que par l'audace à commettre les plus grands crimes. Dans les mauvais traitemens que le Commandant & les ſoldats firent ſouffrir à ces malheureux habitans, ils n'omirent rien de ce qui peut faire haïr & déteſter aux petits & aux

foibles le pouvoir des grands & des puiſſans. Il n'eſt point d'infamies & de cruautés qu'ils n'exerçaſſent ſur eux, ſur leurs femmes, ſur leurs enfans. Leur avarice n'épargna pas même les choſes ſacrées, &, ſans parler du pillage des autres temples, elle ſe porta juſqu'à enlever les tréſors de celui de Proſerpine, ſur leſquels, juſques-là, perſonne n'avoit oſé porter les mains, excepté le ſeul Pyrrhus, qui même eut enſuite horreur de ſon ſacrilége, & ſe croiant pourſuivi par la vengeance divine, reporta dans le temple tous les tréſors qu'il en avoit enlevés.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

La tempête qu'éprouva Pyrrhus après ſon crime, fut regardée comme une punition du ciel: & de même Tite-Live attribue ici à la colére des dieux la fureur & la rage qui s'empara de tous ceux qui avoient eu part à ce dernier ſacrilége, & qui arma les Chefs contre les Chefs, les ſoldats contre les ſoldats, pour ſe détruire les uns les autres par une barbarie qui n'a point d'exemple.

Combat entre les Romains mêmes. Pléminius traité cruellement

Pléminius avoit la principale autorité dans la ville, & avoit ſous lui les troupes qu'il avoit amenées de Rhége; & Scipion y avoit fait venir de Sicile

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

par deux Tribuns.

Liv. XXIX. 9.

deux Tribuns Légionaires, qui commandoient de même les soldats qu'il leur avoit donnés. Un jour qu'un des soldats de Pléminius s'enfuioit avec une coupe d'argent, poursuivi par ceux de la maison où il l'avoit prise, il rencontra par hazard en son chemin les Tribuns Sergius & Matiénus, qui lui arrachérent la coupe dont il étoit saisi. Il commença à crier & à appeller ses camarades à son secours, qui accoururent dans le moment, aussi-bien que les soldats des Tribuns; en sorte que le nombre croissant insensiblement de part & d'autre avec le tumulte, il se livra enfin un combat dans les formes entre la troupe de Pléminius & celle des Tribuns. Les soldats de Pléminius aiant été battus, coururent vers leur Chef, lui montrant leurs blessures & le sang dont ils étoient couverts, poussant de grands cris, exagérant la violence de leurs adversaires, & leur imputant même d'avoir chargé d'injures atroces Pléminius pendant le combat.

Alors ce Commandant, outré de colére, sortit brusquement de son logis, & aiant appellé les Tribuns, commanda qu'après les avoir dépouillés on

les battît de verges. Il se passa du tems avant qu'on pût exécuter cet ordre, parce que les Tribuns se défendoient, & imploroient le secours de leurs soldats. En effet, ceux-ci aiant appris ce qui se passoit, accoururent de tous les quartiers de la ville, comme si l'on eût donné le signal d'un combat contre l'ennemi. En arrivant, ils virent qu'on commençoit déja à déchirer leurs Officiers à coups de verges. Ce spectacle les transporta d'une rage encore plus violente que la premiére; ensorte qu'oubliant dans le moment, non seulement le respect qu'ils devoient à la majesté du commandement, mais foulant aux piés tout sentiment d'humanité, ils commencérent par traiter avec la derniére cruauté les Licteurs de Pléminius. Ensuite aiant écarté tous ceux qui auroient pu le défendre, ils se jettent sur Pléminius lui-même, l'accablent de mille coups, & après lui avoir coupé le nez & les oreilles, le laissent sur la place presque sans vie.

An. R. 547. Av. J.C. 205.

Scipion aiant appris ces nouvelles à Messine où il étoit encore, repassa à Locres sur une galére, & aiant pris connoissance de l'affaire, il donna gain

Scipion donne gain de cause à Pléminius.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

de cauſe à Pléminius, lui conſerva l'autorité qu'il avoit dans la ville, déclara les Tribuns coupables, & ordonna qu'on les menât à Rome au Sénat chargés de chaînes. Après quoi il retourna à Meſſine, & de là à Syracuſe.

Pléminius fait mourir les Tribuns avec une cruauté inouie.

Mais Pléminius, tranſporté de fûreur & de rage, ſe plaignit que Scipion ne lui avoit pas rendu pleine juſtice, & ſe perſuadant que perſonne n'étoit en état de juger ſainement de la punition que méritoit une telle injure, que celui qui l'avoit ſoufferte, il ordonna qu'on amenât les Tribuns en ſa préſence, les fit déchirer de mille coups, & après leur avoir fait ſouffrir tous les ſupplices qu'il eſt poſſible d'imaginer, non content de les avoir vû expirer ſous ſes yeux, il fit jetter leurs corps à la voirie, & défendit qu'on leur donnât la ſépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étoient allés ſe plaindre de ſes violences & de ſes injuſtices : & depuis ce tems-là, la colére & la vengeance lui firent redoubler les excès auxquels il ne s'étoit porté auparavant que pour aſſouvir ſon avarice & ſa brutalité. Par là, non ſeulement il devint lui-même l'objet de l'exécra-

tion publique, mais il ternit encore la réputation du Général qui l'avoit mis en place.

AN. R. 547. Av. J.C. 205.

Maladie répandue dans l'armée du Consul Licinius.

Liv. XXIX. 10.

LE TEMS des Assemblées pour l'élection des Consuls approchoit, lorsqu'on reçut à Rome des lettres du Consul Licinius, qui mandoit au Sénat » que la maladie étoit dans son » armée, que lui-même en étoit attaqué ; & qu'il n'auroit pas été possible de résister aux ennemis, si la » même contagion ne se fût répandue » dans leur camp avec encore plus de » violence. Que pour cette raison, ne » pouvant pas se rendre lui-même à » Rome, il nommeroit, si les Sénateurs le trouvoient bon, Q. Cécilius Métellus Dictateur, pour tenir » les Assemblées en sa place. Qu'il » étoit à propos de congédier l'armée » de Métellus : parce que, d'une part, » elle n'étoit d'aucun usage depuis » qu'Annibal avoit mis ses troupes en » quartier d'hiver, que d'ailleurs la maladie y fesoit de si horribles ravages, qu'il n'y resteroit pas un soldat, si on ne la séparoit au plutôt. « Les Sénateurs répondirent au Consul, qu'ils lui laissoient la liberté de faire là-dessus ce qu'il jugeroit le plus

An. R. 547. Av. J.C. 205. convenable au bien de la République.

La Mére des dieux, appellée la Mére Idée, est apportée de Pessinonte à Rome. Liv. XXIX. 10. 11. & 14.

Les esprits des Romains avoient été tout d'un coup frapés d'une inquiétude scrupuleuse à l'occasion des pluies de pierres, (c'est-à-dire de grosse grêle) qui étoient tombées assez fréquemment pendant cette année: ce qui les avoit obligés de consulter les livres de la Sibylle, ou Sibyllins. On y trouva un Oracle qui déclaroit: Que quand un ennemi étranger auroit porté la guerre dans l'Italie, le moien de le vaincre & de le chasser d'Italie, étoit d'aller chercher la Mére Idée à Pessinonte, & de l'amener à Rome. Cette déesse étoit aussi appellée *Rhéa*, *Ops*, *la Mére des dieux*; & le nom d'*Idée* lui venoit du mont *Ida* en Phrygie, où elle étoit honorée d'un culte particulier. Son temple le plus respecté étoit dans la ville de Pessinonte. Les Sénateurs avoient été d'autant plus touchés de cette prédiction trouvée par les Décemvirs, que les Députés qui avoient porté à Delphes l'offrande dont il a été parlé ci-dessus, marquoient qu'Apollon Pythien, après avoir agréé le sacrifice, avoit répondu, *Que les Romains étoient sur le point de remporter sur leurs enne-*

App. bell. Annib. 345.

mis une victoire beaucoup plus grande que celle qui avoit donné lieu aux présens qu'on lui avoit offerts. A ces deux motifs d'espérance, ils ajoutoient la confiance extraordinaire qui avoit porté Scipion à demander pour département l'Afrique ; confiance que l'on pouvoit regarder comme un présage assuré qu'il termineroit cette guerre à l'avantage des Romains. Pour hâter donc l'accomplissement des destins, des présages, des oracles qui leur promettoient la victoire, ils songérent aux mesures qu'il y avoit à prendre pour transporter la déesse à Rome.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Pour cet effet, ils envoiérent en Ambassade vers Attale Roi de Pergame, avec lequel ils avoient été unis dans la guerre contre la Macédoine, M. Valerius Lévinus, qui avoit été deux fois Consul ; persuadés que ce Prince se porteroit volontiers à faire plaisir au Peuple Romain en ce qu'il pourroit. Lévinus avoit avec lui quatre Collégues. On leur donna cinq galéres à cinq rangs, afin qu'ils parussent avec dignité parmi des peuples à qui l'on vouloit donner une grande idée du Peuple Romain. En fesant route

An. R. 547. pour l'Asie, ils abordérent à Delphes;
Av. J.C. 205. dont ils consultérent l'Oracle, pour savoir quel succès ils devoient espérer de l'entreprise qui fesoit le sujet de leur voiage. Il leur fut répondu; „ Que ce seroit par l'entremise du Roi „ Attale qu'ils obtiendroient ce qu'ils „ venoient chercher de si loin. Que „ quand ils auroient conduit la déesse „ à Rome, ils eussent soin de l'y faire „ recevoir par les mains du plus hon- „ néte homme qui fùt en cette ville. « Ils arrivérent à Pergame, d'où Attale, après les avoir reçus d'une maniére fort gracieuse & fort honorable, les conduisit à Pessinonte en Phrygie. Là, il leur mit entre les mains une pierre que les habitans avoient en grande vénération, l'appellant *la Mére des dieux*, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à la conduire à Rome.

Lorsqu'ils furent près d'arriver, M. Valerius Falton, l'un des Députés, prit les devans, pour annoncer dans la ville l'arrivée prochaine de la déesse, & avertir qu'on cherchât le plus homme de bien, & le plus digne de recevoir la déesse, comme l'Oracle de Delphes l'avoit ordonné. Ce fut un grand embarras pour le Sénat, de

se voir obligé de décider quel étoit le plus homme de bien de la République. *Il* [a] *n'y avoit point de citoien*, dit Tite-Live, *qui n'eût préféré sans hésiter cette victoire remportée à juste titre, à tous les commandemens & à toutes les dignités qu'on pouvoit obtenir par les suffrages du Sénat ou du Peuple. Parcourez* [b] *tous les fastes*, dit un autre Auteur, *& tous les triomphes qui y sont raportés, & vous reconnoitrez qu'il n'est point de gloire plus éclatante que celle de tenir le premier rang parmi les gens de bien.* Il y a donc dans la vertu une grandeur bien réelle, puisqu'elle doit être préférée à tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus recherché. Mais on sera bien étonné de voir que parmi tant de grands hommes d'une si haute réputation & d'un mérite si généralement reconnu qui étoient alors à Rome, une distinction si honorable tomba sur un jeune homme qui n'avoit pas encore vingt-sept ans. C'étoit Publius Scipion, surnommé Nasica, fils de Cnéus

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Scipion Nasica est déclaré le plus

a Veram certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum seu Plebis delatos.

b Explica totos fastos, constitue omnes currus triumphales, nihil tamen morum principatu speciosius reperies. *Val. Max.* VIII, 15.

An. R. 547.
Av. J.C. 205.

qui étoit mort en Espagne. Il est bien fâcheux que l'histoire ne nous apprenne point quelles qualités déterminérent le Sénat à prononcer ce jugement.

homme de bien de toute la Républi-que.

Le jeune Scipion eut ordre d'aller jusqu'à Ostie au devant de la déesse avec toutes les Dames Romaines, de la tirer du vaisseau qui la portoit, & de la mettre entre les mains des Dames. Quand le vaisseau fut entré dans le Tibre, il arriva, s'il en faut croire les Historiens, un accident qui causa une grande surprise & une grande douleur : le vaisseau s'arréta tout d'un coup, sans qu'il fût possible de le faire avancer. Alors une des Dames Romaines, nommée Claudia Quinta, dont la réputation avoit été jusques-là équivoque, (c'étoit sa trop grande parure qui avoit donné lieu à ces mauvais bruits) pria les dieux que, si les soupçons contre sa vertu étoient sans fondement, le vaisseau, auquel elle avoit attaché sa ceinture pour le tirer, la suivît : ce qui arriva dans le moment. Scipion y étant entré, prit la déesse des mains des Prêtres, & la transporta sur le bord, où elle fut reçue par les Dames Romaines. Se succédant les unes

Sueton. in Tib. cap. 2.

App.

aux autres pour partager un ſi glorieux fardeau, elles entrérent dans la ville, dont tout le peuple étoit ſorti pour aller au devant de la déeſſe ; & par tout où elle paſſoit, on avoit mis devant les portes des maiſons des vaſes où fumoit l'encens pour honorer ſon paſſage. En même tems tout retentiſſoit des priéres qu'on lui adreſſoit, pour lui demander d'entrer dans Rome avec bonté comme dans ſon domicile, & d'y établir ſa réſidence. Enfin elles la dépoſérent dans le temple de la Victoire ſur le mont Palatin, & ce jour devint dans la ſuite un jour de fête pour les Romains. Il n'y eut point de ſi petit citoien qui n'allât porter ſon offrande au mont Palatin. Les jours ſuivans on fit la cérémonie du * *Lectiſterne*, & l'on repréſenta des Jeux, qui furent appellés *Megaleſia*, c'eſt-à-dire, *Les grands Jeux*, du nom de la déeſſe, *Grande mére des dieux*.

AN. R. 547. AV. J.C. 205.

Au reſte, comme nous l'avons déja dit, cette déeſſe, recherchée avec tant de ſoin, apportée de ſi loin, attendue avec tant d'impatience, reçue avec tant de joie & tant de marques de reſpect, n'étoit autre choſe qu'une

* *Il a été parlé ailleurs de cette cérémonie.*

An. R. 547. Av. J.C. 205.

pierre ſans ſculpture & ſans forme. Peut-on lire les honneurs divins rendus à cette pierre brute par un peuple ſi ſage d'ailleurs, ſans déplorer les funeſtes effets de l'idolâtrie, & ſans remercier avec une vive reconnoiſſance le Dieu miſéricordieux qui nous en a préſervés?

An. R. 548. Av. J.C. 204.

M. CORNELIUS CETHEGUS.
P. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Arrêt du Sénat contre les douze Colonies qui avoient refuſé de fournir leur contingent.

Liv. XXIX. 15.

C'ÉTOIT ici la quinziéme année de la ſeconde guerre avec les Carthaginois. Pendant qu'on délibéroit ſur les recrues des Légions, quelques Sénateurs remontrérent que la République étant enfin, par la bonté des dieux, délivrée des dangers & des craintes qui l'avoient allarmée pendant tant d'années, il étoit tems de ne plus ſouffrir ce que de fâcheuſes conjonctures avoient obligé de tolérer. Cette propoſition aiant excité la curioſité & l'attention du Sénat, ils ajoutérent, que les douze Colonies Latines, qui, ſous le Conſulat de Q. Fabius & de Q. Fulvius, avoient refuſé de fournir leur contingent, jouiſſoient depuis près de ſix ans d'une exemption entiére de toutes les char-

ges de la guerre, comme d'un privilége honorable qu'on eût accordé à leurs bons ſervices; pendant que les Alliés ſoumis & obéiſſans, pour prix de leur fidélité, étoient épuiſés par les levées que l'on feſoit tous les ans dans leur pays. AN. R. 548. AV.J.C. 204.

Ce diſcours, en rappellant dans l'eſprit des Sénateurs le ſouvenir d'une ſorte de rebellion qu'ils avoient preſque oubliée, renouvella en même tems le couroux & l'indignation qu'elle méritoit. Ainſi le Sénat aiant voulu que cette affaire fût réglée avant toute autre, décerna que les Conſuls ordonneroient aux douze Colonies dont il s'agiſſoit d'envoier à Rome leurs Magiſtrats, avec dix des principaux citoiens de chacune. Que quand ils y ſeroient arrivés, ils leur déclareroient » que » chaque Colonie eût à donner au Peu» ple Romain une fois autant d'hom» mes de pié qu'elle en eût jamais four» ni depuis que les ennemis étoient » dans l'Italie, en ſe réglant ſur les » années où les levées avoient été les » plus fortes; & de plus ſix-vingts » Cavaliers. Que ſi quelqu'une n'avoit » pas aſſez de Cavaliers, il lui ſeroit » libre de donner trois fantaſſins pour

A... 18. „ un Cavalier. Mais qu'on eût soin de
...204. „ choisir les hommes de chaque es-
„ péce les plus à leur aise, & de les
„ envoier hors de l'Italie dans tous les
„ lieux où l'on avoit besoin de re-
„ crûes. Que, si quelques-unes refu-
„ soient d'obéir, on retînt leurs Ma-
„ gistrats & leurs Députés sans leur
„ donner aucune audience quand ils
„ la demanderoient, jusqu'à ce qu'ils
„ eussent satisfait. Qu'outre cela, les
„ mêmes Colonies sur chaque somme
„ de mille as en paieroient un de tri-
„ but annuel, & que l'on y feroit le
„ dénombrement des personnes & des
„ biens suivant la forme que les Cen-
„ seurs Romains le prescriroient, c'est-
„ à-dire suivant l'usage qui se prati-
„ quoit à l'égard du Peuple Romain ;
„ & que les Censeurs des Colonies,
„ avant que de sortir de charge, ap-
„ porteroient leur regître à Rome, où
„ ils feroient serment qu'il auroit été
„ dressé conformément à la Loi.

En vertu de cet Arrêt, les Magistrats & les principaux de ces Colonies furent appellés à Rome, où l'on leur déclara la volonté du Sénat à l'égard des troupes & du tribut. Ils se récriérent tous, les uns plus les au-

tres moins, contre une exaction qui leur paroissoit excessive. Ils représentérent » qu'ils ne pouvoient point fournir un si grand nombre de soldats. » Qu'à peine étoient-ils en état de » donner le contingent exprimé dans » le Traité. Qu'ils demandoient en » grace qu'on leur permît d'entrer » dans le Sénat pour lui faire des re- » montrances. Qu'ils n'avoient pas mé- » rité qu'on les accablât de la sorte : » mais que, quand il faudroit périr, » ni leur faute, ni le couroux du » Sénat, ne pouvoient pas leur faire » donner plus de soldats qu'ils n'en » avoient. « Les Consuls, sans rien rabbattre de ce qui avoit été arrété, retinrent les Députés à Rome, & renvoiérent les Magistrats dans leurs Colonies pour y faire des levées, leur déclarant » qu'ils n'auroient point » d'audience, qu'ils n'eussent amené » les troupes qu'on exigeoit d'eux. « Ainsi n'aiant plus d'espérance d'entrer dans le Sénat, ni d'obtenir aucun adoucissement, ils firent les levées prescrites dans les douze Colonies, & trouvérent aisément le nombre de soldats qu'on leur demandoit, parce que leur Jeunesse avoit eu le

An. R. [illegible]
Av. J. C. [illegible]

An. R. 548. Av. J.C. 204.

tems de ſe multiplier pendant pluſieurs années qu'ils avoient joui d'une totale exemption.

On ordonne le paiement des ſommes prétées à la République par les particuliers. *Liv.* XXIX. 16.

UNE AUTRE affaire, qui avoit été enſevelie dans un ſilence encore plus long que la précédente, fut enſuite propoſée par M. Valerius Lévinus. Il dit qu'il étoit juſte de rendre enfin à pluſieurs particuliers les ſommes qu'ils avoient bien voulu avancer à la République ſous ſon Conſulat, & ſous celui de M. Claudius, pendant qu'ils étoient enſemble en charge. Que perſonne ne devoit être étonné qu'il prît un intérêt perſonnel à faire acquitter la foi publique, puiſque non ſeulement il avoit été Conſul l'année que ces deniers avoient été prétés, mais que de plus c'étoit lui qui avoit propoſé cette contribution volontaire, le tréſor public étant épuiſé, & le peuple n'étant pas en état de paier les tributs ordinaires. Cet avis fit plaiſir à tout le Sénat; & les Conſuls aiant été priés de mettre l'affaire en délibération, il fut ordonné que ces dettes ſeroient acquittées en trois paiemens, dont le premier ſe feroit ſur le champ par les Conſuls de cette année, & les deux autres par ceux qui ſeroient en charge

charge la troisiéme & la cinquiéme années suivantes. An R. 548. Av.J.C. 204.

L'ARRIVÉE des Députés de Locres, qui venoient porter leurs plaintes à Rome de tous les maux qu'ils souffroient, & dont on n'avoit point été informé jusqu'à ce jour, suspendit toute autre affaire, & attira seule l'attention de toute la ville. L'indignation publique éclata moins encore contre le crime & l'impiété de Pléminius, que contre la négligence inexcusable de Scipion dans une affaire si importante, & contre son indulgence aveugle à l'égard d'un Officier généralement décrié : car c'étoient là les reproches que l'on fesoit à ce Général. La suite nous montrera s'ils étoient fondés ou non.

Députés de Locres envoiés à Rome.

Liv. XXIX. 16.

Les Députés des Locriens, au nombre de dix, revétus d'habits de deuil, portoient en leurs mains des branches d'olivier, suivant l'usage pratiqué par les Grecs lorsqu'ils demandoient des graces ; & les présentant aux Consuls qui étoient assis sur leur Tribunal dans la place publique, ils se prosternérent à leurs piés en poussant des cris & des gémissemens lamentables. Les Consuls leur aiant demandé qui ils étoient & ce qu'ils vouloient, ils répondirent

An. R. 548. Av. J.C. 204. qu'ils étoient Locriens, & qu'ils avoient essuié de la part de Pléminius & des soldats Romains des outrages, que le Peuple Romain n'auroit jamais fait souffrir même à des Carthaginois. Ils demandérent permission de s'adresser au Sénat, pour y exposer leur misére.

Plainte douloureuse des Locriens contre Pléminius. Liv. XXIX. 17. 18.

Lorsqu'ils eurent obtenu l'audience qu'ils desiroient, le plus âgé d'entr'eux prit la parole, & tint ce discours. *Je sai, Messieurs, que pour vous mettre en état de bien juger de nos plaintes, il est important que vous sachiez comment Locres a été livrée à Annibal, & comment nous sommes rentrés sous votre domination après avoir chassé la Garnison Carthaginoise. Car, si nous pouvons vous prouver évidemment que le Conseil public de Locres n'a eu aucune part à la révolte, & que c'est non seulement de notre consentement, mais encore par nos efforts & par notre courage, que vous êtes rentrés en possession de notre ville, vous serez touchés plus vivement des injustices atroces & énormes dont votre Lieutenant & vos soldats ont accablé de bons & de fidéles Alliés.*

Mais je croi devoir remettre à un autre tems l'exposition des causes qui ont occasionné cette double révolution; &

cela, pour deux raisons. Premièrement, afin que cette matière soit traitée en présence de Scipion, qui a repris notre ville, & qui est un témoin irréprochable de tout ce que nous avons pu faire de bien & de mal : en second lieu, parce que de quelque façon que nous nous soyions conduits à votre égard, nous n'avons point certainement mérité les maux qu'on nous a fait souffrir. AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Nous ne pouvons nier, Messieurs, que tant qu'Amilcar a été dans notre ville avec ses Numides & ses Africains, nous n'ayions essuié de leur part des traitemens indignes & affreux : mais quelle comparaison avec ce que nous éprouvons aujourdhui ? Je vous prie, Messieurs, de prendre en bonne part ce que je vais prendre la liberté de vous dire ; je ne le fais qu'avec une extrême répugnance. On peut dire qu'actuellement tout le genre humain attend en suspens qui du Peuple Romain ou du peuple Carthaginois deviendra le maître de l'Univers. Or, s'il faloit déterminer ce choix sur les outrages que nous avons reçus des Carthaginois, & sur ceux que nous recevons actuellement de votre garnison, il n'y a personne qui ne préférât leur domination à la vôtre. Et cependant voiez quels sont

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

les sentimens des Locriens à votre égard. Lorsque nous recevions des Carthaginois un traitement beaucoup moins dur, nous avons eu recours à votre Général. Et présentement que nous souffrons de la part de votre garnison des injures qui passent les hostilités les plus atroces, c'est à vous seuls que nous adressons nos plaintes. Ou vous aurez compassion de notre misère, Messieurs; ou nous n'avons rien à espérer même des dieux immortels.

Q. Pléminius votre Lieutenant a été envoïé à Locres pour la reprendre sur les Carthaginois, & il y est demeuré avec les mêmes troupes dont il s'étoit servi pour cette expédition. Cet Officier (car l'excès de nos maux nous donne le courage de parler avec liberté) cet Officier n'a rien ni d'un homme, excepté la figure; ni d'un Romain, excepté l'habillement & le langage. C'est un monstre horrible, semblable à ceux que la fable suppose s'être emparés du détroit qui nous sépare de la Sicile, pour le malheur de ceux qui navigeoient le long de ces côtes. Encore, s'il étoit le seul qui exerçât contre vos Alliés son avarice, sa cruauté, sa brutalité, peutêtre pourrions-nous, par notre patience, suffire à ce gouffre quelque profond & immense qu'il soit.

Mais il a tellement lâché la bride à la licence & au desordre, que de tous vos Centurions, de tous vos soldats, il en a fait autant de Pléminius. Il n'y en a pas un qui ne pille, qui ne dépouille, qui ne frape, ne blesse, & ne tue : pas un qui ne deshonore les femmes mariées, & les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, après les avoir arrachées par force des bras de leurs parens. Tous les jours notre ville est prise d'assaut, tous les jours elle est pillée. Jour & nuit l'on entend de toutes parts les cris douloureux des femmes & des enfans qu'on enléve & qu'on emporte par violence. Pour tout dire en un mot, il n'y a aucune famille à Locres, aucune personne, qui n'ait souffert sa part des maux dont je parle : il n'y a aucune espéce d'injustice, de violence, d'infamie, qu'on n'y ait exercée.

AN. R. 548.
AV. J.C. 203.

Mais il y a un fait qui nous touche encore plus que tout le reste, parce qu'il regarde les dieux ; & dont il ne vous est pas indifférent d'être instruits, parce qu'il pourroit attirer leur colére sur vous, s'il demeuroit impuni. Nous avons chez nous un temple de Proserpine, de la sainteté duquel vous avez sans doute entendu parler dans le tems que vous soute-

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

niez la guerre en Italie contre Pyrrhus. Il en couta cher à ce Prince pour avoir enlevé les trésors de ce temple, qui jusques-là avoient été inviolables. Sa flote fut battue d'une horrible tempête, & tous les vaisseaux qui portoient les trésors de la déesse vinrent échouer sur nos côtes. Un si affreux désastre ouvrit enfin les yeux à ce Prince malgré son orgueil & sa fierté : il reconnut qu'il y avoit des dieux, & aiant fait chercher avec soin tout l'argent qu'il avoit pris, il le fit reporter dans le temple de Proserpine. Cette satisfaction n'empécha pas qu'il ne fût malheureux le reste de sa vie. Aiant été chassé d'Italie, il termina ses jours à Argos par une mort également funeste & indigne de sa gloire passée.

Votre Lieutenant & vos Tribuns, quoique bien informés de ce fait & de beaucoup d'autres pareils, n'ont pas laissé de porter leurs mains sacriléges sur ces trésors, & de se souiller eux, leurs maisons, & vos soldats d'une proie si abominable. Je craindrois, Messieurs, si vous n'aviez soin d'expier leur sacrilége par une réparation exemplaire, que la déesse ne s'en vengeât sur votre République qui en est innocente, comme elle l'a déja fait sur les coupables. Il s'est formé

entr'eux deux partis. Pléminius commandoit l'un, & les Tribuns Légionaires étoient à la tête de l'autre. Ils en sont venus aux mains plusieurs fois, avec une animosité & un acharnement aussi grand, que s'ils combattoient contre les Carthaginois. Il s'est commis de côté & d'autre des cruautés inouies. Voila de quelle maniére la déesse punit les violateurs de son temple. AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Pour ce qui regarde les injures que nous avons reçues, nous n'avons & n'aurons jamais recours qu'à vous seuls pour en obtenir la vengeance. Nous ne demandons pas que vous ajoutiez foi sur le champ à nos plaintes, & que vous condanniez Pléminius sans l'entendre. Qu'il se présente en personne : qu'il entende nos accusations : qu'il les réfute. Si, dans tout ce que nous avons avancé, il se trouve la moindre exagération, nous ne refusons pas d'être livrés par vous à toutes ses fureurs, & à sa brutalité.

Quand les Députés eurent cessé de parler, Fabius leur demanda s'ils avoient porté leurs plaintes à Scipion. Ils répondirent, » qu'ils lui avoient » envoié des Députés : mais qu'il étoit » occupé aux préparatifs de la guer-

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

» re ; & qu'actuellement, ou il étoit » déja embarqué pour l'Afrique, ou » près de s'embarquer. Que d'ailleurs » ils avoient éprouvé combien le Lieu- » tenant avoit de crédit sur l'esprit de » ce Général, lorsqu'aiant pris connois- » sance de l'affaire de cet Officier avec » les Tribuns, il avoit fait mettre les » derniers en prison, au lieu qu'il » avoit laissé dans sa place cet Officier, » aussi coupable, ou même plus cou- » pable qu'eux.

Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur.
Liv. XXIX. 19.

Après cet éclaircissement, on congédia les Locriens, & l'on commença à délibérer. Plusieurs du Sénat attaquérent avec aigreur, non seulement Pléminius, mais Scipion lui-même. Q. Fabius fut celui qui parla avec le plus d'emportement, en reprochant à Scipion, » qu'il étoit né pour cor- » rompre la discipline militaire. Que » c'étoit ainsi qu'en Espagne la sédi- » tion de ses soldats avoit fait plus de » tort à la République que les armes » des Carthaginois. Que par une li- » cence inconnue jusqu'ici parmi les » Romains, & purement tyrannique, il » usoit à l'égard des troupes, tantôt » d'une indulgence excessive, tantôt » d'une rigueur qui alloit jusqu'à la

» cruauté. Il conclut à ce que Plémi- AN. R. 548. Av. J. C. 204.
» nius fût amené à Rome, & tenu en
» prison pendant qu'on lui feroit son
» procès ; & que si les accusations des
» Locriens se trouvoient bien fon-
» dées, il fût étranglé dans la prison,
» & tous ses biens confisqués. Qu'on
» rappellât Scipion à Rome, pour être
» sorti de sa province sans la permis-
» sion du Sénat ; & qu'on engageât
» les Tribuns du peuple à le faire dé-
» pouiller par le peuple de son com-
» mandement. Qu'on répondît aux Lo-
» criens, après les avoir fait rentrer,
» que le Sénat & le Peuple Romain
» n'avoient nulle part aux injustices
» dont ils se plaignoient, & en étoient
» fort touchés. Qu'on leur déclarât
» qu'ils étoient regardés à Rome com-
» me des gens de bien & d'honneur,
» comme de bons amis & de fidéles
» Alliés. Qu'on leur restituât leurs
» enfans, leurs femmes, & leurs biens.
» Qu'on s'informât exactement à
» quelle somme montoient les trésors
» qu'on avoit enlevés, & qu'on en
» remît le double dans le temple.
» Qu'on fît un sacrifice d'expiation,
» après avoir préalablement conféré
» avec le collége des Pontifes, pour

An. R. 548. Av. J.C. 204.

» apprendre d'eux quelles cérémonies » il convenoit de faire, à quels dieux » il faloit s'adresser, & quelles victi- » mes il faloit immoler pour expier le » sacrilége de ceux qui avoient pillé » les trésors de Proserpine. Enfin il vou- » loit que tous les soldats qui étoient » en garnison à Locres fussent trans- » portés dans la Sicile, & qu'on en- » voiât à leur place quatre cohortes » des Alliés du nom Latin.

La dispute qui s'alluma entre ceux qui favorisoient Scipion, & ceux qui lui étoient contraires, fit qu'on ne put recueillir les voix, ni rien terminer ce jour-là. Outre les attentats de Plémi- nius & la désolation des Locriens, on reprochoit encore à ce Général une façon de se * vétir peu séante pour un homme de guerre, & sur tout pour un Romain. On ajoutoit, » qu'il pas- » soit son tems à entendre les discours » & les dissertations des Rhéteurs & » des Philosophes, & à juger de l'a- » dresse & de la force des Athlétes. » Que ses Officiers & toute sa maison » vivoient dans la même mollesse au

* *C'étoit d'user d'un man- teau & de chaussures, qui étoient propres aux Grecs.* | Cum pallio crepidisque inambulare in gymnasio.

» milieu des délices de Syracuse. Qu'il » sembloit avoir oublié Carthage & » Annibal. Que toute son armée, plon- » gée dans la même licence qui avoit » corrompu les soldats de Sucrone & » ceux de Locres, étoit plus redou- » table aux Alliés du Peuple Romain, » qu'à ses ennemis.

Le Sénat nomme des Commissaires pour examiner l'affaire des Locriens, & les plaintes formées contre Scipion.

Liv. XXIX. 20.

Quoique ces accusations, en partie vraies, en partie fausses, fussent appuiées sur quelque vraisemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Metellus, qui convenoit avec Fabius dans tous les autres Chefs, mais lui étoit opposé dans ce qui regardoit la personne de Scipion. » Que penseroit-on, » disoit-il, du Sénat & du Peuple » Romain, si, après avoir choisi Sci- » pion encore jeune pour recouvrer » les Espagnes, ce qu'il avoit exécu- » té avec beaucoup de prudence & » de valeur; si, après l'avoir créé Con- » sul pour terminer la guerre de Car- » thage; si, dans le tems même qu'il » fesoit espérer à toute la République » qu'il arracheroit Annibal du sein » de l'Italie, & soumettroit l'Afrique, » ils le rappelloient tout d'un coup » de sa province, & le forçoient de » revenir à Rome avec Pléminius, en

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

„ le condannant en quelque ſorte ſans „ l'entendre ; d'autant plus que les „ Locriens déclaroient que c'étoit en „ ſon abſence qu'on les avoit acca- „ blés de tous les maux qu'ils avoient „ ſoufferts, & qu'ainſi on ne pouvoit „ lui reprocher tout au plus que d'a- „ voir eu un peu trop d'indulgence „ & de ménagement pour le Com- „ mandant qu'il avoit établi dans leur „ ville. Que ſon ſentiment étoit que „ l'on fît partir dans trois jours pour la „ Sicile le Préteur M. Pomponius, à „ qui cette province étoit échue; que „ les Conſuls envoiaſſent avec lui dix „ Commiſſaires tirés du Sénat à leur „ choix, & deux Tribuns du Peuple, „ avec un Edile ; & que le Préteur, „ avec ce Conſeil, prît connoiſſance „ de toute l'affaire. Que s'ils recon- „ noiſſoient que ce fût par l'ordre ou „ du conſentement de Scipion qu'on „ eût exercé ſur les Locriens les vio- „ lences dont ils ſe plaignoient, alors „ ils lui ordonneroient de ſortir de ſa „ province. Qu'en cas qu'il fût déja „ paſſé en Afrique, les deux Tribuns „ du Peuple & l'Edile, avec deux „ des Commiſſaires au choix du Pré- „ teur, partiſſent auſſitôt pour l'Afri-

» que : les Tribuns & l'Edile, pour ramener Scipion à Rome ; les deux Commissaires, pour commander l'armée, jusqu'à ce qu'on eût envoié un nouveau Général en sa place. Que si, au contraire, M. Pomponius & les dix Commissaires du Sénat trouvoient que Scipion n'eût eu aucune part au malheur des Locriens, il restât, en ce cas, à la tête de ses troupes, & continuât la guerre ainsi qu'il l'avoit projettée.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

Les Commissaires partent pour Locres. Pléminius est condanné, & envoié à Rome. *Liv.* XXIX. 20. 21.

L'Arrêt du Sénat aiant été dressé sur ce plan, qui étoit fort sage & fort mesuré, on pria les Tribuns du Peuple de choisir parmi eux, ou de tirer au sort, les deux qui devoient partir avec le Préteur & les Commissaires. Le Collége des Pontifes fut consulté sur ce qu'il faloit faire pour expier les vols & les sacriléges commis à Locres dans le temple de Proserpine. Les Tribuns qui partirent avec le Préteur & les Commissaires, furent M. Claudius Marcellus, & M. Cincius Alimentus. On leur associa un Edile Plébeïen, qui devoit, par leur ordre, arréter Scipion en cas qu'il refusât d'obéir au Préteur soit en Sicile, soit en Afrique s'il y étoit

AN. R. 548. AV.J.C. 204.

déja passé, & le ramener à Rome en vertu de l'autorité sacrée & inviolable, attachée à la personne des Tribuns du Peuple. Ce Conseil jugea à propos de se rendre à Locres avant que de passer à Messine.

Ils commencérent par faire charger de chaînes & conduire à Rhége Pléminius, & trente-deux de ses complices. Après quoi leur premier soin fut, selon les ordres dont ils étoient chargés, de s'acquitter de tout ce que la religion exigeoit pour la réparation du sacrilége. Aiant donc ramassé tout l'argent qui se trouva chez Pléminius & ses soldats, ils y joignirent celui qu'ils avoient apporté avec eux ; & après avoir remis le tout dans le trésor de la déesse, ils lui offrirent un sacrifice d'expiation.

Le Préteur ensuite fit assembler la garnison, lui ordonna de sortir de la ville, & de camper au milieu de la campagne, défendant à tout soldat sous des peines très-rigóureuses de rester dans la ville, ou d'emporter avec soi quoique ce fût qui ne lui appartînt pas. Il permit alors aux Locriens de reprendre leurs biens où ils le trouveroient, & de répéter ce qui

auroit disparu. Avant toutes choses, il voulut qu'on leur rendît sur le champ les personnes libres, menaçant des châtimens les plus rudes ceux qui retiendroient qui que ce pût être. Enfin, aiant assemblé les Locriens, il leur déclara, „ que le Sénat & le Peuple Romain leur rendoient leur liberté & leurs Loix. Que si quelqu'un d'entr'eux vouloit accuser Pléminius, ou quelque autre, il n'avoit qu'à le suivre à Rhége. Que s'ils avoient dessein d'accuser Scipion au nom de leur ville d'avoir ordonné ou approuvé les violences dont on avoit usé envers eux, ils envoiassent leurs Députés à Messine, & qu'il y examineroit toute cette affaire avec son Conseil.

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Les Locriens firent de grands remerciemens au Préteur & aux Commissaires, au Sénat & au Peuple Romain, ajoutant qu'ils iroient accuser Pléminius. „ Qu'à l'égard de Scipion, „ quoiqu'il eût paru peu sensible à leurs maux, c'étoit un personnage qu'ils aimoient mieux avoir pour ami, que pour ennemi. Qu'ils étoient bien persuadés que ce n'étoit ni par son ordre, ni de son consentement,

An. R. 548. Av. J.C. 204.

„ qu'on leur avoit fait de si énormes „ injustices. Qu'il avoit ou trop cru „ Pléminius, ou trop peu écouté les „ Locriens. Qu'il y avoit des hom- „ mes qui naturellement étoient assez „ ennemis du crime pour souhaiter „ qu'il ne se commît pas; mais qui „ n'avoient pas assez de fermeté pour „ le punir, quand il avoit été commis.

Ce discours, qui justifioit Scipion, fit grand plaisir au Préteur & aux Commissaires, qui se trouvoient par là déchargés d'une commission fort onéreuse. Ils condannérent Pléminius, & avec lui environ trente-deux autres, qu'ils envoiérent à Rome piés & mains liés. Pour eux, ils prirent le chemin de la Sicile, pour examiner par eux-mêmes si les reproches que l'on fesoit à Scipion sur sa conduite particuliére, & sur le peu de discipline de son armée, avoient quelque fondement, & pour en rendre compte ensuite au Sénat.

Les Commissaires arrivent à Syracuse. Scipion est pleinement justifié.

Liv. XXIX. 22.

Scipion aiant appris qu'ils venoient à Syracuse, se mit en état de se justifier par des effets, & non par des paroles. Il fit assembler ses troupes, & donna ordre que la flote se trouvât toute équipée & toute prête, comme

si l'on eût dû combattre ce jour-là les Carthaginois par mer & par terre. Le jour qu'ils arrivérent, il les reçut chez lui avec beaucoup d'honnêteté & de politesse ; & dès le lendemain, il leur montra les deux armées de terre & de mer, non seulement en état de donner bataille aux ennemis, mais représentant en effet, chacune à sa maniére, une image de combat. Ensuite il conduisit le Préteur & les Commissaires dans les magazins & dans les arsenaux, où ils trouvérent en abondance, & dans le meilleur ordre qui fût possible, toutes les provisions, les armes, & les machines dont on a besoin dans la guerre. La vûe de ces préparatifs, tant en gros & en général, que dans le détail & le particulier, les remplit d'une si grande admiration, qu'ils demeurérent pleinement persuadés, que si les Carthaginois pouvoient être vaincus, ce devoit être par ce Général & cette armée. Ils exhortérent donc Scipion à passer en Afrique sous la protection des dieux, & à remplir au plutôt l'espérance que le Peuple Romain avoit conçue de lui le jour que toutes les Centuries l'avoient nommé Con-

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.

AN. R. 548. Av. J.C. 204.

Retour des Commissaires à Rome.

sul ; & ils partirent de Sicile avec la même joie, que s'ils étoient retournés à Rome pour y apporter la nouvelle de la victoire, & non des préparatifs magnifiques que Scipion avoit faits pour être en état de la remporter.

Mort de Pléminius. *Liv.* XXIX. 22.

Pléminius & ses complices aiant été conduits à Rome, furent aussitôt mis en prison : & d'abord, aiant été amenés devant le Peuple par les Tribuns, ils trouvérent les esprits si prévenus par le souvenir des injures qu'ils avoient faites aux Locriens, qu'il ne sembloit pas qu'ils pussent espérer aucune indulgence. Mais, comme on les fesoit paroitre souvent dans la place publique, la difformité de Pléminius, à force de fraper les yeux des citoiens, fit insensiblement succéder la compassion à la haine & à la colére ; outre que la considération de Scipion, tout absent qu'il étoit, contribuoit beaucoup à leur rendre la multitude favorable.

Il y a de la diversité entre les Auteurs sur la maniére dont ce misérable termina sa vie. Selon quelques-uns il mourut dans la prison avant que le Peuple eût prononcé son ju-

gement. Selon d'autres, il resta en prison plusieurs années, au bout desquelles aiant gagné quelques scélérats pour faire mettre le feu en différens endroits de la ville, afin de pouvoir se sauver à la faveur du tumulte, il fut découvert, & étranglé dans le cachot.

An. R. 54?. Av. J.C. 204.

Scipion comblé de louanges dans le Sénat.

Pour ce qui regarde Scipion, son affaire ne fut jamais traitée que dans le Sénat, où tous les Commissaires & les Tribuns, d'une commune voix, parlérent avec tant d'éloges de sa flote, de son armée, & de son mérite personnel, que tous les Sénateurs décernérent unanimement qu'il passât au plutôt en Afrique, lui laissant la liberté de choisir parmi les troupes qui étoient en Sicile celles qu'il meneroit avec lui, & celles qu'il laisseroit pour la garde de la province.

Réflexion sur la conduite de Fabius à l'égard de Scipion.

C'est ainsi que finit l'importante Commission donnée à plusieurs des premiers Magistrats de Rome, & dont le principal objet étoit Scipion, à l'avantage duquel elle se termina, mais qui ne fit pas d'honneur à Fabius. Quelque grande & juste estime qu'ait acquis à ce dernier un mérite supérieur, sa conduite à l'égard de Scipion

An. R. 548. fait naître contre lui de violens ſoupçons de jalouſie & d'envie, vice capable de ternir ſeul la plus éclatante réputation. Il s'oppoſe au deſſein que formoit ce jeune Général de paſſer en Afrique, & il le fait avec une aigreur & une malignité qui reſſentent bien la paſſion, quoique couvertes & déguiſées peutêtre à ſes propres yeux d'un zéle apparent du bien public. Le deſſein aiant été approuvé dans le Sénat contre ſon avis, il emploie tout ſon crédit à en traverſer l'exécution en empéchant qu'on ne lui fourniſſe les fonds néceſſaires, & qu'on ne lui permette de faire de nouvelles levées. Scipion aiant ſurmonté tous ces obſtacles, & étant paſſé en Sicile, Fabius ſaiſit des bruits vagues répandus contre lui, & ſans autre examen conclut à le rappeller, & à lui ôter le Commandement. Reconnoit-on dans un tel procédé la ſageſſe d'un vieillard d'ailleurs ſi reſpectable? Voila où conduit [a] l'amour propre nourri par de longs ſuccès, & une trop grande eſtime de ſa propre excellence qui ne ſouffre point de rival.

Av. J.C. 204.

a Nimius ſui ſuſpectus, & inſitum mortalitati vitium ſe ſuaque mirandi. *Senec. de Benef.* II. 26.



LIVRE VINGTIEME.



E LIVRE renferme l'hiſtoire de près de cinq années, depuis 548 juſqu'à 552. Les principaux faits contenus dans ce livre ſont, l'arrivée de Scipion en Afrique, l'incendie des deux camps ennemis, la défaite, & la priſe de Syphax, l'hiſtoire de Sophoniſbe, la ſortie d'Annibal de l'Italie, ſa défaite au combat de Zama en Afrique, la paix accordée aux Carthaginois, qui termine la ſeconde guerre Punique.

§. I.

Syphax épouſe Sophoniſbe, fille d'Aſdrubal. Syphax renonce à l'amitié de Scipion, & à l'alliance des Romains. Scipion cache à ſes ſoldats l'infidélité de Syphax. Scipion ſe rend à Lilybée, & prépare tout pour le départ de la flote. Elle part. La flote aborde en Afrique. La terreur ſe répand dans les campagnes & dans les

villes. Scipion ravage les terres, après avoir défait un détachement de Cavalerie Carthaginoise. Masinissa vient se joindre à Scipion. Action de Cavalerie. Hannon est défait par Scipion, & tué. Scipion ravage l'Afrique. Il entreprend le siége d'Utique, & est obligé de l'interrompre. Convois envoiés à Scipion. Le Consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beaucoup d'avantage. Le Consul Cornélius contient l'Etrurie dans le devoir. Conduite bizarre & indécente des Censeurs Livius & Néron.

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.

M. CORNELIUS.
P. SEMPRONIUS.

Syphax épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal.
Liv. XXIX. 23.

PENDANT que les Romains étoient occupés des affaires que je viens de raporter, les Carthaginois de leur côté prenoient des mesures contre les desseins de leurs ennemis. Ils avoient élevé des guérites, & allumé des feux sur tous les promontoires. Et après avoir passé l'hiver dans des allarmes & des inquiétudes continuelles, s'informant de tout, & tremblant à chaque nouvelle qu'ils recevoient, ils conclurent enfin avec le Roi Syphax une alliance

qui n'étoit pas peu importante pour leur défense ; & privérent Scipion d'un des principaux appuis sur lesquels il avoit compté pour former son plan de passer en Afrique. Asdrubal, fils de Gisgon, n'étoit pas seulement uni avec Syphax par les liens de l'hospitalité qu'ils avoient contractée ensemble, lorsque revenant d'Espagne il s'étoit trouvé, comme nous l'avons dit, dans le Palais de ce Prince avec Scipion ; mais il y avoit entr'eux un projet d'une alliance plus étroite, & le Carthaginois négocioit le mariage de sa fille Sophonisbe avec le Prince Numide. Il l'avoit autrefois promise à Masinissa : mais les intérêts de sa patrie l'emportérent aisément sur cet engagement. Il se hâta de consommer le Traité avec Syphax, & le voiant transporté pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, & la maria sans différer. Au milieu des fêtes & de la réjouissance des noces, Asdrubal pria Syphax de joindre à l'alliance particuliére qu'ils venoient de faire entr'eux, une alliance publique entre les Numides & les Carthaginois. Le Roi accepta la proposition, & tous deux firent serment que les deux nations auroient

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

desormais les mêmes amis & les mêmes ennemis.

Syphax renonce à l'amitié de Scipion, & à l'alliance des Romains.

Au reste, Asdrubal n'aiant pas oublié l'alliance que Syphax avoit aussi jurée à Scipion, & connoissant le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur les promesses de ce Prince barbare, il craignit que le mariage de sa fille ne fût un lien trop foible pour l'arréter quand Scipion seroit passé en Afrique. C'est pourquoi, profitant des premiéres ardeurs du Prince Numide, il l'engagea par ses instances, auxquelles se joignirent les caresses de la jeune épouse, à envoier des Ambassadeurs à Scipion en Sicile, pour lui déclarer » que les promesses qu'il lui avoit faites lorsqu'il » l'avoit reçu à sa Cour, ne devoient » plus être un motif pour lui de passer » en Afrique. Qu'il avoit épousé la » fille d'Asdrubal fils de Gisgon, avec » qui Scipion avoit logé dans son pa- » lais; & qu'en conséquence de cette » union particuliére, il avoit fait une » alliance publique avec le peuple de » Carthage. Que ses premiers vœux » étoient que les Romains fissent la » guerre contre les Carthaginois loin » de l'Afrique, comme ils avoient fait » jusqu'alors, afin qu'il ne se trouvât point

» point dans la néceſſité de prendre » part à leur démélé, & de s'attacher à » un parti, en ſe déclarant contre l'autre. Mais que ſi les Romains venoient » attaquer l'Afrique, & que leur armée » s'approchât de Carthage, il ne pourroit pas s'empécher de combattre » pour l'Afrique qui lui avoit donné la » naiſſance, & pour la patrie de ſon » épouſe & de ſon beaupére. AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Les Ambaſſadeurs que Syphax avoit chargés de cette commiſſion trouvérent Scipion à Syracuſe. Quoique l'inconſtance de Syphax fît perdre à ce Général une reſſource conſidérable, & ſur laquelle il avoit beaucoup compté, pour faire réuſſir les deſſeins qu'il avoit formés contre l'Afrique, il ne ſe rebuta point: mais renvoiant promtement les Ambaſſadeurs de ce Prince avant que le ſujet de leur voiage fût divulgué dans l'armée, il les chargea pour leur Maître d'une lettre, par laquelle il l'exhortoit en des termes très-forts, » à ne » point violer les loix de l'hoſpitalité » qui les uniſſoit l'un & l'autre; à ſe » ſouvenir de l'alliance qu'il avoit faite » avec le Peuple Romain; à ne point » trahir ſa foi, ſon honneur, ſa conſcience; enfin à reſpecter & à craindre

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.

Scipion cache à ses soldats l'infidélité de Syphax.

Liv. XXIX. 24.

» les dieux, témoins & vengeurs des » Traités. « Au reste, comme il n'étoit pas possible de cacher l'arrivée des Numides, qu'on avoit vûs en différens endroits de la ville; & qu'il étoit à craindre, d'un côté que le motif de leur voiage ne fût découvert par le soin même qu'on prendroit de le céler, & de l'autre que le bruit de cette rupture, quand il viendroit à éclater, ne rebutât les troupes: Scipion, pour détourner le mauvais effet que cette nouvelle pourroit causer, lui en substitua une fausse, & toute opposée. Aiant donc fait assembler les soldats, il leur dit: » Qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. » Que les Rois ses alliés le pressoient » de venir incessamment à leur secours. » Que Masinissa auparavant étoit venu » trouver Lélius, pour se plaindre à lui » d'un si long retardement: que maintenant Syphax lui fesoit demander » par ses Ambassadeurs, quelle raison » pouvoit le retenir si lontems en Sicile. Qu'il le prioit, ou de passer au » plutôt en Afrique, ou, si le plan étoit » changé, de l'en avertir, afin qu'il prît » les mesures qu'il jugeroit nécessaires » pour sa propre sûreté, & pour celle » de son Roiaume. Qu'ainsi, comme

» tout étoit prêt pour le départ, & qu'il » n'étoit pas possible de différer davan- » tage, son dessein étoit d'envoier sa » flote à Lilybée, d'y assembler toutes » ses troupes tant d'Infanterie que de » Cavalerie, & de s'embarquer pour » l'Afrique, sous la protection des » dieux, au premier vent favorable.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

Le mensonge net & hardi que Scipion emploie ici par raport à Syphax, conviendroit mieux à un Carthaginois, qu'à un Romain; & il est bien éloigné de la disposition que l'on a admirée dans Epaminondas, aussi grand homme de guerre que Scipion, mais plus délicat que lui sur les droits de la vérité, pour laquelle il avoit un tel respect, qu'il ne croioit pas qu'il lui fût permis de mentir même en riant & par maniére de divertissement. *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Cornel. Nep. in Epamin. cap. 3.

Scipion se rend à Lilybée, & prépare tout pour le départ de la flote.

Liv. XXIX. 24.

Scipion, en conséquence, écrivit à M. Pomponius, pour le prier de venir le trouver à Lilybée s'il le jugeoit à propos, afin qu'ils examinassent de concert quelles légions & quelle quantité de troupes il conviendroit de conduire en Afrique. En même tems il envoia sur toute la côte des ordres, pour assembler & amener à Lilybée tous les vaisseaux

An. R. 548. Av. J.C. 204.
ſeaux de charge qui s'y rencontreroient. Tout ce qu'il y avoit de troupes & de vaiſſeaux en Sicile s'étant rendus à Lilybée, la ville ne pouvoit contenir tant de ſoldats, ni le port tant de bâtimens : & toute cette multitude avoit une ſi grande ardeur de mettre à la voile, & de paſſer la mer, qu'il ſembloit qu'on les menoit en Afrique, non pour faire la guerre, mais pour recueillir les fruits d'une victoire déja certaine. Sur tout les ſoldats qui étoient reſtés de l'armée de Cannes, étoient perſuadés qu'il n'y avoit que Scipion qui pût leur donner lieu de mériter par d'utiles & d'importans ſervices la fin de leur honte, & le rétabliſſement dans tous leurs droits. Scipion, de ſon côté, ne mépriſoit pas ce genre de troupes. Il étoit convaincu que ce n'étoit pas par leur lâcheté que la bataille de Cannes avoit été perdue ; & il ſavoit qu'il n'y avoit point de plus vieux ſoldats dans toutes les armées Romaines ; & que d'ailleurs ceux-ci étoient expérimentés, non ſeulement dans les différens genres de combats, mais encore dans les ſiéges. Ces troupes compoſoient la cinquiéme & la ſixiéme Légions. Il en fit la revûe ; & en forma un corps d'élite, écartant les ſoldats

dont il n'espéroit pas tirer un bon ser- AN. R. 548.
vice, & les remplaçant de ceux qu'il AV. J.C. 204.
avoit amenés d'Italie. Il renforça même ces Légions pour le nombre, & voulut qu'elles eussent chacune six mille deux cens hommes de pié, & trois cens Cavaliers. Parmi les Alliés du nom Latin, cavalerie & infanterie, il préféra aussi ceux qui s'étoient trouvés à la bataille de Cannes. On ne sait pas précisément à quoi montoit le nombre des troupes qui s'embarquérent : les Historiens varient beaucoup sur ce sujet. La flote étoit composée de cinquante gros vaisseaux, & de près de quatre cens barques.

Scipion eut grand soin qu'elle ne manquât de rien, & pour cela entra par lui-même dans le dernier détail, pour voir si ses ordres avoient été bien exécutés. M. Pomponius, qui avoit été chargé des provisions de bouche, en fit mettre dans les vaisseaux pour quarante-cinq jours, dont il y en avoit de cuites pour quinze. On y mit aussi de l'eau, tant pour les hommes que pour les bêtes, pour un pareil nombre de jours. Les vaisseaux de charge étoient au centre, couverts, à la droite de vingt gros bâtimens, commandés par

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

le Général lui-même & par L. Scipion son frére; & à la gauche d'autant de vaisseaux de même espéce, sous la conduite de C. Lélius Commandant de la flote, & de M. Porcius Caton Questeur. Les gros vaisseaux avoient chacun une lumiére, ceux de charge deux : l'Amiral en avoit trois par distinction, & pour être plus aisément remarqué. Il commanda aux pilotes d'aborder au canton * d'Empories, dont les habitans peu belliqueux, & même amollis par les délices & la fertilité du terroir, paroissoient peu capables de faire résistance. Le départ fut fixé pour le lendemain.

Départ de la flote.
Liv. XXIX. 26.

On avoit déja vû plusieurs flotes Romaines partir de Sicile, & du même port de Lilybée. Mais, ni pendant cette guerre, ni dans tout le cours de la premiére, il n'y en avoit aucune dont le départ eût été célébré par un aussi grand concours de Spectateurs. Quoique cependant, si l'on jugeoit d'une flote par sa grandeur, on en avoit vû qui avoient transporté au dela de la

* Empories *étoit dans la petite Syrte, appellée maintenant le golfe de Capes, sur la côte du Roiaume de Tunis.*

mer les deux Consuls avec les deux armées consulaires, composées de presque autant de vaisseaux de guerre, que Scipion avoit alors de bâtimens de charge. Mais l'importance de cette seconde guerre, infiniment supérieure à l'autre ; le danger extrême où l'Italie s'étoit trouvée, & où elle se trouvoit encore, après tant de sanglantes défaites ; la haute réputation de Scipion, fondée sur les glorieux exploits qu'il avoit déja exécutés, & sur ceux que l'on attendoit de son courage & de son bonheur ; le dessein hardi de passer en Afrique, qui n'étoit point encore venu dans l'esprit d'aucun des Généraux ; le bruit qu'il avoit répandu avec un air & un ton de confiance, qu'il alloit arracher Annibal du sein de l'Italie, & faire repasser la guerre en Afrique, où elle seroit enfin terminée : tout cela avoit excité une curiosité avide dans l'esprit des peuples, & attiré une attention extraordinaire sur le départ de la flote. Le port étoit rempli non seulement de tous les habitans de Lilybée, mais encore d'un grand nombre de Députés de tous les peuples de Sicile, que le desir de faire leur cour à Scipion, ou leurs affaires auprès du Préteur Pom-

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

ponius, avoient amenés dans cette ville. De plus, les soldats des Légions qui restoient en Sicile s'y étoient rendus, pour dire adieu à leurs camarades. Et si la flote attiroit les yeux de cette multitude infinie qui couvroit le port & les parties du rivage d'où elle pouvoit être aperçue ; cette multitude elle-même n'étoit pas un spectacle moins brillant.

Dès qu'il fut jour, Scipion parut sur le tillac du vaisseau Amiral ; & aiant commandé au Héraut de faire faire silence : *Dieux & déesses de la terre & de la mer*, dit-il, *je vous prie & vous conjure de donner un heureux succès à tous les desseins que j'ai formés & formerai dans la suite, & de les faire tourner à mon utilité & à ma gloire, aussi bien qu'à celles du Peuple Romain, des Alliés du nom Latin, & de tous ceux qui portent les armes sous les auspices du Peuple Romain & les miens, tant par terre que par mer : de nous accorder de jour en jour, & de nous continuer sans cesse de plus en plus votre protection ; de nous procurer la victoire & le triomphe sur nos ennemis ; de nous ramener dans notre patrie chargés de leurs dépouilles, & pleins de joie & de santé : de nous donner les moiens de*

nous venger de nos ennemis publics & particuliers, & de faire retomber sur la République des Carthaginois tous les malheurs dont ils avoient menacé le Peuple Romain. Après cette priére, on égorgea la victime, dont il jetta, selon la coutume, les entrailles crues dans la mer, & avec le son de la trompette fit donner le signal du départ.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

Etant partis avec un vent favorable, ils perdirent bientôt le rivage de vûe. Mais sur le midi il s'éleva un brouillard si épais, qu'à peine les vaisseaux pouvoient-ils éviter de s'entrechoquer. Quand ils furent avancés en pleine mer, le vent tomba; & le même brouillard aiant continué pendant toute la nuit suivante, il se dissipa au lever du soleil, & le vent recommença à les pousser avec la méme force; ensorte qu'ils aperçurent bientôt la terre. Un moment après le Pilote dit à Scipion qu'ils n'étoient pas à plus de cinq milles de l'Afrique: qu'il apercevoit le * promontoire de Mercure; & que, s'il lui ordonnoit de tourner de ce côté-là, toute la flote seroit bientôt dans le port. Scipion pria aussitôt

Une lieue & demie.

* *Le cap Bon, au roiaume de Tunis, près de la ville* appellée anciennement Clypea.

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

les dieux que ce fût pour son bonheur, & pour celui de la République, qu'il eût vû la terre d'Afrique ; & il ordonna au Pilote d'aller aborder un peu plus bas.

Ils étoient poussés par le même vent. Mais il s'éleva un brouillard semblable à celui de la veille, & à peu près dans le même tems, qui leur déroba la vûe de la terre, & fit tomber le vent. La nuit survint, qui les mit dans l'impossibilité entiére de songer à aborder. Ils jettérent l'ancre, pour empécher que les vaisseaux ne se heurtassent les uns contre les autres, ou n'allassent donner contre le rivage. Dès que le jour parut, le vent recommença ; & le brouillard s'étant dissipé, on découvrit tous les bords de l'Afrique. Scipion demanda ce que c'étoit que le promontoire le plus prochain ; & sur ce qu'on lui dit qu'il s'appelloit LE BEAU ; *Ce nom est d'un bon présage*, dit-il ; *abordez à cet endroit*. Aussitôt toutes les proues furent tournées de ce côté-là, & les troupes furent mises à terre.

Abord de la flote en Afrique.
Liv. XXIX. 27.

Après le débarquement, les Romains campérent sur les hauteurs les plus voisines. Déja à la vûe, premiérement de

La terreur se répand dans les campagnes &

la flote, puis des soldats qui sortoient en foule de leurs vaisseaux, la terreur & la consternation s'étoient répandues, non seulement dans les campagnes voisines, mais dans les villes mêmes. Une multitude confuse d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui s'enfuioient en poussant leurs troupeaux devant eux, avoit rempli tous les chemins; de sorte qu'on eût dit que l'Afrique étoit abandonnée de tous ses habitans. Mais les gens de la campagne apportoient encore dans les villes une terreur plus grande que celle dont ils étoient saisis eux-mêmes. Sur tout il se répandit à Carthage une épouvante & une consternation presque aussi grande, que si la ville eût été prise d'assaut. Car depuis les Consuls Régulus & Manlius, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans, les Carthaginois n'avoient point vû d'armée Romaine dans leur pays. Toutes les hostilités s'étoient bornées à quelques descentes, qui n'avoient point eu de suites. C'est ce qui rendit alors la fraieur plus grande. En effet, ils n'avoient ni une armée assez forte, ni un Général assez expérimenté, pour les défendre contre les troupes & le Général des Romains. Asdrubal, fils de

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.
dans les villes.
Liv. XXIX. 28.

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

Giſgon, avoit beaucoup de réputation & de mérite : mais on ſe ſouvenoit encore que ce méme Scipion l'avoit battu pluſieurs fois en Eſpagne, & l'avoit enfin chaſſé de la province; & ils ne le croioient pas plus en état de tenir tête à Scipion, que leurs troupes levées à la hâte de réſiſter aux vieilles bandes des ennemis. C'eſt pourquoi, comme ſi dans le moment Scipion eût dû venir attaquer Carthage, ils criérent aux armes, fermérent leurs portes, diſpoſérent des ſoldats armés ſur les murs, & placérent par tout des corps de garde & des ſentinelles : & l'on veilla toute la nuit.

Scipion ravage les terres, après avoir défait un détachement de Cavalerie Carthaginoiſe.

Liv. XXIX. 28. 29.

Le lendemain, cinq cens Cavaliers qu'on avoit envoiés du côté de la mer pour examiner les démarches des Romains, & les troubler dans leur débarquement, rencontrérent les corps de garde des ennemis. Car Scipion avoit déja envoié ſa flote du côté d'Utique : & pour lui, s'étant un peu éloigné de la mer, il s'étoit emparé des hauteurs voiſines, & avoit placé une partie de ſa Cavalerie dans des poſtes avantageux, tandis que le reſte étoit allé piller la campagne. Il ſe livra donc un combat de Cavalerie, qui ne fut

pas avantageux aux Carthaginois. Il y en eut quelques-uns de tués dans le combat même, mais beaucoup davantage dans la fuite, du nombre desquels fut un jeune Officier Carthaginois, nommé Hannon, qui commandoit ce parti. Scipion ne se contenta pas de ravager les campagnes d'alentour : il attaqua & prit une ville du voisinage assez riche, dans laquelle, outre un butin considérable dont il chargea aussitôt ses vaisseaux, & qu'il envoia en Sicile, il fit huit mille prisonniers, tant libres qu'esclaves.

An. R. 548. Av.J.C. 204.

Masinissa vient se joindre à Scipion. *Liv.* XXIX. 29-33.

DANS le commencement d'une expédition, telle qu'étoit celle des Romains contre l'Afrique, les plus légers secours sont quelquefois d'une grande importance, & sont toujours un sensible plaisir. Ce fut donc avec une grande joie que Scipion vit arriver dans son camp Masinissa. Ce Prince, encore jeune pour lors, avoit essuié d'étranges malheurs s'étant vû dépouillé de son Roiaume, obligé à fuir de province en province, & près souvent de perdre la vie. Syphax, animé par Asdrubal, s'étoit déclaré contre lui, & lui avoit fait une cruelle guerre. Syphax étoit Roi des Mase-

An. R. 548. Av.J.C. 204.

ſyliens, Maſiniſſa des Maſſyliens. Ces deux peuples portoient également le nom de Numides. Maſiniſſa vint donc ſe joindre à Scipion, ſelon quelques-uns avec deux mille chevaux, ſelon d'autres avec deux cens ſeulement. L'état fâcheux de ſes affaires rend ce dernier ſentiment plus vraiſemblable.

Les Carthaginois aiant fait des levées, mirent ſur pié un nouveau corps de Cavalerie en la place de celui qui avoit été défait avec ſon Chef, & en donnérent le commandement à Hannon fils d'Amilcar. Ils envoiérent lettres ſur lettres, Députés ſur Députés à Aſdrubal & à Syphax, pour les preſſer d'agir. Ils ordonnoient à l'un de venir défendre ſa patrie preſque aſſiégée par les ennemis. Ils conjuroient l'autre d'accourir au ſecours de Carthage & de toute l'Afrique. Scipion étoit alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il étoit venu camper après avoir reſté quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de ſa flote.

Action de Cavalerie. Hannon eſt défait par Scipion, & tué. *Liv.* XXIX. 34.

Comme Hannon, avec la Cavalerie qu'on lui avoit donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'étoit pas même en état de les empécher de piller la campagne, ſon pre-

mier soin fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ses Cavaliers. Sans rejetter ceux des autres nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui étoient les meilleurs hommes de cheval qu'il y eût en Afrique. Il avoit rassemblé environ quatre mille chevaux, lorsqu'il s'enferma dans la ville de Saléra. Scipion, après avoir bien instruit Masinissa de la manœuvre qu'il devoit observer, lui donna ordre d'aller caracoller jusqu'aux portes de cette ville, pour attirer les ennemis au combat. Ils ne manquérent pas de sortir, & de fondre sur Masinissa. Peu à peu le combat s'engagea, & fut lontems douteux. Enfin ce Prince, comme s'il se fût senti plus foible, commença à lâcher pié, non par une fuite précipitée, mais en se battant en retraite, & attira les ennemis jusqu'aux collines qui cachoient la Cavalerie Romaine. Alors les gens de Scipion qui étoient frais aussi bien que leurs chevaux parurent, & entourérent Hannon & ses Africains qui s'étoient bien fatigués à force de combattre Masinissa, ou de le poursuivre. Masinissa de son côté, en fesant volte face, revint au combat. Hannon, avec en-

AN. R. 548.
AV. J.C. 204.

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

viron mille Cavaliers qui fesoient son avant-garde, aiant été coupé par les Romains, & mis par là hors d'état de se sauver, furent tués sur la place. Tous les autres, effraiés de la perte de leur Chef, s'enfuirent à bride abbattue. Mais les vainqueurs les poursuivirent pendant près de dix lieues, & en prirent ou tuérent encore environ deux mille, parmi lesquels il se trouva deux cens Cavaliers Carthaginois des plus illustres par leurs richesses & par leur naissance.

Le jour même que ce combat se donna, les vaisseaux, qui avoient porté en Sicile le premier butin dont on a parlé, revinrent avec de nouvelles provisions.

Scipion ravage l'Afrique.
Liv. XXIX. 35.

Scipion fit des présens considérables aux Officiers à proportion de leur valeur : mais il traita Masinissa avec plus de distinction qu'aucun autre. Il mit une forte garnison dans Saléra, & étant parti avec le reste de ses troupes, non seulement il ravagea toutes les campagnes par où il passa, mais il prit même chemin fesant un grand nombre de villes ou de bourgs; & aiant porté de tous côtés la terreur de ses armes, il revint dans son camp sept

jours après en être sorti, traînant après lui une grande multitude d'hommes & d'animaux, & un butin infini de toute espéce, qu'il fit porter dans ses vaisseaux, & les renvoia en Sicile chargés une seconde fois de riches dépouilles.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

Il entreprend le siége d'Utique, & est obligé de l'interrompre.

Le Vainqueur, abandonnant le pillage & les autres expéditions de peu de conséquence, tourna toutes ses forces contre la ville d'Utique, dans le dessein, après l'avoir prise, d'en faire une place d'armes qui lui seroit très-avantageuse pour l'exécution de ses projets. Il l'attaqua en même tems par terre & par mer, étant abondamment fourni de toutes les machines nécessaires pour ce siége. Carthage se donna autant de mouvement pour sauver cette place, que si elle avoit été elle-même attaquée. Asdrubal, par les levées qu'il fit avec toute la diligence possible, mit sur pié jusqu'à trente mille hommes d'Infanterie, & trois mille chevaux. Mais, avec des forces si considérables, il n'osa pas approcher des ennemis que Syphax ne fût venu le joindre. Ce Prince arriva enfin avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux.

An. R. 548. Av. J.C. 204.

Auſſitôt Aſdrubal ſe mit en marche, & vint camper avec lui aſſez près d'Utique & des retranchemens des Romains. Tout le fruit que tirérent les Carthaginois d'un armement ſi conſidérable, fut d'obliger Scipion à interrompre le ſiége d'Utique, après avoir fait inutilement pendant quarante jours tous les efforts imaginables pour s'en rendre maître. Ainſi, comme l'hiver approchoit, il alla camper ſur un promontoire, qui s'étendoit aſſez avant dans la mer, & ſe joignoit à la terre ferme par une eſpéce d'iſthme aſſez étroit, enfermant dans les mêmes retranchemens l'armée de terre, & celle de mer.

Convois envoiés à Scipion. *Liv.* XXIX. 36.

Outre les blés que Scipion avoit enlevés des campagnes qu'il avoit pillées, & ceux qu'on lui avoit amenés de Sicile & d'Italie, le Propréteur Cn. Octavius lui en apporta encore une grande quantité, qui lui étoient envoiés de Sardaigne par Ti. Claudius Préteur de cette province : de ſorte que non ſeulement il en remplit les greniers qu'il avoit déja, mais qu'il fut obligé d'en faire encore bâtir de nouveaux. Comme ſes ſoldats manquoient d'habits, il envoia le même Octavius

en Sardaigne pour en conférer avec le Préteur de cette province. Il s'acquita encore ponctuellement de cette commission; & en très-peu de tems il en raporta douze cens robes, (*togas*) & douze mille tuniques. An. R. 548. Av. J.C. 204.

Le Consul Sempronius est battu par Annibal, puis le bat à son tour avec beaucoup d'avantage.

DANS la même campagne où ces choses se passérent en Afrique, le Consul P. Sempronius, qui avoit pour province le Brutium, fut attaqué dans sa marche par Annibal. Les deux partis combattirent par pelottons, plutôt qu'en bataille rangée. Le Consul fut repoussé, & laissa sur la place douze cens des siens. Il regagna son camp avec assez de désordre. Cependant Annibal n'osa pas l'y attaquer. Ainsi le Consul partit de ce lieu la nuit suivante, après avoir fait avertir le Proconsul P. Licinius de venir le trouver avec ses Légions. Dès que les deux Généraux se furent joints, ils vinrent avec les deux armées chercher Annibal pour lui présenter le combat, qu'il accepta sans balancer. Il étoit encouragé par la victoire qu'il venoit de remporter, & Sempronius par l'augmentation de ses forces. Le Consul mit ses Légions aux premiers rangs, & celles de Licinius au corps de ré-

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

serve. Il défit, & mit en fuite les Carthaginois, leur tua plus de quatre mille hommes, en fit prisonniers près de trois cens, & prit quarante chevaux avec onze drapeaux. Annibal, abbattu par cette défaite, mena son armée du côté de Crotone.

Le Consul Cornelius contient l'Etrurie dans le devoir.

Pendant ce tems-là, le Consul M. Cornelius, dans l'autre partie de l'Italie, emploioit la rigueur des jugemens, plutôt que la force des armes, pour contenir ou ramener dans le devoir les Etrusques, qui, aux approches de Magon, s'étoient presque tous laissé emporter à l'amour de la nouveauté, & au desir de changer de maîtres.

A ROME, les Censeurs M. Livius & C. Claudius firent la revûe du Sénat. Q. Fabius Maximus fut nommé Prince du Sénat pour la seconde fois. Ils mirent un nouvel impôt sur le sel, ou plutôt l'augmentérent : j'en ai parlé ailleurs. Le Dénombrement fut achevé plus tard que de coutume, parce que les Censeurs envoiérent dans les provinces pour savoir au juste le nombre des soldats dont chaque armée étoit composée. Celui de tous les citoiens, en comptant les soldats, se trouva monter à deux cens quatorze

mille hommes. Ce fut C. Claudius Néron qui ferma le lustre, c'est-à-dire la cérémonie du Dénombrement. AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Conduite bisarre & indécente des deux Censeurs Livius & Néron.

Liv. XXIX. 37. Val. Max. II. 9.

On commença ensuite la revûe des Chevaliers, & les deux Censeurs, par une circonstance qui paroit singuliére, étoient de ce nombre. Quand on fut venu à la Tribu Pollia, dans laquelle étoit M. Livius, comme le Crieur hésitoit à citer le Censeur lui-même: *Citez M. Livius*, lui dit Néron; &, soit qu'il conservât contre lui un reste d'inimitié, soit qu'il affectât mal-à-propos de faire paroitre une austére sévérité, il obligea Livius de se * défaire de son cheval, sous prétexte qu'il avoit été condanné par le Peuple. M. Livius à son tour, dans la revûe de la Tribu Narniensis, obligea Néron qui en étoit de vendre son cheval, pour deux raisons : premiérement, pour avoir porté contre lui un faux témoignage; & en second lieu, parce qu'il ne s'étoit pas réconcilié de bonne foi avec lui. Ainsi tout le Peuple Romain fut témoin d'un démélé très-scandaleux entre deux Censeurs, qui s'acharnoient mutuellement à détruire chacun la réputation de son Collégue

* *C'étoit le dégrader de sa qualité de Chevalier.*

aux dépens de la ſienne propre. Lorſqu'il fut queſtion de ſortir de charge, C. Claudius jura, ſelon la coutume, qu'il n'avoit rien fait qui ne fût conforme aux Loix; & étant monté dans le Tréſor public, il mit ſon Collégue parmi le nombre de ceux à qui il laiſſoit le nom flétriſſant de Tributaires : * *ærarios.* M. Livius pouſſa encore plus loin la vengeance. Car, étant venu après ſon Collégue au Tréſor public, excepté la Tribu Métia qui ne l'avoit ni condanné, ni créé Conſul & Cenſeur après ſa condannation, il flétrit de la même ignominie tout le reſte du Peuple Romain, c'eſt-à-dire trente-quatre Tribus entiéres : » en punition, ajouta-t-il, de » ce qu'elles l'avoient condanné injuſtement, puis l'avoient nommé Conſul & Cenſeur; ne pouvant nier » qu'elles n'euſſent péché, ou une fois » dans le Jugement qu'elles avoient » porté contre lui, ou deux fois dans » les Aſſemblées où elles l'avoient élevé aux charges depuis ſa condannation. Il dit que Claudius ſe trou-

* *On appelloit ainſi ceux à qui les Cenſeurs ôtoient tout droit, toute marque de citoien, excepté l'obligation de paier le tribut.*

» voir compris dans les trente-quatre Tribus ; mais que s'il y avoit eu quelque exemple qu'un citoien eût été en même tems condanné deux fois à une même peine, il n'auroit pas manqué d'imprimer cette note à C. Claudius nommément.

AN. R. 548. AV. J.C. 204.

Le jugement que porte Tite-Live de cette conduite des Censeurs est remarquable. Il approuve celle de Livius par raport au Peuple. Le [a] Peuple, dit-il, méritoit bien d'être noté pour son inconstance, & les reproches qu'on lui en fit convenoient parfaitement à la sévérité d'un Censeur, & à la gravité des Magistrats de ce tems-là : mais l'animosité que ces deux Censeurs firent paroitre l'un contre l'autre, étoit d'un fort mauvais exemple, & partoit d'une bisarrerie d'esprit qui deshonoroit la sage conduite qu'ils avoient gardée pendant leur Consulat, & jettoit une sorte de flétrissure sur leurs plus belles actions. Aussi cette conduite les rendit-elle odieux, & dès qu'ils furent sortis de charge, C. Bébius un des Tribuns Plé-

a Pravum certamen notatum inter Censores : castigatio inconstantiæ populi censoria, & gravitate temporum illorum digna. *Liv.*

An. R. 548.
Av. J.C. 204.

beïens, croiant avoir trouvé occasion de se faire valoir à leurs dépens, les accusa devant le Peuple. Mais les Sénateurs assoupirent cette affaire, pour ne point exposer dans la suite la Censure au caprice de la multitude.

Comme le tems des Elections approchoit, on fit revenir à Rome M. Cornelius, qui n'avoit point de guerre dans l'Etrurie, plutôt que Sempronius, qui avoit Annibal en tête. On créa Consuls Cn. Servilius Cépion, & C. Servilius Geminus. On procéda ensuite à l'élection des autres Magistrats.

§. II.

Partage des provinces entre les Consuls. Eloge de Licinius. Commandement prorogé à Scipion. Les Consuls se rendent à leurs départemens. Scipion forme un grand dessein, & cependant amuse Syphax par l'espérance d'un accommodement. Scipion découvre son dessein, qui étoit de brûler les deux camps des ennemis, & l'exécute heureusement. Consternation générale dans Carthage. Les Carthaginois & Syphax lévent de nouvelles troupes pour continuer la guerre. On donne un combat

bat : Scipion remporte la victoire. Il soumet toutes les villes qui étoient de la dépendance de Carthage. Consternation des habitans de cette ville. Annibal est rappellé en Afrique. Les Carthaginois attaquent la flote Romaine, & remportent un léger avantage Masinissa rentre en possession de son Roiaume. Syphax remet de nouvelles troupes sur pié. Il est vaincu par Lélius & Masinissa, & fait prisonnier. Cirta, capitale des Etats de Syphax, se rend à Masinissa. Discours de Sophonisbe à Masinissa. Masinissa épouse Sophonisbe. Syphax est amené dans le camp des Romains. Il tâche de se justifier devant Scipion, en accusant Sophonisbe. Reproches de Scipion à Masinissa, pleins de douceur & de ménagemens. Masinissa envoie du poison à Sophonisbe. Elle l'avale avec fermeté. Scipion console Masinissa, & le comble de louanges. Lélius conduit à Rome Syphax & les prisonniers. Les Carthaginois envoient demander la paix à Scipion. Conditions de paix proposées par Scipion. Lélius arrive à Rome. Joie qu'y cause la nouvelle des victoires remportées en Afrique. Ambassadeurs de Masinissa

bien reçus du Sénat. Magon est vaincu. Il reçoit ordre de repasser en Afrique. Il meurt en chemin.

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

CN. SERVILIUS CÆPIO.
C. SERVILIUS GEMINUS.

Partage des provinces entre les Consuls.
Liv. XXX. I.

CES DEUX Consuls entrérent en charge la seiziéme année de la seconde guerre Punique. Ils tirérent les provinces au sort, qui fit échoir le Brutium à Cépion, & l'Etrurie à Servilius Geminus. On régla ensuite le département des autres Commandans.

Eloge de Licinius.

P. Licinius, qui avoit commandé l'année de son Consulat & la suivante, fut rappellé. Tite-Live nous en fait ici un portrait qui le représente comme un homme accompli. Il avoit tous les avantages extérieurs de la nature & de la fortune: la naissance, les richesses, la bonne mine, la figure du corps. Il étoit homme éloquent dans tous les genres: également capable de plaider dans le barreau, de soutenir un sentiment dans le Sénat, & de haranguer devant le Peuple. Comme il étoit Grand-Pontife, il avoit fait une étude particuliére des Loix de la religion, & s'y étoit rendu très-habile. Enfin, à tous les autres talens acquis & naturels qu'il

possédoit dans un degré aussi éminent qu'aucun autre Romain de son tems, il joignoit les qualités militaires, & son Consulat lui avoit donné occasion de les faire paroitre.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

Commandement prorogé à Scipion.

La durée du commandement étoit fixée pour tous les autres : on ordonna que P. Scipion conserveroit le sien jusqu'à ce que la guerre fût terminée en Afrique, sans limiter aucun tems; & l'on indiqua des priéres publiques, pour demander aux dieux leur faveur & leur protection sur l'entreprise que Scipion avoit déja heureusement commencée en passant en Afrique. Les forces de terre & de mer avec lesquelles les Romains firent la guerre cette année, montoient à vingt Légions, & cent soixante gros vaisseaux.

Les Consuls se rendent à leurs départemens

Liv. XXX. 1.

Quand les Consuls eurent satisfait à tous les devoirs de religion, ils partirent, aussi bien que les Préteurs, chacun pour leurs départemens. Mais tous étoient principalement occupés de l'Afrique comme si le sort la leur eût donnée pour province, soit qu'ils crussent que le salut & la gloire de la République dépendoient des succès qu'on auroit de ce côté-là : soit qu'ils voulussent faire plaisir à Scipion, sur qui tous les

An. R. 549. Av. J.C. 203.

citoiens avoient alors les yeux tournés. C'est pourquoi on y transporta à l'envi, non seulement de la Sardaigne comme on l'a déja dit, mais encore de la Sicile & de l'Espagne, des vétemens, des blés, des armes, & toutes sortes de provisions.

Scipion, de son côté, agissoit en homme supérieur, embrassant tout à la fois, fesant face à tout. Il avoit de quoi s'occuper. Car, outre le siége d'Utique qu'il continuoit, il étoit obligé de se tenir en garde contre Asdrubal, qui étoit campé à sa vûe; & les Carthaginois avoient mis en mer une flote bien équipée, dans le dessein de lui couper les vivres.

Scipion forme un grand dessein. Cependant il amuse Syphax par l'esperance d'un accommodement.

Polyb. XIV. 677-679. *Liv.* XXX. 3. & 4. *Appian. de bello Punico*, *pag.* 10-15.

Au milieu de tant de soins, il n'avoit pas tout-à-fait renoncé à l'espérance de regagner Syphax, se flatant que peutêtre les premiers feux de sa passion pour Sophonisbe, qui l'avoit entraîné du côté des Carthaginois, seroient rallentis; & sachant d'ailleurs que les Numides ne se fesoient pas un scrupule de violer la foi des Traités. Il profita donc du voisinage des armées pour lier une négociation avec ce Prince, & pour sonder ce qu'il pensoit, en lui laissant entrevoir quelque espérance

d'accommodement entre les deux peuples, ce qui flata agréablement l'ambition de Syphax, & l'engagea à faire une tréve. AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Quelques-uns de ceux qu'il avoit envoiés vers ce Prince lui raportérent, que les Carthaginois étoient logés dans leur camp sous des huttes faites uniquement de bois & de branchages, sans aucun mélange de terre; & que celles des Numides, de joncs & de feuillages, étoient partie au dedans & partie hors du fossé & des retranchemens. Ce récit fit naître à Scipion une pensée qu'il roula beaucoup dans son esprit, mais qu'il tint d'abord fort secrette. Jusques-là il avoit toujours rejetté les propositions qu'on lui apportoit de la part de Syphax, qui étoient qu'il faloit que les Carthaginois sortissent de l'Italie, & les Romains de l'Afrique, demeurant au reste dans le même état où ils étoient avant la guerre. Scipion commença alors à se rendre moins difficile, fesant paroitre qu'il ne croioit pas que ce qu'on lui proposoit fût impossible.

Syphax, charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de si près à ceux qui alloient & venoient. Scipion ne manqua pas de profiter de cette facilité. Il en-

AN. R. 549. AV. J.C. 203.
voioit dans le camp du Prince & plus souvent, & plus de monde à la fois : on resta même pendant quelques jours dans le camp les uns des autres sans défiance & sans précaution. Pendant cet intervalle Scipion fit partir avec ses Députés quelques personnes intelligentes, & des Officiers déguisés en esclaves, pour observer les entrées & les issues des deux camps, & s'informer de la maniére dont on y fesoit la garde le jour & la nuit. Il y avoit deux camps : celui d'Asdrubal, où l'on comptoit trente mille hommes de pié, & trois mille chevaux ; & celui des Numides, où il y avoit dix mille chevaux, & cinquante mille hommes d'Infanterie. Ils n'étoient éloignés l'un de l'autre que de dix stades : (une demie lieue.) On voit par là quel intérêt avoit Scipion de trouver un moien d'éviter le combat contre des ennemis si supérieurs en nombre.

La maniére dont l'affaire se traitoit dans les entrevûes, donnoit de jour en jour plus d'espérance à Syphax, & par lui aux Carthaginois avec qui il agissoit de concert, que la paix pourroit enfin se conclure. Quand Scipion eut pris toutes les mesures nécessaires pour

faire réussir son dessein, ses Députés déclarérent à Syphax que Scipion leur avoit défendu de revenir sans lui raporter une réponse positive, trouvant que l'affaire traînoit trop en longueur. Cette sorte d'empressement fit croire au Prince que les Romains souhaitoient la paix avec ardeur, & le porta à ajouter au projet d'accommodement quelques nouvelles conditions plus dures que les premiéres. Elles fournirent à Scipion un prétexte plausible de rompre la tréve. Il dit donc au courrier qui les lui apporta de la part du Roi, qu'il en délibéreroit avec le Conseil de guerre; & dès le lendemain il répondit, » Que » quelque desir qu'il eût de conclure un » Traité, les conditions proposées par » le Roi n'avoient pas paru supporta» bles. Qu'il allât donc déclarer à son » Maître, que l'unique moien qui lui » restoit de vivre en paix avec les Ro» mains étoit de renoncer à l'alliance » des Carthaginois. « Aussitôt il rompit la tréve, afin de pouvoir exécuter son projet sans qu'on pût l'accuser de mauvaise foi.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Pendant les conférences, Scipion aiant mis sa flote en mer, y avoit embarqué ses machines de guerre. Il avoit

An. R. 549.
Av. J.C. 203

en même tems envoié deux mille hommes pour s'emparer d'une éminence qui commandoit la ville, & dont il avoit déja été maître. Ces mouvemens avoient deux motifs : le premier de détourner l'attention des ennemis du véritable dessein qu'il avoit ; le second, d'empécher que les habitans d'Utique, pendant qu'il agiroit contre Syphax & Asdrubal, ne fissent quelque sortie sur son camp où il laissoit peu de monde. Il vint à bout de tromper, non seulement les ennemis, mais ses troupes mêmes, qui jusques-là, sur les préparatifs qu'il fesoit, avoient cru qu'il songeoit uniquement à surprendre Utique.

Scipion découvre son dessein, qui étoit de bruler les deux camps des ennemis, & l'exécute heureusement.

Polyb. XIV. 679-682.
Liv. XXX. 5-7.
Appian. bello Pun. 10-12.

Après avoir pris des mesures si justes, Scipion tint Conseil ; & aiant ordonné à ceux qu'il avoit emploiés pour reconnoitre l'état du camp des ennemis de rendre compte de ce qu'ils y avoient remarqué ; & prié Masinissa qui en avoit une connoissance particuliére de dire ce qu'il pensoit : il déclara enfin lui-même l'entreprise qu'il vouloit exécuter la nuit suivante, qui étoit de bruler les deux camps des ennemis. Il ordonna aux Tribuns de faire sortir les Légions du camp au premier signal qu'on leur donneroit

après que l'on seroit sorti du Conseil. AN. R. 549. Av. J.C. 203
Les troupes prirent de la nourriture, & partirent, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu, immédiatement après le coucher du soleil. Quelque tems après elles se mirent en ordre de bataille, & marchant au petit pas, elles arrivérent sur le minuit au camp des ennemis, distant du leur d'environ deux lieues. Là Scipion, donnant une partie de ses troupes à Lélius, le chargea d'aller, accompagné de Masinissa & de ses Numides, attaquer le camp de Syphax, & d'y mettre le feu. Et en même tems prenant Lélius & Masinissa à part, il les conjura de remédier par un redoublement de vigilance & d'attention au trouble que la nuit pouvoit apporter dans l'exécution d'une telle entreprise. Que pour lui, il attaqueroit Asdrubal & les Carthaginois : mais qu'il ne commenceroit que quand il auroit vû le feu au camp de Syphax.

Il n'attendit pas lontems. Car dès que la flamme eut pris aux premiéres cabanes, elle se communiqua de proche en proche avec tant de promtitude, qu'en très-peu de tems toutes les parties du camp furent embrasées. On peut juger de la consternation que

An. R. 549. Av. J.C. 203.
jetta parmi les ennemis un incendie nocturne, si promtement & si universellement répandu. Mais les barbares, qui l'attribuoient au hazard, sans penser en aucune façon aux Romains, étant accourus sans armes & presque nuds pour l'éteindre, tombérent entre les mains des ennemis bien armés, sur tout des Numides, que Masinissa, par la connoissance qu'il avoit des lieux, avoit disposés dans tous les endroits par où l'on pouvoit échaper. Le feu en étoufa plusieurs à moitié endormis dans leurs lits : plusieurs, se pressant les uns sur les autres, furent écrasés dans les portes mêmes, trop étroites pour recevoir tous ceux qui s'y précipitoient pour se sauver.

L'éclat que jettoit un si grand embrasement, frapa d'abord les sentinelles des Carthaginois. Ensuite d'autres, que le bruit & le fracas avoient réveillés, s'en étant aussi aperçus, tombérent dans la même erreur que les troupes du Roi. Ils crurent que ce feu n'étoit qu'un accident fortuit. Les cris que poussoient les soldats blessés & égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi que leur causoit un incendie nocturne, les empéchoit d'en

deviner la véritable cauſe. Ainſi tous s'empreſſant de courir au ſecours des Numides, ſans porter avec eux autre choſe que ce qui pouvoit ſervir à éteindre le feu, parce qu'ils ne croioient pas avoir rien à craindre de la part des ennemis, ils tomboient entre leurs mains ſans armes & ſans défenſe. Tous furent tués, non ſeulement par un effet de la haine ordinaire aux ennemis, mais encore plus parce qu'on ne vouloit pas qu'il en reſtât un ſeul qui pût porter aux autres la nouvelle de ce qui ſe paſſoit. Scipion enſuite alla attaquer les portes du camp d'Aſdrubal, qui étoient toutes abandonnées, comme il eſt naturel dans un pareil tumulte. Auſſitôt il fit mettre le feu aux premiéres tentes. La flamme parut d'abord en pluſieurs endroits ſéparés: puis, venant à ſe réunir, elle embraſa le camp tout entier, & dévora en un moment tout ce qui étoit combuſtible. Les hommes & les animaux à demi brulés, gagnoient les portes pour ſe ſauver: mais elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux qui s'y jettant en confuſion tomboient tous enſemble, & demeuroient entaſſés les uns ſur les autres. Ceux que la flamme

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

AN. R. 549
AV. J.C. 203

avoit épargnés, périrent par le fer. Presque en une seule heure les deux camps de Syphax & d'Asdrubal furent détruits. Cependant les deux Chefs échapérent, avec environ deux mille hommes de pié, & cinq cens chevaux, la plupart sans armes, blessés, ou endommagés par les flammes, reste déplorable de deux armées si nombreuses. Le fer ou le feu firent périr environ quarante mille hommes, & huit éléphans. Plus de cinq mille hommes restérent prisonniers, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Carthaginois des plus qualifiés, & onze Sénateurs; on prit aussi cent soixante & quatorze drapeaux, plus de deux mille sept cens chevaux Numides, six éléphans, & une quantité prodigieuse d'armes, que le Général brûla pour en faire un sacrifice à Vulcain, qui venoit de lui rendre un si bon service.

Asdrubal, fort mal accompagné, s'étoit sauvé dans la ville la plus prochaine; & tous ceux qui avoient évité la mort s'y réfugiérent, en suivant leur Général à la piste. Mais bientôt après il en sortit, craignant que les habitans ne le livrassent à Scipion. Il ne se trompoit pas. Les Romains ne se présenté-

rent pas plutôt devant leurs portes, qu'elles leur furent ouvertes. Comme ils s'étoient rendus volontairement, on ne leur fit aucun mal. Scipion prit de suite deux autres villes, dont il accorda le butin aux soldats, avec tout ce que l'on avoit pu sauver de l'incendie des deux camps. Syphax alla camper à huit milles de là, dans un lieu bien fortifié: & Asdrubal se rendit à Carthage, pour rassurer les citoiens, & empécher qu'ils ne prissent quelque parti foible & timide.

AN. R. 549. AV J.C. 203.

Tout ce qu'on a vû jusqu'à présent, dit Polybe, d'événemens surprenans, n'approche pas de celui-ci, & nous ne connoissons rien qui puisse nous en former l'image. Aussi, ajoute-t-il, c'est le plus beau & le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite d'un grand nombre d'actions éclatantes. En effet, rien ne manque ici, de ce qui est propre à faire réussir d'importans projets: une sagacité & une attention merveilleuse à profiter des plus légéres ouvertures que le hazard présente, une vive & active prévoiance qui prépare sans trouble & sans empressement toutes les mesures nécessaires, une exactitude

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

ſcrupuleuſe qui deſcend dans les moindres détails, mais ſur tout un ſecret impénétrable, qui eſt l'ame des grandes entrepriſes.

Conſternation générale dans Carthage.

Polyb. XIV. 682. *Liv.* XXX. 7.

La premiére nouvelle de la ruine des deux armées jetta dans les eſprits des Carthaginois tant de terreur & de conſternation, qu'ils ne doutérent point que Scipion n'abandonnât ſur le champ le ſiége d'Utique, pour venir attaquer Carthage. C'eſt pourquoi les Suffétes, qui étoient à Carthage ce que les Conſuls étoient à Rome, aſſemblérent le Sénat, qui ſe trouva partagé entre trois avis différens. Les uns vouloient que l'on envoiât des Ambaſſadeurs à Scipion, pour traiter avec lui de la paix : les autres, que l'on rappellât Annibal pour défendre ſa patrie contre des ennemis qui la menaçoient d'une ruine prochaine : d'autres enfin, imitant dans l'adverſité la conſtance des Romains, ſoutenoient qu'il faloit mettre ſur pié de nouvelles troupes, & prier Syphax de ne point abandonner ſes Alliés, ni ſe décourager pour une premiére défaite. Ce ſentiment, ſoutenu de la préſence d'Aſdrubal, & du crédit de la faction Barcine oppoſée à la paix, prévalut ſur les deux autres.

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

Les Carthaginois & Syphax levent de nouvelles troupes, pour continuer la guerre.

Polyb. & Liv. ibid.

On commença donc à faire des levées dans la ville & dans les campagnes; & l'on envoia des Ambaſſadeurs à Syphax, qui, de ſon côté, ſe préparoit à recommencer la guerre de toutes ſes forces. Car ſa femme ne s'étoit pas contentée d'emploier, comme auparavant, les careſſes, déja aſſez puiſſantes ſur l'eſprit d'un mari auſſi paſſionné que Syphax : mais elle y avoit ajouté les priéres les plus tendres & les plus preſſantes, le conjurant, toute baignée de larmes, de ne point abandonner ſon pére & ſa patrie, & de ne point ſouffrir que Carthage fût dévorée par les mêmes flammes qui avoient conſumé les deux camps. Les Ambaſſadeurs ajoutoient, pour l'encourager, qu'ils avoient rencontré dans leur chemin quatre mille Celtibériens, tous jeunes & braves, que les Officiers de Carthage avoient enrôlés en Eſpagne : & qu'Aſdrubal viendroit bientôt le joindre avec des troupes conſidérables. Syphax, après avoir fait aux Ambaſſadeurs une réponſe très-obligeante & très-favorable, leur montra une grande multitude de Numides qu'il avoit levés dans la campagne, & à qui il avoit donné

An. R. 549. Av. J.C. 203.

depuis peu de jours des chevaux & des armes ; & les assura » que son » dessein étoit de mettre sur pié toute » la Jeunesse de son roiaume. Qu'il » savoit bien que c'étoit par une sur- » prise, & non dans un combat, qu'ils » avoient fait la derniére perte ; & » qu'il faloit avoir été vaincu par la » force des armes, pour s'avouer in- » férieur à son ennemi dans la guerre. Il congédia les Ambassadeurs de Carthage avec cette réponse ; & peu de jours après, Asdrubal & Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montoient environ à trente mille combattans.

On donne un combat. Scipion remporte la victoire.

Polyb. XIV. 683-685.

Liv. XXX. 8.

Scipion regardant Syphax & les Carthaginois comme des ennemis hors de combat, ne songeoit plus qu'à presser le siége d'Utique ; & déja il fesoit approcher ses machines des murailles de cette ville, lorsqu'il apprit que les ennemis s'étoient remis en campagne avec de nouvelles armées. Il fut donc obligé d'interrompre ses attaques ; & laissant, pour conserver au moins les apparences d'un siége, la partie la moins considérable de l'armée dans ses lignes & sur ses vaisseaux, il partit lui-même avec l'élite & le plus grand

nombre de ſes troupes, pour aller chercher les ennemis. Il ſe poſta d'abord ſur une éminence éloignée de quatre milles du camp de Syphax. Le lendemain il deſcendit avec ſa Cavalerie dans une large plaine qui eſt au deſſous de cette hauteur, & paſſa tout le jour à harceller les ennemis, & à les défier, en pouſſant les eſcarmouches juſqu'aux portes de leur camp. Pendant les deux jours ſuivans, les armées firent réciproquement des courſes l'une ſur l'autre, & ſe livrérent de légers combats, dans leſquels il ne ſe paſſa rien de mémorable.

Le quatriéme jour, les deux partis ſe rangérent véritablement en bataille. Scipion, ſelon l'uſage des Romains, plaça les Princes à la ſeconde ligne, derriére les Haſtaires qui formoient l'avant-garde, & les Triaires au corps de réſerve. Il mit la Cavalerie Italienne à l'aile droite, Maſiniſſa & les Numides à la gauche. Syphax & Aſdrubal oppoſérent leurs Numides à la Cavalerie Italienne, & les Carthaginois à Maſiniſſa. Les Celtibériens étoient au corps de bataille, & devoient combattre contre les Légions Romaines rangées vis-à-vis d'eux. Ce fut en cet

AN. R. 549. AV. J.C. 203. ordre qu'ils en vinrent aux mains. Dès la premiére charge, les deux ailes des ennemis pliérent. Les Numides de Syphax, qui n'étoient la plupart que des paysans, ne purent résister à la Cavalerie Romaine ; ni les Carthaginois, qui n'étoient non plus que de nouvelles milices, à Masinissa, qui joignoit à sa valeur & à son expérience la fierté que donne une victoire toute récente. Les Celtibériens, quoiqu'abandonnés & à découvert par la fuite des deux ailes, restérent cependant dans leur poste, parce que ne connoissant pas le pays, ils ne pouvoient espérer de trouver leur salut dans la fuite ; & la perfidie qui leur avoit fait prendre les armes contre les Romains bienfaiteurs de leur Nation, quoique pendant la guerre d'Espagne on n'eût commis contr'eux aucun acte d'hostilité, leur ôtoit toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant, les ailes étant rompues, ils furent bientôt envelopés par les Princes & les Triaires. On en fit un carnage horrible, dont fort peu échapérent. Les Celtibériens ne laissérent pas d'être fort utiles aux Carthaginois. Car, non seulement ils se battirent avec

courage, mais ils favoriférent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les euffent pas eus en tête, & qu'ils fe fuffent mis d'abord à la pourfuite des fuiards, à peine en feroit-il refté quelqu'un. Leur longue réfiftance donna moien à Syphax de fe retirer chez lui avec fa Cavalerie, & à Afdrubal de regagner Carthage avec ce qui s'étoit fauvé de la bataille.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

Scipion fomet toutes les villes qui étoient de la dépendance de Carthage. *Polyb.* XIV. 685. *Liv.* XXX. 9.

Le lendemain, Scipion envoia à la pourfuite des vaincus Lélius & Mafiniffa avec toute la Cavalerie Romaine & Numide, & un détachement d'Infanterie. Pour lui, avec le gros de l'armée, il réduifit fous la puiffance des Romains toutes les villes voifines qui étoient de la dépendance des Carthaginois, emploiant la crainte & la force contre celles qui refufoient de fe rendre volontairement. Tout le pays, fatigué de la longueur de la guerre, & des impôts qu'il avoit falu paier pour la foutenir, étoit depuis lontems préparé à un foulévement général.

Consternation de Carthage.

A Carthage, quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les efprits, la confufion devint bien plus

AN. R. 549. AV. J.C. 203. grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna, & leur fit perdre toute espérance, ne doutant point que pour cette fois Scipion, après avoir soumis le pays d'alentour, ne tournât ses armes contre la capitale même. Cependant il se trouva de sages & généreux Sénateurs, qui s'appliquérent, dans un désastre si accablant, à relever le courage de leurs concitoiens, & à leur faire prendre un parti vigoureux. Ils étoient d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étoient devant Utique; qu'on tâchât de leur faire lever le siége, & qu'on leur présentât un combat naval pendant qu'ils ne s'attendoient à rien moins, & qu'ils n'avoient rien de prêt pour soutenir une pareille attaque. D'autres ajoutoient, qu'il faloit, sans perdre de tems, envoier des Députés à Annibal en Italie, pour le rappeller en Afrique: parce que le succès que l'on pouvoit avoir contre la flote ennemie, soulageroit à la vérité la ville d'Utique, mais ne délivreroit pas de crainte celle de Carthage, qui ne pouvoit être défendue que par Annibal & son armée. D'autres enfin représentoient que ce qu'il y avoit de plus

pressant, étoit de fortifier Carthage, de la mettre hors d'insulte, & de se tenir prêts à en soutenir le siége. Ces trois avis furent réunis, & mis sur le champ à exécution. Dès le lendemain la flote se mit en mer, les Députés partirent pour l'Italie, & l'on travailla aux fortifications de la ville avec une ardeur incroiable.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

Annibal est rappellé en Afrique.

Scipion n'aiant point trouvé de résistance en quelque lieu qu'il se présentât avec son armée victorieuse, avoit fait un butin considérable. Il jugea à propos de le faire porter dans son premier camp devant Utique, d'aller avec ses troupes attaquer Tunis, & de camper à la vûe des Carthaginois, dans la pensée que son approche jetteroit l'épouvante parmi eux. Ceux-ci aiant mis en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage & les vivres nécessaires, se disposoient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardoient cette place, dans la crainte d'être attaqués & forcés se retirérent. Tunis étoit environ à * cinq ou six lieues de Carthage.

* *A six vingts stades selon Polybe, à quinze milles selon Tite-Live.*

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

Les Carthaginois attaquent la flote Romaine.

Liv. XXX. 10.
App. bel. Pun. 13.
Polyb. XIV. 686.

Les Romains travailloient déja à se retrancher en cet endroit, lorsqu'ils aperçurent la flote des ennemis qui voguoit de Carthage à Utique. C'est pourquoi Scipion leur ordonna aussitôt d'abandonner leur ouvrage, & de se mettre en marche, craignant que les vaisseaux qu'il avoit laissés au siége d'Utique ne fussent surpris & mis en désordre par ceux des Carthaginois, auxquels ils n'étoient pas en état de résister, parce que ceux-ci étoient agiles, & munis de tout ce qui est nécessaire pour bien manœuvrer dans un combat; au lieu que ceux des Romains, chargés de tout l'attirail d'un siége, n'étoient point du tout propres à livrer une bataille. Il ne se régla point ici sur l'usage que l'on a coutume de suivre dans ces sortes de combats. Aiant placé à l'arriére-garde & près de la terre les vaisseaux de guerre, qui sont destinés ordinairement à défendre les autres, il opposa aux ennemis du côté de la mer, en forme de murailles, tous ses vaisseaux de charge, dont il avoit fait quatre rangs. Et pour empécher que dans le tumulte du combat ils ne se déplaçassent, il les attacha tous ensemble,

en traversant les mâts & les antennes d'un bâtiment dans un autre, & liant le tout avec de gros cables, ce qui formoit un corps dont les parties étoient inséparables. Ensuite il les couvrit de planches, afin que les soldats pussent passer de l'un à l'autre; &, sous ces espéces de ponts formés par ces planches, il laissa des intervalles, par où les esquifs devoient passer entre les barques pour aller reconnoitre les ennemis, & se retirer en sûreté. Tout ceci aiant été exécuté à la hâte, il mit sur les vaisseaux de charge environ mille hommes choisis, & y fit porter toutes sortes de traits, sur-tout de ceux qui se lancent de loin, en assez grande quantité pour n'en point manquer, quelque long que fût le combat. Avec ces préparatifs & dans cet ordre, ils attendoient l'arrivée de l'ennemi dans l'intention de le bien recevoir.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Si les Carthaginois n'avoient point perdu de tems, ils auroient surpris les Romains dans le trouble & dans l'embarras, & les auroient accablés dès la premiére attaque. Mais étant encore effraiés des pertes qu'ils avoient faites sur terre, & ne se fiant pas trop

An. R. 549. Av. J.C. 203.

à la mer quoiqu'ils y fussent de beaucoup les plus forts, ils emploiérent un jour entier à naviger avec beaucoup de lenteur, & n'abordérent qu'après le coucher du soleil au port que les Africains nommoient Ruscinon. Le lendemain, quand le soleil fut levé, ils mirent leurs vaisseaux en état dans la haute mer, comme pour donner une bataille dans les formes, & supposant que les Romains viendroient les attaquer. Ils demeurérent assez lontems dans cette situation : mais voiant que les Romains ne fesoient aucun mouvement, ils vinrent fondre enfin sur leurs vaisseaux de charge. Cette action n'avoit point l'air d'un combat naval, mais ressembloit beaucoup à une attaque que des vaisseaux livroient à une muraille. Comme les vaisseaux de charge des Romains surpassoient de beaucoup en hauteur les galéres ennemies, les traits des Carthaginois jettés de bas en haut devenoient la plupart inutiles; au lieu que ceux des Romains, lancés de haut en bas, avoient toute leur force. Les Carthaginois, après avoir essuiés lontems cette grêle de traits qui les incommodoit beaucoup, commencérent

Les Carthaginois remportent un léger avantage.

rent enfin à jetter de dessus leurs vaisseaux dans les barques de charge des crochêts de fer, (qu'ils appelloient *harpagons*;) & comme les Romains ne pouvoient les couper, non plus que les chaînes auxquelles ils étoient suspendus, la galére à proue, qui avoit accroché un vaisseau de charge, l'entraînoit en se retirant en arriére, & avec lui toute la ligne dont il fesoit partie, jusqu'à ce que les cordages qui le lioient avec les autres vinssent à se rompre par la violence dont il étoit emporté. Cette rude secousse mit en piéces les planches dont les ponts étoient faits, ensorte que les soldats Romains eurent à peine le tems de passer sur le second rang des barques. Six de ces bâtimens de charge aiant été traînés par la poupe à Carthage, y causérent [a] beaucoup plus de réjouissance que le succès ne le méritoit en lui-même. Mais, après tant de sanglantes défaites reçues coup sur coup, après tant de larmes répandues sur les malheurs publics, le plus léger avantage étoit l'occasion d'une joie

AN. R. 549.
AV. J.C. 203.

a Major, quàm pro re, lætitia, sed eo gratior, quòd inter assiduas clades ac lacrymas unum quantumcumque ex insperato gaudium affulserat. *Liv.*

An. R. 549. Av. J.C. 203.

infinie, sur tout parce qu'il arrivoit contre toute espérance. D'ailleurs, c'étoit une consolation pour eux, & une idée qui les flatoit, de penser que la flote Romaine auroit été entiérement détruite si leurs Capitaines avoient fait plus de diligence, & que Scipion ne fût pas venu à propos pour la secourir.

Masinissa rentre en possession de son Roiaume.

Liv. XXX. 11.

Appian. 13. 14.

Pendant le même tems, Lélius & Masinissa arrivérent en Numidie après quinze jours de marche. Les Massyliens, sujets de Masinissa, se rendirent aussitôt avec beaucoup de joie & d'empressement auprès de leur Roi, dont ils souhaitoient depuis lontems le retour & le rétablissement. Quoique Syphax, dont on avoit chassé de tout le pays les Lieutenans & les garnisons, se tînt enfermé dans les bornes de son ancien Roiaume, son dessein n'étoit pas d'y demeurer lontems. Sa femme qu'il aimoit éperduement, & Asdrubal son beau-pére, le sollicitoient sans relâche à continuer la guerre : & les forces d'un Etat aussi puissant que le sien, qui abondoit en hommes & en chevaux, auroient pu donner du courage à un Prince encore moins féroce & moins présomptueux que lui. Aiant

Syphax remet de nouvelles troupes sur pié.

donc ramaſſé tout ce qu'il avoit de gens capables de ſervir, il leur diſtribua des chevaux & des armes, & rangea la Cavalerie par eſcadrons, & l'Infanterie par cohortes, comme il l'avoit autrefois appris des Centurions Romains que les * Scipions lui avoient envoiés d'Eſpagne. A la tête d'une armée auſſi nombreuſe que celle qu'il avoit eue quelque tems auparavant, mais au reſte compoſée de ſoldats enrôlés tout récemment, & ſans aucune connoiſſance de la diſcipline militaire, il ſe crut en état d'aller chercher les Romains.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

* Voiez Tome V. page 411.

Dès que Syphax ſe fut campé à la vûe de l'ennemi, il y eut de fréquentes eſcarmouches, qui engagérent bientôt un combat de Cavalerie dans les formes. Tant qu'elle agit ſeule, les Romains eurent de la peine à réſiſter aux Maſéſyliens que Syphax envoioit par gros détachemens. Mais, dès que les gens de pié, en paſſant par les intervalles que les eſcadrons laiſſoient entre eux, eurent raſſuré les Cavaliers, les barbares demeurérent étonnés de ſe voir ſur les bras un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas : bientôt après ils s'arrétérent, étant peu faits à ce

Il eſt vaincu par Lélius & Maſiniſſa, & fait priſonnier.

AN. R. 549. genre de combat extraordinaire pour
AV. J.C. 203. eux; & ils pliérent enfin tout-à-fait, la Cavalerie Romaine prenant ſur eux, par le ſecours de ſes fantaſſins, une ſupériorité qu'elle n'avoit pas par elle-même. Déja les Légions approchoient. Les Maſéſyliens, loin d'être en état de leur réſiſter, n'en purent pas même ſoutenir la vûe, tant ils furent abbattus, ou par le ſouvenir de leurs défaites paſſées, ou par la crainte qui les ſaiſit dans ce moment. Là, pendant que Syphax ſe jette à travers les eſcadrons Romains, pour voir ſi la honte de l'abandonner ſeul au pouvoir des ennemis pourroit arrêter la fuite des ſiens, il tomba de ſon cheval qui avoit reçu une grande bleſſure, & aiant été fait priſonnier, fut mené à Lélius : ſpectacle bien doux pour Maſiniſſa, détrôné autrefois par ce Prince ! La plus grande partie des vaincus ſe réfugia à Cirta, capitale du Roiaume de Syphax. Le carnage fut moins grand dans ce combat, où la Cavalerie ſeule avoit donné. Il y eut environ cinq mille des ennemis tués ſur la place, & plus de deux mille faits priſonniers à l'attaque du camp, où les vaincus s'étoient jettés en foule après avoir perdu leur Roi.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Masinissa sut bien profiter de la victoire. Il représenta à Lélius » que » s'il ne considéroit que ce qui lui seroit le plus agréable, rien ne pouvoit lui être plus doux que d'aller se » faire reconnoitre dans son Roiaume, où il venoit d'être rétabli. Mais » il ajoutoit, que dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, on » ne devoit jamais perdre un moment. » Que si Lélius lui permettoit de prendre les devans avec la Cavalerie, il » marcheroit droit à Cirta, & qu'infailliblement il s'en rendroit maître » en montrant aux habitans effraiés » leur Roi prisonnier. Que Lélius le » pouvoit suivre à petites journées » avec l'Infanterie.

Cirta, capitale des Etats de Syphax, se rend à Masinissa.

Liv. XXX. 12.

Appian. 14. 15.

Ce plan fut suivi. Masinissa se rendit auprès de Cirta, & aussitôt demanda une entrevûe aux principaux de cette ville. Comme ils ignoroient le malheur de Syphax, ni le récit de ce qui s'étoit passé dans la bataille, ni ses promesses, ni ses menaces, ne purent rien gagner sur eux, qu'il ne leur eût montré leur Roi prisonnier & chargé de chaînes. A un si triste spectacle, ce ne fut qu'un cri de douleur & de gémissement, qui passa bientôt dans

An. R. 549. Av. J.C. 203.

toute la ville. Les uns, par crainte, abandonnérent les murailles : les autres, pour gagner les bonnes graces du vainqueur, ouvrirent les portes de la ville, & se rendirent à lui. Masinissa, aiant mis des corps de gardes aux portes & autour des murailles pour empécher que personne ne s'enfuît, courut au palais du Roi, afin de s'en rendre maître.

Discours de Sophonisbe à Masinissa.

Sophonisbe, femme de Syphax, & fille d'Asdrubal, vint le recevoir dans le vestibule ; & l'aiant reconnu au milieu de la foule dont il étoit accompagné à l'éclat de ses armes & de ses habits, elle se jetta à ses piés ; &, après qu'il l'eut relevée, elle lui parla de la sorte. *Les dieux, votre courage, & votre fortune vous ont rendu maître de mon sort. Mais, s'il est permis à une captive d'adresser une priére timide à celui qui est l'arbitre de sa vie & de sa mort, si vous daignez souffrir que j'embrasse vos genoux & cette main victorieuse ; je vous conjure par la majesté Roiale dont nous partagions naguéres avec vous le caractére sacré, par le nom de Numide qui vous est commun avec Syphax, par les dieux de ce palais que je prie de regarder votre arrivée d'un*

œil plus favorable, qu'ils n'ont vû son triste départ : je vous conjure de m'accorder cette seule grace, de décider par vous-même du sort de votre prisonniére, & de ne point souffrir que je tombe sous la superbe & cruelle domination d'aucun Romain. Quand je n'aurois été que la femme de Syphax, c'en seroit assez pour me faire préférer la foi d'un Prince Numide, & né dans l'Afrique comme moi, à celle d'un étranger. Mais vous sentez ce qu'une Carthaginoise, ce que la fille d'Asdrubal doit craindre de la part des Romains. Si vous ne pouvez me soustraire à leur puissance que par la mort, je vous la demande comme la plus grande grace que vous puissiez m'accorder.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

Masinissa épouse Sophonisbe.

Sophonisbe étoit à la fleur de son âge, & d'une rare beauté. Ses priéres, qui ressembloient plutôt à des caresses, réveillérent aisément dans le cœur de Masinissa un feu mal éteint. Il ne put la voir, sans être attendri, tantôt embrasser ses genoux, tantôt lui baiser la main ; & ce Prince victorieux, vaincu à son tour par les charmes de sa prisonniére, lui promit sans balancer ce qu'elle lui demandoit, & s'engagea à ne la point livrer au pouvoir des Ro-

An R. 549. Av. J.C. 203.

mains. Il commença par promettre. La réflexion vint après. Plus il examina la promesse qu'il venoit de faire, plus il trouva de difficulté à l'accomplir. Dans cet embarras, il suivit aveuglément le conseil imprudent & téméraire que lui suggéra sa passion. Il prend le parti de l'épouser le jour même, afin que ni Lélius qui devoit arriver dans peu, ni Scipion lui-même, ne prétendissent plus avoir droit de traiter comme leur prisonniére une Princesse devenue femme de Masinissa.

Dès que la cérémonie fut achevée, & le mariage consommé, Lélius arriva; & loin d'approuver ce qui s'étoit passé, il fut sur le point de faire enlever Sophonisbe du lit nuptial pour l'envoier à Scipion avec Syphax & les autres prisonniers. Mais il se laissa vaincre aux priéres de Masinissa, & voulut bien remettre la chose au jugement du Général. Il se contenta donc d'envoier au camp Syphax & les autres prisonniers, & il partit avec Masinissa pour achever la conquête de la Numidie.

Syphax est amené dans le camp des Romains.

Dès qu'on eut appris dans le camp des Romains qu'on y amenoit Syphax, tous les soldats en sortirent avec le mê-

me empressement qu'ils auroient eu pour aller voir la pompe d'un triomphe. Ce malheureux Prince marchoit le premier chargé de chaînes, & étoit suivi d'une troupe de Numides les plus qualifiés. Les Romains, pour relever leur victoire, exagérant à l'envi la grandeur & la puissance de Syphax & de sa nation, se disoient les uns aux autres, » que c'étoit là ce Roi, » pour qui les Romains & les Carthaginois, les deux plus puissans peuples de la terre, avoient eu tant de considération & de déférence, que Scipion leur Général n'avoit pas fait difficulté, en abandonnant sa province & son armée, de passer en Afrique avec deux galéres pour lui venir demander son amitié; & qu'Asdrubal, Général des Carthaginois, ne s'étoit pas contenté de le venir trouver en personne dans son palais, mais lui avoit donné sa fille en mariage. Que ce qui montroit encore plus jusqu'où avoient été son pouvoir & ses forces, c'est qu'après avoir chassé Masinissa de son Roiaume, il l'avoit réduit à la triste nécessité de se cacher dans les forêts, & à ne pouvoir mettre sa vie en sûreté qu'en

An. R. 549. Av. J.C. 203.

» répandant le bruit de sa mort.

Il tâche de se justifier devant Scipion en accusant Sophonisbe.

Syphax, arrivé dans le camp, fut conduit à la tente de Scipion. Le souvenir de l'ancienne grandeur de ce Prince, comparée avec le triste état où il le voioit ; les droits sacrés de l'hospitalité ; l'amitié particuliére & l'alliance publique qu'ils avoient contractées ensemble, touchérent vivement ce Général ; & il lui fit ôter ses chaînes. Ces mêmes motifs donnérent de la confiance & du courage à Syphax, lorsqu'il fut question de répondre au vainqueur. Car Scipion lui aiant demandé à quoi il avoit pensé, lorsque non seulement il avoit renoncé à l'alliance des Romains, mais leur avoit même déclaré la guerre, il rejetta d'abord uniquement sur Sophonisbe la cause de sa rupture avec les Romains, reconnoissant » que [a] la premié-» re source de son malheur étoit d'a-» voir reçu dans sa maison & dans » son lit une femme Carthaginoise. » Que les mêmes flambeaux qui » avoient allumé ces noces fatales, » avoient embrasé son palais. Que c'é-

a Tum se insanisse .... cùm Carthaginiensem matronam domum acceperit. Illis nuptialibus facibus regiam conflagrasse suam : illam furiam pes

» toit cette peste & cette furie, qui, » par ses charmes empoisonnés, lui » avoit ôté l'usage de sa raison ; & » qu'elle n'avoit point cessé de le tour- » menter, qu'elle ne lui eût mis elle- » même entre les mains des armes cri- » minelles contre son ami & son hô- » te. Il ajouta, qu'au milieu de tant de » maux, il lui restoit néanmoins une » consolation, puisqu'il voioit passer » dans la maison de son plus cruel » ennemi la même furie qui avoit cau- » sé sa ruine. Que Masinissa n'étoit ni » plus sage ni plus constant que lui : » que la jeunesse le rendoit même plus » téméraire : qu'au moins avoit-il fait » paroitre dans son mariage précipi- » té plus de folie & de passion, qu'on » n'en pouvoit reprocher à Syphax.

Ce discours, dicté encore plus par la jalousie que par la haine, fit naître de grandes inquiétudes dans l'esprit de Scipion. La précipitation avec laquelle Masinissa avoit brusqué son mariage sans attendre & consulter Lélius, en fesant passer en un moment Sopho-

temque omnibus delinimentis animum suum avertisse atque alienasse ; nec conquiesse, donec ipsa manibus suis nefaria sibi arma adversùs hospitem atque amicum induerit.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

nisbe de la qualité de prisonniére à celle d'épouse, justifioit les reproches de Syphax. Une conduite si peu mesurée choquoit d'autant plus Scipion, que lui-même avoit toujours été insensible à la beauté des prisonniéres qu'il avoit faites en Espagne, quoiqu'il fût alors dans le plus grand feu de la jeunesse. Son inquiétude étoit comment il pourroit ramener Masinissa à la raison, car il ne vouloit pas l'aliéner.

Reproches de Scipion à Masinissa, pleins de douceur & de ménagemens. *Liv.* XXX. 14.

Il étoit occupé de ces pensées, lorsque Lélius & Masinissa arrivérent. Il leur fit à tous deux un accueil également gracieux: il leur donna à l'un & à l'autre, en présence des principaux Officiers de l'armée, toutes les louanges qui étoient dûes à leurs exploits. Puis, tirant Masinissa en particulier, il lui parla en ces termes. *Je [a] crois, Prince, que c'est la vûe de quelques bonnes qualités que vous avez cru remarquer en moi, qui vous a engagé, & à faire d'abord alliance avec moi en Espagne, &*

a Aliqua te existimo, Masinissa, intuentem in me bona, & principio in Hispania ad jungendam mecum amicitiam venisse, & postea in Africa te ipsum, spesque omnes tuas, in fidem meam commisisse. Atqui nulla earum virtus est, propter quas appetendus tibi visus sum, qua ego æquè at-

depuis mon arrivée en Afrique à me confier votre personne & toutes vos espérances. Or de toutes les vertus qui vous ont fait croire que je méritois d'être recherché de vous, celle dont je me fais le plus d'honneur, est la force à repousser les traits des passions trop ordinaires à notre âge. Je voudrois bien, Masinissa, qu'à toutes les grandes qualités qui vous rendent si estimable, vous ajoutassiez encore celle dont je parle. Non, Prince, croiez-moi, non certainement, nos ennemis les plus redoutables ne sont pas ceux qui nous attaquent les armes à la main : ce sont les plaisirs qui nous tendent des piéges de toutes parts. Celui qui par sa vertu a sû les domter & leur mettre un frein, peut se vanter d'avoir remporté une victoire bien plus illustre que n'est celle qui nous a rendu maîtres des Etats & de la personne de Syphax. Je me suis fait un vrai plaisir de rendre témoignage en public aux

que temperantia & continentia libidinum gloriatus fuerim. Hanc te quoque ad ceteras tuas eximias virtutes adjecisse velim. Non est, non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis ætati nostræ periculum, quantum ab circumfusis undique voluptatibus. Qui eas suâ temperantiâ frenavit ac domuit, multo majus decus majoremque victoriam sibi peperit, quàm nos Syphace victo habemus. Quæ me absente strenuè ac fortiter fecisti, liben-

AN. R. 549. AV. J.C. 203. *grandes actions que vous avez faites en mon absence, & j'en conserve avec joie le souvenir. A l'égard du reste, j'aime mieux l'abandonner à vos réflexions, que de vous en faire rougir en vous le représentant. C'est par les forces & sous le commandement des Généraux du Peuple Romain que Syphax a été vaincu & fait prisonnier. De là il s'en suit que lui, sa femme, son roiaume, ses sujets, ses villes, ses campagnes, en un mot tout ce qu'il a eu en son pouvoir, appartient au Peuple Romain. Et quand même Sophonisbe ne seroit pas Carthaginoise, & que nous ne verrions pas son pére à la tête des armées Carthaginoises, il faudroit néanmoins l'envoier à Rome pour y subir le jugement du Sénat & du Peuple Romain sur le crime dont elle est chargée, c'est-à-dire d'avoir fait prendre contre nous les armes à un Roi allié de l'Empire. Tâchez donc, Prince, de vous vaincre vous-même. Prenez garde de deshonorer tant de vertus par un seul vice, & de perdre tout le mérite des services que vous nous avez rendus, par une faute*

ter & commemoravi, & memini. Cetera te ipsum reputare tecum, quàm, me dicente, erubescere malo.

plus grande que n'est l'intérêt qui vous l'a fait commettre.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Masinissa envoie du poison à Sophonisbe. *Liv.* XXX. 15.

Ce discours dut jetter Masinissa dans un étrange embarras. Comment tenir à Sophonisbe la parole qu'il lui avoit donnée? Comment refuser Scipion, de qui il dépendoit? Comment se vaincre lui-même? car sans doute sa passion, quoique confondue par les sages avis de Scipion, ne put pas s'éteindre en un moment. La rougeur sur le front, & les larmes aux yeux, il lui promit d'obéir, en le priant néanmoins d'avoir quelque égard à la parole par laquelle il s'étoit témérairement engagé envers Sophonisbe à ne la remettre au pouvoir de qui que ce fût. Mais, lorsqu'il fut seul dans sa tente, il se livra un terrible combat dans son cœur entre sa passion & son devoir. On l'entendit, pendant lontems, pousser des gémissemens, qui marquoient l'agitation violente où il étoit. Enfin, après un dernier soupir, il se détermina à une résolution bien étrange, mais par laquelle il crut s'acquitter en même tems de ce qu'il devoit & à Sophonisbe, & à sa gloire. Il appella un Officier fidéle, qui, selon l'usage pratiqué alors par les Rois, gardoit le poi-

AN. R. 549.
AV.J.C. 203.

son dont ils fesoient leur derniére ressource dans les extrémités imprévûes. Il lui ordonna de le préparer, de le porter à Sophonisbe, & de lui dire de sa part, » Que Masinissa n'auroit » rien souhaité davantage que de pou- » voir observer le premier engagement » qu'il avoit contracté avec elle en » l'épousant. Mais que, ceux de qui » il dépendoit lui en ôtant la liber- » té, il lui tenoit du moins l'autre » promesse qu'il lui avoit faite, d'em- » pêcher qu'elle ne tombât sous la » puissance des Romains. Qu'elle prît » donc son parti avec tout le courage » d'une Carthaginoise, d'une fille » d'Asdrubal, & de l'épouse de deux » Rois.

Elle avale le poison avec fermeté.

L'Officier alla trouver Sophonisbe, & après qu'il lui eut présenté le poison, *J'accepte*, dit-elle, *ce présent nuptial, & même avec reconnoissance, s'il est vrai que Masinissa n'ait pu faire davantage pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quitterois la vie avec plus de gloire & de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort.* Elle prit ensuite le poison avec autant de constance, qu'il paroissoit de fierté dans sa réponse.

Scipion, aiant été informé de tout, entra dans de nouvelles craintes. Il crut avoir tout à appréhender des transports d'un jeune Prince, que la passion venoit de porter à de telles extrémités. Il le mande sur le champ; & tantôt il le console, en lui parlant avec douceur & tendresse; tantôt il lui fait quelques reproches sur la nouvelle faute qu'il venoit de commettre, mais accompagnés d'un air de bonté & d'amitié qui en tempéroit l'amertume.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Scipion console Masinissa, & le comble de louanges & de présens.

Le lendemain, pour faire diversion à la tristesse de ce Prince, il assembla l'armée, & là en présence de toutes les troupes, après l'avoir appellé & reconnu Roi au nom du Peuple Romain, après l'avoir comblé des louanges les plus flateuses, il lui fit présent d'une couronne & d'une coupe d'or, d'une chaire Curule, d'un sceptre d'ivoire, d'une robe de pourpre brodée, & d'une tunique ornée de palmes aussi en broderie, en ajoutant que c'étoient là les plus superbes ornemens des triomphateurs, & que Masinissa étoit le seul entre tous les Etrangers que le Peuple Romain jugeât digne de pareilles marques d'honneur. Il combla aussi de louanges Lé-

An. R. 549.
Av. J.C. 203.

lius, & lui donna une couronne d'or. Il récompensa ensuite tous les autres Officiers, chacun à proportion des services qu'il avoit rendus. Ces honneurs accordés à Masinissa adoucirent beaucoup sa douleur, & lui firent espérer qu'après la mort de Syphax il pourroit bien devenir maître de toute la Numidie.

Lélius conduit à Rome Syphax & les prisonniers.

Liv. XXX. 16.

SCIPION aiant chargé Lélius de conduire à Rome Syphax & les autres prisonniers, & fait partir avec lui les Ambassadeurs de Masinissa, alla une seconde fois camper auprès de Tunis, & acheva les fortifications qu'il y avoit commencées.

Les Carthaginois envoient demander la paix à Scipion.

La joie qu'avoit causé aux Carthaginois le médiocre avantage remporté sur la flote Romaine, fut d'une courte durée, & se changea bientôt en une consternation générale, lorsqu'ils apprirent la défaite & la prise de Syphax, sur qui ils avoient compté presque plus que sur Asdrubal & son armée. Personne n'osant plus parler pour la continuation de la guerre, car il n'auroit pas été écouté, ils envoiérent demander la paix à Scipion par trente Députés, qui étoient les principaux du Sénat, formant un Conseil étroit, dont les

avis influoient beaucoup ſur les déciſions du Sénat en corps. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp des Romains, & de là à la tente de Scipion, ils ſe proſternérent aux piés de ce Général, apparemment ſelon l'uſage des Orientaux d'où les Carthaginois tiroient leur origine. Leur diſcours fut auſſi rampant, que l'avoit été cette premiére démarche. Sans entreprendre de juſtifier leur conduite, ils rejettérent la faute de tout ce qui s'étoit paſſé ſur Annibal, & ſur la cabale violente de ceux qui favoriſoient ſon ambition. Ils demandoient grace pour leur République, qui avoit mérité * deux fois de périr par la témérité de ſes citoiens, & qui devroit une ſeconde fois ſon ſalut à la clémence de ſes ennemis; ajoutant qu'ils ſavoient, „ Que le Peuple Romain ne cherchoit „ pas la perte de ſes adverſaires, mais „ ſeulement la gloire de les vaincre & „ de les ſoumettre. Que pour eux, ils „ étoient diſpoſés à recevoir comme „ d'humbles eſclaves telles conditions „ qu'il plairoit à Scipion de leur impo- „ ſer.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Ce Général leur répondit, „ Qu'il „ étoit venu en Afrique dans l'eſpérance

Conditions de paix propoſées par Scipion.

* *Ils entendent les deux Guerres Puniques.*

An. R. 549. Av. J.C. 203. *Liv.* XXX. 16. *Appian.* 17.

» de terminer la guerre par une victoi-
» re complette, & non par une paix ;
» & que cette espérance s'étoit accrue
» par les heureux succès que les dieux
» avoient accordés jusqu'ici à ses armes.
» Que cependant, quoiqu'il eût la vi-
» ctoire presque entre les mains, il ne
» leur refusoit pas la paix ; pour faire
» connoitre à tout l'univers que le Peu-
» ple Romain se piquoit d'entreprendre
» & de terminer les guerres avec justi-
» ce ; qu'il leur accorderoit donc la paix
» aux conditions suivantes. Que les
» Carthaginois rendroient tous les pri-
» sonniers, les déserteurs, les esclaves.
» Qu'ils retireroient leurs troupes de
» l'Italie & de la Gaule : qu'ils renon-
» ceroient absolument à l'Espagne, &
» à toutes les Iles qui étoient entre l'A-
» frique & l'Italie. Qu'ils livreroient
» aux Romains tous leurs vaisseaux de
» guerre à l'exception de vingt : & leur
» fourniroient cinq cens mille bois-
» seaux de froment, & trois cens mille
» boisseaux d'orge. « Les Auteurs ne conviennent pas de la somme d'argent qu'il exigea d'eux. Selon Tite-Live, quelques-uns assuroient qu'il leur demanda cinq mille talens : (quinze millions) d'autres cinq mille livres d'ar-

gent pesant : (qui, en estimant le marc trente livres Tournois, font seulement deux cens trente quatre mille trois cens soixante & quinze livres) d'autres enfin disoient, qu'il les obligea de fournir double paie à ses soldats. Il leur donna trois jours pour délibérer sur ces propositions ; &, en cas que Carthage les acceptât, il convint d'accorder une tréve, pendant laquelle ils envervoient des Ambassadeurs à Rome. Les conditions furent acceptées, parce que les Carthaginois ne songeoient qu'à gagner du tems, jusqu'à ce qu'Annibal fût revenu en Afrique. Ainsi ils ordonnérent deux Ambassades : l'une vers Scipion, pour conclure la tréve ; & l'autre à Rome, pour demander la paix. Ils firent partir avec cette derniére un petit nombre de prisonniers & de transfuges, seulement pour la forme, & pour faire croire qu'ils desiroient véritablement la paix.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Cependant Lélius étoit arrivé à Rome il y avoit déja plusieurs jours, avec Syphax & les plus considérables des prisonniers Numides. Il exposa au Sénat tout ce qui s'étoit passé en Afrique; ce qui causa une grande joie pour le présent, & donna de grandes espéran-

Lélius arrive à Rome. La nouvelle des victoires remportées en Afrique, y cause une grande joie. *Liv.* XXX. 17.

ces pour l'avenir. Les Sénateurs aiant délibéré sur ce raport, furent d'avis que l'on gardât Syphax à Albe, & que l'on retînt Lélius à Rome jusqu'à l'arrivée des Ambassadeurs de Carthage. De plus, on ordonna des actions de graces aux dieux dont la solennité dureroit quatre jours; & le Préteur P. Elius, aiant congédié le Sénat, & convoqué l'Assemblée du Peuple, monta sur la Tribune aux harangues avec Lélius. Dès que les citoiens eurent appris de la bouche même du Lieutenant de Scipion que les armées des Carthaginois avoient été défaites & mises en déroute, qu'un Roi célébre & puissant avoit été fait prisonnier, & que toute la Numidie avoit été soumise, ils s'abandonnérent à une joie démesurée, qu'ils témoignoient par des cris & autres mouvemens impétueux, qui sont ordinaires à la multitude en de pareilles occasions. C'est pourquoi le Préteur ordonna sur le champ que les temples fussent ouverts par toute la ville, & qu'on laissât au peuple la liberté de les visiter pendant tout le jour, & de rendre aux dieux les actions de graces qu'ils méritoient pour de si grands bienfaits. Cette vive recon-

noissance parmi un peuple idolâtre, est pour nous une grande leçon, & souvent un grand reproche.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Ambassadeurs de Masinissa bien reçus du Sénat.

Le lendemain, le même Préteur introduisit dans le Sénat les Ambassadeurs de Masinissa, » qui commencérent par féliciter les Romains des victoires que » Scipion avoit remportées en Afrique. Puis ils témoignérent leur reconnoissance au nom de leur Maître, premiérement de ce que Scipion » l'avoit non seulement reconnu mais » fait Roi, en le rétablissant dans les » Etats de son pére, dans lesquels, » après la ruine de Syphax, il régneroit dorénavant, si le Sénat le trouvoit bon, sans rival & sans compétiteur : ensuite, de ce qu'après lui » avoir donné de grands éloges en pleine Assemblée, il lui avoit encore » fait des présens magnifiques, dont » ce Prince avoit déja tâché de se rendre digne, & qu'il s'efforceroit de » mériter encore davantage dans la » suite. Qu'il conjuroit les Sénateurs » de ratifier par un Décret tout ce que » Scipion avoit fait en sa faveur, tant » par raport au titre de Roi, que » pour tous les autres dons & bienfaits dont il l'avoit honoré. Qu'il

An. R. 549. Av. J.C. 203. „ les prioit auſſi de vouloir bien, s'ils „ n'y trouvoient point d'inconvénient, „ relâcher tous les priſonniers Nu„ mides qui étoient dans les priſons „ de Rome : que cette grace fe„ roit honneur à Maſiniſſa parmi ſes „ ſujets. « On répondit aux Ambaſſadeurs, „ Que le Roi devoit parta„ ger avec les Romains les compli„ mens que méritoient les heureux „ ſuccès de l'Afrique. Que Scipion, „ en le traitant de Roi, & en lui don„ nant tous les autres témoignages „ d'eſtime & de bienveillance, avoit „ parfaitement répondu aux inten„ tions du Sénat, qui approuvoit & „ ratifioit le tout avec beaucoup de „ plaiſir. « Ils réglérent enſuite les préſens que les Ambaſſadeurs devoient porter à leur Roi : ſavoir, deux caſaques de pourpre, avec des agraffes d'or; deux tuniques de Sénateur, appellées laticlaves; deux chevaux richement harnachés; deux cuiraſſes, avec le reſte de l'armure d'un Cavalier; deux tentes accompagnées de tout l'attirail militaire que l'on a coutume de fournir aux Conſuls. Le Préteur eut ordre de faire porter ces dons à Maſiniſſa. Les

Ambaſſadeurs

Ambassadeurs reçurent, par forme de présent, chacun cinq mille piéces de monnoie, avec deux habits; & ceux de leur suite, chacun mille piéces, & un habit: on donna aussi un habit à chacun des Numides qu'on avoit tirés des prisons, & que l'on rendoit au Roi. Les Ambassadeurs furent logés & régalés aux dépens du Peuple Romain.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Magon est vaincu. Il reçoit ordre de repasser en Afrique. Il meurt en chemin.

DANS la même campagne où ces choses furent décernées à Rome, & exécutées en Afrique, le Préteur P. Quintilius Varus, & le Proconsul M. Cornelius, combattirent en bataille rangée, dans le pays des Gaulois Insubriens, contre Magon Général des Carthaginois, & frére d'Annibal. La victoire fut lontems disputée, & tourna enfin du côté des Romains, mais elle leur couta cher. Ce fut la derniére bataille qui se livra entre les Carthaginois & les Romains en Italie. Magon, qui avoit été blessé dans le combat, se retira la nuit suivante vers les bords de la mer, où il trouva des Députés de Carthage, qui étoient entrés peu de jours auparavant dans le golfe de Génes avec leurs vaisseaux, & qui lui ordonnérent de repasser incessam-

AN. R. 549. AV. J.C. 203. ment en Afrique, où son frére Annibal avoit reçu ordre pareillément de se rendre au plutôt. Il s'embarqua sur le champ avec ses troupes : mais il ne fut pas plutôt au delà de l'Ile de Sardaigne, qu'il mourut de sa blessure.

§. III.

Annibal quitte l'Italie avec douleur, & avec une espéce de rage. Inquiétude des Romains au sujet de Scipion. Ambassade des Sagontins à Rome. Sur la remontrance de quelques Sénateurs on ordonne des priéres publiques en action de graces du départ d'Annibal. Les Ambassadeurs de Carthage demandent la paix au Sénat. Ils sont renvoiés à Scipion. Le Consul Servilius est rappellé de Sicile en Italie. Les Carthaginois violent la tréve par la prise de quelques vaisseaux. Les Ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage. Annibal arrive en Afrique. Plaintes des Alliés de Gréce contre Philippe. Mort du grand Fabius. Département des provinces sous les nouveaux Consuls. Inquiétude des Romains sur le départ d'Annibal. Scipion renvoie à Annibal ses espions. Entrevûe de Scipion

& d'Annibal. Discours d'Annibal tiré de Polybe. Réponse de Scipion tirée du même Polybe. Discours d'Annibal tiré de Tite-Live. Réponse de Scipion tirée du même Tite-Live. Préparation au combat décisif. Scipion range son armée en bataille. Annibal en fait autant. Les deux Généraux exhortent leurs armées. Bataille de Zama entre Annibal & Scipion. Victoire des Romains. Eloge d'Annibal.

AN. R. 549.
AV. J.C. 203.

Annibal quitte l'Italie avec douleur, & avec une espéce de rage.

Liv. XXX. 20.

Appian. bello Annib. 346-348.

NOUS AVONS marqué auparavant qu'on avoit envoié des Députés à Annibal, pour lui donner ordre de repasser en Afrique avec ses troupes sans perdre de tems. Il ne les écouta qu'en frémissant de colére & de rage, & eut bien de la peine à retenir ses larmes. Quand ils eurent cessé de parler : *Ce n'est plus*, dit-il, *par des voies indirectes, comme on a fait jusqu'à présent, en empéchant qu'on ne m'envoiât des troupes & de l'argent, mais par des ordres bien clairs & bien positifs, que mes ennemis me forcent de revenir en Afrique. Voila donc enfin Annibal vaincu, non par les Romains qu'il a tant de fois mis en fuite & taillés en*

AN R. 549. AV. J.C. 203.

piéces, mais par la jalousie & la mauvaise volonté des Sénateurs de Carthage! La honte de mon retour causera bien moins de joie à Scipion mon ennemi, qu'à Hannon mon concitoien, qui, ne pouvant accabler ma famille par d'autres moiens, veut enfin l'ensevelir sous les ruines de Carthage. Prévoiant depuis lontems que les choses en viendroient là, il avoit eu soin de tenir des vaisseaux tout prêts. C'est pourquoi, après avoir distribué dans un petit nombre de villes du Brutium, qui tenoient encore pour lui plus par crainte que par affection, tout ce qu'il avoit de soldats incapables de servir, pour ne pas paroitre abandonner totalement la partie; il emmena avec lui l'élite de ses troupes, aiant eu la cruauté de faire égorger dans le temple même de Junon Lacinie, qui jusques-là avoit été un asyle inviolable pour les malheureux, un grand nombre de soldats Italiens, qui s'y étoient réfugiés pour éviter de le suivre en Afrique.

Cic. de Divin. I. 48.

Il y avoit dans ce temple une colonne d'or massif. L'historien Célius raporte qu'Annibal prit la résolution de l'emporter avec lui, mais que la

déesse Junon lui aiant apparu de nuit en songe, & l'aiant menacé de lui faire perdre l'œil unique qui lui restoit s'il osoit commettre un tel sacrilége, il avoit laissé la colonne dans le temple. Je doute fort qu'Annibal, sur la foi d'un songe, eût ainsi renoncé à une si belle proie. An. R. 549. Av. J.C. 203.

Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre étrangére & ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, „ accusant les dieux & les hom„ mes de son malheur, & prononçant „ contre lui-même, dit Tite-Live, „ mille imprécations de ce qu'au sor„ tir de la * bataille de Cannes il n'a„ voit pas conduit à Rome ses sol„ dats encore tout fumans du sang „ des Romains. Que Scipion, qui pen„ dant son Consulat n'avoit pas seu„ lement vû les Carthaginois dans „ l'Italie, avoit eu le courage & la „ hardiesse d'aller attaquer Carthage ; „ au lieu que lui, qui avoit tué plus „ de cent mille hommes à Trasyméne

* *Tite-Live suppose toujours que ce délai étoit une faute essentielle pour Annibal, dont lui-même se repentit dans la suite.*

An. R. 549. Av. J.C. 203.

„ & à Cannes, avoit malheureusement „ perdu son tems autour de Casilin, de „ Cumes, & de Nole. « C'est avec de semblables plaintes, mélées de reproches amers contre lui-même, qu'il s'arracha du sein de cette Italie dont il étoit en possession depuis si lontems.

Inquiétude des Romains au sujet de Scipion.

Liv. XXX. 21.

Les Romains apprirent en même tems la retraite d'Annibal, & celle de Magon. La joie que leur devoit causer une si heureuse délivrance, fut diminuée par l'inquiétude où ils entrérent au sujet de Scipion, sur qui seul tomboit tout le poids de la guerre. En effet, ils avoient ordonné à leurs Généraux d'Italie d'y retenir Annibal & Magon ; & ils furent très-mécontens de ce que leurs ordres avoient été si mal exécutés.

Ambassade des Sagontins à Rome.

Dans ces jours-là même, il arriva à Rome des Ambassadeurs des Sagontins, qui amenoient avec eux les Officiers Carthaginois qu'on avoit envoiés en Espagne pour y lever des troupes, & qu'ils avoient fait prisonniers. Ils exposérent dans le vestibule du Sénat l'argent dont ces Officiers s'étoient trouvés chargés, qui montoit à deux cens cinquante livres d'or pesant, & huit cens livres d'argent. On

accepta les priſonniers qu'ils amenoient, & qui furent ſur le champ enfermés ſous bonne garde : mais on les obligea de reprendre l'argent, & on les remercia de leur attention & de leur zéle. On leur fit outre cela des préſens, & on leur donna des vaiſſeaux pour s'en retourner en Eſpagne. AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Sur la remontrance de quelques Sénateurs on ordonne des priéres publiques en action de graces du départ d'Annibal.

Quoique l'on eût ſouhaité à Rome qu'Annibal n'eût pas eu la liberté de paſſer en Afrique, c'étoit néanmoins un grand bien pour l'Italie d'être délivrée d'un ſi redoutable ennemi ; & quelques Sénateurs des plus anciens & des plus conſidérables, touchés de l'eſpéce d'indifférence avec laquelle on avoit regardé à Rome cet événement, firent une réflexion bien ſenſée, & qui peut être d'un grand uſage pour tous les tems. Ils firent obſerver, » [a] que les hommes étoient moins » ſenſibles aux biens qu'ils recevoient, » qu'aux maux dont ils étoient affli- » gés. Combien le paſſage d'Annibal » en Italie avoit-il répandu de terreur » & de conſternation parmi les Ro- » mains ! Quels malheurs, quelles » pertes, quelles défaites n'avoient- » ils pas eſſuiées depuis ce tems-là !

a Segnius homines bona, quàm mala, ſentire.

An. R. 549. Av. J.C. 203. » Qu'ils avoient vû les ennemis campés » aux portes de Rome. Quels vœux » n'avoient-ils point faits pour être » délivrés de ces calamités ! Com- » bien de fois s'étoient-ils écriés dans » leurs Assemblées : *Ne verrons-nous* » *jamais cet heureux jour, où l'Italie,* » *délivrée de ses cruels ennemis, jouira* » *d'une paix heureuse & tranquille ?* » Que les dieux les avoient exaucés, » & leur avoient enfin accordé cette » grace après seize années de miséres » & d'allarmes ; & que personne ne » proposoit de leur rendre, pour un » si grand bienfait, les actions de gra- » ces qui leur étoient dûes. [a] Tant il » étoit vrai que les hommes, loin » d'être reconnoissans des anciennes » faveurs, marquoient peu de sensi- » bilité pour les graces mêmes qu'ils » recevoient actuellement ! « Après ce discours on demanda avec empressement, que le Préteur Elius mît la chose en délibération : & sur le champ il fut ordonné d'un commun consentement, que pendant cinq jours on visiteroit avec une piété reconnoissan-

a Adeo, ne advenientem quidem gratiam homines benignè accipere, ne dum ut præteritæ satis memores sint !

te tous les temples de la ville, & qu'on immoleroit aux dieux six-vingts grandes victimes. AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Les Ambassadeurs de Carthage demandent la paix aux Romains. Ils sont renvoiés à Scipion. *Liv.* XXX. 22.

On avoit déja congédié Lélius & les Ambassadeurs de Masinissa, lorsqu'on apprit que ceux de Carthage, qu'on avoit envoiés pour demander la paix, étoient abordés à Pouzzoles, d'où ils devoient venir par terre à Rome. On crut devoir rappeller Lélius, pour traiter de la paix en sa présence. On ne reçut point les Ambassadeurs dans la ville. Ils furent logés dans une maison de campagne qui appartenoit à la République, & ils eurent audience dans le temple de Bellone. Ils y tinrent à peu près le même langage dont ils avoient usé en parlant à Scipion, imputant au seul Annibal toute la cause de cette guerre. » Que c'étoit sans l'ordre du Sénat » qu'il avoit passé l'Ebre, puis les Al- » pes ; & que c'étoit de sa propre au- » torité qu'il avoit déclaré la guerre, » d'abord aux Sagontins, & depuis » aux Romains eux-mêmes. Mais, » qu'à juger sainement des choses, le » Traité d'alliance, qui avoit été fait » du tems & par l'entremise du Con- » sul Lutatius, n'avoit encore souffert

» aucune atteinte de la part du Sénat » & du Peuple de Carthage. Que pour » ces raisons, toutes leurs instructions » se bornoient à demander l'observa- » tion de la paix qui avoit été con- » clue pour lors entre les Romains & » les Carthaginois.

Alors le Préteur, suivant l'ancien usage, aiant permis aux Sénateurs de faire aux Députés telles questions qu'ils jugeroient à propos, plusieurs des anciens qui avoient eu part aux traités les interrogérent sur différens articles. Mais les Députés, qui étoient jeunes pour la plupart, aiant répondu qu'ils n'avoient aucune connoissance de ces choses qui s'étoient passées dans leur enfance, on se récria de toutes parts contre la mauvaise foi ordinaire des Carthaginois, qui, à dessein, avoient choisi de jeunes Ambassadeurs pour demander une ancienne paix, dont ils ne se souvenoient en aucune sorte, & dont ils n'avoient aucune connoissance.

Alors on les fit sortir du Sénat, & l'on recueillit les voix. M. Livius vouloit qu'on fît venir le Consul C. Servilius qui étoit le moins éloigné, pour délibérer de la paix en sa présence. Il

représenta » que l'affaire étant des » plus importantes, il ne paroissoit » pas qu'il fût de la dignité du Peu- » ple Romain qu'on la décidât sans la » participation des deux Consuls, ou » au moins de l'un d'entr'eux. « Q. Métellus, toujours favorable à Scipion, dit : » Que, comme c'étoit P. » Scipion qui, en taillant en piéces » les armées des Carthaginois, & en » ravageant leurs campagnes, les avoit » réduits à la nécessité de demander » humblement la paix ; personne ne » pouvoit mieux juger de l'intention » avec laquelle ils fesoient cette dé- » marche, que celui qui menaçoit » actuellement les murailles de Car- » thage. Qu'il croioit donc que c'étoit » uniquement sur ses conseils qu'il fa- » loit se régler pour leur accorder la » paix, ou pour la leur refuser. « M. Valérius Lévinus, qui avoit été Consul avec Marcellus, soutenoit » que » c'étoient des espions & non des Am- » bassadeurs, qui étoient venus de » Carthage ; & il conclut qu'il faloit » leur ordonner de sortir incessamment » de l'Italie, & leur donner des gar- » des pour les conduire jusqu'à leurs » vaisseaux ; & cependant écrire à Sci-

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

„ pion qu'il continuât la guerre sans re-„ lâche. « Lélius & Fulvius ajoutoient, „ Que Scipion n'avoit compté sur la „ paix, qu'autant que Magon & Anni-„ bal ne seroient point rappellés d'I-„ talie. Que les Carthaginois ne re-„ fuseroient aucune condition tant „ qu'ils attendroient ces deux Géné-„ raux & leurs armées : mais qu'ils ne „ les verroient pas plutôt de retour, „ que, sans se soucier des Traités ni „ des dieux mêmes, ils reprendroient „ aussitôt les armes. « Tout bien examiné, l'on s'en tint à l'avis de Lévinus, & les Ambassadeurs furent renvoiés sans avoir rien obtenu, & presque sans réponse.

Le Consul Servilius est rappellé de Sicile en Italie. *Liv.* XXX. 24.

Cependant le Consul Cn. Servilius s'attribuant la gloire d'avoir rendu la paix à l'Italie, passa en Sicile dans le dessein de poursuivre Annibal jusqu'en Afrique. Il s'imaginoit, par une vanité ridicule, que c'étoit lui qui avoit chassé d'Italie le Général Carthaginois, & par conséquent qu'il lui convenoit de le poursuivre. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, les Sénateurs d'abord furent d'avis que le Préteur écrivît au Consul, Que le sentiment du Sénat étoit qu'il revînt en Italie.

Mais le Préteur aiant remontré que le Consul n'auroit aucun égard à ses lettres, on créa Dictateur P. Sulpicius, qui, en vertu d'une autorité supérieure à celle du Consul, aiant obligé Servilius de revenir en Italie, passa le reste de l'année avec M. Servilius son Général de Cavalerie à parcourir les villes d'Italie que la guerre avoit détachées du service des Romains, & à examiner les différentes circonstances de leur défection, qui pouvoient rendre chacune d'elles plus ou moins coupable.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Pendant la tréve, un grand convoi envoié par Lentulus Préteur de Sardaigne, & composé de cent vaisseaux de charge, escortés de vingt vaisseaux de guerre, arriva en Afrique, sans avoir couru aucun risque de la part des ennemis, ni de la mer. Cn. Octavius ne fut pas si heureux. Car, étant sorti de Sicile avec deux cens vaisseaux de charge & trente vaisseaux de guerre, lorsqu'il étoit presque arrivé à la vûe de l'Afrique sans aucun péril, le vent commença à l'abandonner; puis, lui devenant tout-à-fait contraire, dispersa ses vaisseaux de charge. Pour lui, avec les gros bâtimens, après avoir luté un tems considérable contre les flots qui le re-

Les Carthaginois violent la tréve par la prise de quelques vaisseaux Romains.

Liv. XXX. 24. *App. bell. Pun.* 18. 19. *Polyb.* XV. 689.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

poussoient, il arriva à force de rames au promontoire d'Apollon. Mais les barques furent poussées la plupart contre l'Ile d'Egimure, qui ferme du côté de la haute mer le golfe dans lequel Carthage est bâtie, environ à trente milles de la ville. Le reste fut porté vis-à-vis la ville même, à l'endroit appellé pour lors *les bains chauds*. Tout ceci se passoit à la vûe de Carthage. Le peuple donc courut à la place publique. Les Magistrats assemblérent aussitôt le Sénat. La multitude, qui étoit dans le vestibule, pressoit les Sénateurs de donner les ordres nécessaires pour ne point laisser échaper une proie si considérable, qui venoit d'elle-même se livrer entre leurs mains. Les plus modérés eurent beau représenter qu'on avoit envoié demander la paix, & que le tems de la tréve n'étoit pas encore expiré: le peuple, confondu avec les Sénateurs, fit de si grandes instances, qu'enfin il obligea le Sénat de permettre à Asdrubal de passer avec une flote de cinquante vaisseaux dans l'Ile d'Egimure, de parcourir les rivages & les ports voisins, de ramasser les bâtimens des Romains que la tempête avoit écartés, & de les conduire à Carthage. On reconnoit ici le

caractére des Carthaginois, avides du gain jusqu'à la fureur, & peu délicats sur la bonne foi.

AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Scipion fut d'autant plus indigné de cette insolence des Carthaginois, que la tréve, qu'il avoit accordée à leurs instantes priéres, duroit encore, & qu'ils n'avoient pas même attendu le retour des Ambassadeurs qui étoient allés à Rome. Il envoia trois Députés à Carthage, pour se plaindre de cette infraction qui ôtoit toute espérance de conclure la paix. Ils furent insultés à leur arrivée par la multitude qui s'assembla autour d'eux, & l'auroient peutêtre encore été davantage à leur retour, si les Magistrats, à leur priére, ne leur avoient donné une escorte qui les conduisit à peu de distance du camp des Romains. Mais, dans ce court intervalle, quatre galéres détachées de la flote Carthaginoise, qui étoit à la rade d'Utique, vinrent attaquer la galére qui portoit les Ambassadeurs. Elle se défendit lontems avec vigueur : mais enfin, pour échaper aux ennemis, il falut qu'elle se fît échouer contre le rivage. Il n'y eut que le vaisseau de perdu.

Les Ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage.

Liv. XXX. 25.

Polyb. XV. 689-692.

C'est après cette double rupture de la tréve que Lélius & Fulvius arrivérent

Liv. ibid. *Polyb.* XV. 693.

An. R. 549. Av. J.C. 203.

de Rome dans le camp de Scipion avec les Députés de Carthage. Ce Général pouvoit user de représailles. Mais, ne songeant, pour toute vengeance, qu'à surpasser en vertu les Carthaginois, & à opposer sa généreuse probité à leur mauvaise foi, il les renvoia après leur avoir dit : » Qu'encore que les » Carthaginois eussent non seulement » rompu la tréve en attaquant ses vais- » seaux, mais même violé le droit des » gens en insultant ses Ambassadeurs ; » cependant il ne se conduiroit point à » leur égard d'une maniére qui pût dé- » mentir ou la gravité Romaine, ou sa » propre générosité. » Dès qu'ils furent partis, il se mit en état de continuer la guerre comme il l'avoit commencée.

Annibal arrive en Afrique.

Annibal étoit près d'aborder, lorsqu'un des matelots, à qui il avoit ordonné de monter au haut du mât pour reconnoitre la terre, lui dit que la proue du vaisseau Amiral étoit tournée vers un tombeau ruiné. Ce présage lui aiant déplu, il ordonna au pilote de passer outre. Ainsi il alla débarquer un peu plus loin, auprès de Leptis.

Plaintes des Alliés de Gréce contre Philippe.

Sur la fin de l'année dont nous parlons, les villes de Gréce alliées du Peuple Romain envoiérent des Députés à

Rome pour se plaindre que leurs terres avoient été ravagées par les troupes de Philippe, & que ce Prince n'avoit point voulu recevoir les Ambassadeurs qu'on avoit envoiés pour lui demander justice. Ils annoncérent en même tems qu'il avoit fait partir quatre mille hommes sous la conduite de Sopater avec de grosses sommes d'argent, pour aller au secours d'Annibal en Afrique. Sur ces nouvelles, le Sénat fut d'avis qu'on lui envoiât des Ambassadeurs, pour lui déclarer de la part des Romains, qu'une semblable conduite leur paroissoit une infraction au Traité de paix qui avoit été fait entre eux & lui. C. Terentius Varron, C. Mamilius, & M. Aurelius, que l'on chargea de cette Ambassade, partirent sur trois galéres à cinq rangs, qu'on leur donna pour ce voiage.

AN. R. 549. AV. J.C. 203. *Liv.* XXX. 26.

Cette même année fut remarquable par la mort du grand Fabius. Il fut généralement regretté par tous les bons citoiens. Les particuliers, dans le dessein d'honorer sa mémoire, & de témoigner leur reconnoissance pour les services considérables qu'il avoit rendus à la patrie, contribuérent chacun à ses funérailles, comme à celles d'un pé-

Mort du grand Fabius. *Liv.* XXX. 26.

AN. R. 549. AV. J.C. 203. re commun. Le peuple avoit accordé le même honneur à son aieul Fabius Rullus.

Celui dont nous parlons ici, mourut dans un âge fort avancé, s'il en faut croire Valére Maxime. Car, selon cet Auteur, il fut Augure durant soixante-deux ans ; & étoit déja sans doute homme formé quand il entra dans cette place : d'où il conclut qu'il vécut presque un siécle entier. Mais cette opinion souffre quelque difficulté. Si sa vie fut fort longue, elle fut aussi fort illustrée par ses rares qualités & ses belles actions : qui lui auroient mérité le surnom de Grand, *Maximus*, quand il ne l'auroit pas trouvé déja établi dans sa famille. Il [a] surpassa par raport aux charges la gloire de son * pére, & égala celle de son aieul Rullus, qui fut comme lui cinq fois Consul, & fut surnommé aussi *Maximus*. Il est vrai que Rul-

Val. Max. VIII. 13. 3.

a Superavit paternos honores, avitos æquavit. Pluribus victoriis & majoribus præliis avus insignis Rullus : sed omnia æquare unus hostis Annibal potest. Cautior tamen, quàm promptior, hic habitus fuit : &, sicut dubites, utrum ingenio cunctator fuerit, an quia ita bello propriè quod tum gerebatur aptum erat ; sic nihil certius est, quàm unum hominem nobis cunctando rem restituisse, sicut Ennius ait. *Liv.*

* *Fabius Gurges n'a été que trois fois Consul ; & Fabius Cunctator son fils le fut cinq fois.*

lus livra plus de batailles que lui, & remporta plus de victoires: mais avoir sû tenir tête à un ennemi tel qu'Annibal, c'est un mérite & un titre d'honneur qui peut entrer en comparaison avec les plus grands exploits. Il montra plus de prudence & de circonspection, que d'ardeur & de vivacité. On ne peut pas dire précisément si cette conduite lente & mesurée venoit de son propre fond & de son caractére, ou si c'étoit la conjoncture du tems & la nature de la guerre dont il fut chargé, qui lui inspira cet esprit de précaution & de retenue. Mais ce qui est certain, c'est que par là ce sage temporiseur sauva la République, comme Ennius le remarque dans un vers connu de tout le monde: AN. R. 549. AV. J.C. 203.

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

M. SERVILIUS.
TI. CLAUDIUS. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Les nouveaux Consuls desiroient avec une égale ardeur d'avoir l'Afrique pour département. L'affaire fut renvoiée au Peuple, qui continua le commandement à Scipion. Le Sénat fut néanmoins obligé, sans doute par leurs Département des provinces. *Liv.* XXX. 27.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

instances importunes, d'ordonner que l'un des deux Consuls passeroit en Afrique avec une flote de cinquante galéres toutes à cinq rangs de rames, & auroit une autorité égale à celle de Scipion. Le sort fit échoir cet emploi à Ti. Claudius. L'autre Consul eut pour département l'Etrurie. Pour s'attirer la protection du ciel, on ordonna aux Consuls, avant qu'ils partîssent pour la guerre, de faire célébrer les Jeux, & d'immoler les grandes victimes, que le Dictateur T. Manlius avoit * promises aux dieux sous le Consulat de M. Claudius Marcellus & de T. Quintius, en cas qu'au bout de cinq ans la République se trouvât dans le même état où elle étoit alors : ce qui fut exécuté.

Inquiétude des Romains sur le départ d'Annibal.

Liv. XXX. 28.

Cependant les esprits étoient partagés entre l'espérance & la crainte, & ces deux sentimens croissoient ensemble de jour en jour. » On ne savoit si » l'on devoit se réjouir de ce qu'Annibal, après avoir été pendant seize » ans comme en possession de l'Italie, » l'avoit enfin abandonnée ; ou s'affli-

* *Ce vœu auroit dû être accompli l'année précédente, & l'ordre en avoit été donné. Il survint apparamment quelque obstacle.*

» ger de ce qu'il étoit repassé en Afrique avec ses troupes. On disoit que la guerre, pour avoir changé de théatre, n'en étoit pas moins dangereuse. Que Q. Fabius, qui venoit de mourir, leur avoit souvent prédit qu'Annibal seroit beaucoup plus redoutable lorsqu'il combattroit pour la défense de sa patrie, qu'il ne l'avoit été en attaquant une terre étrangére. Que Scipion n'auroit pas affaire à un Roi barbare comme Syphax sans expérience de la guerre, ni à son beaupére Asdrubal plus disposé à fuir qu'à combattre, ni à une multitude de paysans ramassés à la hâte, & à demi armés : mais à Annibal ce fameux Capitaine, qui étoit né, pour ainsi dire, dans la tente de son pére, & avoit été élevé au milieu des armes ; qui avoit servi dès son enfance, & commandé dès sa jeunesse ; qui, toujours suivi de la victoire, avoit rempli du bruit de son nom les Espagnes, les Gaules, & l'Italie, & laissé dans toutes ces provinces de glorieux monumens de ses exploits. Que ce Général marchoit à la tête de soldats aussi anciens que lui dans le service, endurcis dans

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

AN. R. 550. AV. J.C. 202. „ des périls & des travaux qui paroissoient au dessus des forces humaines, qui s'étoient couverts mille fois du sang Romain, & portoient avec eux les dépouilles gagnées, non seulement sur des soldats, mais même sur des Généraux. Que Scipion rencontreroit dans la bataille plusieurs Carthaginois qui avoient tué de leur main des Préteurs, des Généraux, & des Consuls ; qui se fesoient remarquer par des couronnes & d'autres récompenses militaires, témoins assurés de leur bravoure ; qui avoient pris des villes, forcé des camps. Que tous les Magistrats Romains ensemble ne fesoient pas porter devant eux autant de faisceaux, qu'Annibal en avoit conquis sur les Généraux tués en diverses batailles.

Par ces sortes de réflexions ils augmentoient eux-mêmes leurs fraieurs & leurs inquiétudes. D'ailleurs, étant accoutumés depuis un bon nombre d'années à voir la guerre se faire, pour ainsi dire, sous leurs yeux en différentes parties de l'Italie, d'une maniére assez lente, & sans espérance d'une fin prochaine, ils sentoient redoubler

leur attention & leurs allarmes lorſqu'ils voioient Scipion & Annibal prêts à en venir aux mains pour terminer une ſi fameuſe querelle. Ceux même qui avoient le plus de confiance en Scipion, & qui comptoient le plus ſur la victoire, ſentoient redoubler leur inquiétude & leur crainte à meſure que l'heure fatale & déciſive approchoit. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Les Carthaginois étoient à peu près dans les mêmes diſpoſitions. Tantôt, voiant de près Annibal, & conſidérant la grandeur de ſes exploits militaires, ils ſe repentoient d'avoir demandé la paix avec tant d'empreſſement : tantôt, feſant réflexion qu'ils avoient perdu deux batailles ; que Syphax, leur ami & leur allié, étoit priſonnier ; qu'ils avoient été chaſſés de l'Eſpagne & de l'Italie, & que toutes ces diſgraces étoient l'ouvrage de la prudence & de la valeur du ſeul Scipion, ils ne pouvoient s'empêcher de trembler, & de craindre que les deſtins n'euſſent fait naître ce Général pour la ruine & la deſtruction de Carthage.

Scipion renvoie à Annibal ſes eſpions.

Annibal étant arrivé à * Adrumette, donna quelques jours à ſes ſoldats

* *Ville de Barbarie.*

A. R. 550. Av. J.C. 202. Polyb. XV. 693. Liv. XXX. 29. Appian. 21.

pour se remettre des fatigues de la navigation. Mais étant pressé par les courriers qu'on lui envoioit coup sur coup, pour l'avertir que tous les environs de Carthage étoient pleins d'ennemis, il se rendit à Zama, en marchant avec beaucoup de diligence. Ce lieu n'est éloigné de Carthage que de cinq journées. Il envoia de là trois espions, pour examiner les mouvemens de l'armée ennemie. Mais ces espions furent arrêtés par les gardes avancées des Romains, & conduits devant Scipion. Ce Général, toujours plein de confiance & de générosité, leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part. Il les mit même entre les mains d'un Tribun des soldats, à qui il ordonna de les conduire dans toutes les parties du camp, & de leur laisser tout voir & tout examiner à leur aise. Ensuite, leur aiant demandé s'ils avoient satisfait leur curiosité, il leur donna une escorte, & les renvoia à leur Général.

Entrevûe de Scipion & d'Annibal.

Annibal n'apprit de ses espions que des nouvelles fâcheuses : entr'autres, que Masinissa étoit arrivé ce jour-là même avec un corps de six mille hommes de pié, & quatre mille chevaux. Mais

Mais ce qui le frapa davantage, fut l'air de confiance & d'assurance que fesoit paroitre Scipion; & qu'Annibal regardoit comme une preuve trop bien fondée des forces de son ennemi. Ainsi, quoiqu'il fût l'auteur de la guerre, & que son retour eût occasionné la rupture de la tréve & des négociations; il se flata que s'il traitoit de la paix avec toutes ses forces, il obtiendroit des conditions plus favorables que s'il étoit vaincu. Il envoia donc d'abord vers Masinissa, le fesant ressouvenir du séjour qu'il avoit fait à Carthage pendant son bas âge pour y recevoir une éducation qui répondit à sa naissance, & qu'il devoit, par cette raison, regarder comme une seconde patrie. Il lui demandoit pour toute grace de lui obtenir une entrevûe avec Scipion. Masinissa, qui conservoit une vive reconnoissance pour les instructions qu'il avoit reçues à Carthage, & qui avoit encore beaucoup d'amis dans cette ville, s'emploia avec joie auprès de Scipion, & lui exposa la demande d'Annibal, que Scipion n'eut pas de peine à lui accorder.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Annibal s'adresse à Masinissa, pour obtenir de Scipion une entrevûe.

Appian. bell. Pun. 20.

Ces deux Généraux, de concert,

Entrevûe de Scipion &

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

d'Annibal.

Polyb. XV. 694.

Liv. XXX. 29.

raprochérent leur camp l'un de l'autre, afin de pouvoir négocier de plus près. Scipion se campa assez près de Nadagare, dans un lieu, qui, outre les autres avantages, n'étoit éloigné de l'eau que d'un jet de trait. Annibal se posta à quatre milles de là, sur une éminence assez avantageuse, si ce n'est qu'il lui faloit aller chercher de l'eau bien loin. Ils choisirent pour leur conférence un lieu placé entre les deux camps, & assez découvert pour ne faire craindre aucune surprise. Le jour d'après ils sortirent chacun de leur camp avec quelques Cavaliers, qu'ils firent ensuite retirer. Alors ces deux Généraux, non seulement les plus illustres de leur tems, mais comparables aux plus fameux Capitaines & aux plus grands Rois des siécles précédens, s'abouchérent aiant chacun un interpréte. Ils demeurérent quelque tems sans rien dire, se regardant l'un l'autre attentivement, & saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le premier.

Nous avons dans Polybe & dans Tite-Live les discours que se tinrent l'un à l'autre ces deux Généraux. J'ai cru qu'on ne me sauroit point mauvais gré, si je

les inférois ici également. Je ne prendrai parti ni pour l'un ni pour l'autre, & ne préviendrai point le jugement du Lecteur. Je me contente de le faire souvenir que Polybe à écrit le premier, & que c'étoit un militaire.

I. *Discours d'Annibal tiré de Polybe.* XV. 694.

Je souhaiterois de tout mon cœur que les Romains & les Carthaginois n'eussent jamais pensé à étendre leurs conquêtes, ceux-la au dela de l'Italie, ceux-ci au dela de l'Afrique, & qu'ils se fussent renfermés les uns & les autres dans ces deux beaux Empires, dont il semble que la nature avoit elle-même fixé les bornes & les limites. Il s'en faut bien que de part ni d'autre nous nous soyions conduits de la sorte. Nous avons d'abord pris les armes pour la Sicile. Nous nous sommes ensuite disputé la domination de l'Espagne. Enfin, aveuglés par la fortune, nous avons été jusqu'à vouloir nous détruire réciproquement. Vous avez été réduits à défendre les murs de votre patrie contre moi; & nous, à notre tour, nous sommes dans le même danger. Il seroit bien tems, qu'après avoir appaisé la colére des dieux, nous songeas-

AN. R. 550. AV. J.C. 202. *sions par nous-mêmes à bannir enfin de nos cœurs cette jalousie opiniâtre, qui nous a jusqu'à présent armé les uns contre les autres.*

Pour moi, instruit par l'expérience jusqu'où va l'inconstance de la fortune, combien il lui faut peu de choses pour causer les plus terribles révolutions, enfin comment elle semble prendre plaisir à se jouer des hommes, je suis très-disposé à la paix. Mais je crains fort, Scipion, que vous ne soyiez pas dans les mêmes dispositions. Vous êtes dans la fleur de votre âge : tout vous a réussi selon vos souhaits en Espagne & en Afrique : rien, jusqu'à présent, n'a traversé le cours de vos prospérités. Tout cela me fait appréhender, que quelque fortes que soient mes raisons pour vous porter à la paix, vous ne vous laissiez pas persuader.

Cependant considérez, je vous prie, combien peu l'on doit compter sur la fortune. Vous n'avez pas besoin pour cela de chercher des exemples éloignés : jettez les yeux sur moi. Je suis cet Annibal, qui, devenu par la bataille de Cannes maître de presque toute l'Italie, allai quelque tems après à Rome même, &, campé à quarante stades de cette ville, me regardois déja comme l'arbitre absolu du

ſort des Romains & de leur patrie. Et, aujourdhui, de retour en Afrique, me voila obligé de venir traiter avec un Romain des conditions auxquelles il voudra bien m'accorder mon ſalut, & celui de Carthage. Que cet exemple vous apprenne à ne pas vous élever d'orgueil, & à faire réflexion que vous êtes homme. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Quand on délibére ſur quelque affaire, la ſageſſe demande qu'entre les biens on choiſiſſe le plus grand, & qu'entre les maux on prenne le moindre. Or qui eſt l'homme ſenſé qui voulût s'expoſer de ſang froid à un auſſi grand péril que celui qui vous menace? Quand vous remporteriez la victoire, vous n'ajouteriez pas beaucoup ni à votre gloire, ni à celle de votre patrie : au lieu que, ſi vous êtes vaincu, vous perdrez en un moment tout ce que vous avez acquis juſqu'à préſent de gloire & d'honneur.

A quoi donc ſe réduit tout ce diſcours? A vous faire convenir de ces articles : Que la Sicile, la Sardaigne, & l'Eſpagne, qui ont fait ci-devant le ſujet de nos guerres, demeureront pour toujours aux Romains, & que jamais les Carthaginois ne prendront contr'eux les armes pour leur diſputer la poſſeſſion de tous ces pays-là ; & que pareillement

AN. R. 550. AV. J.C. 202. *toutes les autres Iles entre l'Italie & l'Afrique appartiendront aux Romains. Ces conditions me paroissent devoir convenir aux deux Peuples. D'un côté, elles mettent les Carthaginois en sûreté pour l'avenir, & de l'autre vous sont très-glorieuses, à vous en particulier, & à toute votre République.* Ainsi parla Annibal.

Réponse de Scipion, tirée du même Polybe. XV. 696. 697.

Scipion répondit, » Que ce n'étoient » pas les Romains, mais les Carthaginois, qui avoient été la cause de » la guerre de Sicile, & de celle d'Espagne : qu'il en prenoit à témoin » Annibal lui-même, qui certainement ne pouvoit en disconvenir : » mais que les dieux avoient même » décidé la question, en se déclarant » par le succès, non pour les Carthaginois auteurs d'une guerre injuste, » mais pour les Romains qui n'avoient » fait que se défendre. Que cependant ces heureux succès ne lui faisoient pas perdre de vûe l'inconstance de la fortune, ni l'incertitude des choses humaines. « Il ajouta : *Si avant que les Romains passassent*

en Afrique, vous fussiez sorti de l'Italie, & que vous eussiez proposé les conditions que vous venez de nous offrir, je ne croi pas qu'on eût refusé de les écouter. Mais aujourdhui que vous avez été obligé de quitter l'Italie malgré vous, & que nous sommes en Afrique les maîtres de la campagne, l'état des affaires est bien changé. Nous avons bien voulu, à la priére de vos concitoiens qui avoient été vaincus, commencer avec eux un Traité, dont les articles ont été mis par écrit. Outre ceux que vous proposez, ce Traité portoit, que les Carthaginois nous rendroient nos prisonniers sans rançon, qu'ils nous livreroient leurs vaisseaux de guerre, qu'ils nous paieroient cinq mille talens, & qu'ils nous fourniroient pour tout cela des otages. Telles sont les conditions dont nous sommes convenus. Nous avons envoiés à Rome les uns & les autres pour les faire ratifier par le Sénat & par le Peuple, nous, de notre côté, témoignant que nous les approuvions, & les Carthaginois demandant avec instance qu'elles leur fussent accordées. Et après que le Sénat & le Peuple Romain ont donné leur consentement, les Carthaginois manquent à leur parole, & nous trompent.

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

AN. R. 550. AV. J.C. 202. *Que faire après cela? Prenez ma place, je vous prie; & répondez-moi. Faut-il les décharger de ce qu'il y a de plus fort dans le Traité? Certes, l'expédient seroit merveilleux pour leur apprendre à tromper dans la suite ceux qui les auroient obligés. Mais, direz-vous, s'ils obtiennent ce qu'ils demandent, ils n'oublieront jamais un si grand bienfait. On en peut juger par leur conduite encore toute récente. Ce qu'ils nous ont demandé avec d'humbles supplications, ils l'ont obtenu; & cependant, sur la foible espérance que votre retour leur a fait concevoir, ils ont commencé par nous traiter en ennemis. Si aux conditions qui vous ont été proposées, on en ajoutoit quelque autre encore plus rigoureuse, en ce cas on pourroit porter une seconde fois notre Traité devant le Peuple Romain: mais puisqu'au contraire vous retranchez de celles dont on étoit tombé d'accord, il n'y a plus de raport à lui en faire. Si vous me demandez donc à mon tour à quoi je conclus, c'est en un mot qu'il faut que vous vous rendiez vous & votre patrie à discretion, ou qu'une bataille décide en votre faveur.*

II. *Discours d'Annibal tiré de Tite-Live.* XXX. 30.

Puisqu'il étoit dans l'ordre des destins, qu'après avoir été la premiére cause de la guerre présente, & aiant eu tant de fois la victoire entre les mains, je fusse réduit à faire les premiéres démarches pour demander la paix; je suis ravi qu'ils m'aient adressé à un Général tel que vous pour la lui demander. Vous vous êtes signalé par plusieurs exploits célébres : mais ce ne sera pas le trait de votre vie le moins glorieux, qu'Annibal, à qui les dieux ont accordé tant de fois la victoire sur les Capitaines Romains, ait été obligé de vous céder, & que vous ayiez terminé une guerre qui a été mémorable par vos défaites, avant que de l'être par les nôtres. Et ce qu'on peut encore regarder comme un caprice & comme un jeu de la fortune, c'est que votre pére ait été le premier des Généraux Romains à qui je me suis présenté les armes à la main pour le combattre, & qu'aujourdhui je viens sans armes trouver son fils pour lui demander la paix.

Il auroit été à souhaiter que les dieux eussent inspiré à nos péres un esprit de

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

modération & de paix, & que nous nous fussions renfermés, vous dans les bornes de l'Italie, & nous dans celles de l'Afrique. Car enfin la Sicile & la Sardaigne, dont l'événement vous a rendu maîtres, ne sont que de foibles dédommagemens pour tant de flotes considérables, tant d'armées nombreuses, & tant de grands Capitaines que ces deux provinces vous ont coûté. Mais laissons-là le passé, que l'on peut bien blâmer, mais que l'on ne peut pas changer. Nos succès ont été balancés jusqu'ici, & en attaquant les autres dans leur pays, nous nous sommes exposés à périr dans le nôtre. Rome a vû les armées Carthaginoises campées à ses portes & au pié de ses murailles : & nous entendons aujourdhui de Carthage le bruit des armes & du camp des Romains.

Maintenant nous traitons de la paix dans le tems où tout vous réussit, c'est-à-dire dans une conjoncture qui nous est aussi contraire qu'elle vous est favorable. Vous & moi qui en traitons, nous sommes assurément ceux qui avons & le plus d'intérêt qu'elle soit bientôt terminée, & le plus d'autorité pour n'être pas desavoués par nos Républiques. Nous n'avons besoin pour la conclure que d'une

disposition d'esprit qui ne cherche pas à l'éloigner. Pour moi, qui reviens en un âge déja avancé dans ma patrie, après en être sorti presque dans mon enfance, pendant un si long intervalle j'ai appris par la variété des succès que j'ai éprouvés à compter plus sur la raison & la prudence, que sur le hazard & la fortune. Je crains qu'il n'en soit pas ainsi de vous, & que votre jeunesse, & le bonheur qui vous a toujours accompagné jusqu'ici, ne vous inspirent certains sentimens de hauteur, ennemis de l'esprit de paix & de modération. On ne s'occupe guéres de l'adversité, quand on n'a jamais été malheureux. Vous êtes aujourdhui, ce que je fus autrefois à Trasiméne & à Cannes. Vous aviez à peine appris à obéir, qu'on vous a confié le commandement des armées, &, depuis ce tems-là, vous avez réussi au dela de vos espérances dans toutes les entreprises que vous avez formées, quelque hardies qu'elles aient été. Fesant servir à votre gloire les calamités mêmes de votre famille, vous avez vengé la mort de votre pére & de votre oncle, & donné à tout l'univers un témoignage éclatant de votre courage & de votre piété. Après avoir chassé des Espagnes quatre armées Car-

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

An. R. 550.
Av. J. C. 202.

thaginoises, vous avez recouvré ces provinces que les Romains venoient de perdre. On vous a fait Consul; & dans des conjonctures où tous les autres Capitaines ne se sentoient pas assez de courage pour défendre l'Italie, vous avez été assez hardi pour passer en Afrique, où vous n'étes pas plutôt arrivé, qu'après avoir défait deux armées coup sur coup, après avoir brulé & pris deux camps dans une méme heure, après avoir défait & pris Syphax le plus puissant Roi de tout le pays, & réduit sous votre puissance un grand nombre de villes tant de son empire que du nôtre, vous m'avez enfin arraché de cette Italie dont j'étois en possession depuis seize ans.

Il [a] *se peut donc faire que vous soyiez plus charmé de l'éclat de la victoire, que des douceurs de la paix. Je connois le caractére des Romains: vous donnez dans le brillant, plus que dans le solide. Et moi-même, dans un tems plus heureux, j'ai été flaté d'une pareille illusion. Si les dieux, avec la bonne for-*

a Potest victoriam malle, quàm pacem, animus. Novi vobis spiritus magis magnos, quàm utiles. Et mihi talis aliquando fortuna affulsit. Quòd si in secundis rebus bonam quoque mentem darent dii, non ea solùm quæ evenissent, sed etiam ea quæ evenire possent, reputaremus.

tune, nous donnoient aussi le bon esprit, nous penserions à ce qui peut arriver dans la suite, autant qu'à ce qui est arrivé par le passé. Sans vous proposer l'exemple de tant d'autres Capitaines, le mien seul peut vous instruire des différentes révolutions de la fortune. Moi, que vous avez vû, il n'y a pas lontems, campé entre Rome & le Téveron, prêt à escalader les murailles de cette ville, vous me voiez aujourdhui, après avoir perdu deux fréres illustres, tremblant pour Carthage déja presque assiégée, & contraint de vous demander par grace d'épargner à ma patrie les allarmes que j'ai fait sentir à la vôtre. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Plus la fortune nous flate, moins nous devons nous y fier. Aujourdhui que tout vous prospére, & que notre état est douteux, la paix vous sera glorieuse à vous qui la donnez, au lieu qu'à nous qui la demandons, elle sera plus nécessaire qu'honorable. Une paix certaine vaut mieux, qu'une victoire en espérance. La premiére dépend de vous, l'autre est au pouvoir des dieux. Ne vous exposez pas à perdre en un moment, ce que vous avez gagné en tant d'années. En fesant attention à vos forces, considérez aussi l'inconstance de la fortune, & l'incerti-

AN. R. 550. AV. J. C. 202.

tude des combats. Il y aura de côté & d'autre des armes, & des bras. C'est sur tout dans la guerre que l'événement répond le moins aux espérances dont on s'est flaté. La victoire, supposé qu'elle se déclare pour vous, n'ajoutera pas tant aux avantages que la paix vous assure, qu'un mauvais succès en diminuera. Un moment peut vous ôter, & tout ce que vous avez acquis par le passé, & tout ce que vous pouvez espérer pour l'avenir. En fesant la paix, Scipion, c'est vous qui décidez de votre sort : en combattant, ce sont les dieux qui en disposeront. Régulus eût été, dans ce pays même où nous sommes actuellement, un exemple des plus éclatans de bonheur & de courage, si, après avoir vaincu nos péres, il leur eût accordé la paix. Mais, pour s'être laissé aveugler par la prospérité, & n'avoir pas usé modérément de son bonheur, il fit une chute d'autant plus déplorable, que la fortune l'avoit élevé plus haut.

Je sai que c'est à celui qui donne la paix d'en prescrire les conditions : mais peutêtre ne sommes-nous pas indignes de déterminer nous-mêmes la peine que nous devons subir. Nous consentons que vous demeuriez les maîtres de tous les pays qui

ont donné occasion à la guerre: de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Espagne, & de toutes les Iles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Renfermés dans les bornes étroites de l'Afrique, nous verrons, puisque les dieux le veulent ainsi, les Romains étendre leur domination, tant par terre que par mer, sur plusieurs nations étrangéres. AN. R. 550. AV. J. C. 202.

Je conviens qu'à cause du peu de sincérité que l'on a fait paroitre pendant la tréve, & dans les démarches qui ont été faites pour obtenir la paix, la bonne foi des Carthaginois peut vous être suspecte. Mais l'observation de la paix dépend beaucoup de l'autorité de ceux qui l'ont conclue. J'apprens que ce qui a principalement engagé vos Sénateurs à nous la refuser, est le défaut de dignité dans les Ambassadeurs qu'on leur avoit envoiés pour en traiter avec vous. Aujourdhui, c'est Annibal qui la demande, parce qu'il la croit avantageuse: & les mêmes avantages qui le portent à la demander, le porteront aussi à la maintenir. Et comme j'ai fait ensorte que l'on ne pût se plaindre des suites d'une guerre dont j'étois l'auteur, jusqu'à ce que les dieux mêmes aient paru porter envie à ma gloire; j'emploierai aussi tous mes soins pour empécher que l'on ne puisse

AN. R. 550. AV. J.C. 202. *me faire de reproches ſur une paix que j'aurai procurée.*

Réponſe de Scipion, tirée du même Tite-Live. XXX. 31.

Je ſavois bien, Annibal, que c'étoit l'eſpérance de votre retour qui avoit engagé les Carthaginois à rompre la tréve qu'on venoit de faire, & à renoncer à la paix qui ſembloit être ſur le point de ſe conclure. Et vous n'en diſconvenez pas vous-même, quand vous retranchez des conditions propoſées tout ce qu'on nous accordoit d'abord, ne nous abandonnant que ce qui eſt depuis lontems en notre poſſeſſion. Au reſte, comme vous avez ſoin de faire ſentir à vos citoiens de quel fardeau votre retour les délivre; c'eſt à moi auſſi d'empécher que les avantages qu'ils nous cédoient par le Traité qu'on avoit projetté, étant aujourdhui ſupprimés, ne deviennent la récompenſe de leur perfidie. Vos Carthaginois ne méritent pas qu'on leur accorde les premiéres conditions; & ils prétendroient que leur fraude leur tournât à profit? Ce n'eſt point le deſir de s'emparer de la Sicile qui a engagé nos péres à y porter la guerre, ni l'envie de conquérir l'Eſpagne qui nous y a fait paſſer. C'eſt, d'un

côté, le danger pressant des Mamertins nos alliés, de l'autre la ruine cruelle de Sagonte, qui nous ont mis en main des armes justes & légitimes. Vous avouez vous-même que vous avez été les aggresseurs, & les dieux l'ont attesté bien clairement, en accordant dans la premiére guerre l'avantage au parti qui avoit pour lui le bon droit; comme ils le font & le feront encore dans celle-ci. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Pour ce qui me regarde, je ne perds point de vûe, ni la foiblesse humaine, ni l'inconstance de la fortune; & je sai que tous nos projets sont exposés à mille revers. Au surplus, si vous aviez volontairement abandonné l'Italie avant que je fusse passé en Afrique, & que vous fussiez venu me trouver pour m'inviter à faire la paix, j'avoue que dans de telles circonstances je n'eusse pu rejetter vos propositions sans vous donner lieu de m'accuser de hauteur & de violence. Mais, comme c'est malgré vous, & après une longue résistance, que je vous ai forcé de quitter votre proie, & de revenir en Afrique; permettez-moi de le dire, il n'y a point de raison de bienséance qui m'oblige à me rendre à vos desirs. Ainsi, en cas que l'on ajoute aux premiéres conditions (vous les connois-

An. R. 550. Av. J.C. 202. *ſez) quelque nouvel article en réparation de nos vaiſſeaux pris avec leur charge, & de l'outrage fait à nos Ambaſſadeurs pendant la tréve, je pourrai en conférer avec mon Conſeil de guerre. Mais, ſi même ces premiéres conditions vous paroiſſent trop dures, préparez-vous à la guerre, puiſque vous n'avez pu ſouffrir la paix.*

Après ces diſcours, les deux Généraux retournérent chacun vers le détachement qu'ils avoient laiſſé à l'écart, & déclarérent que l'entrevûe aiant été inutile, il faloit néceſſairement en venir aux mains.

Préparation au combat décisif. Liv. XXX. 32. Polyb. XV. 697.

Dès qu'ils furent arrivés dans leur camp, „ ils ordonnérent aux ſoldats „ de préparer leurs armes & leurs cou- „ rages pour une bataille qui alloit dé- „ cider du ſort des deux nations par une „ victoire qui n'auroit point de retour. „ Qu'avant la fin du jour ſuivant on „ ſauroit ſi ce ſeroit Rome ou Cartha- „ ge qui donneroit la loi, non à l'Afri- „ que ou à l'Italie, mais à tout l'U- „ nivers, qui ſeroit le prix de ce com- „ bat. Que le péril qui menaçoit les „ vaincus étoit égal à la récompenſe „ qui attendoit les vainqueurs. « En effet, les Romains, s'ils étoient mal-

heureux, n'avoient aucun moien de se sauver d'une terre inconnue & ennemie: & les Carthaginois, après avoir emploié en vain leur unique & derniére ressource, ne pouvoient manquer de périr s'ils étoient vaincus. An. R. 550. Av. J.C. 202.

Le lendemain, les deux plus grands Généraux des deux peuples les plus puissans du monde, & les deux armées les plus aguerries que l'on vit jamais, s'avancérent en pleine campagne pour une action qui alloit mettre le comble, de part ou d'autre, à la gloire acquise par tant d'exploits, ou l'effacer & la détruire pour toujours.

Scipion range son armée en bataille.

Polyb. XV. 697.
Liv. XXX. 33.
Appian. 21.

Voici de quelle maniére Scipion rangea ses troupes en bataille. Il mit à la premiére ligne *les Hastaires*, laissant des intervalles entre les Cohortes: à la seconde *les Princes*, plaçant leurs Cohortes, non derriére les intervalles de la premiére ligne comme c'étoit la coutume des Romains, mais derriére les Cohortes de cette premiére ligne, afin de laisser des ouvertures aux éléphans de l'armée ennemie qui étoient en très-grand nombre. *Les Triaires* étoient à la troisiéme ligne dans le même ordre, & formoient le corps de réserve. Il plaça Lélius à l'aile gauche avec la Cavalerie

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Italienne, & Masinissa à la droite avec ses Numides. Il mit dans les intervalles de la premiére ligne des soldats armés à la légére, & leur donna ordre de commencer le combat; de maniére, que s'ils ne pouvoient soutenir le choc des éléphans, ils se retirassent, ceux qui seroient les plus légers à la course, derriére toute l'armée, par les intervalles qui la traversoient en droite ligne; & ceux qui se verroient trop pressés, par les espaces d'entre les lignes à droit & à gauche, afin de laisser à ces animaux un passage dans lequel ils fussent exposés aux traits qu'on leur lanceroit de tous côtés.

Annibal en fait autant. *Polyb* XV 699. *Liv.* XXX. 33.

Pour Annibal, afin d'imprimer plus de terreur aux ennemis, il posta à la tête de l'armée ses quatre-vingts éléphans, nombre qu'il n'avoit point encore eu dans aucune bataille. Il mit à la premiére ligne les troupes auxiliaires des Liguriens & des Gaulois, avec les Baléares & les Maures, qui montoient en tout à près de douze mille hommes. La seconde ligne, qui fesoit la principale force de l'armée, étoit composée d'Africains & de Carthaginois. Il plaça à la troisiéme ligne les troupes qui étoient venues avec lui d'Italie; & les éloigna

de la seconde ligne de plus d'un * stade. An. R. 550. Av. J.C. 202.
Il mit sur l'aile gauche la Cavalerie des Numides, & sur la droite celle des Carthaginois.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées. J'aurois souhaité que Polybe ou Tite-Live eussent marqué précisément où montoit le nombre des troupes de chaque côté. Appien donne en tout cinquante mille hommes à Annibal, & quatre-vingts éléphans; à Scipion, environ vingt-trois mille hommes de pié, quinze cens hommes de cheval tant Romains qu'Italiens, sans compter la Cavalerie de Masinissa fort nombreuse, & quinze cens chevaux d'un autre Prince Numide.

Les deux Généraux exhortent leurs armées.

Polyb. XV. 698. 699.
Liv. XXX. 32. & 33.
App. 23.

Avant que de commencer le combat, les Généraux, de part & d'autre, eurent soin d'animer leurs troupes. Annibal, outre le dénombrement qu'il fesoit des victoires qu'il avoit remportées

* *Tite-Live dit seulement qu'Annibal laissa une petite distance entre ces deux lignes:* modico inde intervallo relicto. *Il ajoute que ces soldats d'Italie avoient la plupart suivi Annibal par nécessité plutôt que par inclination: & dans la suite il dit qu'il les plaça à l'arriére garde & dans quelque éloignement, parce qu'il ne savoit s'il les devoit regarder comme amis, ou comme ennemis.* Italicos intervallo quoque diremptos, incertos socii an hostes essent. *Polybe ne dit rien de tout cela.*

AN. R. 550.
AV.J.C. 202.

ſur les Romains, des Chefs qu'il avoit tués, des armées qu'il avoit taillées en piéces, emploioit divers motifs pour exhorter à bien combattre une armée compoſée de nations différentes entr'elles par leur langage, leurs coutumes, leurs loix, leurs habillemens, leurs armes, & qui n'avoient pas le même intérêt de faire la guerre. » Il promet- » toit aux troupes auxiliaires, outre » leur paie ordinaire, de grandes ré- » compenſes à prendre ſur les dépouil- » les des ennemis. Il réveilloit la haine » que les Gaulois portoient naturelle- » ment au nom Romain. Il offroit aux » Liguriens les fertiles campagnes de » l'Italie, à la place des montagnes ſté- » riles qu'ils habitoient. Il feſoit crain- » dre aux Maures & aux Numides la » domination tyrannique de Maſiniſſa. » Pour ce qui regarde les Carthaginois, » il leur repréſentoit qu'il s'agiſſoit de » défendre les murailles de leur patrie, » leurs dieux Pénates ; les tombeaux » de leurs ancêtres, leurs péres & leurs » méres, leurs femmes & leurs enfans. » Qu'il n'y avoit pas de milieu : qu'ils » alloient ce jour-là, ou perdre la li- » berté & la vie par leur défaite, ou ac- » quérir l'empire de l'univers par leur

„ victoire. « Il se servoit de truchemens, pour se faire entendre par les différentes nations.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Scipion, de son côté, „ fesoit ressouvenir ses Romains des victoires „ qu'ils avoient remportées dans l'Espagne, & tout récemment en Afrique. „ Il leur fesoit valoir l'aveu qu'Annibal „ lui-même avoit fait malgré lui de sa „ foiblesse, en demandant la paix. Il les „ avertissoit qu'ils touchoient à la fin de „ la guerre & de leurs travaux : qu'ils „ avoient dans leurs mains la ruine & „ les dépouilles de Carthage, & le re„ tour dans leur patrie : « [a] & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur.

Bataille de Zama entre Annibal & Scipion.

Polyb. XV. 700-702. *Liv.* XXX. 33-35. *App.* 23-26.

Tout étant prêt pour le combat, & les Cavaliers Numides aiant lontems escarmouché de part & d'autre, Annibal donna ordre de mener les éléphans contre les ennemis. Les Romains aussitôt firent sonner les trompettes, & poussérent en même tems de si grands cris, que les éléphans qui marchoient contre la droite des Romains retournérent en arriére, & mirent le désordre parmi les Maures & parmi les Numides

a Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicisse jam crederes, dicebat.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

qui formoient la gauche. Masinissa les voiant ébranlés, acheva aisément de les mettre en déroute. Le reste des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine, & fondit sur les armés à la légére des Romains, dont ils écraférent un grand nombre, malgré la grêle des traits dont ils étoient eux-mêmes accablés de toute part. Enfin épouvantés, les uns enfilérent les intervalles que Scipion avoit prudemment ménagés, les autres en fuiant revinrent sur l'aile droite toujours poursuivis par la Cavalerie Romaine, qui à coups de traits les chassa jusque hors le champ de bataille. Lélius prit ce moment pour charger la Cavalerie Carthaginoise, qui tourna le dos, & s'enfuit à toute bride. Lélius la poursuivit avec ardeur, pendant que Masinissa fesoit la même chose de son côté.

L'armée des Carthaginois étoit dénuée à droit & à gauche du secours de sa Cavalerie. Alors l'Infanterie de part & d'autre s'avança à pas lents & en bon ordre, à l'exception de celle qu'Annibal avoit amenée d'Italie qui formoit la troisiéme ligne, laquelle demeura dans le poste qui lui avoit d'abord été donné. Quand on fut proche, les

les Romains jettant de grands cris selon leur coutume, & frapant de leurs épées sur leurs boucliers, se lancent sur les ennemis. Du côté des Carthaginois, le corps des troupes étrangéres, qui formoit la premiére ligne, jette aussi de grands cris, mais confus & mal d'accord ensemble, parce que c'étoient toutes différentes nations. Comme on ne pouvoit se servir ni des javelines, ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les Etrangers eurent d'abord quelque avantage sur les Romains par leur agilité & par leur hardiesse, & en blessérent un grand nombre. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & par la nature de leurs armes, gagnent du terrain, encouragés par la seconde ligne qui les suivoit, & ne cessoit de les animer à bien combattre; au lieu que les Etrangers n'étant ni suivis ni secourus des Carthaginois, dont l'inaction au contraire les intimidoit, perdent courage, lâchent pié, & se croiant abandonnés ouvertement par leurs propres troupes, tombent en se retirant sur leur seconde ligne, & l'attaquent pour se faire jour. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie, de sorte que les

AN. R. 550. AV. J.C. 202.
Carthaginois, attaqués par les Etrangers, se virent, contre leur attente, deux ennemis à combattre, leurs propres troupes, & les Romains. Tout hors d'eux-mêmes, & comme transportés de fureur, ils firent un grand carnage des uns & des autres, & mirent le désordre parmi les Hastaires. Ceux qui commandoient les Princes, c'est-à-dire la seconde ligne, aiant fait avancer leurs troupes, n'eurent pas de peine à les rallier. La plus grande partie des Etrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en piéces partie les uns par les autres, partie par les Romains. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuiards se mélassent parmi ceux qui restoient, dans la crainte que remplis d'effroi comme ils étoient, & couverts de blessures, ils ne portassent leur désordre parmi ceux qui n'avoient reçu encore aucun échec. Il ordonna même au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des ailes dans la plaine.

L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts, & de blessés, Scipion se trouva dans un assez grand embarras. Car com-

ment faire marcher ses troupes en bon ordre par dessus cet amas confus d'armes & de cadavres encore sanglans, & entassés les uns sur les autres? Il ordonne que l'on porte les blessés derriére l'armée: il fait sonner la retraite pour les Hastaires qui poursuivoient, les poste vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, & fait serrer les rangs aux Princes & aux Triaires sur l'une & l'autre aile.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Quand ils furent sur le même front que les Hastaires, alors il se commença entre les deux partis un nouveau combat. L'Infanterie de part & d'autre s'ébranle, & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtés, le nombre, la résolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit si grande que l'on mouroit sur la place où l'on combattoit plutôt que de lâcher pié, le sort du combat demeura lontems douteux, sans qu'on pût conjecturer qui demeureroit maître du champ de bataille. Les choses étant dans cet état, Lélius & Masinissa, après avoir poursuivi assez lontems la Cavalerie ennemie, revinrent fort à propos pour attaquer leur Infanterie par les derriéres. Ce fut

AN. R. 550
AV. J.C. 202.

Victoire des Romains.

cette derniére charge qui décida de la victoire. Un grand nombre des Carthaginois furent tués sur le champ de bataille où ils se trouvérent investis presque de toutes parts. Plusieurs s'étant dispersés dans les plaines d'alentour, y furent accablés par la Cavalerie des Romains qui tenoit tout le pays. Les Carthaginois laissérent sur la place plus de vingt mille morts, tant de leurs citoiens que de leurs alliés. Il y en eut à peu près autant de pris, avec cent trente-trois drapeaux ou étendarts, & onze éléphans. Les vainqueurs ne perdirent que quinze cens hommes. Ainsi finit cette grande action, qui contribua beaucoup à rendre les Romains les maîtres du monde.

Eloge d'Annibal.

Liv. XXX. 35.

Après la bataille, Scipion fit poursuivre ce qui s'étoit échapé de Carthaginois, fit piller leur camp, & rentra ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira, sans perdre de tems, avec un petit nombre de Cavaliers, & se sauva à Adrumette; [a] après avoir tenté avant le combat, & dans le combat même, tous les moiens qui pouvoient

a Omnia & in prælio, & ante aciem, priusquam excederet pugna, expertus; & confessione etiam Scipionis, omniumque peritorum mi-

lui procurer la victoire. Sur tout il fit paroitre une adresse singuliére & une prudence consommée dans l'ordonnance de sa bataille & dans la disposition de ses troupes. C'est un éloge qu'il reçut de la bouche de Scipion même, & de tous les connoisseurs.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Polybe lui rend le même témoignage, & il s'exprime en ces termes. On peut dire qu'Annibal fit dans cette occasion tout ce qu'il étoit possible de faire, & tout ce que l'on devoit attendre d'un Général qui avoit une si longue expérience dans le métier de la guerre, & qui s'étoit acquis une si grande & si juste réputation de prudence & de bravoure. Premiérement il entra en conférence avec Scipion, pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ses premiers exploits : c'étoit se défier de la fortune, & se mettre en garde contre l'incertitude & la bizarrerie du sort des armes. Dans le combat, il se conduisit de façon, qu'aiant à se servir des mêmes armes que les Romains, il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à

Polyb. XV. 702.

licitæ, illam laudem adeptus, singulari arte aciem illa die instruxisse. *Liv.*

rompre. Chez eux, l'armée en général, & chaque corps en particulier, combat de quelque côté que l'ennemi se présente : parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toujours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assurance & de hardiesse, la grandeur de leurs boucliers & la force de leurs épées contribuant beaucoup à les rendre fermes dans le combat, & difficiles à être vaincus. Cependant Annibal emploia tout ce qui se pouvoit humainement trouver de moiens pour vaincre tous ces obstacles. Il avoit amassé grand nombre d'éléphans, & les avoit mis à la tête de son armée, pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la premiére ligne les Etrangers soudoiés, & après eux les Carthaginois, il avoit en vûe de lasser d'abord les ennemis, & d'émousser leurs épées à force de tuer. De plus, mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisoit à la nécessité de combattre, suivant la maxime * d'Homére. Enfin, il avoit placé à une certaine distance les plus braves & les plus fermes, afin que voiant

* *Iliad. Lib. IV. v. 297.*

de loin l'événement, & aiant toutes leurs forces, ils pussent, quand le moment favorable seroit venu, tomber avec valeur sur les ennemis. Si ce Heros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvoit faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes; & d'ailleurs il arrive assez souvent qu'un habile Général est vaincu par un plus habile. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

J'ai cru devoir raporter cette réflexion de Polybe sur l'intelligence que fit paroitre Annibal dans la disposition de son armée à la bataille de Zama. J'en laisse le jugement aux connoisseurs, & aux gens du métier: car la chose n'est pas sans difficulté. Je raporte le sentiment des Auteurs, sans m'en rendre garant.

§. IV.

Annibal retourne à Carthage. Scipion se prépare à assiéger Carthage. Les Ambassadeurs de Carthage viennent lui demander la paix. Numides défaits. Conditions de paix proposées par Scipion aux Carthaginois. Gisgon s'y oppose. Annibal lui impose si-

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

lence. La flote de Claude Néron est battue d'une rude tempête. La victoire de Scipion annoncée à Rome y cause une grande joie. Dispute au sujet du département des provinces. Le Sénat donne audience d'abord aux Ambassadeurs de Philippe. Puis à ceux de Carthage. Paix accordée aux Carthaginois. Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon. Les Ambassadeurs retournent à Carthage. Cinq cens vaisseaux brûlés en pleine mer. Déserteurs punis. Annibal rit dans le Sénat, pendant que les autres pleurent. Scipion donne à Masinissa le Roiaume de Syphax. Réflexion de Polybe sur le gouvernement de Carthage & de Rome au tems de la seconde guerre Punique. Scipion retourne à Rome, & y reçoit l'honneur du triomphe. Il est honoré du surnom d'Africain.

Annibal retourne à Carthage.
Liv. XXX. 35.

ANNIBAL, après la perte de la bataille, s'étoit retiré, comme je l'ai dit, à Adrumette. Le Sénat l'aiant mandé, il se rendit à Carthage, où il n'avoit pas mis le pié depuis trente-six ans qu'il en étoit sorti encore fort jeune. Il avoua en plein Sénat qu'il avoit été en-

tiérement vaincu, que la bataille qui venoit de se donner terminoit absolument la guerre, & que Carthage ne pouvoit plus maintenant espérer de salut, qu'en obtenant des Romains la paix. AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Pour Scipion, il fit porter dans ses vaisseaux le butin qui étoit fort considérable; & étant retourné lui-même au bord de la mer, il y apprit que P. Lentulus avoit abordé au camp des Romains près d'Utique avec cinquante gros vaisseaux, & cent barques chargées de toutes sortes de provisions. Croiant qu'il ne faloit pas donner aux Carthaginois le tems de se remettre de leur consternation, mais jetter de tous les côtés en même tems la terreur dans le sein de la Capitale, après avoir envoié Lélius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire, il ordonna à Cn. Octavius de conduire par terre les Légions jusqu'aux portes de Carthage; & lui même, avec son ancienne flote & celle que venoit d'amener Lentulus, il partit de son camp devant Utique, & s'avança vers le port de Carthage. Scipion se prépare à assiéger Carthage. *Liv.* XXX, 36.

Il n'en étoit pas fort éloigné, lorsqu'il aperçut une galére Carthaginoise parée de bandelettes & de branches Les Ambassadeurs de Carthage viennent lui

AN. R. 550.
AV. J.C. 202.

d'olivier, qui venoit à sa rencontre. Elle portoit dix Ambassadeurs, tous des premiers de la ville, lesquels, en conséquence de l'avis qu'avoit donné Annibal dans le Sénat, avoient été envoiés pour demander la paix. Ils s'approchérent de la poupe du vaisseau que montoit Scipion, & lui présentant les rameaux d'olivier comme supplians, ils implorérent sa miséricorde & sa clémence. Il ne leur donna point d'autre réponse, sinon qu'ils vinssent le trouver à Tunis, où il alloit camper. Pour lui, après avoir curieusement examiné la situation de Carthage, moins pour en faire usage dans la circonstance présente, que pour humilier ses ennemis, il retourna à Utique, où il fit revenir aussi Octavius.

demander la paix.

Numides défaits.

Etant parti de là pour aller à Tunis, il apprit en chemin que Vermina, fils de Syphax, venoit au secours des Carthaginois avec une armée où il y avoit plus de Cavalerie que d'Infanterie. Aussitôt il envoia contre ces Numides une partie des Légions, avec toute sa Cavalerie. Ce détachement les attaqua le premier jour des Saturnales, & les défit entiérement. Les Cavaliers Romains les aiant investis de toutes parts,

leur fermérent même le chemin de la fuite, leur tuérent quinze mille hommes sur la place, en prirent douze cens, avec quinze cens chevaux Numides, & soixante-deux drapeaux. Vermina s'échapa au milieu du tumulte avec un petit nombre des siens.

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

Conditions de paix proposées par Scipion aux Carthaginois.

Liv. XXX. 37.

Polyb. XV. 705.

Cependant Scipion étoit arrivé à Tunis, & s'étoit campé dans le même poste qu'il avoit déja occupé. Ce fut là que les Députés de Carthage le vinrent trouver au nombre de trente. Quoiqu'ils parussent devant lui dans un état plus humilié & plus lugubre qu'auparavant, tel que l'exigeoit leur misére présente, il leur témoigna cependant moins de compassion, n'aiant pas encore oublié leur perfidie. Il assembla son conseil. D'abord, tous ceux qui le composoient, animés d'une juste indignation, opinoient à la ruine de Carthage. Mais ensuite, fesant réflexion à l'importance d'une telle entreprise, à la longueur du tems qu'entraîneroit le siége d'une ville si grande & si bien fortifiée; & Scipion lui-même craignant qu'un successeur ne lui vînt enlever à peu de frais l'honneur de terminer une guerre qui lui avoit couté tant de tra-

AN. R. 550. AV. J.C. 202. vaux & de périls, tous les avis incliné-rent à la paix.

Le lendemain, il fit rappeller les Ambaſſadeurs; &, après leur avoir reproché en termes fort vifs leur mauvaiſe foi & leur perfidie, & les avoir exhortés à reconnoitre enfin, après tant de défaites qui devoient être pour eux d'utiles leçons, qu'il y avoit des dieux qui vengeoient les Traités rompus & les ſermens violés, il leur déclara les conditions auxquelles on vouloit bien leur donner la paix. » Qu'ils » garderoient leurs loix & leur liberté. » Qu'ils poſſéderoient dans l'Afrique » les villes & les campagnes, telles » & dans la même étendue qu'ils les » avoient tenues avant la guerre. Qu'à » compter dès ce jour-là, il ne ſeroit » fait contre eux aucun acte d'hoſtilité. » Qu'ils rendroient aux Romains tous » les priſonniers & tous les transfuges. » Qu'ils leur livreroient tous leurs » gros vaiſſeaux, excepté dix galéres; » & tout ce qu'ils avoient d'éléphans » domtés, & n'en domteroient plus dans » la ſuite. Qu'il ne leur ſeroit pas per- » mis de faire la guerre ni dans l'A- » frique, ni hors de l'Afrique, ſans le » conſentement du Peuple Romain.

» Qu'ils rendroient à Masinissa les mai- AN. R. 550. AV. J.C. 202.
» sons, terres, villes, & autres biens
» qui lui avoient appartenu, ou à ses
» ancêtres dans toute l'étendue du
» pays qu'on leur détermineroit. Qu'ils
» fourniroient de vivres l'armée Ro-
» maine pendant trois mois : qu'ils en
» paieroient la solde, jusqu'à ce que
» leurs Députés fussent revenus de
» Rome. Qu'ils paieroient aux Ro-
» mains en cinquante années dix *
» mille talens d'argent, partagés en
» portions égales, c'est-à-dire deux
» cens talens chaque année. Que pour
» assurance de leur fidélité, ils donne-
» roient cent otages, que le Consul
» choisiroit dans leur Jeunesse depuis
» quatorze ans jusqu'à trente. Qu'il
» leur accorderoit la tréve qu'ils de-
» mandoient à condition que les bar-
» ques qu'ils avoient surprises pendant
» la premiére seroient rendues aux Ro-
» mains, avec tout ce qui étoit dedans
» lors de leur prise. Que sans cette
» restitution, ils ne devoient espérer ni
» tréve, ni paix.

Les Ambassadeurs aiant reçu cette Gisgon s'oppose aces con-

** Dix mille talens Attiques feroient trente millions. Ceux-ci, qui étoient des talens Euboïques, fesoient un peu moins.*

An. R. 550. Av. J.C. 202.

ditions. Annibal lui impose silence.

Polyb. XV. 706.
Liv. XXX. 37.

réponse, partirent au plutôt pour Carthage, & en firent part au Sénat & au Peuple. Pendant qu'ils parloient dans l'Assemblée du Peuple, Gisgon, Sénateur Carthaginois, aiant commencé un discours pour détourner ses concitoiens d'accepter ces conditions qui lui paroissoient trop onéreuses, & se fesant écouter d'une multitude également incapable de faire la guerre & de souffrir la paix, Annibal, indigné qu'en de pareilles conjonctures on tînt de tels propos, & qu'on y donnât attention, prit Gisgon par le bras, & le fit descendre assez brusquement de la Tribune. Une démarche si violente, & bien éloignée du goût d'une ville libre comme étoit Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, & sur le champ s'excusa. *Sorti de cette ville à l'âge de neuf ans*, leur dit-il, *& n'y étant revenu qu'après trente-six ans d'absence, j'ai eu tout le tems de m'instruire dans le métier de la guerre, & je me flate d'y avoir assez bien réussi. Pour vos loix & vos coutumes, on ne doit pas être surpris que je les ignore; & c'est de vous que je veux les apprendre.* Cette espéce de satisfaction aiant adouci les esprits, & appaisé le murmure, il continua de la

forte. *C'est mon zéle pour le bien public qui m'a fait tomber dans la faute qui vous choque. Car je ne puis revenir de mon étonnement de voir, qu'un Carthaginois, instruit de tout ce qui s'est passé de notre part à l'égard du Peuple Romain, & le voiant devenu par la victoire maître absolu de notre sort, ne rende pas graces aux dieux de ce qu'il nous traite si favorablement.* Il s'appliqua sur tout à montrer *de quel importance il étoit de se réunir dans le Sénat, & de ne point donner lieu, par le * partage des sentimens, à porter devant le Peuple une affaire de cette nature.*

Cet avis parut très-sage, & tout-à-fait convenable aux intérêts de la République, & à l'extrémité de maux & de dangers où elle se trouvoit. On résolut unanimement d'accepter la paix aux conditions proposées ; & sur le champ le Sénat nomma des Ambassadeurs pour la conclure.

Ce qui embarrassoit le plus, c'étoit la restitution que les Romains demandoient préalablement. Car on n'avoit sous la main que les bâtimens mêmes

* *Quand les avis étoient partagés dans le Sénat, la décision des affaires étoit dévolue au Peuple, mais dans ce cas seulement.*

AN. R. 550. AV. J.C. 202.

qui leur avoient été pris, & il n'étoit pas aisé de retrouver les effets, ceux qui se les étoient appropriés les tenant bien couverts & cachés. On conclut que l'on commenceroit par rendre les vaisseaux: qu'on chercheroit ceux qui les avoient montés, & qu'on leur rendroit la liberté. Qu'à l'égard des autres effets, on en paieroit le prix que Scipion jugeroit à propos d'y mettre.

Quand les Députés furent revenus trouver Scipion, les Questeurs eurent ordre de fixer par l'examen de leurs régîtres la valeur de tout ce qui avoit appartenu à la République sur ces vaisseaux; & les particuliers de déclarer le prix de leurs effets: & pour le tout on fit paier comptant aux Carthaginois vingt-cinq mille livres pesant d'argent. Quand cela fut fait, on leur accorda une tréve de trois mois, à condition que, tant qu'elle dureroit, ils n'envoiroient point d'Ambassadeurs autre part qu'à Rome; & que, s'il leur en venoit à eux-mêmes de quelque nation que ce fût, ils ne les congédieroient point qu'auparavant ils n'eussent informé le Général Romain, & des Puissances qui les avoient envoiés, & des demandes qu'ils étoient venus

faire. Scipion fit partir pour Rome, avec les Députés Carthaginois, L. Veturius Philon, M. Marcius Ralla, & L. Scipion son frére.

An. R. 550. Av. J.C. 202.

Les convois, qui vinrent ces jours-là de Sicile & de Sardaigne, mirent les vivres à si bas prix, que les Marchands laissoient leurs blés aux Capitaines des galéres pour le prix de la voiture.

La flote de Cl. Néron est battue d'une rude tempête.

Liv. XXX. 38. 39.

On avoit été allarmé à Rome au premier bruit de la rupture des négociations avec les Carthaginois, & du renouvellement de la guerre; & l'on avoit ordonné à Tib. Claude Néron, l'un des Consuls, de passer promtement en Sicile avec sa flote, & de là en Afrique; & à son Collégue M. Servilius de rester près de Rome, jusqu'à ce qu'on sût au juste en quel état se trouvoient les affaires d'Afrique. Le Consul Claude agit avec beaucoup de lenteur dans les préparatifs & dans le départ de la flote, piqué de ce que les Sénateurs avoient rendu Scipion, plutôt que lui, maître des conditions auxquelles on devoit conclure la paix. Etant enfin parti avec sa flote, il fut attaqué d'une furieuse tempête, qui brisa plusieurs de ses vaisseaux, & maltraita fort les autres. L'hiver l'aiant

AN. 550. AV. 202. ſurpris à Caralis (aujourdhui *Cagliari*) en Sardaigne où il étoit occupé à les radouber, & le tems de ſa Magiſtrature étant écoulé, réduit à l'état de ſimple particulier, il ramena ſans gloire ſa flote dans le Tibre.

La victoire de Scipion annoncée à Rome, y cauſe une grande joie.
Liv. XXX. 40.

Les Députés que Scipion envoioit d'Afrique à Rome y étant arrivés avec ceux des Carthaginois, le Sénat s'aſſembla dans le temple de Bellone. Alors L. Veturius Philon raconta, avec une extrême ſatisfaction de toute l'Aſſemblée, comment les Carthaginois avoient perdu près de leur Capitale une bataille qui ne leur laiſſoit plus de reſſource, & qui terminoit enfin en faveur des Romains une guerre qui avoit cauſé tant de maux. Quoique l'avantage remporté ſur Vermina, fils de Syphax, ne fût qu'un léger ſurcroît de bonne fortune, il n'omit pas d'en faire mention. Alors on lui ordonna de monter ſur la Tribune aux Harangues, & de faire part au Peuple d'une nouvelle ſi agréable. Auſſitôt les citoiens s'abandonnérent à la joie, & après s'être félicités d'un ſi grand ſuccès, ſe répandirent dans tous les temples pour en remercier les dieux, conformément au Décret qui ordonnoit

des actions de graces publiques pendant trois jours. An. R. 550. Av. J.C. 202.

Les Députés des Carthaginois & ceux du Roi Philippe, car il en étoit aussi venu à Rome de la part de ce Prince, aiant demandé audience au Sénat, on leur répondit que ce seroient les nouveaux Consuls qui la leur donneroient.

CN. CORNELIUS LENTULUS.
P. ÆLIUS PÆTUS. An. R. 551. Av. J.C. 201.

Dispute au sujet du département des provinces. *Liv.* XXX. 40.

On attendoit, pour régler le département des Consuls, que les Ambassadeurs de Macédoine & ceux de Carthage eussent eu audience, & l'on prévoioit que la guerre étant finie d'un côté, elle alloit commencer d'un autre. Le Consul Lentulus brûloit du desir d'avoir l'Afrique pour son département. Il voioit bien que si la guerre continuoit encore, la victoire ne lui couteroit pas bien cher; & que, si l'on fesoit la paix, il lui feroit fort glorieux d'avoir mis fin pendant son Consulat à une guerre si importante. Ainsi il déclara qu'il ne mettroit rien en délibération, que préalablement on ne lui eût donné le commandement en Afrique: car son

An. R. 551. Av. J.C. 201. Collégue n'y prétendoit rien, étant d'un naturel ſage & modéré ; outre qu'il lui ſembloit qu'il ne ſeroit pas moins inutile qu'injuſte de vouloir diſputer cet honneur à Scipion.

Les Tribuns du Peuple Q. Minucius Thermus & Manius Acilius Glabrion repréſentoient, » Que Cn. Cornelius feſoit une tentative dans laquelle le Conſul Tib. Claudius avoit » déja échoué l'année d'auparavant ; » puiſque le Sénat aiant fait propoſer » au Peuple de ſtatuer ſur la demande » de ce Conſul, toutes les trente-cinq » Tribus lui avoient préféré Scipion. « L'affaire aiant été débattue avec beaucoup de chaleur & dans le Sénat, & devant le Peuple, enfin la déciſion en fut remiſe au Sénat. Les Sénateurs donc, après avoir prété ſerment comme on en étoit convenu, ordonnérent que l'un des deux Conſuls, ſelon l'arrangement qu'ils prendroient enſemble, reſteroit en Italie, pendant que l'autre commanderoit une flote de cinquante vaiſſeaux. Que celui à qui la flote ſeroit échue, paſſeroit en Sicile, & de là en Afrique ſi la paix ne ſe feſoit pas avec les Carthaginois. Qu'en ce cas le Conſul agiroit par

mer, & Scipion par terre avec la même autorité que devant. Que si les Carthaginois acceptoient les conditions de paix qu'on leur proposoit, les Tribuns feroient décider par le Peuple, si ce seroit le Consul, ou Scipion, qui leur donneroit la paix, & rameneroit l'armée victorieuse en Italie, supposé qu'il fût à propos de la ramener. Que si cet honneur étoit déféré à Scipion, le Consul ne passeroit point de Sicile en Afrique. On continua à P. Scipion le commandement des armées à la tête desquelles il se trouvoit en Afrique.

Toutes ces résolutions du Sénat, pleines de sagesse & d'équité, étoient pour le Consul Lentulus une forte leçon & une tacite réprimande, que sa jalousie lui avoit justement attirée. Transporté d'un aveugle desir de gloire, il vouloit enlever à Scipion un honneur qu'il étoit évident que le Peuple lui destinoit à titre de justice & de reconnoissance, pour tous les travaux & les dangers qu'il avoit essuiés dans cette guerre. Le Collégue de Lentulus avoit agi bien plus sagement, en reconnoissant [a] qu'une telle

a Qui gloriæ ejus certamen cum Scipione, præter-

AN. R. 551. AV. J.C. 201.

entreprise étoit contraire en même tems & à l'équité, & à la prudence, puisqu'elle ne pouvoit réussir. La jalousie, vice bas & indigne d'un homme d'honneur, mérite d'être couverte de honte, & exposée à un mépris général.

Le Sénat donne audience, d'abord aux Ambassadeurs de Philippe. *Liv.* XXX. 42.

APRÈS que le Sénat eut réglé tout ce qui regardoit les divers départemens tant des Consuls que des autres Commandans, on songea à donner audience aux Ambassadeurs de Philippe, & à ceux des Carthaginois.

Ceux de Philippe furent introduits les premiers dans le Sénat. Leur discours contenoit trois chefs. Ils commencérent par justifier leur Maître des hostilités que les Ambassadeurs, envoiés de Rome à ce Prince, l'avoient accusé d'avoir exercées contre les Alliés de la République. En second lieu, ils se plaignirent eux-mêmes des Alliés du Peuple Romain; mais beaucoup plus aigrément de M. Aurelius l'un des trois Ambassadeurs qu'on lui avoit envoiés. Car ils lui reprochoient que, malgré son caractére, il étoit resté en Gréce pour y faire des le-

quam quòd iniquum esset, etiam impar futurum cernebat. *Liv.*

vées de ſoldats, qu'il lui avoit fait la guerre contre le Traité, & qu'il en étoit ſouvent venu aux mains avec ſes Lieutenans. Enfin ils demandoient qu'on rendît à Philippe Sopater, avec les ſoldats Macédoniens qu'il avoit commandés, & qui étant dans l'armée & à la ſolde d'Annibal, avoient été faits priſonniers par les Romains.

M. Furius, qu'Aurelius avoit envoié de Macédoine exprès pour le défendre, répondit à ces accuſations : » qu'Aurelius avoit été laiſſé dans le » pays pour empécher que les Alliés » de la République, las des injures » & des ravages que Philippe exer» çoit continuellement ſur eux, ne » priſſent enfin ſon parti. Qu'au reſte » il n'étoit point ſorti des terres des » Alliés, & qu'il s'étoit borné à em» pécher que les ſoldats du Roi ne fiſ» ſent impunément des courſes ſur » leurs terres. Que Sopater, l'un des » principaux de la Cour du Roi de » Macédoine, & même ſon parent, » avoit été envoié en Afrique avec » quatre mille hommes & de l'argent, » pour ſecourir Annibal & les Cartha» ginois.

Après que Furius eut ceſſé de par-

An. R. 551. Av. J.C. 201.

ler, on demanda aux Macédoniens ce qu'ils avoient à répliquer; & comme leurs réponſes parurent embarraſſées, ſans leur permettre d'en dire davantage, on leur déclara : » Qu'il étoit » aiſé de voir que le Roi cherchoit la » guerre ; & que, s'il ne changeoit » de conduite, il la trouveroit bien- » tôt. Qu'il avoit doublement violé » le Traité : d'abord, en maltraitant » les Alliés du Peuple Romain, & fe- » ſant piller leurs campagnes par ſes » ſoldats; puis, en donnant des ſe- » cours d'hommes & d'argent aux en- » nemis de la République. Que Sci- » pion n'avoit rien fait dont on pût » raiſonnablement ſe plaindre, lorſ- » qu'il avoit mis dans les fers, & trai- » té en ennemis, des ſoldats qu'il » avoit fait priſonniers dans le tems » qu'ils combattoient contre le Peu- » ple Romain. Que pour ce qui re- » gardoit Aurelius, le Sénat & le Peu- » ple l'approuvoient fort d'avoir ſe- » couru par les armes les Alliés de » la République, puiſque la foi d'un » Traité n'avoit pu les mettre à cou- » vert de la violence de Philippe.

Audience accordée aux Ambaſſa-

Les Macédoniens aiant été renvoiés avec une réponſe ſi menaçante, les

les Carthaginois furent appellés. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, & que l'on sut qu'ils étoient les plus distingués de Carthage par leur naissance & leurs emplois, on commença à croire que c'étoit sérieusement que les Carthaginois songeoient à la paix. Le plus considérable d'entr'eux étoit Asdrubal, surnommé Hœdus, grave Sénateur qui avoit toujours conseillé la paix à ses concitoiens, & qui s'étoit en toute occasion déclaré fortement contre la faction Barcine. C'est ce qui l'autorisa davantage à imputer la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de particuliers, & à en décharger le Conseil public de Carthage. Il fit un discours fort sensé, excusant les Carthaginois sur quelques articles, passant condannation sur d'autres pour ne point aigrir & aliéner les esprits en niant sans pudeur des choses évidemment vraies, enfin exhortant les Sénateurs à user modérément de leurs avantages. Il leur fit entendre, „ Que si les Carthaginois avoient voulu suivre ses „ conseils & ceux d'Hannon, ils auroient eux-mêmes dicté les conditions de la paix, au lieu que main-

AN. R. 551. Av. J.C. 201.

deurs de Carthage.

An. R. 551. Av. J.C. 201.

„ tenant ils étoient réduits à recevoir „ celles qu'on leur impoſoit. [a] Qu'il „ étoit rare que les dieux donnaſſent „ aux hommes en même tems la bon„ ne fortune, & le bon eſprit. Que ce „ qui rendoit le Peuple Romain in„ vincible, c'eſt que dans la proſpé„ rité il ſavoit faire uſage de la pru„ dence, & écouter les conſeils de la „ raiſon. Qu'au reſte il ſeroit éton„ nant qu'il en usât autrement. Que „ ceux pour qui les heureux ſuccès „ étoient nouveaux, n'étant plus maî„ tres alors d'eux-mêmes, s'abandon„ noient à une joie immodérée & in„ ſolente, parce qu'ils n'y ſont point „ accoutumés. Mais que les Romains „ avoient contracté une telle habitude „ de vaincre, qu'ils étoient devenus „ preſque inſenſibles au plaiſir que „ cauſe la victoire ; & qu'ils devoient „ l'accroiſſement de leur Empire beau„ coup plus à la clémence dont ils

a Rarò ſimul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum eſſe, quòd in ſecundis rebus ſapere & conſulere meminerit. Et hercle mirandum fuiſſe, ſi aliter facerent. Ex inſolentia, quibus nova bona fortuna ſit, impotentes lætitiæ inſanire. Populo Romano uſitata, ac prope jam obſoleta ex victoria gaudia eſſe, ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxiſſe. *Liv.*

„ uſoient envers les vaincus, qu'à leurs „ victoires mêmes. “ Les autres Ambaſſadeurs parlérent d'un ton plus humilié, & plus propre à exciter la compaſſion. „ Ils déplorérent le ſort de „ leur patrie, en feſant ſentir de quel „ degré de grandeur & de puiſſance „ elle étoit tombée dans un abyme „ de miſére. Qu'il ne reſtoit aux „ Carthaginois, après avoir porté ſi „ loin leurs conquêtes, que les murailles de Carthage même. Qu'en„ fermés dans leur enceinte, ils ne „ voioient plus rien, ni ſur mer ni ſur „ terre, qui leur obéît. Et que la poſ„ ſeſſion de leur ville même, & de „ leurs dieux Pénates, ne leur reſte„ roit, qu'autant que le Peuple Ro„ main voudroit bien ne pas pouſſer „ la rigueur juſqu'aux derniéres ex„ trémités. “ Il paroiſſoit que les Sénateurs étoient touchés de compaſſion, lorſque l'un d'entr'eux, irrité de la perfidie dont les Carthaginois venoient de donner une preuve encore toute récente, „ demanda aux Am„ baſſadeurs, par quels dieux ils ju„ reroient l'obſervation du Traité de „ paix, après avoir trompé ceux qui

AN. R. 551.
AV. J.C. 201.

AN. R. 551. AV. J.C. 201. „ avoient été témoins de leur premier „ ferment : *Ce fera*, lui répondit Afdrubal, *par ces mêmes dieux qui puniffent fi févérement les parjures*.

Appian. bello Pun. 27-29. *Ibid.* 33-35. Appien met dans la bouche de ce même Afdrubal Hœdus une fort belle harangue, mais adreffée à Scipion. Il raporte auffi celle du Conful Cn. Lentulus dans le Sénat.

Paix accordée aux Carthaginois. *Liv.* XXX. 43. Tous les Sénateurs Romains étoient portés à la paix. Mais le Conful Cn. Lentulus, qui avoit le commandement de la flote, s'oppofa au Décret qu'ils étoient près de rendre dans cet efprit. Alors les Tribuns Man. Acilius & Q. Minucius demandérent au Peuple affemblé, „ Si fa volonté étoit „ qu'on fît la paix avec les Carthagi-„ nois, & par qui il fouhaitoit qu'elle „ fe fît, & que l'armée fût ramenée „ d'Afrique. « Toutes les Tribus fe déclarérent pour la paix, & chargérent Scipion du foin de la conclure, & de ramener les troupes en Italie. En conféquence de l'ordonnance du Peuple, le Sénat décerna que Scipion, de l'avis de dix Commiffaires, feroit la paix avec les Carthaginois à telles conditions qu'il jugeroit à propos.

Les Ambassadeurs de Carthage, après avoir remercié le Sénat, demandérent qu'il leur fût permis d'entrer dans la ville, & de s'entretenir avec leurs concitoiens qui étoient retenus dans les prisons de la République. Ils représentérent » qu'il y en avoit parmi » eux des plus considérables de Carthage, avec qui ils étoient liés par » le sang & l'amitié: qu'il y en avoit » d'autres que leurs parens les avoient » chargés de voir. « Quand ils les eurent visités, ils demandérent une nouvelle grace: c'étoit de pouvoir racheter ceux d'entre ces prisonniers qu'ils voudroient. On leur en demanda les noms. Ils en désignérent environ deux cens, que le Sénat fit conduire en Afrique par les Commissaires Romains, à qui il ordonna de les remettre entre les mains de Scipion, en chargeant ce Général de les rendre aux Carthaginois sans rançon, dès que la paix seroit conclue.

AN. R. 551. Av. J.C. 201.

Prisonniers rendus aux Carthaginois sans rançon.

Les Ambassadeurs de Carthage partirent de Rome, & s'étant rendus auprès de Scipion, firent la paix aux conditions marquées ci-devant. Ils lui livrérent leurs vaisseaux de guerre, &

Les Ambassadeurs retournent à Carthage.

An. R. 551. Av. J.C. 201. leurs éléphans; lui rendirent les esclaves & les transfuges Romains, & quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouva un Sénateur, nommé Q. Terentius Culléon. Scipion fit conduire les vaisseaux en pleine mer, où ils furent brûlés. Ils montoient, selon quelques Auteurs, à cinq cens. La vûe de cet embrasement, allumé si près de Carthage, causa autant de douleur à ses citoiens, qu'auroit pu faire l'incendie de Carthage même. Les déserteurs furent punis plus sévérement que les esclaves: car on trancha la tête à tous ceux qui étoient du pays Latin, & ceux qui étoient Romains furent mis en croix.

Cinq cens vaisseaux brûlés en pleine mer.

Déserteurs punis.

Liv. XXX. 44.

Il y avoit quarante ans que la derniére paix avoit été faite avec les mêmes Carthaginois, sous le Consulat de Q. Lutatius & d'Aulus Manlius. La guerre avoit recommencé vingt-trois ans après, sous celui de P. Cornelius & de Tib. Sempronius. Elle fut terminée la * dix-septiéme année, pendant le Consulat de Cn. Cornelius, & de P. Ælius Pætus. On en-

* *La dix-septiéme année accomplie, & la dix-huitiéme commencée.*

tendit souvent dire depuis à Scipion, que s'il n'avoit pas fini cette guerre par la destruction entiére de Carthage, on devoit s'en prendre à la cupidité & à l'ambition, premiérement de Tib. Claudius, puis de Cn. Cornelius, qui avoient tous deux cabalé pour le supplanter, & pour avoir l'honneur de terminer cette guerre. AN. R. 551. AV. J.C. 201.

Quand on procéda au premier paiement de la taxe imposée en conséquence du Traité, comme les fonds de l'Etat étoient épuisés par les dépenses d'une si longue guerre, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le Sénat, & plusieurs ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hœdus lui fesant de vifs reproches de ce qu'il insultoit ainsi à l'affliction publique, lui qui en étoit la cause : *Si l'on pouvoit*, dit-il alors, *pénétrer dans le fond de mon cœur, & en démêler les dispositions, comme on voit ce qui se passe sur mon visage, on reconnoitroit bientôt que ce ris que l'on me reproche, n'est pas un ris de joie, mais l'effet du trouble & du transport que me causent les maux publics.* Et

Annibal rit, pendant que les autres pleurent.
Liv. ibid.

An. R. 551.
Av. J.C. 201.

ce ris, après tout, est-il plus hors de saison, que ces larmes que je vous vois répandre? C'étoit lorsqu'on nous a ôté nos armes; qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre contre les étrangers, c'étoit alors qu'il faloit pleurer: car c'est là le coup & la plaie mortelle qui nous a abbattus. Mais nous ne sentons les maux publics, qu'autant qu'ils nous intéressent personnellement; & ce qu'ils ont pour nous de plus affligeant & de plus douloureux, est la perte de notre argent. C'est pourquoi, lorsqu'on enlevoit à Carthage vaincue ses dépouilles, lorsqu'on la laissoit sans armes & sans défense au milieu de tant de peuples d'Afrique puissans & armés, personne de vous n'a versé une larme, ni poussé un soupir. Et maintenant, parce qu'il faut contribuer par tête à la taxe publique, vous vous désolez comme si tout étoit perdu. Ah! que j'ai lieu de craindre, que ce qui vous arrache aujourdhui tant de larmes, ne vous paroisse bientôt le moindre de vos malheurs!

Scipion donne à Masinissa le Roiaume de Syphax.

Cependant Scipion se préparoit à partir. Il assembla ses troupes, & déclara publiquement qu'il ajoutoit aux Etats que Masinissa tenoit de ses péres,

Cirta, & les autres villes & terres de Syphax dont les Romains s'étoient rendu maîtres, & qu'il lui en fesoit présent en leur nom. Il ordonna à Cn. Octavius de conduire la flote en Sicile, & d'en laisser le commandement au Consul Cn. Cornelius. Enfin il envoia ordre aux Carthaginois de députer de nouveau à Rome pour y faire ratifier par le Sénat & le Peuple le Traité qu'il venoit de conclure avec eux de l'avis des dix Commissaires.

AN. R. 551. AV. J.C. 201.

JE FINIRAI ce qui regarde la seconde guerre Punique par une réflexion de Polybe, qui caractérise bien la situation différente des deux Républiques rivales dont nous parlons.

Réflexion sur le gouvernement de Carthage & de Rome au tems de la seconde guerre Punique.

Au commencement de la seconde guerre Punique & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque sorte que Carthage étoit sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étoient déja flétries. Elle avoit commencé à déchoir de sa premiére élévation, & elle panchoit vers sa ruine : au lieu que Rome alors étoit, pour ainsi dire, dans la force & la vigueur de l'âge,

Polyb. VI. 493. 494.

AN. R. 551. AV. J.C. 201.

& s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers.

La raison que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroissement de l'autre, est tirée de la différente maniére dont étoient gouvernées alors ces deux Républiques.

Chez les Carthaginois, le Peuple s'étoit emparé de la principale autorité dans les affaires publiques. On n'écoutoit plus les avis des vieillards & des Magistrats: tout se conduisoit par cabales & par intrigues. Sans parler de ce que la faction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le tems de son commandement, le seul fait des vaisseaux Romains pillés pendant un tems de tréve, perfidie à laquelle le Peuple força le Sénat de prendre part & de préter son nom, est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe.

Au contraire, c'étoit à Rome le tems où le Sénat, cette Compagnie d'hommes si sages, avoit plus de crédit que jamais, & où les anciens étoient écoutés & respectés comme des oracles. On sait combien le Peuple Romain étoit jaloux de son auto-

rité. Nous avons vû néanmoins qu'une Centurie composée des Jeunes, à qui il étoit échu par le sort de donner la premiére son suffrage qui entraînoit ordinairement celui de toutes les autres, aiant nommé deux Consuls, elle se désista, sur la simple remontrance de Fabius, du choix qu'elle avoit fait, & en nomma d'autres. AN. R. 551. AV. J.C. 201.

De cette différence de gouvernement Polybe conclut qu'il étoit nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un Etat gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome en effet, guidée par les sages conseils du Sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du desavantage dans plusieurs combats; & elle établit sa puissance & sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

C'est par ces moiens, & d'autres pareils qu'on a pu remarquer dans le cours de l'Histoire, que la Providence, qui préside aux Etats & aux Roiaumes, qui en régle les événemens, qui en fixe la durée, & qui inspire à ceux qui les conduisent la prudence, le courage, & toutes

An. R. 551.
Av. J.C. 201.

les autres qualités néçessaires pour le gouvernement : c'est ainsi, dis-je, que de loin, & par des accroissemens suivis & continuels, elle préparoit Rome à cette grandeur & à cette puissance qu'elle lui avoit destinée de toute éternité. Rome [a] sentoit bien qu'elle devoit tous ses heureux succès à une Cause supérieure qui la protégeoit d'une maniére particuliére, & elle le témoigne en mille occasions : mais elle avoit le malheur de ne la point connoitre, & de prodiguer les marques de sa reconnoissance à des divinités sourdes & impuissantes.

Scipion retourne à Rome, & y reçoit l'honneur du triomphe. *Liv.* XXX. 45.

LA PRÉSENCE de Scipion n'étoit plus nécessaire dans l'Afrique. Après avoir procuré à sa patrie une paix si glorieuse, il embarqua ses troupes, & passa à Lilybée en Sicile. De là il fit partir la plus grande partie de ses soldats sur les galéres pour

[a] Hujus beneficii gratiam, Judices, fortuna populi Romani, & vestra felicitas, & dii immortales sibi deberi putant. Nec verò quisquam aliter arbitrari potest, nisi qui nullam majestatem esse ducit numenve divinum. ... Ea vis (divina) sæpe incredibiles huic urbi felicitates atque opes attulit. Non est humano consilio, ne mediocri quidem, Judices, deorum immortalium curâ, res illa perfecta. *Cic. pro Mil.* 83. & 85.

aller droit à Rome par mer. Pour lui, Tite-Live nous donne lieu de penser qu'il vint aborder à Rhége. Car cet Historien raporte que Scipion traversa l'Italie entre deux haies de peuples qui accouroient de toutes parts, pour avoir la satisfaction de voir leur Libérateur, au courage & au bonheur duquel ils se croioient redevables du repos, de la tranquillité, & de tous les biens dont la paix alloit les faire jouir. Arrivé à Rome au milieu de cette joie publique, il y entra en triomphe avec plus de pompe & de magnificence que l'on n'en avoit jamais vû. Le Roi Syphax, & plusieurs Seigneurs de sa Cour, précédoient son char. Le Sénateur Q. Terentius Culléon, qui avoit été tiré des fers, suivoit le même char, la tête couverte d'une espéce de chapeau, qui étoit la marque de la liberté qu'il avoit recouvrée. Syphax ne survécut pas lontems à sa honte, & mourut dans la prison. Scipion mit dans le Trésor public plus de cinq millions en argent. Il fit donner à chacun des soldats vingt-cinq sols du butin fait sur les ennemis.

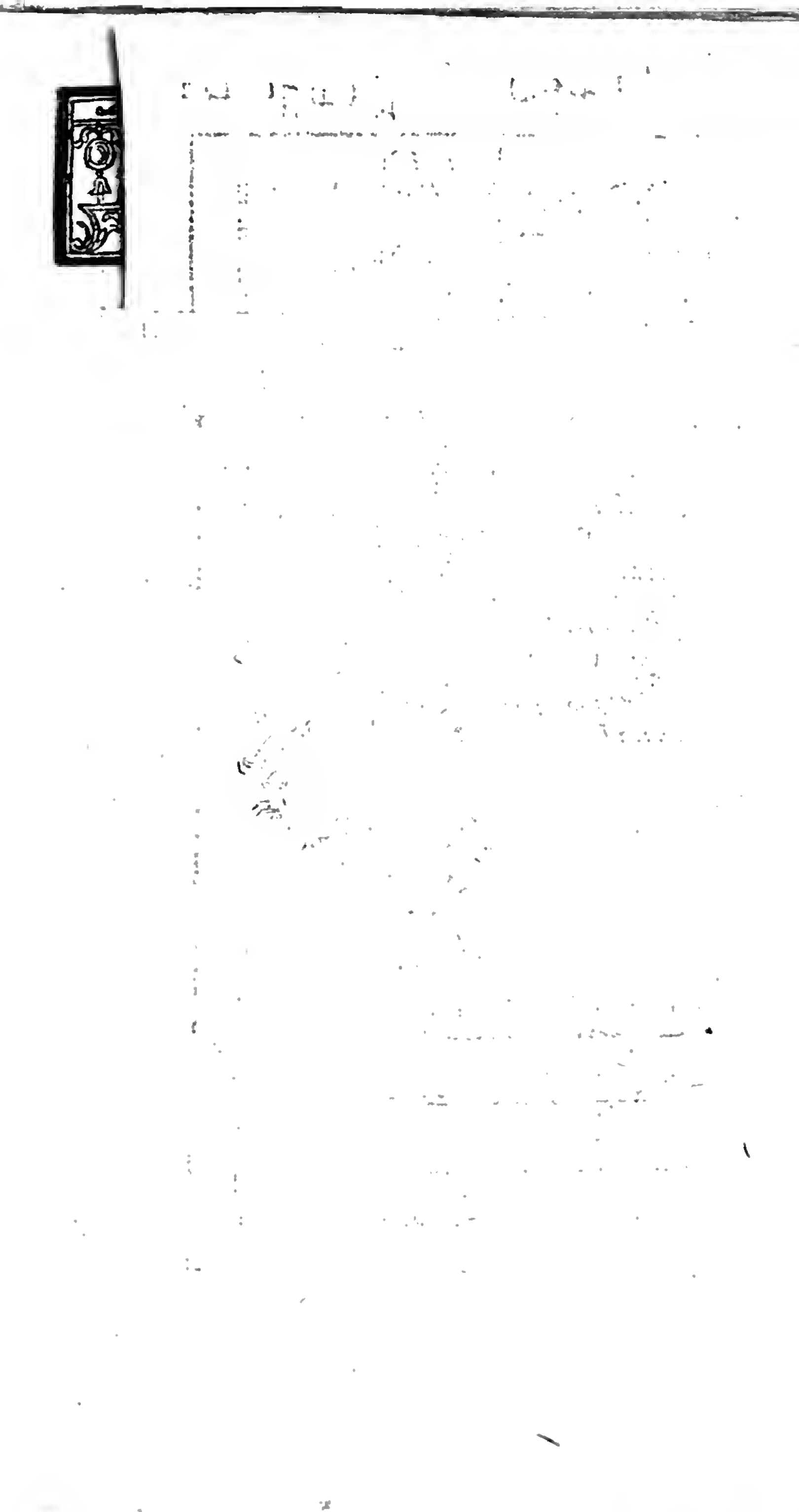
AN. R. 551.
AV. J.C. 201.

AN. R. 551.
AV. J.C. 201.

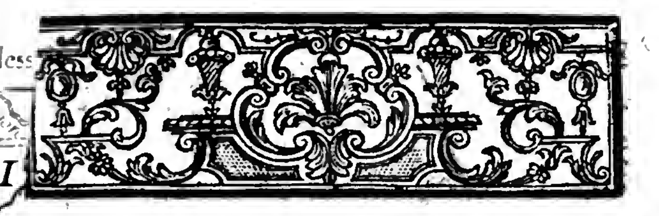
Il est honoré du surnom d'Africain.

Il fut honoré du glorieux surnom d'AFRICAIN, qui lui resta pour toujours, & qui sembloit renouveller à chaque moment le souvenir de son triomphe. Scipion est le premier qui ait pris le nom de la nation qu'il avoit vaincue. Dans la suite d'autres Romains, à son exemple, ont illustré leurs familles par des titres pareils, mais qu'ils n'avoient pas mérités par des victoires aussi éclatantes.





Apollonia
Stephane
ILLYRI
Aous
Antigonia
Aulon
Byllis
Amantia
Celydnus Fl.
Oricum
Amantia
Chimera
Ceraunia
Palaeste
Phanice
Beroea
Edess
Erigon
Othronos I. vel Calypsus
Phalacrum
Malthace I.
Ericusa
CORCYRA
Pheac
Aous Fl.
Genusus Fl.
ORESTIS
37
10



LIVRE VINGT ET UNIEME.



CE LIVRE renferme l'histoire de quatre années ; 552, 553, 554, 555. Il contient principalement la seconde guerre contre Philippe, qui est terminée par la victoire que Quintius Flamininus remporte à Cynoscéphales ; & quelques expéditions en Espagne & dans la Gaule Cisalpine.

§. I.

Guerre de Macédoine. Epoques de la guerre des Romains contre Philippe. Commencemens de cette guerre. Diverses plaintes portées aux Romains contre Philippe. Le Peuple s'oppose d'abord à cette guerre. Le Consul fait revenir le Peuple à l'avis du Sénat, & la guerre est déclarée à Philippe. Ambassadeurs de Ptolémée. Soulévement de la Gau-

le excité par Amilcar. Ambassadeurs envoiés à Carthage & à Masinissa. Ambassadeurs de Vermina fils de Syphax vers les Romains. Succès des Ambassades des Romains. Argent enlevé du temple de Proserpine. Remontrances de plusieurs particuliers au Sénat, sur ce qui leur étoit dû par la République. Le Consul Sulpicius arrive en Macédoine. Centho ravage la ville de Chalcis. Philippe assiége la ville d'Athénes, inutilement. Il l'assiége une seconde fois, avec aussi peu de succès, & désole toute l'Attique. Les Romains ravagent les frontiéres de la Macédoine. Des Rois voisins de la Macédoine se joignent au Consul. Préparatifs de Philippe. Assemblée des Etoliens, où Philippe, les Athéniens, & les Romains envoient leurs Ambassadeurs. L'Assemblée se sépare sans rien conclure. Le Consul entre en Macédoine. Rencontre de deux partis. Diverses actions peu importantes entre les deux armées. Philippe remporte quelque avantage sur les fourageurs Romains. Puis il est battu lui-même, & obligé de fuir. Sulpicius

retourne a Apollonie. Les Etoliens se déclarent pour les Romains. Décrets des Athéniens contre Philippe. La flote se retire. On accorde l'Ovation à Lentulus pour les succès remportés en Espagne. L. Furius défait l'armée des Gaulois qui assiégeoit Crémone. Jalousie du Consul Aurelius contre Furius. Celui-ci revient à Rome, & demande le Triomphe. Il lui est accordé après de longues contestations. P. Scipion fait célébrer des Jeux. Ses soldats sont récompensés. Armée des Espagnols défaite. Retour du Consul Aurelius à Rome. On nomme de nouveaux Consuls. Combats de Gladiateurs.

Guerre de Macédoine. *Liv.* XXXI. 1.

LA SECONDE guerre Punique, qui venoit de se terminer d'une maniére si glorieuse pour les Romains, fut suivie presque immédiatement de celle qu'ils eurent à soutenir contre les Macédoniens. Celle-ci n'étoit en aucune sorte comparable à la premiére, ni par le mérite du Chef, ni par le courage des troupes, ni par l'importance des événemens & la grandeur des dangers: mais elle étoit

en quelque ſorte plus illuſtre par la gloire des anciens Rois de Macédoine, par l'éclat de la famille du Prince qui étoit actuellement ſur le Trône, & par les conquêtes de cette Nation, qui avoit occupé autrefois & ſoumis par les armes une grande partie de l'Europe, & une plus grande partie encore de l'Aſie.

Epoques de la guerre des Romains contre Philippe.

Au reſte la guerre contre Philippe avoit commencé à peu près dix ans auparavant, l'an de Rome 541, lorſque Rome fit alliance avec les Etoliens. On pourroit même en faire remonter le commencement trois ans plus haut. Et cette même guerre avoit été terminée trois ans avant la fin de la ſeconde guerre Punique. Les Romains depuis avoient eu pluſieurs ſujets de mécontentement de la part de Philippe Roi de Macédoine, tant parce qu'il avoit mal obſervé les conditions de la paix conclue avec les Etoliens & les autres Alliés, que parce qu'il avoit envoié tout récemment à Annibal en Afrique des ſecours d'hommes & d'argent. Lors donc qu'ils ſe virent libres & tranquilles après la paix qu'ils avoient faite avec les Carthaginois, diverſes plaintes

qu'on apporta à Rome de différens côtés contre Philippe, les disposérent à recommencer la guerre contre ce Prince.

P. SULPICIUS GALBA II.
C. AURELIUS COTTA.

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

C'est sous ces Consuls que commença la guerre contre la Macédoine. Plusieurs événemens y avoient préparé de loin.

Commencement de la guerre de Macédoine.

PTOLÉMÉE Philopator, Roi d'Egypte, avoit laissé en mourant un fils âgé seulement de cinq ans, qui fut appellé Ptolémée Epiphane. Philippe, & Antiochus Roi de Syrie, firent entr'eux une ligue criminelle pour envahir ses Etats. La Cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de ces deux Princes contre son Roi pupille, avoit eu recours aux Romains pour implorer leur protection, & leur offrir la Tutéle du Roi, & la Régence de ses Etats pendant sa minorité, assurant que le feu Roi l'avoit ainsi ordonné à sa mort.

Diverses plaintes portées aux Romains contre Philippe.

Polyb. XVI. 6. & *Legat.* 4. *Justin.* XXX. 2 & 3. *Val. Max.* VI. 6.

Les troupes de Philippe ravageoient actuellement l'Attique, & y fesoient un butin considérable : ce qui donna lieu aux habitans d'avoir re-

Liv. XXXI. 1. 2.

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

cours aux Romains. Les Ambassadeurs des Rhodiens & du Roi Attale se joignirent à ceux d'Athénes, pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux Rois, & pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses Députés, sollicitoit plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, & qu'il avoit sans doute quelque grand dessein en tête.

Les Romains, sur la demande des Ambassadeurs d'Egypte, n'hésitérent point à accepter la Tutéle du jeune Prince; & en conséquence ils avoient nommé trois Députés, qui furent chargés de le notifier aux deux Rois, & de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les Etats de leur Pupille : qu'autrement ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Les autres plaintes que j'ai marqué qu'ils reçurent presque en même tems, hâtérent le départ des trois Ambassadeurs. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance, que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un Pupille opprimé. [a] Voila ce qui fe-

a Regum, populorum, nationum portus erat &

ſoit la gloire du Peuple & du Sénat de Rome, qui étoit le refuge des Rois & des peuples. L'ambition des Magiſtrats & des Généraux d'armée étoit de ſe rendre par leur équité & leur bonne foi les défenſeurs des Provinces & des Alliés. Auſſi, dans ces heureux tems, l'Empire Romain étoit-il regardé comme le port & l'aſyle de tout l'Univers, où les Nations opprimées étoient ſures de trouver une promte & puiſſante protection contre l'injuſtice & la violence. Les choſes changérent bien dans la ſuite. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Le Sénat, après avoir répondu favorablement à tous les Ambaſſadeurs, fit partir M. Valerius Lévinus qui avoit déja fait la guerre contre Philippe, & le chargea, en lui donnant la qualité de Propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flote, pour examiner les choſes de plus près, & être en état de ſecourir promtement les Alliés. *Liv.* XXXI. 3.

refugium Senatus. Noſtri autem magiſtratus imperatoreſque ex hac una re maximam laudem capere ſtudebant, ſi provincias, ſi ſocios æquitate & fide defenderent. Itaque illud patrocinium orbis terræ veriùs, quàm imperium, poterat nominari. *Cic. de Off.* I. 26. 27.

AN. R. 552.
AV. J. C. 200.
Liv. XXXI. 5.

Cependant on déliberoit sérieusement à Rome sur le parti qu'il faloit prendre. Dans le tems même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde Ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe étoit près d'entrer en personne dans l'Attique, & qu'infailliblement il se rendroit maître d'Athénes, si l'on ne leur envoioit un promt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus Propréteur & d'Aurelius son Lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit très-pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

Le Peuple s'oppose d'abord à la déclaration de la guerre contre Philippe.
Liv. XXXI. 6.

Sur ces nouvelles, le Sénat crut que l'on ne pouvoit se dispenser d'entreprendre la guerre contre Philippe. Le Consul Sulpicius, à qui le département de la Macédoine étoit échu par le sort, en porta la proposition devant le Peuple. Elle fut d'abord rejettée par presque toutes les Centuries. Les citoiens, à peine sortis d'une guerre qui leur avoit couté tant de peines & de dangers, en avoient par eux-mêmes un extrême éloignement,

qui étoit encore beaucoup augmenté par les discours séditieux de Q. Bebius. C'étoit un des Tribuns du Peuple, lequel, rappellant l'ancien usage où étoient autrefois ses prédécesseurs de se faire valoir auprès de la multitude en se déclarant contre les Sénateurs, les accusoit de faire naître exprès guerre sur guerre, pour tenir toujours le peuple dans l'oppression, & ne lui point laisser de repos. Les Sénateurs souffrirent avec beaucoup de peine un reproche si calomnieux & si injuste : ils chargérent d'opprobres dans le Sénat même le Tribun qui en étoit l'auteur, & exhortérent fortement le Consul de retourner une seconde fois devant le peuple, de lui reprocher avec force son indolence pour le bien public, & de lui faire sentir de quelle honte il alloit se couvrir, & quel tort il feroit à l'Etat, si, dans les circonstances présentes il différoit de déclarer la guerre à Philippe.

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Le Consul, aiant convoqué l'Assemblée dans le champ de Mars, avant que d'envoier les Centuries aux suffrages, leur parla de la sorte. *Il paroit, Messieurs, que vous ignorez qu'il ne s'agit point ici de délibérer s'il faut*

Le Consul fait revenir le Peuple à l'avis du Sénat, & la guerre est déclarée à Philippe.

Liv. XXXI. 7. 8.

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

faire la guerre ou la paix, car Philippe, en se préparant à vous faire une rude guerre, ne vous en laisse pas le choix libre : mais de voir s'il faut transporter vos Légions en Macédoine, ou attendre que l'ennemi fasse passer ses troupes en Italie. Quelle différence il y a entre ces deux partis, vous avez dû certainement le connoitre par votre expérience dans la derniére guerre contre les Carthaginois. Car qui doute que si, dès que les Sagontins assiégés eurent recours à nous, nous avions été promts à leur porter du secours, comme l'avoient fait nos péres à l'égard des Mamertins, nous n'eussions fait tourner contre l'Espagne tout le poids de la guerre, que notre négligence a attiré dans l'Italie, où peu s'en faut qu'elle ne nous ait accablés? Nous avons agi plus sagement à l'égard de ce même Philippe, lorsqu'il s'engagea par un Traité fait avec Annibal de passer en Italie; & il est clair que ce fut en fesant partir sur le champ Lévinus avec une flote pour l'aller attaquer dans son propre pays, que nous le retinmes dans la Macédoine. Ce que nous fimes pour lors, pendant que nous avions Annibal dans le cœur de l'Italie, nous hésitons à le faire maintenant

que

que ce redoutable ennemi est chassé de l'Italie, & que les Carthaginois sont vaincus sans retour? Souffrons que Philippe, en se rendant maître d'Athénes, fasse essai de notre lenteur, comme Annibal le fit en prenant de force Sagonte; nous le verrons arriver en Italie, non au bout de cinq mois, comme Annibal après la prise de Sagonte, mais au bout de cinq jours depuis qu'il aura fait partir sa flote de Corinthe. Souvenez-vous de l'allarme que jetta autrefois dans toute l'Italie Pyrrhus Roi d'Epire, lorsque fier de sa victoire il vint presque jusqu'aux portes de Rome, & cela dans un tems, où la République, plus florissante qu'elle n'avoit jamais été, ne manquoit ni de troupes, ni de Généraux, & n'étoit point épuisée par de longues & de sanglantes guerres. Peut-on comparer, pour la puissance, Pyrrhus à Philippe, l'Epire à la Macédoine? Mais, pour ne vous point rappeller à d'anciens tems, faites réflexion à ce qui vient d'arriver tout récemment. Si vous aviez refusé de passer en Afrique, vous auriez encore ici Annibal & les Carthaginois. Que la Macédoine, plutôt que l'Italie, sente toutes les horreurs de la guerre par le ravage de ses

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

An. R. 552. Av. J.C. 200. *villes & de ses campagnes. Nous avons éprouvé plus d'une fois que nos armes sont plus heureuses au dehors, que dans notre propre pays. Retournez donc, Messieurs, aux suffrages, & rendez-vous à l'avis des Sénateurs, auquel les dieux immortels, que j'ai consultés par les auspices & les sacrifices, promettent toutes sortes de prospérités.*

Quand le Consul eut cessé de parler, l'affaire fut mise de nouveau en délibération, & la guerre fut ordonnée. On indiqua des priéres publiques qui devoient être continuées pendant trois jours, pour demander aux dieux qu'ils accordassent un heureux succès à la guerre contre Philippe, qui venoit d'être ordonnée par le Peuple. Sulpicius consulta les Féciaux, pour savoir s'il faloit que la déclaration de la guerre fût faite en personne au Roi Philippe, ou simplement dans une place de son Roiaume la plus prochaine. Ils répondirent que la chose étoit indifférente, & que de maniére ou d'autre elle seroit légitime. Le Sénat laissa au Consul le choix de celui qui seroit chargé d'aller déclarer la guerre au Roi. On régla ensuite le département des provinces, le

nombre des troupes qui devoient servir cette année, & des Généraux qui devoient les commander. AN. R. 552. Av. J.C. 200.

On avoit déja satisfait aux priéres publiques qui avoient été ordonnées, & l'on avoit visité, avec les cérémonies ordinaires, tous les temples des dieux. Le peuple, qui étoit fort religieux, & fort attentif à se rendre les dieux favorables, sur tout dans le commencement d'une nouvelle guerre, ordonna encore que le Consul, à qui la province de Macédoine étoit échue, promettroit aux dieux des Jeux & des sacrifices.

Ambassadeurs de Ptolémée. *Liv.* XXXI. 9.

Pendant qu'on travailloit aux préparatifs de la guerre, il arriva des Ambassadeurs de la part de Ptolémée Roi d'Egypte, qui déclarérent » que » les Athéniens avoient envoié deman- » der à leur Maître du secours contre » Philippe. Mais que, quoiqu'ils fus- » sent ses Alliés aussi bien que du Peu- » ple Romain, le Roi ne croioit pas » devoir envoier en Gréce ni armée » ni flote pour attaquer ou défendre » qui que ce fût, sans le consente- » ment du Peuple Romain. « Le Sénat, après avoir remercié le Roi de son attention obligeante, répondit:

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

„ Que le dessein du Peuple Romain „ étoit de défendre ses Alliés : que si, „ dans la suite, il se trouvoit avoir be- „ soin de quelque secours pour cette „ guerre, il le feroit savoir au Roi, „ parce qu'il comptoit entiérement sur „ sa bonne volonté. « On renvoia les Ambassadeurs, après leur avoir fait des présens, & rendu tous les honneurs possibles.

Soulévement de la Gaule, excité par Amilcar.

Liv. XXXI. 10.

Tous les esprits étant uniquement attentifs à la guerre de Macédoine, on reçut d'un autre côté des nouvelles auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre : c'est qu'Amilcar Général des Carthaginois, qui étoit resté de l'armée d'Asdrubal dans la Ligurie, avoit soulevé les Insubriens, les Cénomans, les Boïens, & d'autres peuples de la Gaule Cisalpine. Le Préteur L. Furius qui commandoit dans cette province, écrivoit au Sénat, que les ennemis, après avoir ravagé & brûlé en partie Plaisance, marchoient actuellement contre Crémone. Qu'il étoit hors d'état de secourir ces deux Colonies, n'aiant pour toutes troupes que cinq mille hommes, & que ce seroit les exposer à la boucherie que de les envoier contre une armée

qui montoit au moins à quarante mille hommes. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Après la lecture de ces lettres, le Sénat commanda au Consul C. Aurélius de donner ordre sur le champ à son armée, à qui il avoit marqué un jour pour le rendez-vous en Etrurie, de se rendre le même jour à Rimini; & pour lui, ou d'aller en personne au secours de la Colonie si les affaires de la République lui permettoient de quitter Rome, ou de charger de cette commission le Préteur L. Furius. Il prit ce dernier parti.

Ambassadeurs envoiés à Carthage & vers Masinissa.

Liv. XXXI. 11.

En même tems le Sénat ordonna qu'on enverroit trois Ambassadeurs, d'abord à Carthage, puis en Numidie vers le Roi Masinissa. C. Terentius Varron, P. Lucretius, & Cn. Octavius furent nommés pour cette commission.

Ils avoient ordre » de se plaindre au » Sénat de Carthage de ce que leur » Général Amilcar avoit fait prendre » les armes aux Gaulois & aux Liguriens contre le Traité, & de leur » déclarer que s'ils vouloient conserver la paix qu'on leur avoit accordée, ils eussent à rappeller leur citoien, & à le remettre entre les mains

An. R. 552. Av. J.C. 200. » des Romains. Ils devoient aussi leur » marquer, qu'on n'avoit pas rendu » aux Romains tous les transfuges : » qu'on apprenoit à Rome qu'il en » étoit resté un grand nombre à Carthage, où ils alloient & venoient publiquement : qu'ils eussent soin d'en » faire une recherche exacte, pour » les leur rendre conformément au » Traité.

» Les mêmes Ambassadeurs étoient » chargés de congratuler Masinissa de » la part du Peuple Romain, de ce » que non seulement il avoit recouvré le Roiaume de ses péres, mais » qu'il l'avoit augmenté de la partie » la plus florissante des Etats de Syphax. Ils devoient aussi lui apprendre qu'on avoit déclaré la guerre au » Roi Philippe, parce qu'il avoit secouru les Carthaginois contre les » Romains ; & en conséquence le prier » d'envoier aux Romains un secours » de Cavaliers Numides pour être » emploiés dans cette guerre. « Ils étoient chargés de présens pour le Roi, & avoient ordre de lui dire, » qu'il » trouveroit dans la reconnoissance » du Peuple Romain tous les secours » dont il pourroit avoir besoin, soit

„ pour affermir son autorité, soit pour „ augmenter ses Etats.

An. R. 552. Av. J.C. 200.

Dans le même tems les Ambassadeurs de Vermina fils de Syphax s'adressérent au Sénat, „ excusant la dé„ marche imprudente de leur Maître „ lorsqu'il avoit pris les armes contre „ les Romains, sur la jeunesse de ce „ Prince, & en rejettant toute la fau„ te sur les conseils trompeurs des Car„ thaginois. Ils représentérent que Ma„ sinissa, d'ennemi des Romains, étoit „ devenu leur ami & leur allié. Que „ Vermina s'efforceroit par ses bons „ services de ne le céder ni à Masi„ nissa, ni à aucun autre Prince, en „ zéle & en attachement pour le Peu„ ple Romain. « Le Sénat répondit aux Ambassadeurs, „ Que c'étoit sans „ aucune juste raison que Syphax, „ d'allié & d'ami du Peuple Romain, „ en étoit devenu tout d'un coup en„ nemi; & que ce n'étoit pas avec „ moins d'injustice que Vermina son „ fils avoit voulu comme signaler son „ avénement au Trône en attaquant „ les Romains. Qu'ainsi il devoit de„ mander la paix au Peuple Romain, „ avant que de songer à demander à „ en être reconnu Roi allié & ami.

Ambassadeurs du fils de Syphax vers les Romains.

Liv. ibid.

An. R. 552.
Av. J. C. 200.

» Que c'étoit un honneur que le Peu-
» ple Romain n'avoit coutume d'ac-
» corder qu'à ceux qui lui avoient ren-
» du de grands services. Que les Dé-
» putés de Rome seroient incessam-
» ment en Afrique, & qu'ils marque-
» roient à Vermina les conditions aux-
» quelles le Peuple Romain consen-
» toit de lui donner la paix. Que s'il
» souhaitoit qu'on y ajoutât ou qu'on
» en retranchât quelque article, ou
» qu'on y fît quelque changement, il
» auroit recours de nouveau au Sénat.
Les Députés Romains partirent avec les instructions dont nous venons de parler. Ils avoient chacun une galére à cinq rangs.

Succès de l'Ambassade des Romains en Afrique.
Liv. XXXI. 19.

Quand ils furent arrivés en Afrique, les Carthaginois leur répondirent que tout ce qu'ils pouvoient faire par raport à Amilcar, étoit de prononcer contre lui la peine de l'exil, & de confisquer ses biens. Quant aux déserteurs & aux esclaves Romains, qu'ils avoient rendu tous ceux qu'ils avoient pu découvrir. Qu'au reste ils enverroient des Ambassadeurs à Rome, pour donner satisfaction au Sénat sur ces deux articles. En même tems ils firent porter à Rome deux cens mille

boisseaux de froment, & autant en Macédoine, pour la subsistance des armées. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

De Carthage les Ambassadeurs Romains se rendirent auprès de Masinissa, qui les reçut parfaitement bien. Il offrit à la République deux mille Numides. Les Ambassadeurs n'en acceptérent que mille : ce Prince les fit embarquer lui-même, & les envoia en Macédoine, avec deux cens mille boisseaux de froment, & autant d'orge.

Quand Vermina sut que les Ambassadeurs Romains étoient en chemin pour venir dans ses Etats, il alla au devant d'eux jusques sur les frontiéres de son Roiaume. Il se soumit par avance à toutes les conditions qu'il leur plairoit de lui prescrire, ajoutant que toute paix avec les Romains lui paroitroit juste & avantageuse. Elle lui fut accordée. Les articles lui en furent marqués d'autorité, & il eut ordre d'envoier des Députés à Rome pour en recevoir la ratification.

Argent enlevé du temple de Proserpine.

Liv. XXXI. 12.

Cependant le Sénat Romain avoit reçu avis d'un nouveau sacrilége commis à Locres dans le temple de Proserpine. C'étoit le Préteur Q. Minucius, à qui le Brutium étoit échu pour

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

département, qui avoit donné cet avis, marquant en même tems qu'on n'avoit pu découvrir les auteurs du crime. Le Sénat vit avec indignation que les sacriléges se multiplioient, & que l'exemple encore tout récent du crime & de la punition de Pléminius, ne fût pas capable d'intimider & d'arréter les impies. Le Consul Aurélius fut chargé d'écrire au Préteur, „ Que „ le Sénat ordonnoit qu'on fît des in„ formations sur ce vol, comme on „ en avoit fait quelques années aupa„ ravant en pareil cas. Qu'on remît „ dans le Trésor l'argent qui se re„ trouveroit. Qu'on suppléât à ce qui „ pourroit y manquer; & qu'on fît, „ si on le jugeoit à propos, des sacri„ fices expiatoires, tels que les Pon„ tifes en avoient ordonnés aupara„ vant, en réparation d'un sacrilége si „ criminel.

Remontrances de plusieurs particuliers au Sénat sur ce qui leur étoit dû par la République.
Liv. XXXI. 13.

Après qu'on eut satisfait à tous les devoirs de religion au sujet de différens prodiges, des particuliers en fort grand nombre, à qui des trois paiemens des sommes qu'ils avoient prétées à la République il y avoit dix ans sous le Consulat de M. Valerius & de M. Claudius, il en étoit dû en-

core les deux derniers, s'adressérent au Sénat. Les Consuls leur avoient répondu, que le Trésor n'étoit point en état d'acquitter actuellement cette dette, à cause des grandes dépenses auxquelles la nouvelle guerre obligeoit indispensablement pour entretenir de nombreuses troupes, & pour équiper des flotes considérables. » Ils » représentoient que si la République » vouloit emploier pour la guerre » de Macédoine les sommes qui lui » avoient été prétées pour celle de » Carthage, des guerres nouvelles se » succédant toujours les unes aux autres, la récompense de leur zéle pour » la République seroit de se voir privés » pour toujours de leur bien.

An. R. 5[illegible]
Av. J.C. 200.

Le Sénat trouvoit ces remontrances fort justes, & elles l'étoient en effet : mais la République étoit absolument hors d'état d'acquitter ces dettes. Une telle situation devoit causer beaucoup de peine à des Sénateurs qui respectoient la justice, & aimoient véritablement le peuple. Ils trouvérent un sage tempérament, que les intéressés mêmes leur fournirent : ce fut de céder à ces particuliers les fonds de terre apparte-

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

Quinze ou seiz lieues environ.

nans au Public dans l'espace de cinquante milles depuis Rome, lesquels se trouvoient actuellement à vendre. Les Consuls furent chargés de faire l'estimation de ces fonds de terre, & imposérent sur chaque arpent un As de redevance par année, pour servir de témoignage que ces fonds étoient de la Censive du Public. Et, quand l'Etat pourroit acquitter ces dettes, on laissoit aux particuliers, qui aimeroient mieux avoir de l'argent comptant que de conserver ces fonds, la liberté de les rendre à l'Etat. Ils acceptérent ces conditions avec joie. Il y a, dans toute cette conduite, un esprit d'équité & d'amour du bien public, qui fait beaucoup d'honneur aux Romains, & qui devroit servir de modéle à tous ceux qui sont chargés du gouvernement; dont un des plus essentiels devoirs, est de regarder la bonne foi dans les engagemens publics comme une chose sacrée & inviolable, à laquelle on ne doit jamais donner atteinte. Cette [a] persuasion établie fortement dans les

a Nulla res vehementiùs remp. commendat [*ou* continet] quàm fides: quæ nulla esse potest, nisi erit necessaria solutio rerum creditarum. *Cic. Offic.* II. 84.

esprits, est la plus grande ressource des Etats.

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Le Consul Sulpicius arrive en Macédoine, & envoie Centho au secours d'Athénes.

Enfin le Consul Sulpicius, après avoir fait dans le Capitole les priéres & les vœux accoutumés, partit de Rome revétu de sa * cotte d'armes, & précédé de ses Licteurs. Il passa de Brondufe en Macédoine en deux jours. A son arrivée, il y trouva les Députés d'Athénes, qui le conjurérent de les délivrer du siége que les troupes de Philippe avoient mis devant leur ville. Il envoia sur le champ C. Claudius Centho au secours d'Athénes, avec vingt galéres & quelques troupes.

Liv. XXXI. 14.

* Paludatus.

Centho ravage la ville de Chalcis.

Liv. XXXI. 23.

Centho étant entré dans le Pirée avec ses galéres, rendit aux habitans le courage & la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville & tout le pays voisin en sûreté: mais, aiant appris que la garnison de Chalcis ne gardoit aucune régle ni aucune discipline comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flote, arriva près de la ville avant le jour, & aiant trouvé les sentinelles endormies, y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, & à l'arsenal

AN. R. 552. Av. J. C. 200.

qui étoit plein de machines de guerre, & tailla en piéces tout ce qui se trouva de soldats dans la ville. S'il avoit eu assez de troupes pour laisser une garnison dans Chalcis sans abandonner la défense d'Athénes, ç'auroit été, au commencement de cette guerre, un coup de la derniére importance, que d'enlever à Philippe la ville de Chalcis & l'Euripe. Car le détroit de l'Euripe ferme l'entrée dans la Gréce par mer, comme le défilé des Thermopyles par terre. Mais il n'étoit pas en état de partager le peu de troupes qu'il avoit. Ainsi, après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin qu'il avoit fait, il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe assiége Athénes, inutilement.

Liv. XXXI. 24.

Philippe, qui étoit pour lors à Démétriade, à la premiére nouvelle qu'il reçut du desastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étoient plus, & il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante & demi-ruinée. Substituant à la joie qu'il auroit eue de secourir ses Alliés, le plaisir de se venger de ses ennemis, il songea à rendre la pareille à Athénes, & à la surprendre comme les Romains

avoient surpris Chalcis. Il en seroit venu à bout, si un de ces coureurs, qu'on appelloit * *Hémérodromes*, aiant aperçu de la hauteur où il étoit placé les troupes du Roi, n'en avoit porté promtement la nouvelle à Athénes, où il arriva vers le minuit, & où tout étoit endormi. Philippe y arriva aussi peu d'heures après, mais avant le jour. Le Prince apercevant les lumiéres qu'on avoit allumées en différens endroits, & entendant le tumulte & les cris des citoiens qui couroient par tout où le péril & la nécessité les appelloient, se détermina à attaquer la ville de vive force, puisque la ruse lui avoit mal réussi. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murs à la porte Dipyle. Philippe marcha à la tête de son armée, se jetta lui-même dans la mélée, & en aiant tué ou blessé plusieurs de sa main les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colére sur les maisons de plaisance, & sur les lieux publics d'exer-

* *On les appelloit ainsi, parce qu'en un jour ils fesoient beaucoup de chemin à la course.*

An. R. 552. Av. J.C. 200.

cice comme le Lycée, mettant le feu par tout, & ruinant tout ce qui se rencontroit sous ses pas, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Eleusis : où il manqua aussi son coup.

Il assiége une seconde fois Athénes avec aussi peu de succès, & désole toute l'Attique.

Liv. XXXI. 26.

Il revint peu de tems après devant Athénes, & en forma une seconde fois le siége avec aussi peu de succès qu'à la premiére. Repoussé honteusement par les assiégés, il alla tout de nouveau ravager les campagnes. Après le premier siége il n'avoit détruit que les tombeaux qu'il avoit trouvés hors de la ville : maintenant, pour ne rien épargner de tout ce que la religion devoit rendre inviolable, il fit brûler & démolir tous les temples des bourgs & villages de la contrée. Le marbre qui se trouvoit en abondance dans l'Attique, travaillé par les excellens Ouvriers qui savoient mettre cette matiére en œuvre, avoit orné tout le pays de ces édifices sacrés, que ce Prince sacrifia pour lors à sa fureur & à sa vengeance. Non content de raser les temples, & de renverser les statues des dieux, il fit encore mettre en piéces toutes les pierres qui étoient restées en-

tiéres, afin qu'il ne restât aucun vestige de tant de beaux monumens, & qu'on n'en pût pas montrer méme les ruines. Après une si glorieuse expédition, il se retira en Béotie. Un Roi, si peu maître de sa colére, & qui se livre à de tels excès, n'en mérite guéres le nom.

An. R. 552. Av. J.C. 200.

Le Consul, qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoia en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du Lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays, & se rendit maître de plusieurs petites villes.

Les Romains ravagent les frontiéres de la Macédoine.

Liv. XXXI. 27.

Les Romains aiant commencé la guerre par ces expéditions assez heureuses, virent arriver dans leur camp plusieurs Rois ou Princes voisins de la Macédoine : entr'autres Pleurate fils de Scerdiléde Roi d'une partie de l'Illyrie, Aminandre Roi des Athamanes, & Bato fils de Longare Prince des Dardaniens. Longare avoit été assez puissant pour faire la guerre en son nom contre Démétrius pére de Philippe. Le Consul répondit à ces Princes qui lui offroient leurs services contre le Roi de Macédoine, que quand il entreroit dans le pays ennemi avec

Des Rois voisins de la Macédoine se joignent au Consul.

Liv. XXXI. 28.

An. R. 552. Av. J.C. 200.

son armée, il emploieroit les troupes que les Dardaniens & Pleurate lui fourniroient. Pour Aminandre, il le chargea d'engager les Etoliens à entrer dans la Ligue contre Philippe. Il fit dire à Attale, dont les Ambassadeurs étoient aussi venus le trouver, qu'il attendît la flote des Romains à Egine où il étoit en quartier d'hiver ; & que quand elle s'y seroit rendue, & jointe à lui, il continuât à faire la guerre aux Macédoniens par mer, comme il avoit commencé. Il envoia aussi des Ambassadeurs aux Rhodiens, pour les exhorter à agir de concert avec les Alliés contre Philippe.

Préparatifs de Philippe.

Ce Prince, de son côté, étant arrivé en Macédoine, se préparoit aussi fortement à la guerre. Il fit partir son fils Persée qui étoit encore fort jeune, avec des Lieutenans capables de le conduire, & une partie de ses troupes, pour s'emparer des défilés qui sont à l'entrée de la * Pélagonie. Il rasa Sciathe & Péparéthe, villes assez considérables situées dans les Iles de la mer Egée de même nom, pour empêcher qu'elles ne devinssent la proie de la flote ennemie. Il envoia des Am-

* *Province de Macédoine.*

baſſadeurs aux Etoliens, dont il connoiſſoit l'inquiétude & l'inconſtance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Aſſemblée des Etoliens, où Philippe, les Athéniens & les Romains envoient leurs Ambaſſadeurs. *Liv.* XXXI, 29-32.

Les Etoliens devoient tenir à un certain jour marqué leur Aſſemblée générale. Philippe, les Romains, & les Athéniens y envoiérent leurs Ambaſſadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. » Il ſe borna à demander que les Etoliens s'en tinſſent aux conditions de la paix qu'ils avoient conclue quelques années auparavant avec Philippe, aiant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains étoit contraire à leurs intérêts. Il leur cita l'exemple de Meſſine & de toute la Sicile, dont les Romains s'étoient rendu maîtres ſous prétexte d'y porter du ſecours. Il leur exagéra la rigueur avec laquelle les Romains traitoient les villes conquiſes, Syracuſe, Tarente, Capoue: [a] cette derniére ſur tout, qui n'étoit plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, ſans Sénat, ſans peuple, ſans Magiſtrats, plus cruelle-

a Capua quidem ſepulcrum ac monumentum Campani populi, elato & extorri ejecto ipſo populo,

AN. R. 552. AV. J.C. 200. „ ment traitée par ceux qui l'avoient „ laissé subsister en cet état, que s'ils „ l'eussent entiérement détruite. *Si des étrangers*, dit-il, *plus éloignés de nous par leur langage, leurs mœurs, leurs coutumes, & leurs Loix, que par les espaces de terre & de mer qui nous en séparent, viennent à s'emparer de ce pays, il y auroit de la folie d'espérer qu'ils nous veuillent traiter plus humainement qu'ils n'ont fait leurs voisins. Entre nous autres peuples du même pays, & qui parlons la même langue, Etoliens, Acarnaniens, Macédoniens, il peut s'élever de légers differens, qui n'ont point de suites ni de durée : mais avec des étrangers, avec des barbares, tous tant que nous sommes de Grecs, nous sommes & serons continuellement en guerre. Car c'est la nature, toujours invariable, & non quelque cause passagére, qui les arme contre nous, & nous contr'eux. Dans ce même lieu, il n'y a que peu d'années, vous fîtes la paix avec Philippe. Les mêmes causes subsistent encore, & nous espérons que vous garderez aussi la même conduite.*

superest ; urbs trunca, sine Senatu, sine plebe, sine magistratibus, prodigium ; relicta crudeliùs habitanda, quàm si deleta foret. *Liv.*

Les Députés d'Athénes, du consentement des Romains, parlérent ensuite. » Ils commencérent par exposer » d'une maniére touchante l'acharnement impie & sacrilége de Philippe » contre les monumens les plus sacrés » de l'Attique, contre les temples les » plus augustes, contre les tombeaux » les plus respectés, comme s'il eût » déclaré la guerre non seulement aux » hommes & aux vivans, mais encore » plus aux manes des morts, & à la » majesté meme des dieux. Que l'Etolie & toute la Gréce devoient s'attendre à un pareil traitement, si » Philippe en trouvoit l'occasion. Ils » finirent en priant & en conjurant les » Etoliens d'avoir compassion d'Athénes, & d'entreprendre sous la conduite des dieux, & sous celle des » Romains dont la puissance ne le » cédoit qu'à celle des dieux, une » guerre aussi juste que celle qu'on » leur proposoit.

An. R. 552. Av. J.C. 200.

» Le Député Romain, après avoir » réfuté fort au long les reproches du » Macédonien sur le traitement que » Rome avoit fait souffrir aux villes » conquises, & avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récem-

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

» ment on venoit d'accorder la paix » & la liberté, soutint que bien loin » qu'on pût accuser les Romains de » cruauté, ce qu'ils avoient à craindre » c'étoit plutôt que par l'excès » de leur bonté & de leur douceur » ils n'invitassent les peuples à se dé- » clarer plus facilement contr'eux, » parce que les vaincus avoient tou- » jours une ressource assurée dans leur » clémence. Il représenta d'une ma- » niére courte, mais vive, les actions » criminelles de Philippe, ses cruautés » horribles, & ses débauches encore » plus détestées que ses cruautés : tous » faits d'autant plus connus de ceux de- » vant qui il parloit, qu'ils étoient » plus voisins de la Macédoine, & en » relation perpétuelle avec Philippe. *Mais, pour me renfermer dans ce qui vous regarde*, dit ce Député en s'adressant aux Etoliens, *nous avons entrepris la guerre contre Philippe pour votre défense : vous avez fait la paix avec lui sans notre participation. Peutêtre direz-vous pour vous justifier, que nous voiant occupés à la guerre contre les Carthaginois, forcés par la crainte vous avez accepté les loix que vous imposoit le plus fort : & nous, de notre côté,*

appellés ailleurs pour des soins plus importans, nous avons négligé une guerre à laquelle vous aviez renoncé. Maintenant délivrés, graces aux dieux, de la guerre de Carthage, nous tournons toutes nos forces contre la Macédoine. C'est une occasion pour vous de rentrer dans notre amitié & notre alliance, que vous ne devez pas négliger, à moins que vous n'aimiez mieux périr avec Philippe, que vaincre avec les Romains.

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

L'Assemblée se sépare sans rien conclure.
Liv. ibid. 32.

Damocrite, Préteur des Etoliens, sentit bien que ce dernier discours entraîneroit tous les suffrages : on prétend que Philippe l'avoit gagné par argent. Sans paroitre embrasser aucun parti, il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être décidée sur le champ, & qu'il faloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par là il éluda les projets & les espérances des Romains; & il se vantoit d'avoir rendu un service considérable à sa Nation, qui attendroit l'événement pour se déterminer, & alors se déclareroit pour le plus fort.

Le Consul entre en Macédoine. Rencontre de deux partis.

Philippe cependant préparoit vigoureusement la guerre par terre & par mer : mais le Consul la fesoit actuellement. Il étoit entré en Macé-

An. R. 552. Av. J.C. 200. doine, & s'étoit avancé vers les Dassarétes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoroient encore tous deux quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de part & d'autre un détachement de Cavalerie pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrérent. Comme elles n'étoient composées que de gens d'élite, le combat fut rude, & la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens quarante Maîtres, & trente-cinq du côté des Romains.

Liv. XXXI. 33.

Ibid. 34

Le Roi, persuadé que le soin qu'il prendroit d'ensevelir ceux qui étoient morts dans cette rencontre, contribueroit beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, & les animeroit à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendroit. Il [a] n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentimens & les dispositions de la multitude. Ce spectacle, qu'on croioit devoir animer les

a Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est, quàm animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam omnem dimicationem videbatur facturum, id metum pigritiamque incussit. Liv.

soldats,

soldats, ne servit qu'à rallentir leur courage. Ils n'avoient eu affaire jusques-là qu'avec les Grecs, qui n'emploioient guéres que des fléches, des demi-piques, & des lances, & par cette raison fesoient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres Espagnols, des bras coupés, des épaules entiéres enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vûe les saisit de fraieur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

A. R. 552. Av. J. C. 200.

Le Roi lui-même, qui n'avoit point encore vû de près les Romains dans un combat en forme, en fut effraié. Aiant sû par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrétés, il s'y fit conduire par les guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux; & il se posta à une distance d'un peu plus de deux cens pas de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand, du haut de sa colline, il considéra la disposition du camp Ro-

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

main, il s'écria *Que * ce n'étoit pas là un camp de Barbares.*

Diverses actions peu importantes entre les deux armées.

Liv. XXXI. 35.

Le Consul & le Roi demeurérent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisiéme, Sulpicius sortit de son camp, & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hazarder une action générale, envoia contre les ennemis un détachement de quatorze cens hommes, moitié Infanterie & moitié Cavalerie; auquel les Romains en opposérent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, & mit l'autre en fuite. Ils évitérent aussi heureusement l'embuscade que le Roi leur avoit préparée. Ces deux avantages, l'un de force ouverte, & l'autre de ruse, remplirent les troupes de confiance & de hardiesse. Ainsi le soldat Romain, supérieur par la force, & inutilement attaqué par la ruse, se retira plein de joie & de confiance. Le Consul les remena dans le camp, & le lendemain il les en fit sortir, & alla présenter la bataille au Roi, aiant placé au premier rang les éléphans que les Romains avoient pris sur les Cartha-

* *Le même mot est attribué à Pyrrhus.*

ginois, & dont ils firent alors usage pour la premiére fois. Philippe ne jugea pas à propos d'accepter le défi, & demeura renfermé dans son camp, malgré les reproches insultans de Sulpicius, qui l'accusoit de crainte & de lâcheté.

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Philippe remporte quelque avantage sur les fourageurs Romains. Puis il est battu lui-même, & obligé de fuir.

Liv. XXXI. 36-40.

Comme, dans un tel voisinage des deux armées, les fourages étoient fort dangereux, le Consul s'éloigna d'environ huit milles, (plus de deux lieues & demie) & s'avança vers un bourg nommé Octolophe; d'où les fourageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le Roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchemens comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa Cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvoient faire des gens à pié, & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoia une partie contre les fourageurs, avec ordre de fai-

An. R. 552. Av. J. C. 200. re main basse sur tout ce qui se présenteroit ; & lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pourroient revenir. La fuite & le carnage remplissoient la plaine, sans qu'on sût rien encore dans le camp Romain de ce qui se passoit dehors, parce que les fuiards tomboient dans les troupes du Roi, & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre, que ceux qui étoient envoiés à la poursuite des ennemis.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le Consul donna ordre aux Cavaliers d'aller, chacun par où il pourroit, au secours des fourageurs. Pour lui, il fit sortir les Légions du camp, & les mena en bataillon quarré contre les ennemis. Les Cavaliers, dispersés de côté & d'autre, s'égarérent d'abord, trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Plusieurs rencontrérent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mélée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en personne, lesquelles étoient fort nombreuses tant en Infanterie qu'en Cavalerie; outre

que ces troupes étoient infiniment animées par la préſence du Roi, & que les Crétóis, qui combattoient ſerrés & de pié ferme contre des ennemis diſperſés & en deſordre, en tuoient un grand nombre. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

Il eſt certain, que s'ils avoient ſu ſe modérer dans la pourſuite des Romains, cette journée auroit décidé, non ſeulement de la bataille préſente, mais peutêtre encore du ſuccès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconſidérée, ils tombérent au milieu des Cohortes Romaines qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuiards, aiant aperçu les enſeignes Romaines, firent volte face, & pouſſérent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en deſordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui pourſuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuiant: & ils ne périſſoient pas ſeulement par le fer, mais pluſieurs ſe précipitant dans des marais s'enfoncérent tellement dans la boue, qu'ils y reſtoient avec leurs chevaux.

AN. R. 552.
Av. J.C. 200.

Le Roi lui-même courut un grand risque. Car aiant été jetté à bas de son cheval qui avoit reçu une rude blessure, il alloit être percé de coups, si un Cavalier, mettant promtement pié à terre, ne lui eût donné le sien. Mais ce Cavalier lui-méme, ne pouvant plus fuir assez promtement, fut tué par les ennemis après avoir sauvé la vie à son Roi. Philippe fit de longs circuits autour des marais, & arriva enfin dans le camp, où l'on n'espéroit plus de le revoir.

Nous avons déja vû plusieurs fois, & l'on ne sauroit trop le faire remarquer aux gens du métier pour les mettre en état d'éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des Officiers, qui n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient & négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, & se laissent enlever, par un desir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avoient entre les mains, & qui leur étoit assurée.

Philippe n'avoit pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignoit une seconde; &, pour l'éviter, il se proposa de se reti-

rer, & de dérober ſa retraite à l'ennemi. Dans ce deſſein, il envoia ſur le ſoir un héraut au Conſul lui demander une ſuſpenſion d'armes pour enterrer ſes morts. Le Conſul, qui s'étoit mis à table, fit dire à ce héraut que le lendemain matin il lui rendroit réponſe. Philippe, pendant ce tems-là, aiant laiſſé dans ſon camp beaucoup de feux allumés pour tromper les Romains, en partit ſans bruit dès que la nuit fut venue. Comme il avoit d'avance ſur le Conſul la nuit entiére, & une partie du jour ſuivant, il lui fit perdre l'eſpérance de pouvoir l'atteindre.

AN. R. 551. AV. J.C. 200.

Sulpicius ne ſe mit en marche que quelques jours après. Le Roi avoit eſpéré l'arréter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des foſſés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres: mais la patience & le courage des Romains ſurmontérent & écartérent toutes ces difficultés. Le Conſul, après avoir fait le dégât dans le pays, & s'être rendu maître de pluſieurs places importantes, ramena ſon armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Sulpicius retourne à Apollonie.

An. R. 552. Av. J.C. 200.

Les Etoliens se déclarent pour les Romains.

Liv. XXXI. 40 43.

Les Etoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardérent pas alors à se déclarer en faveur des Romains qui prenoient le dessus. S'étant joints avec Amynandre Roi des Athamanes, ils firent quelques courses dans la Thessalie, qui leur réussirent assez mal, Philippe les aiant battus en plusieurs occasions, & réduits à se retirer avec grande peine en Etolie. Un de ses Lieutenans vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés en Macédoine pendant l'absence du Roi: qui se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

Décrets des Athéniens contre Philippe.

Liv. XXXI. 44.45.

Dans cette même campagne, la flote Romaine, jointe à celle d'Attale, s'approcha d'Athénes. La haine des Athéniens contre Philippe, dont la crainte les avoit forcés de modérer les effets, éclata alors sans mesure à la vûe d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athénes, où le talent de la parole avoit un pouvoir souverain, les Orateurs avoient pris un tel ascendant sur le peuple, qu'ils lui fesoient prendre telle résolution qu'ils vouloient. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna » que tou-

» tes les ſtatues & repréſentations du Roi Philippe, & de tous ſes ancêtres de l'un & de l'autre ſexe, ſeroient abſolument détruites ; que leurs noms ſeroient effacés, avec tous les titres & toutes les inſcriptions dont on auroit pu, par le paſſé, les honorer. Que les fêtes, les ſacrifices, les ſacerdoces établis en leur honneur, ſeroient pareillement abolis. Que tous les lieux où l'on leur auroit érigé quelque monument, ſeroient déclarés impurs, profanes, & déteſtables. Que les Prêtres, toutes les fois qu'ils offriroient aux dieux des priéres pour le Peuple d'Athénes, pour leurs Alliés, pour leurs armées, & pour leurs flotes, chargeroient en même tems de toutes ſortes d'anathêmes & d'exécrations Philippe, ſes enfans, ſon roiaume, ſes troupes de terre & de mer, en un mot tous les Macédoniens en général, & tout ce qui leur appartenoit. « On ajouta à ce Décret, » Que tout ce qui ſeroit propoſé dans la ſuite propre à décrier & à deshonorer Philippe, ſeroit agréé par le peuple ; & que quiconque oſeroit dire ou faire quelque choſe en faveur de Philippe, ou

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

An R. 552. Av. J.C. 200. » contre ces Décrets infamans, pourroit » être tué sur le champ sans autre for» malité. « Enfin, pour ne rien oublier, & renfermer tout dans une expression générale, le Décret finissoit par ordonner, » Que tout ce qui avoit été autre» fois décerné contre les enfans du » Tyran Pisistrate, auroit lieu contre » Philippe. « Les Athéniens fesoient ainsi la guerre à Philippe par des Décrets & des Ordonnances, qui étoient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguérent à proportion les louanges, les honneurs, & toutes sortes d'hommages à l'égard d'Attale & des Romains.

Liv. XXXI. 14. & 15. Quelque tems auparavant, lorsque ce même Attale entra dans le Pirée avec sa flote dans le dessein de renouveller son Traité d'alliance avec les Athéniens, tous les habitans de la ville avec leurs femmes & leurs enfans, tous les Prêtres revétus de leurs habits sacerdotaux, & l'on pourroit presque dire les dieux mêmes sortis en quelque sorte de leurs demeures, allérent au devant de lui, & le reçurent comme en triomphe. On convoqua l'Assemblée, pour entendre les propositions que ce Prince avoit à leur faire.

Mais [a] il jugea ſagement qu'il convenoit mieux à ſa dignité de leur déclarer ſes intentions par un écrit qui ſeroit lû lui abſent, que de s'expoſer à rougir en raportant lui-méme de vive voix les ſervices qu'il avoit rendus à leur République, & recevant de leur part des éloges outrés, qui feroient infiniment ſouffrir ſa modeſtie. Ce fut pour lors que l'on propoſa d'ajouter une onziéme Tribu aux dix anciennes qui formoient le corps de l'Etat, laquelle porteroit le nom d'Attale. AN. R. 552. AV. J.C. 200.

On ne reconnoit point ici cette nobleſſe de ſentimens, ce zéle vif & ardent pour la liberté, cet éloignement ou plutôt cette haine comme naturelle de toute flaterie & de toute baſſe ſoumiſſion, qui étoit le caractére le plus marqué de ces anciens Républicains, & qui avoit fait autrefois leur gloire.

La flote ſe retire. *Liv.* XXXI. 45-47.

La flote des Romains & d'Attale, à laquelle s'étoient joints vingt vaiſſeaux Rhodiens, courut les côtes, & fit quelques expéditions, dont le détail n'a rien de fort intéreſſant: après quoi elle

a Ex dignitate magis viſum, ſcribere eum de quibus videretur, quàm præſentem aut referendis ſuis in civitatem beneficiis erubeſcere; aut ſignificationibus acclamationibuſque multitudinis aſſentatione immodicâ pudorem onerantis. *Liv.*

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

se sépara, & chacun alla prendre dans son pays des quartiers d'hiver.

Pour moins interrompre ce qui regarde la guerre contre Philippe, j'ai omis quelques faits, que je rendrai ici. J'en userai quelquefois de la sorte, sans en avertir.

On accorde l'Ovation à Lentulus pour les succès remportés en Espagne.

Liv. XXXI. 20.

Le Proconsul L. Cornelius Lentulus étant revenu d'Espagne, après avoir exposé au Sénat les services qu'il avoit rendus à la République pendant plusieurs années dans cette province, demanda que pour récompense on lui permît d'entrer en triomphe dans la ville. Les Sénateurs ne disconvenoient pas qu'il n'eût mérité cet honneur. Mais il n'y avoit point d'exemple qu'un Général eût triomphé, à moins qu'il n'eût commandé en qualité de Dictateur, de Consul, ou de Préteur : & Lentulus n'avoit eu en Espagne que le titre de Proconsul. C'étoit sur ce fondement qu'on avoit refusé le Triomphe à Scipion même après son retour d'Espagne. Cependant on prit ici un tempérament, & l'on accorda à Lentulus l'Ovation, c'est-à-dire le petit Triomphe.

L. Furius défait l'armée des Gaulois

J'ai marqué auparavant que le Préteur L. Furius, en l'absence du Con-

ſul, en avoit reçu ordre de marcher promtement au ſecours de Crémone aſſiégée par les Gaulois. Il ne perdit point de tems, s'approcha des ennemis, & leur préſenta la bataille. Furius donna de ſi bons ordres, & anima tellement ſes troupes, que les Gaulois, après une médiocre réſiſtance, prirent la fuite, & ſe retirérent en déſordre dans leur camp. La Cavalerie des Romains les y pourſuivit; & les Légions y étant arrivées peu de tems après, l'attaquérent, & le prirent. Il s'en ſauva à peine ſix mille. Il en fut tué ou pris plus de trente-cinq mille, avec quatre-vingts drapeaux, & plus de deux cens chariots remplis d'un riche butin. Amilcar, Capitaine des Carthaginois, y fut tué, avec trois Généraux Gaulois des plus diſtingués. Le vainqueur tira de leurs mains deux mille citoiens libres de Plaiſance qu'ils avoient fait priſonniers, & qu'il rétablit dans leur Colonie. Une victoire ſi conſidérable cauſa une extrême joie aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les lettres du Préteur, le Sénat ordonna des actions de graces aux dieux, dont la ſolennité dureroit trois jours.

AN. R. 552.
AV. J.C. 200.

qui aſſiégeoit Crémone.

Liv. XXXI. 21. 22.

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

Jalousie du Consul Aurélius contre le Préteur.

Liv. XXXI. 47.

Quoique le Préteur eût presque terminé cette guerre, le Consul Aurélius aiant fini les affaires qui le retenoient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, & de prendre le commandement de l'armée victorieuse, que lui remit le Préteur. A son arrivée, il ne put dissimuler le dépit & le ressentiment dont il étoit pénétré de ce que le Préteur avoit agi pendant son absence. Il y a, dans la jalousie, un travers d'esprit, & une bassesse de sentimens, qui devroit faire haïr & détester ce vice à tout le monde. C'étoit le Consul lui-même qui avoit ordonné à Furius de la part du Sénat d'agir sans délai. Vouloit-il que, pour l'attendre, il demeurât les bras croisés, & qu'il laissât prendre Crémone sous ses yeux? Au lieu d'entrer en part de la victoire, & de s'en faire honneur en rendant justice au vainqueur, il lui ordonna de passer dans l'Etrurie, pendant que lui-même mena ses Légions sur les terres des ennemis, & par les ravages qu'il exerça, y fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire.

Furius revient à Rome.

Le Préteur Furius, voiant qu'il n'y

avoit rien à faire dans l'Etrurie, & persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un Consul irrité & jaloux il obtiendroit plus facilement le Triomphe auquel il aspiroit, & qu'il croioit avoir justement mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome où l'on ne l'attendoit point. Le Sénat lui donna audience dans le temple de Bellone. Après avoir rendu compte de sa conduite, & exposé les circonstances de sa victoire, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer triomphant dans la ville.

An. R. 553. Av. J.C. 200.

& demande le Triomphe.

Liv. XXXI. 47.

Cette démarche avoit quelque chose de peu régulier. Aussi les anciens du Sénat opinoient-ils à lui refuser le triomphe, » & parce que ce n'étoit » point avec sa propre armée, mais » avec celle du Consul, qu'il avoit » vaincu les Gaulois; & sur tout par- » ce qu'il avoit quitté sa province, ce » qui étoit sans exemple, par l'avidité » d'emporter le Triomphe à la faveur » de l'absence du Consul. « Les Consulaires alloient plus loin; &, comme ils étoient intéressés à soutenir la splendeur & la majesté du Consulat, qui sembloit avoir été peu ménagée par Furius, ils prétendoient, » Qu'il

Après de longues contestations, le Triomphe lui est accordé.

Ibid. 48. 49.

AN. R. 552. AV. J.C. 200.

» avoit été de ſon devoir d'attendre » le Conſul, avant que de rien tenter. » Qu'il auroit pu, en demeurant » campé près de la ville, défendre la » Colonie, & tirer les choſes en lon- » gueur ſans donner bataille, juſqu'à » ce qu'Aurélius fût arrivé. Que le Sé- » nat ne devoit pas imiter ſa témérité, » mais attendre le retour du Conſul. » Qu'alors, aiant entendu les raiſons » de part & d'autre, il ſeroit plus en » état de décider la queſtion.

Le plus grand nombre, frapés de la grandeur de la victoire remportée par Furius, & ſollicités vivement par ſes amis & ſes proches, ſoutenoient » Que » l'unique point de la difficulté étoit de » ſavoir ſi ce Préteur avoit agi comme » Général en chef, & ſous la direc- » tion de ſes propres auſpices, & ſi » ſes actions en elles-mêmes étoient » dignes du Triomphe, ou non. Que » l'ordre du Sénat au Conſul, ou » de partir lui-même pour aller dé- » fendre en perſonne une ville alliée, » ou d'en donner la commiſſion au » Préteur, étoit pour ce dernier une » apologie ſans réplique. Que [a] d'ail- » leurs, en fait de guerre, les moin-

[a] Non expectare belli tempora moras & dilatio-

» dres délais fesoient perdre les occa-» sions les plus avantageuses, & que » souvent un Général donne une batail-» le, non qu'il y soit porté d'inclina-» tion, mais parce qu'il y est forcé » par l'ennemi. Qu'il ne faloit envi-» sager que le combat en lui-même, » & les suites qu'il avoit eues. Que la » victoire étoit complette : que les en-» nemis avoient été défaits & taillés » en piéces : que leur camp avoit été » pris & pillé : que des deux Colo-» nies, l'une avoit été délivrée du pé-» ril qui la menaçoit, & l'autre avoit » recouvré ceux de ses citoiens que » les ennemis avoient fait prisonniers : » qu'enfin une seule bataille avoit ter-» miné la guerre avec autant de gloi-» re que de bonheur. Que non seule-» ment cette victoire avoit réjoui les » hommes, mais que les dieux mémes » en avoient été remerciés par de so-» lennelles actions de graces pendant » trois jours ; ce qui étoit une appro-» bation autentique de la conduite » de Furius, à la * famille & au nom

nes Imperatorum ; & pugnandum esse interdum, non quia velis, sed quia hostis cogat. *Liv.*

* *Ils font allusion au grand Camille*, (M. Furius Camillus) *qui avoit reconquis Rome sur les Gaulois.*

An. R. 552.
Av. J.C. 200.

» duquel les dieux sembloient même » avoir attaché le glorieux privilége » de vaincre les Gaulois, & de triom- » pher d'eux.

Ces discours de Furius & de ses amis, aidés de la présence de ce Préteur, l'emportérent sur les égards que plusieurs croioient dûs au rang suprême du Consul absent, & firent décerner au Préteur l'honneur du Triomphe. Il fit porter dans le Trésor public 320000 as, qui reviennent à seize mille livres de notre monnoie, & 17000 livres pesant d'argent. (quatre-vingts-cinq mille livres Tournois.) Mais il ne fit conduire devant son char ni prisonniers, ni dépouilles, & ne fut point accompagné des soldats. On voioit que tout étoit au pouvoir du Consul, excepté la victoire.

P. Scipion fait célébrer des Jeux. Ses soldats sont récompensés. *Liv.* XXXI. 49.

Après ce Triomphe, Scipion fit célébrer avec beaucoup de magnificence les Jeux auxquels il s'étoit engagé par un vœu, tandis qu'il commandoit en Afrique en qualité de Proconsul; & l'on accorda aux soldats qui avoient servi sous lui deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes en Espagne ou en Afrique.

Cette même année C. Cornelius Cethegus, qui commandoit en Espagne comme Proconsul, défit une armée considérable dans le pays des Sédétans. Les Espagnols laissérent dans ce combat quinze mille hommes sur la place, & soixante & dix-huit drapeaux entre les mains des vainqueurs.

An. R. 552. Av. J C. 200.

Armée des Espagnols défaite.

Le Consul C. Aurélius étant venu à Rome pour présider aux Assemblées où l'on devoit nommer des Consuls, ne se plaignit point, comme on avoit cru qu'il le feroit, » de ce que le Sé- » nat n'avoit pas attendu qu'il fût de » retour pour faire valoir lui-même » ses droits & son autorité contre le » Préteur : mais de ce qu'il avoit dé- » cerné le Triomphe à Furius sur la » simple exposition qu'il avoit faite de » ses exploits, sans entendre aucun » de ceux qui avoient eu part à cette » guerre comme lui. Il représenta, » que la raison qui avoit porté leurs » ancêtres, à ordonner que le Triom- » phateur seroit accompagné des Lieu- » tenans Généraux, des Tribuns, des » Centurions, & des soldats, c'étoit » afin que la vérité des faits fût at- » testée d'une maniére autentique. « Après cette plainte assez modérée, &

Retour du Consul Aurélius à Rome.

AN. R. 552. AV. J.C. 200. qui fesoit voir que le Consul étoit au moins en partie revenu de ses premiers transports de jalousie contre Furius, il marqua le jour des Assemblées, dans lesquels furent créés Consuls L. Cornelius Lentulus, & P. Villius Tappulus.

On nomme de nouveaux Consuls.

Liv. XXXI. 50.

Cette année les vivres se donnérent à très-vil prix. Comme on avoit apporté d'Afrique des quantités prodigieuses de blé, les Ediles Curules le distribuérent au peuple à quinze deniers le boisseau.

Combats de Gladiateurs.

Publius Valerius & Marcus son frére firent célébrer pendant quatre jours, en l'honneur de M. Valerius Levinus leur pére, des Jeux funébres, qui furent suivis d'un spectacle de vingt-cinq couples de Gladiateurs. Ce Levinus est celui que nous avons vû Consul avec Marcellus, & qui, après avoir bien servi la République dans la guerre, se distingua aussi par la sagesse de ses avis dans le Sénat en différentes occasions dont nous avons parlé.

§. II.

Départemens des Consuls. Premier paiement du tribut imposé aux Carthaginois. Sédition excitée en Macédoi-

ne par des soldats des Légions. Philippe retourne en Macédoine. Il devient inquiet sur les suites de la guerre. Il travaille à s'attacher les Alliés, en leur relâchant quelques villes : Et à gagner l'affection de ses sujets en disgraciant un Ministre, qui en ètoit généralement haï. Scipion & Elius créés Censeurs. Cn. Bébius est défait dans les Gaules. Contestation sur la demande que fait Quintius du Consulat. Caractère de ce jeune Romain. Département des Provinces. Les Ambassadeurs du Roi Attale demandent du secours au Sénat contre les invasions d'Antiochus Roi de Syrie. Sage réflexion de Plutarque sur la guerre présente. Quintius part de Rome, & arrive à l'armée près de l'Epire. Il prend le parti d'aller chercher Philippe dans les défilés où il s'étoit retranché. Conférence entre Quintius & Philippe. Le Consul attaque Philippe dans ses défilés, le défait, & l'oblige de fuir. Le Roi parcourt la Thessalie, & se retire en Macédoine. L'Epire & la Thessalie se soumettent à Quintius. Prise d'Erétrie & de Caryste. Quintius assiége Elatie. Assemblée des Achéens à

Sicyone. Les Ambassadeurs des Romains & de leurs Alliés, & celui de Philippe y sont écoutés. Après de longues contestations, l'Assemblée se déclare pour les Romains. Lucius, frére du Consul, forme le siége de Corinthe, & est obligé de le lever. Le Consul prend Elatie. Philoclès se rend maître d'Argos. Affaires de Gaule. Conjuration d'esclaves découverte & étoufée. Couronne d'or envoiée à Rome par Attale.

AN. R. 553.
AV. J.C. 199.

L. CORNELIUS LENTULUS.
P. VILLIUS TAPPULUS.

Départemens des Consuls.
Liv. XXXII. 1.

L'ITALIE échut par sort à L. Cornelius Lentulus, & la Macédoine à P. Villius.

Premier paiement du tribut imposé aux Carthaginois.
Liv. XXXII. 2.

Cette année les Carthaginois apportérent à Rome l'argent qu'ils devoient pour le premier paiement du tribut qui leur avoit été imposé. Les Questeurs s'étant plaints qu'il n'étoit pas de bon aloi, & que l'aiant mis dans le creuset, ils y avoient trouvé le quart d'alliage, ils furent obligés d'emprunter à Rome de quoi suppléer à ce déchet. La foi Punique ne se dément point. Après avoir satisfait à ce devoir, ils priérent le Sénat de

vouloir bien leur rendre leurs otages. On leur en remit une partie entre les mains, avec promesse de leur délivrer le reste, supposé qu'ils persistassent à demeurer fidéles.

An. R. 553. Av. J.C. 199.

Sédition excitée en Macédoine par des soldats des Légions. *Liv.* XXXII. 3.

P. Villius, en arrivant en Macédoine, vit renaître une violente sédition, qu'on n'avoit pas assez pris soin d'éteindre dans sa naissance. Elle avoit été excitée par deux mille soldats de ceux qui, après avoir vaincu Annibal en Afrique, avoient été ramenés en Sicile, & de là transportés sur le pié de volontaires en Macédoine. Ils soutenoient » que ce transport n'avoit » point été volontaire de leur part, » & que les Tribuns des soldats les » avoient forcés de s'embarquer mal- » gré toute leur résistance. Mais que, » de quelque maniére que la chose se » fût passée, soit qu'ils eussent accepté » le service, soit qu'on leur eût fait » violence, le tems de leurs campagnes » étoit fini. Qu'il y avoit un grand » nombre d'années qu'ils n'avoient vû » l'Italie. Qu'ils avoient vieilli sous les » armes en Sicile, en Afrique, en Ma- » cédoine. Qu'ils étoient usés par les » fatigues, & épuisés de sang & de » force par les blessures qu'ils avoient

An. R. 553.
Av. J.C. 199.

» reçues. « Le Consul répondoit à ces plaintes, » que la demande qu'ils fesoient du congé étoit raisonnable, » si, pour l'obtenir, ils avoient emploié des voies justes, & des priéres modestes. Mais que, ni la raison qu'ils alléguoient, ni quelque » autre que ce fût, ne pouvoit jamais » justifier une sédition. Qu'ainsi, s'ils » vouloient rester sous leurs drapeaux, & obéir à leurs Officiers, » il écriroit au Sénat, & seroit le premier à solliciter leur congé. Qu'ils » l'obtiendroient plutôt par leur soumission, que par leur opiniâtreté. Cette réponse les calma.

Philippe retourne en Macédoine.
Liv. XXXII. 4.

Philippe attaquoit alors de toutes ses forces Thaumaques, ville de Thessalie située fort avantageusement. L'arrivée des Etoliens, qui, sous la conduite d'Archidame, étoient entrés dans la place, obligea le Roi d'abandonner le siége. Il remena ses troupes en Macédoine, pour y passer l'hiver qui approchoit.

Il devient inquiet sur les suites de la guerre.
Liv. XXXII. 5.

Le repos dont il jouissoit alors lui laissant le tems de faire des réflexions sur l'avenir, lui causoit de cruelles inquiétudes sur les suites d'une guerre où il voioit réunis contre lui tant d'ennemis

nemis qui le pressoient par terre & par mer. D'ailleurs il craignoit que l'espérance de la protection Romaine ne lui fît perdre ses Alliés ; & que les Macédoniens, mécontens du gouvernement présent, ne songeassent à remuer, & ne se laissassent aller à lui manquer de fidélité. Il mit toute son application à écarter ces dangers.

Il travaille à s'attacher les Alliés, en leur relâchant quelques villes.

Par raport aux Alliés, il relâcha, ou plutôt promit de relâcher quelques villes aux Achéens pour se les attacher plus fortement par cette libéralité à laquelle ils ne s'attendoient pas ; & en même tems il envoia des Ambassadeurs en Achaïe pour faire préter aux Alliés le serment qui devoit se renouveller tous les ans : foible lien à l'égard d'un Prince, qui lui-même n'étoit pas scrupuleux sur l'observation des sermens !

Et à gagner l'affection de ses sujets, en disgraciant un Ministre, qui en étoit généralement haï.

Liv. ibid.
Polyb. XIII. 672-673.

Pour ce qui regarde les Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide l'un de ses Ministres & de ses confidens, qui étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions, & qui leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort basse naissance, originaire de Tarente

AN. R. 553. AV. J.C. 199.

où il avoit exercé les plus bas ministéres, & d'où il avoit été chassé pour avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il alla se jetter entre leurs bras. Mais bientôt il trama une nouvelle trahison contre ceux qui lui donnoient un asyle, entretenant des intelligences avec les principaux de Tarente & avec Annibal. Son intrigue fut découverte, & il se réfugia chez Philippe : qui aiant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, & avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effraioient point, se l'étoit attaché particuliérement, & lui avoit donné toute sa confiance : digne instrument d'un Prince, qui étoit lui-même sans probité & sans honneur ! Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit livré aux plus infames prostitutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il se montroit bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au dessus de lui. Il avoit un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même Auteur, il fut presque la cause de la ruine entiére d'un si puissant Roiau-

me, par le mécontentement général que ses injustices & ses violences y excitérent. Le Roi le fit arréter & mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragmens de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes. Mais ce morceau seul nous instruit parfaitement au sujet de Philippe dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, & nous montre ce que nous devons penser d'un Prince capable de choisir pour Ministre un tel homme.

AN. R. 551.
AV. J.C. 199.

Il ne se passa rien de considérable dans cette campagne, entre les Romains & Philippe, encore moins que dans la précédente. Les Consuls n'entroient dans la Macédoine que sur l'arriére saison, & tout le reste du tems se consumoit en de légéres escarmouches, pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois.

Liv. XXXII. 5. 6.

Cependant à Rome, le Consul Lentulus qui y étoit resté, tint les Assemblées pour la création des Censeurs. Parmi plusieurs personnages illustres qui demandoient cette charge, on choisit P. Cornélius Scipion l'Africain, & P.

Scipion & Elius créés Censeurs.
Liv. XXXII. 7.

AN. R. 553.
AV. J.C. 199.

Elius Pétus. Ces Magiſtrats gardérent enſemble une grande union, & dans la lecture qu'ils firent, ſelon la coutume, du Rôle des Sénateurs, ils n'en notérent aucun.

Dans le même tems, L. Manlius Acidinus revint d'Eſpagne. Quoique le Sénat lui eût accordé le petit Triomphe, l'oppoſition du Tribun M. Porcius Læca l'empécha de jouir de cet honneur. Il fut obligé d'entrer dans la ville en ſimple particulier.

Cn. Bébius eſt défait dans les Gaules.

Le Préteur Cn. Bébius Tamphilus, à qui C. Aurélius Conſul de l'année précédente avoit remis la province de Gaule, étant entré témérairement ſur les terres des Gaulois Inſubriens, fut inveſti avec toutes ſes troupes, & perdit plus de ſix mille ſix cens hommes. Une perte ſi conſidérable, reçue d'un ennemi que l'on ne craignoit plus, obligea le Conſul de partir de Rome, & de ſe rendre ſur les lieux. En arrivant, il trouva la province remplie de trouble & d'allarme. Après avoir fait au Préteur tous les reproches que méritoit ſon imprudence, il lui ordonna de ſortir de la province, & de s'en retourner à Rome. Mais lui-même il ne fit rien de mémorable dans la Gaule, aiant été

rappellé presque aussitôt à Rome au sujet des Assemblées pour l'élection des Consuls. An. R. 553 Av. J.C. 199

Contestation sur la demande que fait T. Quintius du Consulat.

Caractére de ce jeune Romain.

Plut. in Flamin. pag. 369. Liv. XXXII. 7.

Il y eut quelque trouble dans ces Assemblées, par raport à T. Quintius * Flamininus, qui demandoit le Consulat. Comme c'est ici la premiére fois que nous avons occasion de parler de ce Romain qui se rendit dans la suite fort illustre, nous commencerons par tracer son caractére d'après Plutarque. Il étoit fort promt, soit à se mettre en colére, soit à rendre service : avec cette différence pourtant, qu'il ne gardoit pas lontems sa colére, & ne se portoit point aux derniéres rigueurs ; au lieu qu'il ne fesoit jamais plaisir à demi, & se piquoit de fermeté & de constance dans les graces qu'il avoit accordées. Il conservoit toujours pour ceux à qui il avoit accordé quelque bienfait la même amitié & la même bonne volonté, que s'ils eussent été ses bienfaiteurs, regardant comme un grand avantage pour lui-même de pouvoir conserver les bonnes graces de ceux qu'il avoit une fois obligés. Naturellement

* *Plutarque le nomme* Flaminius, *mais il se trompe : c'étoient deux familles différentes.*

An. R. 553. Av. J.C. 199.

avide d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ses plus belles & ses plus grandes actions. C'est pourquoi il recherchoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider; regardant les uns comme une ample matiére à sa vertu, & les autres comme des rivaux prêts à lui enlever une partie de sa gloire.

Il acquit, dans les différens postes qu'il occupa, une grande réputation, non seulement de valeur, mais de probité & de justice: ce qui le fit choisir pour Commissaire & pour Chef des Colonies que les Romains envoiérent dans les deux villes de Narnia & de Cosse. Cette distinction lui éleva si fort le courage, que passant par dessus les autres charges qui étoient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étoient obligés de passer, il osa aspirer tout d'un coup au Consulat, quoiqu'il n'eût encore été que Questeur, & se présenta pour le demander, appuié de la faveur de ces deux Colonies.

M. Fulvius & Manius Curius Tribuns du Peuple s'opposérent à sa demande, disant que c'étoit une chose

étrange & inouie, qu'un jeune homme, encore novice & sans expérience, entreprît d'emporter tout d'un coup comme de vive force la premiére dignité de la République. Ils reprochoient aux Nobles que depuis quelque tems ils méprisoient l'Edilité & la Préture, & qu'avant de donner au Peuple aucune preuve de leur habileté & de leur mérite par l'exercice des Magistratures inférieures, ils aspiroient de plein vol au Consulat. La contestation fut portée du Champ de Mars dans le Sénat. Quand chacun eut exposé ses raisons, les Sénateurs décidérent que le peuple devoit être le maître d'élever aux charges ceux des citoiens qu'il lui plairoit, pourvû qu'ils eussent les qualités requises par les Loix. Il * n'y en avoit point encore qui imposassent la nécessité de passer par ces différens degrés. Les Tribuns n'insistérent pas davantage, & se soumirent à la décision du Sénat. Ainsi le peuple nomma pour Consuls S. Elius Petus, & T. Quintius Flamininus. Celui-ci n'avoit pas encore tren-

* *Sylla Dictateur porta une Loi qui défendoit de demander la Préture avant la Questure, & le Consulat avant la Préture.* Appian. lib. 1. bellor. Civil.

An. R. 553. Av. J.C. 199.

te ans : ce qui eſt encore une ſingularité remarquable, mais non pas une contravention aux Loix. Car les Loix qui fixérent l'âge compétant pour poſſéder chacune des charges Curules, ſont poſtérieures à ce tems-ci. M. Porcius Caton fut un des Préteurs, & il eut pour département la Sardaigne.

An. R. 554. Av. J.C. 198.

SEX. ÆLIUS PÆTUS.
T. QUINTIUS FLAMININUS.

Département des provinces. *Liv.* XXXII. 8.

Les nouveaux Conſuls étant entrés en charge, tirérent au ſort les provinces. L'Italie échut à Elius, & la Macédoine à Quintius.

Les Ambaſſadeurs du Roi Attale demandent du ſecours au Sénat contre les incurſions d'Antiochus Roi de Syrie. *Liv. ibid.*

Au commencement de cette année, Antiochus Roi d'Aſie attaqua vivement Attale par terre & par mer. Celui-ci envoia à Rome des Ambaſſadeurs, » qui repréſentérent au Sénat » le danger extrême où ſe trouvoit leur » Maître. Ils demandérent en ſon » nom, ou qu'il plût aux Romains de » le défendre par eux-mêmes, ou qu'ils » lui permiſſent de rappeller ſa flote » & ſes troupes. Le Sénat répondit » que rien n'étoit plus raiſonnable » que la demande d'Attale. Qu'ils ne » pouvoient lui donner du ſecours

» contre Antiochus, qui étoit leur ami » & leur allié : mais que le Roi étoit » le maître de rappeller sa flote & ses » troupes. Que l'intention du peuple » Romain n'étoit point d'être en aucune sorte à charge à ses Alliés, & » qu'il ne manqueroit pas de reconnoitre les services & l'attachement » zélé d'Attale. Qu'au reste il emploieroit ses bons offices auprès » d'Antiochus, pour le porter à ne » point inquiéter le Roi Attale. « En effet les Romains envoiérent des Ambassadeurs à Antiochus, pour lui remontrer » qu'Attale leur avoit prété » ses troupes & ses vaisseaux, dont ils » se servoient contre Philippe leur ennemi commun. Qu'il leur feroit » plaisir, s'il vouloit bien le laisser » en repos. Qu'il paroissoit raisonnable que les Rois amis & alliés du » peuple Romain gardassent entr'eux » la paix. « Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres du Roi Attale.

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

J'ai dit que la Macédoine étoit échue par sort à Quintius. Ce fut, selon Plutarque, un grand bonheur pour les Romains. Car les affaires & les ennemis qu'ils avoient sur les bras ne de-

Sage réflexion de Plutarque sur la guerre présente.

Plut. in Flamin. 369.

An. R. 554. Av. J.C. 198. mandoient pas un Général qui voulût tout emporter par les armes & par la force, mais plutôt qui sût emploier, selon les conjonctures, la douceur & la persuasion. En effet le Roi Philippe tiroit à la vérité de son seul Roiaume de Macédoine assez d'hommes pour fournir à quelques combats: mais c'étoit la Gréce principalement qui le mettoit en état de soutenir lontems une guerre, en lui fournissant l'argent, les vivres, les munitions, les retraites: en un mot c'étoit l'arsenal & le magazin de son armée. Ainsi, pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvoit être terminée par un seul combat. Alors la Gréce n'étoit pas encore accoutumée aux Romains, & elle ne fesoit que commencer à avoir quelque liaison avec eux. C'est pour quoi, si le Général des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les différens par des conférences que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit, & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur, & toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver

des accommodemens, la Gréce n'auroit pas si facilement renoncé à un ancien engagement auquel elle étoit accoutumée, pour embrasser une alliance étrangére. La suite des actions de Quintius fera mieux sentir la solidité de cette réflexion.

An. R. 554. Av. J.C. 198.

Quintius part de Rome, & arrive à l'armée près de l'Epire. *Liv.* XXXII. 9. *Plut. ibid.* 370.

Quintius aiant remarqué que les Généraux qui avoient été envoiés devant lui contre Philippe, comme Sulpicius & Villius, n'étoient entrés dans la Macédoine que sur l'arriére saison, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, consumant le tems en de légéres escarmouches pour forcer quelques passages, ou pour enlever quelques convois, il songea tout au contraire à mettre le tems à profit, & à hâter son départ. Aiant donc obtenu du Sénat qu'on lui donnât son frére Lucius pour commander son armée de mer, il choisit parmi les soldats, qui, sous la conduite de Scipion, avoient vaincu les Carthaginois en Espagne & en Afrique, environ trois mille hommes qui étoient encore en état de servir, & pleins de bonne volonté pour le suivre. Il y en joignit encore cinq mille, & avec un corps de huit mille hommes

AN. R. 554. AV. J. C. 198.

de pié, & huit cens chevaux, il passa en Epire, & se rendit à grandes journées au camp des Romains. Il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis lontems gardoit les passages & les défilés, & tenoit l'armée Romaine en échec.

Il prend le parti d'aller chercher Philippe dans les défilés où il s'étoit retranché.

Le Consul, après avoir pris le commandement des troupes, & renvoié Villius, commença par considérer avec soin l'assiéte du pays. L'unique passage pour arriver aux ennemis étoit un petit chemin entre de hautes montagnes & le fleuve * Aoüs qui coule au pié de ces montagnes. Ce chemin, taillé dans le roc, étoit si étroit & si escarpé, qu'une armée ne pourroit y passer que très-difficilement quand il ne seroit pas défendu, & pour peu qu'on le défendît, il paroissoit impraticable. Quintius assembla le Conseil de guerre, pour savoir s'il marcheroit aux ennemis par le chemin le plus droit & le plus court, pour les aller forcer dans leur camp; ou si, abandonnant un dessein aussi pénible que dangereux, il feroit un long circuit, mais sans dan-

* *Plutarque nomme l'Apsus, riviére plus septentrionale que l'Aoüs. Mais toute la suite des faits nous détermine à préférer Tite-Live.*

ger, pour entrer dans la Macédoine par la Dassarétie. Les avis se trouvérent partagés. Quintius auroit pris volontiers le dernier parti. Mais, outre que ce détour traînoit les affaires en longueur, & laissoit au Roi le tems de lui échaper en s'enfonçant dans les déserts & les forêts, comme il avoit déja fait; il craignoit de s'éloigner de la mer, d'où il tiroit ses vivres. Ainsi il résolut de forcer les passages, quoiqu'il dût lui en couter. Il se prépara donc à cette hardie entreprise.

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

Cependant, Philippe aiant demandé une entrevûe par l'entremise des Epirotes, pour tâcher de trouver des moiens de conciliation & de paix, Quintius y consentit sans peine. Les conférences se tinrent sur les bords du fleuve Aoüs. Elles durérent trois jours. Le Consul offrit au Roi la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soumis à leurs propres loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. C'étoit là le principal àrticle. On y en ajouta plusieurs autres, dont la discution demanda quelque tems. Quand on examina quels étoient les peuples à qui on devoit rendre la liber-

Conférence entre Quintius & Philippe.

Liv. XXXII. 10.

An. R. 554. Av. J.C. 198.

té, le Consul nomma les Thessaliens les premiers. La Thessalie, depuis Philippe pére d'Alexandre, avoit toujours été soumise aux Macédoniens. Ainsi le Roi fut si indigné de la proposition que lui fesoit le Consul, que transporté de colére il s'écria : *Quelles loix plus dures m'imposeriez-vous donc, Quintius, si vous m'aviez vaincu ?* & sur le champ il rompit les conférences. On vit pour lors clairement, & les plus affectionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnoitre, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs : ce qui leur gagna le cœur des peuples.

Le Consul attaque Philippe dans ses défilés. *Liv.* XXXII. 11.

La conférence n'aiant point réussi, il falut en venir à la force ouverte. Dès le lendemain il y eut une escarmouche fort vive engagée par les corps de garde avancés. Et comme les Macédoniens se retiroient sur leurs montagnes par des sentiers rudes & escarpés, les Romains, animés par l'ardeur du combat, aiant voulu les poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avoient disposé sur ces rochers des catapultes & des balistes, & les accabloient à

A. R. 552.
Av. J.C. 19.

coups de pierres & de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre, & la nuit sépara les combattans.

Un pasteur découvre à Quintius un sentier pour arriver à l'ennemi.

Liv. ibid. Plut. in Flam. 370.

Les affaires étoient dans cette situation, lorsqu'un pasteur envoié par Charopus, l'un des principaux de la nation des Epirotes qui favorisoit secrettement les Romains, vint trouver le Consul. Il lui dit qu'il fesoit paître son troupeau dans le défilé où le Roi étoit campé avec ses troupes : qu'il connoissoit tous les détours & les sentiers écartés de ces montagnes : que si le Consul vouloit envoier avec lui quelque détachement de soldats, il les conduiroit par des chemins sûrs & faciles au dessus de la tête des ennemis. Quoique Quintius ne fût pas absolument sans défiance, & que sa joie fût mélée de quelque crainte, cependant, frapé du nom & de l'autorité de Charopus, il résolut de tenter l'entreprise.

Quintius défait Philippe, & l'oblige de fuir.

Liv. ibid. 12. Plut. ibid. 371.

Il fait donc partir un Tribun des soldats avec quatre mille hommes de pié & trois cens chevaux. Le jour, ils demeuroient cachés dans des fonds couverts de bois, & dès que la nuit étoit venue, ils se remettoient en marche à la clarté de la lune, laquelle

An. R. 554. Av. J.C. 198. heureusement étoit alors dans son plein. Le pâtre, dont on s'étoit assuré en l'enchaînant, marquoit la route qu'il faloit tenir. On étoit convenu que lorsque les troupes du détachement seroient arrivées au dessus de la tête des ennemis ; on le feroit connoitre au Consul par le moien d'une fumée élevée en l'air : mais qu'elles ne pousseroient aucun cri, qu'il n'eût fait connoitre par un signal qu'il donneroit de son côté que le combat contre Philippe étoit commencé.

Pour ôter aux ennemis tout soupçon, il continua de harceler vivement les ennemis, comme s'il eût prétendu les forcer dans leurs postes. Au troisiéme jour dès le matin, Quintius aperçut sur le haut des montagnes une fumée, d'abord assez médiocre, mais qui grossissant de plus en plus obscurcit bientôt l'air, & s'éleva par grands tourbillons. Alors aiant donné au détachement le signal dont il étoit convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les Romains jettoient de grands cris pour se faire

entendre de leurs compagnons qui étoient ſur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris par un bruit épouvantable, & tombent en même tems ſur les Macédoniens, qui ſe voiant attaqués en tête & en queue, perdent courage, & prennent tous la fuite. L'armée de Philippe auroit été entiérement défaite, ſi les vainqueurs euſſent pu la pourſuivre : mais la Cavalerie fut arrétée par la difficulté des lieux, & l'Infanterie par la peſanteur de ſes armes. Philippe s'enfuit d'abord avec précipitation, & ſans regarder derriére lui. Mais, après avoir fait plus d'une lieue & demie, jugeant, comme il étoit vrai, que la difficulté des chemins avoit arrété les ennemis, il s'arréta ſur une éminence, & envoia des Officiers dans tous les vallons & ſur toutes les montagnes voiſines, pour ramaſſer ceux des ſiens que la fuite avoit diſperſés. Les vainqueurs trouvant le camp des Macédoniens abandonné, le pillérent tout à leur aiſe, & rentrérent dans le leur où ils prirent du repos pendant la nuit.

Av. R. 554. Av. J.C. 198.

Philippe d'abord prit la route de Theſſalie ; & parcourant rapidement

Le Roi parcourt la Theſſalie, & ſe re-

AN. R. 554. AV. J.C. 198. tire en Macédoine. *Liv.* XXXII. 12. 13. *Plut.* 371.

les villes de cette province, il entraînoit avec lui ceux des habitans qui étoient en état de le ſuivre, mettoit le feu dans les maiſons, & après avoir permis aux maîtres d'emporter avec eux les effets qu'ils pourroient, il livroit tout le reſte à ſes ſoldats, feſant éprouver à ſes Alliés des traitemens qu'ils auroient à peine appréhendés de la part de leurs ennemis.

L'Epire & la Theſſalie ſe ſoumettent à Quintius. *Liv.* XXXII. 14. 15.

Quintius Flamininus n'en uſa pas de la ſorte. Il paſſa par l'Epire, ſans ravager le pays, quoiqu'il ſût que les principaux, à l'exception de Charopus, avoient été contraires aux Romains. Mais, comme ils obéiſſoient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur diſpoſition préſente, qu'au reſſentiment qu'il pouvoit avoir du paſſé; ce qui lui gagna le cœur des Epirotes, & les lui attacha d'inclination. Il ſentit bientôt combien cette conduite de douceur & de modération lui fut avantageuſe. Car il ne fut pas plutôt arrivé ſur les frontiéres de la Theſſalie, que la plupart des villes s'empreſſérent pour lui ouvrir leurs portes. Atrax fut preſque la ſeule qui ne ſe rendit point. Elle étoit très-bien fortifiée, & avoit une nombreuſe gar-

Liv. XXXII. 17.

nison, toute composée de Macédoniens. Elle fit une si longue & si vigoureuse résistance, que le Consul se trouva enfin obligé de lever le siége.

An. R. 554. Av. J.C. 198.

La flote Romaine cependant, soutenue de celles d'Attale & des Rhodiens, agissoit de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Erétrie & Caryste, qui étoient tenues aussi par des garnisons Macédoniennes : après quoi les trois flotes s'avancérent vers Cenchrée port de Corinthe.

Prise d'Erétrie & de Caryste. *Liv.* XXXII. 16. 17.

Le Consul étant passé dans la Phocide, emporta plusieurs petites places, qui ne lui firent pas grande résistance. Elatie l'arréta, & il fut obligé de l'assiéger dans les formes.

Quintius assiége Elatie. *Ibid.* 18.

Pendant qu'il étoit occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui étoit de détacher les Achéens du parti de Philippe, & de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flotes unies étoient prêtes à former le siége de Corinthe, dont actuellement Philippe étoit le maître. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir aux Achéens, que de leur rendre cette grande & importante ville. Le Consul crut devoir les tenter par cette offre, & leur en fit porter les paroles par des Am-

Assemblée des Achéens à Sicyone. Les Ambassadeurs des Romains & de leurs Alliés, & celui de Philippe y sont écoutés. Après de longues contestations l'Assemblée se déclare pour les Romains. *Liv.* XXXII. 19-23.

An. R. 555. Av. J.C. 195. baſſadeurs de Lucius ſon frére, d'Attale, des Rhodiens, & des Athéniens. Les Achéens donnérent audience à tous ces Ambaſſadeurs dans une Aſſemblée de la Nation qui ſe tint à Sicyone.

Les Achéens ſe trouvérent fort embarraſſés ſur le parti qu'ils devoient prendre. Nabis, Tyran de Lacédémone, étoit un fâcheux voiſin qui les incommodoit extrêmement. Ils redoutoient encore plus les armes Romaines. Ils avoient de tout tems, & tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens : mais Philippe leur étoit ſuſpect à tous à cauſe de ſa perfidie & de ſa cruauté, & ils appréhendoient que la douceur qu'il affectoit actuellement, ne dégénérât en tyrannie, lorſqu'il ſeroit une fois au deſſus de ſes affaires. Telle étoit la diſpoſition des Achéens, flotans entre tous les partis, trouvant par tout des inconvéniens, & ne voiant rien à quoi ils puſſent ſe déterminer avec ſûreté.

L. Calpurnius, qui venoit de la part des Romains, eut audience le premier. Après lui on écouta les Députés d'Attale, & ceux des Rhodiens; enſuite ceux de Philippe. Car ce Prince avoit auſſi envoié une Ambaſſade

à cette Assemblée, dont le succès l'inquiétoit. On réserva la derniére place aux Athéniens, afin qu'ils fussent en état de réfuter ce qu'auroit avancé l'Ambassadeur de Philippe. Ils parlérent avec plus de force & de liberté que tous les autres contre le Roi, parce que nul n'en avoit été si maltraité qu'eux, & ils déduisirent fort au long toutes ses injustices & toutes ses cruautés. La conclusion de la harangue des Athéniens, aussi bien que des trois premiéres qui avoient été faites dans cette Assemblée, fut d'exhorter les Achéens à se joindre aux Romains contre Philippe. Les Ambassadeurs de ce Prince, au contraire, sommoient les Achéens de respecter la sainteté du serment qu'ils avoient prété en fesant alliance avec leur Maître; ou, s'ils ne vouloient pas se déclarer ouvertement pour lui, ils se réduisoient à leur demander qu'ils gardassent une exacte neutralité. Ces harangues remplirent tout le tems de l'Assemblée qui fut remise au lendemain.

AN. R. 554.
AV. J.C. 198.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des Magistrats, ceux

An. R. 554.
Av. J.C. 198.

qui voudroient parler, à le faire. Personne ne se leva. Tous, se regardant les uns les autres, gardérent un profond silence. Alors, Aristéne, premier Magistrat des Achéens, pour ne pas renvoier l'Assemblée sans qu'on eût délibéré, prit la parole. *Qu'est donc devenue*, leur dit-il, *cette vivacité & cette chaleur avec laquelle vous disputiez entre vous dans les repas & dans vos entretiens particuliers au sujet des Romains & de Philippe, presque jusqu'à en venir aux mains? Pourquoi donc maintenant, dans une Assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que vous avez entendu les harangues & les raisons de part & d'autre, demeurez-vous muets? Sera-t-il tems de parler, quand une fois la résolution aura été prise & arrétée?*

Des reproches si sensés & si raisonnables, faits par le premier Magistrat, non seulement ne purent porter aucun des assistans à dire son avis, mais n'excitérent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une Assemblée si nombreuse, & composée des Députés de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile; personne n'osant s'exposer en

parlant librement sur une matiére si délicate. An. R. 554. Av. J.C. 198.

Alors Aristéne, obligé enfin de s'ouvrir, se déclara nettement pour les Romains. *La maniére*, dit-il, *dont les Députés des deux partis opposés nous parlent, suffit seule pour nous dicter l'avis que nous devons suivre. Les Romains, les Rhodiens, & Attale nous pressent de nous joindre à eux pour faire la guerre à Philippe, & appuient leur demande de fortes raisons, tirées de la justice de leur cause, & de notre propre intérêt. L'Ambassadeur de Philippe, demande aussi, mais foiblement, que nous demeurions attachés à son Maître; & il se contente que nous gardions une exacte neutralité. D'où pensez-vous, Messieurs, que vienne une maniére d'agir si différente? Ce n'est point certainement modestie du côté de Philippe, ni hardiesse téméraire de la part des Romains. C'est la connoissance de leurs forces ou de leur foiblesse qui les fait parler diversement. Nous ne voions rien ici de la part de Philippe que son Ambassadeur, ce qui n'est pas fort propre à nous rassurer. Au lieu que la flote des Romains mouille près de Cenchrée; & le Consul avec ses Légions n'est pas fort loin.*

An. R. 554.
Av. J.C. 198.

Quel secours pouvons-nous attendre de Philippe ? Ne voions-nous pas comment il défend ses Alliés ? Pourquoi a-t-il laissé prendre Erétrie & Caryste ? Pourquoi a-t-il abandonné tant de villes de Thessalie, aussi bien que la Phocide & la Locride entiéres ? Pourquoi actuellement souffre-t-il qu'on assiége Elatie ? Est-ce forcément, ou par crainte, ou volontairement, qu'il a abandonné les défilés de l'Epire, & qu'il a livré à l'ennemi ces barriéres impénétrables, pour aller se cacher dans le fond de son Roiaume ? Si c'est volontairement qu'il a livré tant d'Alliés à la merci des ennemis, doit-il les empêcher de pourvoir eux-mêmes à leur propre sûreté ? Si c'est par crainte, il doit nous pardonner la même foiblesse. S'il y a été forcé, croiez-vous, Cléomédon, (c'étoit le nom de l'Ambassadeur de Philippe) *que les forces de la République Achéenne puissent soutenir les armes Romaines, auxquelles les Macédoniens ont été obligés de céder ? Quintius aiant trouvé Philippe dans un poste inaccessible, l'en a arraché, lui a pris son camp, l'a poursuivi en Thessalie, & lui a enlevé presque sous ses yeux les plus fortes places de ses Alliés. Si nous sommes attaqués,*

le

le Roi sera-t-il en état de nous soutenir contre de si formidables ennemis? ou serons-nous en état de nous défendre nous-mêmes? AN. R. 554. AV. J.C. 198.

Le tempérament que l'on nous propose, qui est de demeurer neutres, est un moien sûr de nous rendre la proie du vainqueur, qui ne manquera pas de tomber sur nous, comme sur de rusés politiques, qui attendoient l'événement pour se déclarer. Croiez-moi, Messieurs : il n'y a point de milieu. Il faut que nous ayions les Romains pour amis, ou pour ennemis. Ils viennent eux-mêmes avec une flote nombreuse nous offrir leur amitié & leur secours. Nous refuser à un tel avantage, & ne pas saisir avidement une occasion si favorable qui ne reviendra plus, c'est le dernier des aveuglemens, c'est vouloir se perdre de gaieté de cœur & sans ressource.

Ce discours fut suivi d'un grand bruit & d'un grand murmure dans toute l'Assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les Magistrats : on les appelloit *Démiurges*. De dix qu'ils étoient, cinq déclarérent qu'ils mettroient l'affaire en délibération : cinq protestérent con-

An. R. 554. Av. J.C. 198. tre, prétendant qu'il étoit défendu par une Loi aux Magiſtrats de rien propoſer, & à l'Aſſemblée générale de rien ſtatuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe.

Ce jour ſe paſſa encore tout entier en diſpute & en cris tumultueux. Il n'en reſtoit plus qu'un : car la Loi ordonnoit de finir l'Aſſemblée, quand le troiſiéme jour ſeroit expiré. Les diſputes s'allumérent ſi violemment ſur ce qui devoit ſe décider le lendemain, qu'à peine les péres purent-ils s'empécher de porter leurs mains ſur leurs enfans. Memnon de Pelléne étoit un des cinq Magiſtrats qui refuſoient de faire le raport. Son pére le pria lontems & le conjura de laiſſer aux Achéens la liberté de pourvoir à leur ſûreté, & de ne pas les expoſer par ſon opiniâtreté à une perte certaine. Voiant que ſes priéres étoient inutiles, il jura qu'il le tueroit de ſa propre main s'il ne ſe rendoit à ſon avis, le regardant, non comme ſon fils, mais comme l'ennemi de ſa patrie. Memnon ne put réſiſter à de ſi terribles menaces, & ſe laiſſa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant

pour mettre l'affaire en délibération, & les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensoient, les Dyméens, les Mégalopolitains, & quelques-uns des Argiens se retirérent de l'Assemblée avant qu'on fît le Décret. Personne n'en fut surpris, & ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avoient des obligations particuliéres à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avoit rendu des services considérables. La reconnoissance est une vertu de tous les tems & de tous les pays, & l'ingratitude est par tout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmérent sur le champ, par un Décret, un Traité d'alliance avec Attale & les Rhodiens; & quand à ce qui regardoit l'alliance avec les Romains, comme elle ne pouvoit pas se conclure sans l'autorité du Sénat & du Peuple Romain, il fut résolu qu'on enverroit une Ambassade à Rome pour terminer cette affaire.

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

En attendant, on fit partir trois Députés pour se rendre auprès de L. Quintius, qui actuellement assiégeoit Corinthe, après s'être emparé de Cenchrée; & en même tems on en-

Lucius, frére du Consul, forme le siége de Corinthe, & est obligé de le lever. *Liv.* XXXII. 21.

An. R. 554. Av. J.C. 198.

voia l'armée des Achéens se joindre à la sienne pour presser le siége. D'abord l'attaque fut assez foible, parce qu'on espéroit que la division se mettroit dans la ville entre la garnison & les habitans. Quand on vit que rien ne remuoit, on fit approcher les machines de tous côtés, & l'on forma diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, & où les Romains furent toujours repoussés. Il y avoit dans Corinthe un grand nombre de déserteurs Italiens, qui n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils tomboient sous leur pouvoir, se battoient en desespérés. Philoclès, Capitaine de Philippe, aiant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, & par là aiant ôté l'espérance aux assiégeans de la pouvoir forcer, il falut bien que L. Quintius se rendît enfin à l'avis d'Attale. On leva le siége. Les Achéens aiant été renvoiés, Attale & les Romains remontérent sur leurs flotes. Le premier se rendit au Pirée, & les autres à Corcyre.

Le Consul prend Elatie. *Liv.* XXXII. 24.

Pendant que les flotes attaquoient Corinthe, le Consul T. Quintius étoit occupé au siége d'Elatie, où il eut un

succès plus heureux. Car, après une longue & vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître, d'abord de la ville, puis de la Citadelle. AN. R. 554. AV. J.C. 198.

Philoclès se rend maître d'Argos. *Liv.* XXXII. 25.

Dans le même tems, ceux d'Argos, qui étoient toujours attachés à Philippe, trouvérent le moien de livrer leur ville à Philoclès, cet Officier dont nous venons de parler. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de faire avec les Romains, Philippe se trouvoit maître de deux de leurs plus fortes places, de Corinthe & d'Argos.

Affaires de Gaule. *Liv.* XXXII. 26.

LE CONSUL Sex. Elius ne fit rien de considérable dans la Gaule. Il passa presque toute l'année à ramasser les habitans de Crémone & de Plaisance, que les malheurs de la guerre avoient dispersés, & à les rétablir dans leurs Colonies.

Conjuration d'esclaves découverte, & étoufée.

Une conjuration, formée d'abord à * Setia par les esclaves des jeunes Seigneurs Carthaginois qui y étoient gardés comme otages, auxquels un assez grand nombre d'autres esclaves s'étoit joint, donna quelque allarme à Rome. Mais la conjuration fut dé-

* *Ville chez les Volsques.*

An. R. 554. Av. J.C. 198.

couverte, & étoufée dans le moment même.

Couronne d'or envoiée à Rome par Attale.

Ibid. 27.

Cette même année, les Ambassadeurs du Roi Attale apportérent à Rome une couronne d'or pesant deux cens quarante six livres, (c'étoit plus de 348 de nos marcs) qu'ils mirent dans le Capitole, & remerciérent le Sénat, de ce qu'il avoit bien voulu envoier à Antiochus des Ambassadeurs, à la priére desquels ce Prince étoit sorti des Etats d'Attale.

Caton Préteur en Sardaigne. Sa sévérité. Son caractére.

Plut. in Cat. 339.

Liv. XXXII. 27.

Caton étoit pour lors un des Préteurs, & il avoit eu pour département la Sardaigne. Il s'y conduisit d'une maniére qui fit admirer son desintéressement, sa sobriété, sa patience dans les travaux les plus rudes, son éloignement incroiable de toute ombre de luxe & de faste, & son amour pour la justice. Les Préteurs qui l'avoient précédé, ruinoient le pays en se fesant fournir des pavillons, des lits, des habits, & fouloient le peuple par une suite nombreuse de domestiques, par une foule d'amis, & par des dépenses excessives en jeux, en festins, & autres pareilles somptuosités. Caton, au contraire, ne se distingua que par une simplicité sans exemple dans ses

habits, sa table, & ses équipages. Il ne prit jamais un seul denier du public. Quand il alloit visiter les villes de son Gouvernement, il marchoit à pié sans aucune voiture, suivi seulement d'un Officier public, qui lui portoit une robe & un vase pour faire ses libations dans les sacrifices. Cet homme si simple, si modeste, & d'un extérieur si négligé, reprenoit l'air grave & majestueux d'un Magistrat Romain, & se montroit d'une fermeté inexorable & d'une rigueur inflexible, quand il s'agissoit d'arréter les desordres, & de faire observer les réglemens établis pour maintenir la bonne discipline & les loix. Il réunissoit en lui deux caractéres, qui paroissent inalliables, la sévérité & la douceur: de sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

La Sardaigne étoit remplie d'usuriers, qui en paroissant aider les particuliers par les sommes d'argent qu'ils leur prétoient dans leurs besoins, les ruinoient de fond en comble. Caton leur fit une guerre ouverte, & les chassa tous de l'Ile. Je ne voi pas pourquoi Tite-Live semble trouver qu'en

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

cela Caton ſe montra trop ſévére. *M. Porcius Cato, ſanctus & innocens, aſperior tamen in fœnore coercendo habitus; fugatique ex Inſula fœneratores.* Peut-on traiter avec trop de rigueur des gens qui ſont la peſte & la ruine des Etats? Plût à Dieu que l'on écartât ainſi pour toujours de nos villes & du Roiaume cette foule criminelle d'uſuriers, qui entretiennent les jéunes gens de famille déréglés dans leurs deſordres & leurs débauches!

Qu'il me ſoit permis, avant que de raporter les événemens de l'année ſuivante, d'inſérer ici quelques traits fort propres à nous faire connoitre le caractére de Caton. Ces traits ne ſont pas imitables en eux-mêmes, & pourront paroitre avoir quelque choſe d'exceſſif, mais ils ſont dignes d'admiration dans le principe qui les produiſoit, c'eſt-à-dire l'amour de la ſimplicité, de la ſobriété, & d'une vie dure & laborieuſe.

Plut. in Cat. 338.

Il avoit écrit lui-même dans quelqu'un de ſes ouvrages, qu'il ne porta jamais de robe qui eût couté plus de cent dragmes: (cinquante livres) que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit Conſul, il bû-

voit du même vin que ses esclaves : que pour son repas, (les Romains n'en fesoient qu'un) il ne fesoit jamais rien acheter au marché qui passât la somme de trente as, c'est-à-dire environ vingt sols de notre monnoie. Et sa vûe étoit, en menant une vie dure & sobre, de fortifier sa santé, & de se mettre en état de mieux servir sa patrie, & de supporter plus facilement les fatigues de la guerre.

AN. R. 554. AV. J.C. 198.

Ibid. 336.

Dans ses marches, il alloit toujours à pié, portant ses armes, & suivi d'un seul esclave, qui portoit ses provisions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se mettre en colére, ou de se fâcher contre cet esclave, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas, mais que souvent, quand il avoit du loisir, après avoir rempli ses fonctions militaires, il le soulageoit, & lui aidoit lui-même à préparer son souper. A l'armée, il ne bûvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que brûlé d'une soif ardente il demandoit un peu * de vinaigre ; ou que se sentant affoibli par la fatigue, il prenoit un peu de vin.

* *Le vinaigre est rafraîchissant. Tous les soldats Romains en portoient avec eux, pour tempérer la crudité de l'eau qu'ils étoient obligés de boire, quelquefois assez mauvaise.*

An. R. 554.
Av.J.C. 198

Ibid. 540.

Un jour qu'il blâmoit l'exceſſive dépenſe que dès lors quelques particuliers commençoient à faire pour la table, il dit : *Qu'il étoit bien difficile de ſauver une ville dans laquelle un poiſſon ſe vendoit plus cher qu'un beuf.* On ſait quelle étoit la fureur du luxe & de la dépenſe des Romains par raport aux poiſſons en particulier.

Pendant qu'il commandoit l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois *médimnes* de froment par mois pour lui & pour toute ſa maiſon, c'eſt-à-dire moins de treize de nos boiſſeaux de froment, & un peu moins de trois demi-médimnes d'orge ou d'avoine par jour pour ſes chevaux & bêtes de voitures.

§. III.

Six Préteurs créés pour la première fois. Le Commandement dans la Macédoine eſt continué à Quintius. Entrevûes entre le Roi Philippe & le Conſul Quintius avec ſes Alliés : toutes inutiles. Philippe abandonne Argos à Nabis Tyran de Sparte. Alliance de Nabis avec les Romains. Les Béotiens ſe joignent auſſi à eux. Mort d'Attale. Eloge de ce Prince.

Bataille de Cynoscéphales, où Philippe est vaincu par Quintius. Vanité insolente des Etoliens. Quintius accorde à Philippe une tréve & une entrevûe. Déliberation des Alliés au sujet de la paix. Entrevûe de Philippe & de Quintius. La paix y est conclue. La victoire remportée contre Philippe cause à Rome une grande joie. Le projet de paix envoié par Quintius à Rome, y est approuvé. On députe dix Commissaires pour régler les affaires de la Gréce. Conditions du Traité de paix. Les Etoliens décrient sourdement ce Traité. Les Articles en sont publiés aux Jeux Isthmiques. Les Grecs apprennent la nouvelle de leur liberté avec des transports de joie incroiables. Réflexions sur ce grand événement. Quintius parcourt les villes de Gréce. Cornelius, l'un des dix Commissaires, passe de Tempé, où il avoit entretenu le Roi, à la ville de Thermes, où se tenoit l'Assemblée des Etoliens.

C. CORNELIUS CETHEGUS. AN. R. 555.
Q. MINUCIUS RUFUS. AV. J.C. 197.

ON NOMMA cette année pour la premiére fois six Préteurs, à cause de

Six Préteurs créés pour la premiere fois.

An. R. 555. Av. J.C. 197. *Liv.* XXXII. 27.

l'augmentation des Provinces & de l'accroissement de l'Empire. De ces six départemens, deux avoient pour objet l'administration de la Justice dans la ville : l'un entre citoiens & citoiens, l'autre entre citoiens & étrangers. Les quatre autres étoient des gouvernemens de provinces, Sicile, Sardaigne, Espagne Citérieure, Espagne Ultérieure.

Le Commandement dans la Macédoine est continué à Quintius. *Liv. ibid.* 28.

Après que le sort eut réglé les départemens des Préteurs, les Consuls se disposoient aussi à tirer au sort l'Italie & la Macédoine, lorsque les Tribuns du Peuple L. Oppius & Q. Fulvius s'y opposérent. Ils remontroient, » Que la Macédoine étant » une province éloignée de Rome, » rien n'avoit été jusqu'à ce jour plus » contraire au succès de la guerre » qu'on y fesoit, que la révocation » faite à contretems du Consul qui en » étoit chargé, à qui l'on envoioit un » successeur, lorsqu'il avoit à peine » acquis sur les lieux les connoissan- » ces dont il avoit besoin pour réus- » sir. Que l'on étoit dans la quatrié- » me année depuis le commencement » de cette guerre. Que Sulpicius avoit » passé la plus grande partie de son

» Consulat à chercher Philippe & son » armée. Que Villius avoit été contraint de partir, lorsqu'il commençoit à joindre l'ennemi de près. Que » Quintius, après avoir été retenu à » Rome la plus grande partie de l'année pour les affaires de la religion, s'étoit pourtant conduit de telle sorte, » qu'il étoit aisé de juger, que s'il » fût arrivé plutôt dans la province, » ou que l'hiver lui eût permis d'en » sortir plus tard, il auroit pu terminer entiérement la guerre; & » qu'actuellement il se disposoit à la » recommencer au printems d'une » maniére à faire espérer, que, si on » ne lui envoioit point de successeur, » il la finiroit heureusement dans la » campagne prochaine. « Les nouveaux Consuls, aiant entendu ces remontrances des Tribuns, promirent qu'ils se soumettroient à la décision du Sénat, pourvû que les Tribuns en fissent autant. Ils y consentirent; &, en conséquence les Sénateurs donnérent aux deux Consuls l'Italie pour département, & prorogérent à Quintius celui de Macédoine jusqu'à ce qu'on l'envoiât relever. Voila une dispute commencée & finie avec bien de la sagesse & de la modération.

AN. R. 555.
AV. J.C. 197.

Phénéas leur Magistrat l'interrompant, lui dit : *Il ne s'agit pas ici de paroles. Il faut, ou vaincre les armes à la main, ou céder au plus fort. La chose est claire, même pour un aveugle*, reprit Philippe, cherchant à piquer Phénéas qui étoit incommodé de la vûe. Philippe [a] étoit naturellement railleur, & ne pouvoit se contenir même en traitant des affaires les plus sérieuses : ce qui est un grand défaut dans un Prince. AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Cette premiére entrevûe s'étant passée en altercation, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. Toute la raison qu'il donna de son retardement, c'est » qu'il avoit passé la plus » grande partie du jour à délibérer » sur la dureté des Loix qu'on lui » imposoit, sans savoir à quoi se dé» terminer. « Mais on conjectura assez vraisemblablement qu'il avoit voulu par là ôter aux Etoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Et il confirma cette pensée, en demandant que, pour ne point perdre le tems en de vaines disputes, la conférence se passât

a Erat dicacior naturâ quàm regem decet, &, ne inter seria quidem risu satis temperans. *Liv.*

AN. R. 555. AV J.C. 197.

entre le Général Romain & lui. Ce ne fut point ſans peine qu'on le lui accorda. Ils s'abouchérent donc en particulier. Quintius aiant raporté aux Alliés les propoſitions que le Roi lui feſoit, nul d'eux ne les agréa ; & on étoit près de rompre toute conférence, lorſque Philippe demanda qu'on remît la déciſion au lendemain, promettant qu'il céderoit à leurs raiſons, s'il ne venoit pas à bout de leur faire goûter les ſiennes. Quand on ſe fut raſſemblé, il pria inſtamment Quintius & les Alliés de ne pas s'oppoſer à la paix, & il ſe réduiſit à demander du tems pour envoier à Rome des Ambaſſadeurs, s'engageant à accepter telles propoſitions qu'il plairoit au Sénat de lui impoſer, ſi les ſiennes n'étoient pas jugées ſuffiſantes. On ne put lui refuſer une demande ſi raiſonnable, & l'on convint d'une tréve de deux mois, à condition néanmoins que ſur le champ il feroit ſortir les garniſons qu'il avoit dans les places de la Locride & de la Phocide. On envoia de part & d'autre des Ambaſſadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés, on commença par entendre ceux des Alliés.

Ils s'emportérent en invectives contre Philippe. Mais ce qui frapa le Sénat, c'est qu'ils firent observer & prouvérent évidemment par la situation des lieux, que, si le Roi de Macédoine retenoit Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelloit lui-même, en termes non moins véritables qu'injurieux, *les entraves de la Gréce*; la Gréce ne pourroit jamais jouir de la liberté. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand discours, on leur coupa la parole en leur demandant, s'ils céderoient ces trois villes ou non. Aiant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent congédiés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius, à qui l'on avoit prorogé le commandement dans la Macédoine, comme nous l'avons dit, maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât; &, de son côté, il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire, que par un Traité de paix Ainsi il n'accorda plus d'entrevûe à Philippe,

AN. R. 555.
AV. J.C. 197.

AN. R. 555.
AV. J.C. 197.

& lui fit dire qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Gréce.

Philippe abandonne Argos à Nabis Tyran de Sparte.
Liv. XXXII. 38.

Philippe tourna donc toutes ses pensées du côté de la guerre. Comme il ne pouvoit pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis Tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qui lui seroit rendu en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, & qui resteroit à Nabis si les choses tournoient autrement. Nabis fut introduit de nuit dans la ville, & en traita les habitans en véritable Tyran, exerçant contr'eux toutes sortes de violences & de cruautés.

Alliance de Nabis avec les Romains.
Liv. XXXII. 39.

Le Tyran oublia bientôt de qui & à quelle condition il tenoit la ville. Il envoia des Députés à Quintius & à Attale, pour leur faire savoir qu'il étoit maître d'Argos, & pour les inviter à une entrevûe, dans laquelle il espéroit qu'ils conviendroient aisément des conditions du Traité d'alliance qu'il souhaitoit faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence le Proconsul & le Roi de Perga-

me se rendirent près d'Argos : démarche peu convenable à l'un & à l'autre. L'entrevûe se fit. Les Romains vouloient que Nabis leur fournît des troupes, & cessât de faire la guerre aux Achéens. Le Tyran accorda le premier article, mais il ne voulut avec les Achéens qu'une tréve de quatre mois. Le Traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un Tyran, aussi décrié pour sa perfidie & ses cruautés que l'étoit Nabis, n'est pas fort glorieux aux Romains. Mais dans un tems de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité & de l'honneur.

An. R. 555. Av. J.C. 197.

Quand le printems fut venu, Quintius & Attale songérent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusques-là avoient été incertains & flotans. Ils allérent ensemble avec quelques Députés des Alliés à Thébes, qui étoit la capitale du pays, & le lieu de l'Assemblée commune. Antiphile, le premier Magistrat, leur étoit favorable, & les soutenoit sous main. Les Béotiens avoient cru d'abord qu'ils venoient sans troupes & sans escorte, parce qu'ils les avoient laissées à quel-

Les Béotiens font alliance avec les Romains.

Liv. XXXIII. 1. 2.

An. R. 555. Av. J. C. 197. que espace derriére eux. Ils furent bien surpris, quand ils virent que Quintius s'étoit fait suivre d'un détachement assez considérable, & ils jugérent dès lors qu'il n'y auroit point de liberté dans l'Assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulérent leur surprise & leur douleur, qu'il auroit été inutile, & même dangereux de faire paroitre.

Attale parla le premier, & fit valoir les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à toute la Gréce, & en particulier à la République des Béotiens. Se laissant emporter à son zêle pour les Romains, & s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportoit, il tomba foible & comme à demi-mort au milieu de sa harangue, (c'étoit une attaque de paralysie) & il falut le transporter hors de l'Assemblée; ce qui interrompit pour quelque tems la délibération. Aristéne, Préteur des Achéens, reprit la parole, & son discours fut d'autant plus capable de faire impression, qu'il ne donnoit point d'autre conseil aux Béotiens, que celui qu'il avoit donné aux Achéens mêmes. Après lui, Quintius dit peu de choses, &

fit plus valoir la justice & la bonne foi des Romains, que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, & l'alliance avec les Romains fut conclue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni tenter une résistance inutile.

AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Quintius resta encore quelque tems à Thébes, pour voir quel cours prendroit la maladie d'Attale. Quand il vit que c'étoit une paralysie formée, qui ne menaçoit pas la vie de ce Prince d'un danger présent, il s'en retourna à Elatie. Bien content de la double alliance qu'il avoit conclue avec les Achéens & les Béotiens, par laquelle il avoit mis en sûreté ses derriéres, il tourna tous ses soins & tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Mort d'Attale. Eloge de ce Prince.

Polyb. in Excerpt. pag. 101. & 102. Liv. XXXIII. 21.

Dès que l'état & les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de tems après, âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices & de déréglemens. L'usage généreux & magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit &

AN. R. 555. AV. J.C. 197. tempéré par la prudence, lui donna le moien d'augmenter ſes Etats, & de ſe décorer lui-même du titre de Roi. Il comptoit n'être riche que pour les autres, & il étoit perſuadé que c'étoit placer ſon argent à une groſſe & légitime uſure, que de l'emploier en bienfaits, & d'en acheter des amis. Il gouverna ſes ſujets avec une grande juſtice, & montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ſes Alliés. Ami généreux, mari tendre, pére affectionné, il remplit tous les devoirs & de Prince, & de particulier. Il laiſſa quatre fils : Euméne, Attale, Philétére, & Athénée. Il avoit pris un grand ſoin de leur éducation, & s'étoit appliqué ſur tout à établir entr'eux une union tendre & ſincére, qui eſt le plus ferme appui des maiſons puiſſantes. Polybe remarque comme un bonheur fort rare dans les familles des Princes, que les fréres d'Euméne, qui ſuccéda à Attale, loin d'exciter aucun trouble pendant ſon régne, contribuérent beaucoup à en aſſurer la paix & la tranquillité. Le goût des lettres & des ſciences régnoit dans la Cour de Pergame. Attale avoit fait orner & embellir dans l'Académie

Strab. XIII. 623-625.

Polyb. in Excerpt. 169.

Diog. Laert. in Lacyde.

d'Athénes, lieu célébre, comme l'on sait, par les Philosophes qui y ont enseigné avec éclat, le jardin où Lacyde, disciple & successeur d'Arcésilas, fesoit ses leçons. Il invita ce Philosophe à venir à sa Cour. Mais Lacyde lui répondit avec une franchise vraiment philosophique, qu'il en étoit des Princes comme des Tableaux, qui souvent, pour être estimés, demandent de n'être vûs que de loin. J'ai parlé * ailleurs de la fameuse bibliothéque de Pergame.

AN. R. 555. Av. J.C. 197.

Bataille de Cynoscéphales, où Philippe est vaincu pat Quintius.

Polyb. XVII. 754-762. *Liv.* XXXIII. 3-11. *Plut. in Flamin.* 372. 373. *Justin.* XXX. 4.

Les armées, des deux côtés, s'étoient mises en marche pour en venir aux mains, & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Les Officiers & les soldats, de part & d'autre, souhaitoient avec une égale ardeur d'en venir aux mains. Plus le tems du combat approchoit, plus ils sentoient augmenter leur courage, & croitre leur ambition. Les Romains pensoient que s'ils étoient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom si fameux, il ne

* *Hist. Anc. Tome IX.*

AN. R. 555. AV. J.C. 197.

se pourroit rien ajouter à leur gloire; & les Macédoniens se flatoient, que s'ils battoient les Romains si supérieurs aux Perses, ils rendroient le nom de Philippe plus célébre & plus éclatant que celui d'Alexandre même. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étoient aussi arrivés. Mais ne sachant point encore au juste où ils étoient campés, il ordonna à ses troupes de couper des troncs & des branches d'arbres pour en faire des palissades, & pouvoir fortifier un camp par tout où il en seroit besoin. C'est ici que Polybe, & après lui Tite-Live, comparent les palissades des Romains avec celles des Grecs. On trouve cette digression dans l'Histoire Ancienne, Tome VIII.

Quintius arriva bientôt près de l'armée Macédonienne, & marcha à sa rencontre à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légéres escarmouches, où la Cavalerie Etolienne se distingua, & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrétérent près de * Scotusse. La nuit qui précéda le combat, il tomba une grosse pluie, accompagnée de tonnerres, de sorte que, le

* *Ville de la Pélasgie province de Thessalie, près de Larisse.*

le lendemain matin, le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas de l'endroit où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer des hauteurs appellées *Cynoscéphales*, qui séparoient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix escadrons de Cavalerie, & environ mille soldats armés à la légére, pour aller reconnoitre l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'étoit emparé des hauteurs. D'abord cette rencontre surprit : ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoia avertir les Généraux de ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépéchérent à leur camp, pour demander du secours. Quintius y envoia aussitôt Archédame & Eupoléme, tous deux Etoliens, & les fit accompagner de deux Tribuns qui commandoient chacun mille hommes, & de cinq cens chevaux, qui joints aux premiers firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens, on ne manquoit pas de valeur :

An. R. 555.
Av. J.C. 197.

mais, accablés ſous le poids de leurs armes qui n'étoient propres que pour combattre de pié ferme, ils ſe ſauvérent par la fuite ſur les hauteurs, & de là envoiérent au Roi demander du ſecours.

Philippe, qui avoit détaché pour un fourage une partie de ſon armée, inſtruit du danger où étoient ſes premiéres troupes, & voiant que l'obſcurité commençoit à ſe diſſiper, fit partir Héraclide qui commandoit la Cavalerie Theſſalienne, Léon ſous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athénagore qui avoit ſous lui tous les ſoldats étrangers & mercénaires, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournérent à la charge, & à leur tour chaſſérent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complette, ſans la réſiſtance qu'ils rencontrérent dans la Cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardieſſe étonnante. C'étoit ce qu'il y avoit de meilleur chez les Grecs que cette Cavalerie, ſur tout dans les rencontres & les combats particuliers. Elle ſoutint le

choc & l'impétuosité des Macédoniens de façon, qu'elle empécha que les Romains ne fussent mis en déroute. Ils abandonnérent les hauteurs, mais firent leur retraite sans désordre & sans confusion.

Il venoit à Philippe courrier sur courrier, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les défaire entiérement. Ni le tems ni le terrain ne plaisoient à Philippe. Les collines sur lesquelles on combattoit, étoient rudes, rompues en différens endroits, & fort élevées. Cependant il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée, qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des Généraux, dans ce moment décisif, anima ses troupes par les motifs les plus intéressans. » Philippe représentoit aux siennes les » Perses, les Bactriens, les Indiens, » toute l'Asie & tout l'Orient domtés » par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il faloit maintenant combat» tre avec d'autant plus de courage,

An. R. 555. » qu'il s'agissoit ici, non de la souve-
Av. J.C. 197. » raineté, mais de la liberté, plus » chére & plus précieuse à des gens » de cœur que l'Empire du monde en» tier. Le Proconsul mettoit devant » les yeux de ses soldats leurs pro» pres victoires encore toutes récen» tes. D'un côté, la Sicile & Cartha» ge, de l'autre l'Italie & l'Espagne » assujetties aux Romains; &, pour » tout dire en un mot, Annibal, le » grand Annibal, comparable certai» nement & peutêtre supérieur à Ale» xandre, chassé de l'Italie par leurs » mains triomphantes; &, ce qui de» voit les encourager encore davan» tage, ce même Philippe, contre le» quel ils alloient combattre, vaincu » plus d'une fois par eux-mêmes, & » obligé de prendre la fuite devant » eux.

Animés [a] par de tels discours, ces soldats qui se disoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-

a His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio glorianres, ferentesque in bellum, alii majorum suorum antiquam & obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. *Justin.* XXX. 4.

là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées & des victoires nouvellement remportées, se préparérent de part & d'autre au combat. Flamininus, aiant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphans devant cette aile, & marchant d'un pas fier & assuré, méne lui-même l'aile gauche aux ennemis. Dès que ceux des Romains qui avoient été obligés de quitter les hauteurs apperçurent leur Général & son armée, ils recommencérent à combattre, & fondant sur les ennemis, les forcérent une seconde fois à lâcher pié.

Alors Philippe s'avança en diligence sur les hauteurs avec les soldats armés de rondache, & l'aile droite de sa Phalange, & donna ordre à Nicanor, l'un des premiers de sa Cour, de le suivre incessamment avec le reste de ses troupes. Quand il fut arrivé au haut de l'éminence, il y aperçut quelques corps morts, & quelques armes que les Romains y avoient laissées; ce qui lui fit juger qu'on avoit combattu dans ce lieu, que les Romains y avoient été défaits, & qu'on en étoit aux mains près de leur camp. Cet objet le trans-

AN. R. 555. AV. J.C. 197.
porta d'une joie extraordinaire. Mais, un moment après, voiant les ſiens en fuite par le changement qu'avoit occaſionné l'arrivée du Proconſul, il douta un moment s'il ne devoit pas faire rentrer les troupes dans le camp. Néanmoins, comme les Romains approchoient toujours, & que ceux des ſiens qui avoient les premiers combattu, obligés de prendre la fuite, & préſentant le dos à l'ennemi qui les pourſuivoit, ne pouvoient manquer d'être taillés en piéces s'il n'alloit à leur ſecours; & qu'enfin il ne lui étoit pas aiſé à lui-même de faire retraite ſans s'expoſer, il ſe trouva forcé d'en venir aux mains avant que le reſte de ſon armée l'eût joint.

Le Roi aiant ramaſſé ceux qui fuioient, forma ſa droite de ceux qui portoient des rondaches, & d'une partie des ſoldats qui compoſoient la Phalange; & pour empécher qu'on ne les pût enfoncer, il diminua de la moitié le front de la bataille pour doubler les rangs en dedans, lui donnant beaucoup plus de profondeur que de largeur; & en même tems il leur commanda de ſe ſerrer de façon que les hommes & les armes ſe touchaſſent,

& de marcher contre l'ennemi piques baissées. Quintius avoit aussi en même tems reçu dans ses intervalles ceux qui avoient chargé d'abord les Macédoniens. AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Le combat étant engagé, on poussa de côté & d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avoit visiblement tout l'avantage. Le poste élevé d'où elle combattoit en tombant impétueusement sur les Romains, le poids de son ordonnance, l'excellence de ses armes, tout cela lui donnoit une grande supériorité. Les Romains ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées & couvertes de leurs boucliers, dont le front présentoit une haie de piques. Ils furent donc obligés de plier.

Il n'en fut pas de même de l'aile gauche de Philippe, qui ne fesoit que d'arriver. Elle ne put presque pas se former en Phalange, ses rangs étant rompus & séparés par les hauteurs & les inégalités qui remplissoient le terrain. Quintius, ne voiant point d'autre reméde au desavantage que les siens avoient à l'aile gauche, passa brusquement à son aile droite, poussa d'abord ses éléphans contre cette Phalange mal

An. R. 555. Av. J.C. 197. assurée & qui fesoit une fort mauvaise contenance, puis fondit lui-même sur elle avec ses troupes toutes fraîches, persuadé que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en désordre, elle entraîneroit avec elle l'autre aile quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile n'aiant pu se maintenir en phalange, ni doubler ses rangs pour se donner de la profondeur, ce qui fait toute la force de l'ordonnance Macédonienne, elle fut entiérement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui n'avoit pas avec lui plus de vingt Compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, poussoit vivement l'aile gauche des Romains, il quitte l'aile droite qui déja étoit pleinement victorieuse, & sans prendre conseil que de lui-même & de la disposition présente des armées, il marche vers la Phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derriéres, & les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la Phalange par la longueur excessive de ses piques, & par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner

en arriére, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant se défendre, jettent bas leurs armes, & prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la Phalange. AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, avoit compté sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jetter leurs armes, & les Romains fondre sur eux par les derriéres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de là il considéra en quel état étoient toutes choses. Quand il vit que les Romains qui poursuivoient son aile gauche, touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où il s'arréta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la dé-

An. R. 555.
Av. J.C. 197.

faite. Il avoit pris la sage précaution d'envoier à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuiards pendant quelque tems. On accusa les Etoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva. Car, au lieu de le poursuivre, ils s'amusérent à piller son camp : de sorte que les Romains, quand ils revinrent de la poursuite, ne trouvérent presque plus rien. Les reproches furent vifs de part & d'autre; & à cette occasion commença à éclater l'aigreur entre les deux nations.

Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers & le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains, dans cette bataille, ne fut que d'environ sept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restérent sur le champ de bataille, & cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

A l'occasion de ce combat, Polybe fait une digression sur la Phalange Macédonienne, dont il expose les avantages & les inconvéniens. On la

trouve dans l'Hiſtoire Ancienne, Tome VI.

AN. R. 555
AV. J.C. 19

Vanité inſolente des Etoliens.

Polyb. in Excerpt. Legat. 788.
Liv. XXXIII. 11.
Plut. in Flamin. 373.

Les Etoliens s'étoient certainement diſtingués dans cette bataille, & n'avoient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'inſolence, de s'attribuer à eux ſeuls cet heureux ſuccès au préjudice de Quintius & des Romains. Une Inſcription en vers, compoſée dans ce ſens par un Poéte du tems qui ſe nommoit Alcée, répandit ce bruit dans toute la Gréce. Quintius, déja mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle les Etoliens s'étoient jettés ſur le butin ſans attendre les Romains, fut encore plus choqué de tous ces diſcours injurieux pour lui perſonnellement. Depuis ce tems-là il agit fort froidement à leur égard, & ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occaſion d'humilier leur orgueil.

Quintius accorde à Philippe une tréve & une entrevûe.

Polyb. ib. 789.
Liv. XXXIII. 12.

Quelques jours après le combat, il vint des Ambaſſadeurs de Philippe à Quintius qui étoit à Lariſſe, ſous prétexte de demander une tréve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevûe. Le Proconſul accorda l'une & l'autre, & ajou-

AN. R. 555.
AV. J.C. 197
ta des honnêtetés pour le Roi, en disant *qu'il devoit avoir bonne espérance.* Ces paroles choquérent extrêmement les Etoliens. Comme ils connoissoient mal les Romains, & qu'ils en jugeoient par leurs propres dispositions, ils s'imaginérent que Flamininus n'étoit devenu favorable à Philippe, que parce que celui-ci l'avoit corrompu à force de présens, & que ce Général, le plus desintéressé qui fut jamais, & le moins capable de se laisser gagner par les attraits d'un gain sordide, avoit dessein de s'enrichir par les libéralités du Roi.

Délibération des Alliés au sujet de la paix
Polyb. ibid. l. XXXIII.

Le Proconsul avoit accordé au Roi une tréve de quinze jours, & étoit convenu avec lui du tems où ils devoient conférer ensemble. Mais, en attendant, il convoqua l'Assemblée des Alliés, pour leur communiquer les conditions auxquelles il croioit que l'on pouvoit lui accorder la paix. Aminandre Roi des Athamanes, qui parla le premier, sans s'amuser à faire de longs raisonnemens, dit » qu'il faloit terminer la » guerre de façon, qu'en l'absence » même des Romains, la Gréce fût » en état de conserver la paix, & de » défendre sa liberté par elle-même.

Alexandre Etolien prit ensuite la parole, & dit : „ Que si le Proconsul „ pensoit, qu'en fesant un Traité avec „ Philippe, il procureroit ou une paix „ solide aux Romains, ou une liberté „ durable aux Grecs, il se trompoit. „ Que l'unique moien de finir la guer- „ re avec les Macédoniens, c'étoit de „ détrôner Philippe. Que la chose étoit „ alors très-aisée, pourvû qu'on profi- „ tât de l'occasion que l'on avoit entre „ les mains. AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Quintius, adressant la parole à Alexandre : *Vous ne connoissez*, lui dit-il, *ni le caractére des Romains, ni mes vûes, ni les intérêts des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, quand ils ont fait la guerre à une Puissance, & qu'ils l'ont vaincue, de la détruire entiérement : Annibal & les Carthaginois en sont une bonne preuve. Pour moi, mon dessein n'a jamais été de faire à Philippe une guerre irréconciliable. J'ai toujours été disposé à lui accorder la paix, dès qu'il se soumettroit aux conditions qui lui seroient imposées. Vous mêmes, Etoliens, dans les Assemblées qui se sont tenues à ce sujet, vous n'avez jamais parlé d'ôter à Philippe son Roiaume. Seroit-ce la victoire qui nous inspireroit un tel dessein ?*

An. R. 555.
Av. J.C. 197.

*Quel indigne ſentiment ! Quand un ennemi nous attaque les armes à la main, il convient de le repouſſer avec fierté & hauteur. Mais, quand il eſt terraſſé, le devoir du vainqueur eſt de faire paroitre de la modération, de la douceur, de l'humanité. Quant aux Grecs, il eſt de conſéquence pour eux que le Roiaume de Macédoine ſoit moins puiſſant qu'autrefois, je l'avoue : mais il leur importe également qu'il ne ſoit pas tout-à-fait détruit. C'eſt pour eux une barriére contre les Thraces, les Illyriens, & les * Gaulois, ſans laquelle, comme il eſt déja ſouvent arrivé, tous ces barbares ne manqueroient pas de fondre contre la Gréce.*

Flamininus conclut en diſant que ſon avis, & celui de l'Aſſemblée, étoit, ſi Philippe promettoit d'obſerver fidélement tout ce qui lui avoit été preſcrit auparavant par les Alliés, de lui accorder la paix, après qu'on auroit conſulté le Sénat ; & que les Etoliens pouvoient là deſſus prendre telle réſolution qu'ils jugeroient à propos. Phénéas, Préteur des Etoliens, aiant repréſenté avec vivacité, » que Phi-

* *Pluſieurs Gaulois s'étoient établis dans les contrées voiſines de la Thrace.*

» lippe, s'il échapoit au danger, ne » tarderoit pas à former de nouveaux » projets, & à donner occasion à une » nouvelle guerre : *C'est mon affaire*, reprit le Proconsul. *Je donnerai bon ordre qu'il ne puisse rien entreprendre contre nous.*

AN. R. 555. AV. J.C. 197.

Entrevûe de Philippe & de Quintius. La paix y est conclue. *Polyb. ib.* 791. *Liv.* XXXIII. 13. *Plut.* 374.

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la Conférence ; & trois jours après, Quintius avec tous les Députés des Alliés donna audience au Roi, qui parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit, » qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les » Alliés lui avoient prescrit dans la der- » niére entrevûe ; & que pour le reste, » il s'en remettoit entiérement à la dis- » crétion du Sénat. « A ces mots, il se fit un grand silence d'approbation dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas, qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageoit Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus songeoit sérieusement à passer en Europe avec une armée. Il craignoit que Philippe, dans l'espéran-

An. R. 555. Av. J.C. 197.

ce de recevoir un secours considérable de ce Prince, ne prît le parti de se borner à la défense de ses places, & par ce moien ne traînât la guerre en longueur. Il sentoit d'ailleurs, que si un autre Général venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas d'attribuer à ce nouveau venu tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au Roi quatre mois de tréve, lui ordonna de païer sur le champ quatre cens talens, prit pour otages Démétrius son fils, & quelques-uns des Grands de sa Cour, & lui permit d'envoier à Rome, pour recevoir du Sénat la décision de son sort. Quintius donna sa parole au Roi, que si la paix ne se fesoit point, il lui rendroit les talens & les otages. Après cela, tous les intéressés envoiérent des Ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

Quatre cens mille écus.

An. R. 556. Av. J.C. 196.

L. FURIUS PURPUREO.
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

La victoire remportée contre Philippe cause à Rome une grande joie.

Ce fut sous ces nouveaux Consuls qu'on reçut à Rome des lettres de Quintius, qui apprenoient le détail de la victoire remportée sur Philippe. On

en fit lecture, d'abord dans le Sénat, puis devant le Peuple ; & l'on ordonna des actions de graces publiques pendant cinq jours, pour remercier les dieux de la protection qu'ils avoient accordée aux Romains dans la guerre de Macédoine.

AN. R. 556. Av.J.C. 196.

Liv. XXXIII. 24.

Le projet de paix envoié par Quintius, est approuvé à Rome. On députe dix Commissaires pour régler les affaires de la Gréce.

Liv. ibid. Polyb. ib. 793.

Quelques jours après, arrivérent les Ambassadeurs au sujet de la paix que l'on se proposoit de faire avec le Roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les Ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts & ses vûes : mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant raportée au Peuple, le Consul Marcellus, qui souhaitoit avec passion d'aller commander les armées dans la Gréce, fit tous ses efforts, pour que le projet de paix fût rejetté : mais il ne put réussir. Le Peuple approuva le plan de Flamininus, & ratifia les conditions. Le Sénat nomma ensuite dix des plus illustres de son corps, pour aller régler les affaires de la Gréce avec le Proconsul, & assurer la liberté aux Grecs.

Les Achéens demandérent dans la même Assemblée à être reçus au nombre des Alliés du Peuple Romain.

An. R. 556. Av. J.C. 196.

Cette affaire, qui souffroit quelques difficultés, fut renvoiée aux dix Commissaires.

Il s'étoit élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe & ceux des Romains, laquelle fut portée de part & d'autre à de violens excès. Mais elle n'eut pas de suite, aiant été appaisée par le Proconsul, qui y apporta un promt reméde.

Conditions du Traité de paix.

Polyb. ib. 795. Liv. XXXIII. 30.

Les dix Commissaires, partis de Rome pour régler les affaires de la Gréce, ne furent pas lontems sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du Traité de paix qu'ils réglérent de concert avec Quintius. „ Que toutes les * autres villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, „ seroient libres, & se gouverneroient „ selon leurs Loix. Que Philippe, „ avant la célébration des Jeux Isthmiques, évacueroit celles où il „ avoit garnison. Qu'il rendroit aux „ Romains les prisonniers & les transfuges, & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq „ félouques, & de la galére à seize

* *Ce mot*, autres, *est mis ici, parce que les Romains prétendoient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade, & Corinthe.*

» rangs de rames. Qu'il donneroit » mille talens ; moitié incessamment, » & l'autre moitié en dix ans, cinquan- » te chaque année en forme de tribut. » Parmi les otages qu'on exigea de » lui, étoit Démétrius le plus jeune de » ses deux fils, qui fut envoié à » Rome.

AN. R. 556. AV. J.C. 196.

Trois millions.

Ce fut ainsi que Quintius termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs, & fort heureusement pour Rome. Car, sans parler d'Annibal, qui, tout vaincu qu'il étoit, pouvoit encore susciter bien des affaires aux Romains ; Antiochus, voiant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, songeoit actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Quintius n'avoit pas prévû, par sa grande prudence, ce qui pouvoit arriver ; que la guerre contre Antiochus se fût jointe, au milieu de la Gréce, à la guerre que l'on avoit contre Philippe ; & que les deux plus grands & les deux plus puissans Rois qu'il y eût alors, unis de vûes & d'intérêts se fussent élevés en même tems contre Rome, il est certain qu'elle se feroit trou-

AN. R. 556. AV. J.C. 196.

vée encore engagée dans des combats & des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans la guerre contre Annibal. Mais une Providence particuliére veilloit sur Rome, & arrangeoit les événemens d'une maniére conforme aux desseins qu'elle avoit sur cette future Capitale du Monde.

Les Etoliens décrient sourdement le Traité de paix.
Liv. XXXIII. 31.
Polyb. ib. 796.

Ce Traité de paix, dès qu'on en eut quelque connoissance, satisfit beaucoup tous les esprits raisonnables. Les Etoliens seuls en parurent mécontens. Ils le décrioient sourdement parmi les Alliés, disant „ qu'il ne contenoit que des paroles, & rien davantage: qu'on amusoit les Grecs par „ un vain titre de liberté, & que sous „ ce beau nom les Romains couvroient „ leurs vûes intéressées. Qu'à la vérité „ ils laissoient libres les villes situées „ dans l'Asie, mais qu'ils paroissoient „ se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Erétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. Qu'ainsi, à proprement parler, la Gréce n'étoit „ point délivrée de ses chaînes, & que „ tout au plus elle avoit changé de „ maître.

Ces plaintes chagrinoient d'autant

plus le Proconsul, qu'elles ne paroissoient pas tout à fait sans fondement. Les Commissaires, selon les instructions qu'ils avoient reçues à Rome, conseilloient à Quintius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Démétriade, qui étoient les clés de la Gréce, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint, dans le Conseil, que Corinthe seroit mise en liberté : mais il fut résolu qu'on tiendroit garnison dans la Citadelle, aussi bien que dans les deux villes de Chalcis & de Démétriade ; & cela pour un tems seulement, & jusqu'à ce que l'on n'eût plus rien à craindre de la part du Roi de Syrie.

AN. R. 556. AV J.C. 196.

Les Jeux * Isthmiques qu'on alloit célébrer, attiroient toujours une grande multitude de monde, tant à cause de l'inclination que les Grecs avoient naturellement pour ces spectacles, où l'on disputoit le prix de la force du corps, de la légéreté à la course, & même de l'habileté en toutes sortes d'arts, qu'à cause de la fa-

Les articles du Traité de paix sont publiés aux Jeux Isthmiques. *Liv.* XXXIII. 32. *Plut. in Flamin.* 374. *Polyb. ib.* 797.

* *Il en est parlé dans le Tome V de l'Histoire Ancienne.*

An. R. 556. Av. J.C. 196.
cilité qu'ils avoient de se rendre en un lieu où l'on aborde également par les deux mers. Mais ils y accoururent alors en plus grand nombre que jamais, pour être instruits par eux-mêmes de la nouvelle forme de gouvernement qu'on alloit donner à la Gréce, & apprendre au vrai quelle seroit leur destinée & leur fortune. Les conditions du Traité de paix, qui n'étoient pas encore entiérement connues, fesoient le sujet de toutes les conversations; & l'on en parloit diféremment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avoient prises.

Tout le monde étoit dans cette incertitude, lorsque, les Romains aiant pris leurs places, le héraut s'avance au milieu de l'aréne. Un coup de trompette aiant fait faire silence, il prononce à haute voix ce qui suit: LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET QUINTIUS FLAMININUS GÉNÉRAL DE LEURS ARMÉES, APRE'S AVOIR VAINCU PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS, DÉLIVRENT DE TOUTES GARNISONS ET DE TOUS IMPÔTS LES CORINTHIENS, LES LOCRIENS, LES

PHOCIENS, LES HABITANS DE L'ILE D'EUBÉE, LES ACHEENS * PHTHIOTES, LES MAGNESIENS, LES THESSALIENS, ET LES PERRHEBES ; LES DECLARENT LIBRES, LEUR CONSERVENT TOUS LEURS PRIVILEGES, ET VEULENT QU'ILS SE GOUVERNENT PAR LEURS LOIX, ET SELON LEURS USAGES.

An. R. 556. Av. J.C. 196.

A ces [a] paroles, que plusieurs n'avoient ouies qu'à demi à cause du bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie. Se regardant les uns les autres avec surprise, & s'interrogeant mutuellement sur les articles qui intéressoient chacun en particulier, ils n'en pouvoient croire ni leurs yeux ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voioient & entendoient leur paroissoit semblable à un songe. Il falut que le héraut

Les Grecs apprennent la nouvelle de leur liberté avec des transports de joie incroiables. *Ibid.*

* *Peuple totalement distingué de la Ligue Achéenne. Ceux qui la composoient n'avoient pas besoin d'être déclarés libres. Ils l'étoient.*

a Audita voce præconis, majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere se quisque audisse. Alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem. Quod ad quemque pertineret, suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco, cùm unusquisque non audire, sed videre libertatis suæ nuntium averet, iterum pronunciat eadem. Tum ab certo jam gaudio tantus

An. R. 556.
Av. J.C. 196.
recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, & l'on ne perdit pas un mot du Décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrérent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie avec des cris & des applaudissemens si souvent & si fortement répetés, que la mer en retentit au loin, & que des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard sur l'Assemblée, tombérent dans le stade; & on reconnut pour lors, que de tous les biens humains, il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté. La célébration des Jeux s'acheva à la hâte & fort rapidement, sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, & un seul objet remplissant entiérement l'ame, & n'y laissant point de place à tous les autres plaisirs.

Quand les Jeux furent finis, tous

tum clamore plausus est ortus, totiesque repetitus, ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi, nec oculi, spectaculo intenti essent. Adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum.

presque

presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son Libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jetter à ses piés des couronnes & des festons de fleurs, il auroit couru quelque risque de sa personne, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guéres que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues. An. R. 546. Av. J.C. 196.

Réflexions sur ce grand événement.

Je demande, en effet, s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus, & pour tout le Peuple Romain. Que sont tous les triomphes du monde, en comparaison de ces cris de joie d'une multitude innombrable, & de ces applaudissemens qui partent du cœur, & qui sont l'effet naturel d'une vive reconnoissance ? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre, que deviennent-elles, rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice ? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être à une joie

AN. R. 556. AV. J. C. 196. aussi pure, & à une gloire aussi touchante ; que celle de faire du bien aux hommes.

Liv. XXXIII. 33. Le [a] souvenir d'une si belle journée, & d'un bienfait si touchant, se renouvelloit de jour en jour ; & pendant un fort long tems il n'étoit parlé d'autre chose dans les repas & dans les entretiens. On disoit, avec des transports d'admiration, & dans une sorte d'enthousiasme, » Qu'il étoit donc au » monde une nation, qui, à ses frais » & à ses risques, entreprenoit des » guerres pour procurer aux autres » le repos & la liberté ; & cela, non » pour des peuples voisins ou à portée d'être secourus par les terres, » mais qui passoit les mers, pour empêcher qu'il n'y eût quelque part » que ce fût une domination injuste, » & pour faire régner par tout les

a Nec præsens omnium modò effusa lætitia est, sed per multos dies gratis & cogitationibus & sermonibus revocata : esse aliquam in terris gentem, quæ suâ impensâ, suo labore ac periculo bella gereret pro libertate aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ civitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet : maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fas, lex potentissima sint. Una voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad effectum adducere, virtutis & fortunæ ingentis.

» loix, l'équité, la justice! Qu'à la » seule voix d'un héraut, la liberté » avoit été rendue à toutes les villes de » la Gréce & de l'Asie! Qu'il étoit d'une » grande ame de former seulement » un tel dessein : mais que de le mettre à exécution, c'étoit l'effet d'un » rare bonheur, & d'une vertu con- » sommée! AN. R. 556. Av. J.C. 196.

Ils rappelloient tous les grands combats que la Gréce avoit entrepris pour la liberté. » Après avoir soutenu tant » de guerres, disoient-ils, jamais sa va- » leur n'a reçu une si douce récom- » pense, que lorsque des étrangers » sont venus combattre pour elle. C'est » alors que, sans avoir presque versé » une goutte de sang, ni répandu de » larmes, elle a remporté le plus beau » de tous les prix, & le plus digne » d'être recherché. La valeur & la » prudence sont rares à la vérité dans » tous les tems : mais, de toutes les » vertus, la plus rare c'est la justice. » Les Agésilas, les Lysandres, les » Nicias, les Alcibiades, ont bien su » conduire des guerres, & gagner » des batailles par terre & par mer : » mais c'étoit pour eux & pour leur » patrie, non pour des inconnus & Plut. in Flamin. 375.

An. R. 556. Av. J.C. 196.

» des étrangers. Cette gloire étoit ré- » servée aux Romains.

Voila les réflexions que les Grecs fesoient sur un si heureux événement; & les effets répondirent promtement à la glorieuse proclamation faite aux Jeux Isthmiques. Car les Commissaires se partagérent pour aller faire exécuter leur Décret dans toutes les villes.

Quintius parcourt les villes de Gréce.

Plut. ibid.

Quelque tems après Flamininus, étant allé à Argos, fut fait Président des Jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la Fête, & il fit publier encore dans ces Jeux, comme il avoit fait dans les Isthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y fesoit de bonnes ordonnances, y réformoit la Justice, rétablissoit l'amitié & la concorde entre les citoiens, appaisoit les séditions & les querelles, & fesoit revenir les bannis : mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit

été d'avoir vaincu les Macédoniens, de ſorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. A quoi, en effet, leur auroit-elle ſervi, ſi la juſtice & la concorde n'euſſent été rappellées au milieu d'eux? Quel modéle pour un Gouverneur, pour un Intendant de province! & quel bonheur pour les peuples qui en trouvent de tels! AN. R. 55[illegible] AV.J.C. [illegible]

On raporte que le Philoſophe Xénocrate aiant été délivré un jour à Athénes par l'Orateur Lycurgue des mains des Fermiers qui le traînoient en priſon pour lui faire paier une ſomme que les Etrangers devoient au Tréſor public, & aiant rencontré bientôt après les fils de ſon Libérateur, il leur dit: *Je paie avec uſure à votre pére le plaiſir qu'il m'a fait: car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Mais la reconnoiſſance que les Grecs témoignérent à Flamininus & aux Romains, n'aboutit pas ſeulement à les faire louer: elle ſervit encore infiniment à augmenter leur puiſſance, en portant tout le monde à prendre confiance en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car on

AN. R. 556
AV. J.C. 196.

ne se contentoit pas de recevoir les Magistrats & les Généraux qu'ils envoioient dans les provinces : on les demandoit avec empressement, on les appelloit, & l'on se remettoit avec joie entre leurs mains pour tous ses intérêts. Et non seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois mêmes, quand ils avoient quelque sujet de plainte contre les Rois voisins, avoient recours à eux, & se mettoient comme sous leur sauvegarde : de sorte qu'en peu de tems, par un effet de la protection divine, (c'est l'expression de Plutarque) toute la terre fut soumise à leur domination.

Θεοῦ συνεφαπτομένου.

Cornelius, l'un des dix Commissaires, passe de Tempé où il avoit entretenu le Roi, à la ville de Thermes, où se tenoit l'Assemblée des Etoliens.

Liv. XXXIII. 35.

Cornelius, l'un des Commissaires, s'étoit rendu auprès de Philippe, & après avoir terminé les autres affaires avec ce Prince, avant que de le quitter il lui demanda s'il étoit d'humeur à écouter un conseil utile & salutaire. Le Roi lui aiant répondu, que, bien loin de le trouver mauvais, il lui seroit même obligé de lui faire connoitre ce qui convenoit le plus à ses intérêts : alors Cornelius l'exhorta fortement, puisqu'il avoit conclu la paix avec le Peuple Romain, à envoier des

Ambaſſadeurs à Rome, pour convertir le Traité de paix en un Traité d'alliance & d'amitié. Il lui fit entendre, que comme Antiochus paroiſſoit avoir des deſſeins, on pourroit le ſoupçonner, s'il ne feſoit pas cette démarche, d'avoir attendu l'arrivée de ce Prince pour ſe joindre à lui, & recommencer la guerre. Philippe trouva l'avis fort ſage, & promit de faire partir inceſſamment ſes Ambaſſadeurs pour Rome.

AN. R. 556.
AV. J.C. 196.

Alors Cornelius, de Tempé où il avoit trouvé le Roi, ſe rendit à * Thermes, où les Etoliens tenoient réguliérement en certain tems une Aſſemblée générale. Il y fit un long diſcours pour les exhorter à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne s'écarter jamais de l'amitié & de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Etolie ſe plaignirent, mais d'un ton modeſte, que les Romains, depuis la victoire, ne paroiſſoient pas auſſi bien diſpoſés pour leur nation, qu'ils l'avoient été auparavant. D'autres lui reprochérent en termes durs &

* *Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles. Il ſe trompe.*

An. R. 556. injurieux, que sans les Etoliens, non
Av. J.C. 196. seulement les Romains n'auroient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auroient pas pu mettre le pié dans la Gréce. Cornelius, pour ne point donner lieu à des disputes & à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoier au Sénat, en leur promettant qu'on leur rendroit bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

Fin du Tome VI.

633



TABLE
DU SIXIEME VOLUME.
SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LIVRE VINGTIEME.

TABLE.

LIVRE VINGT ET UNIEME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le sixiéme Tome de *l'Histoire Romaine*, *par Monsieur Rollin*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 28 de Janvier 1741.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1741.

LIVRES

Nouvellement imprimés à Paris chez LA VEUVE ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques, à la Vertu.*

De M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, &c.*

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par raport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in* 12. 10 l.

—— La même, *in*-4°. 2 vol. 20 l.

—— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macedoniens, des Medes, des Perses & des Grecs. *in*-12. 13 vol. 34 l.

Les Cartes Géographiques, pour l'intelligence de ladite Histoire. 5. l.

—— La même Histoire, *in*-4°. 6 vol. ornée de Cartes Géographiques, & de très-belles Vignettes en taille douce, 60 l.

—— *Du même.* Histoire Romaine, depuis la Fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la République, *in*-12. 6 vol. 15 liv.

Suite de la même Histoire, *sous presse.*

—— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim, ad usum scholarum accommodati, recisis quæ minùs necessaria visa sunt & brevibus notis illustrati à* CAROLO ROLLIN, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in* 12. 4 l. 10 f.

De M. PLUCHE.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Nouvelle Edition, 4 vol. *in* 12. *fig.* 14 l.

—— Suite du même, *in* 12. 2. vol. *Sous presse.*

—— *Du même* Histoire du Ciel, où l'on recherche l'origine de l'Idolatrie, & les méprises de la Philosophie sur la formation, & sur les influences des corps célestes. *in*-12. 2 vol. *fig*. Nouvelle Edition. 5 liv.

Révision de la même Histoire ; pour servir de supplément à ceux qui ont la premiére Edition. *broshure in* 12. 10 s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevêque Duc de Cambrai.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considerables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28 figures en taille-douce nouvellement gravées, 2. vol. *in* 12. 4 l. 10 s.

Le même in 4°. avec des notes & de très-belles figures en taille douce, 18 l.

—— *Du même*. Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire ; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c. *in* 12. 2 l. 5 s.

—— *Du même*. Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in*-12. 2 l. 10 s.

—— *Du même*. Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, *in* 12. 2 l.

—— *Du même*. Sermons choisis sur divers sujets, *in* 12. 2 l. 10 s.

—— *Du même*. Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol. *in* 12. 4 l.

—— *Du même*. Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, *in* 12. 1 vol. 1726. 2 l. 5 s.

Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY, *ci-devant Sécretaire à la Paix de Ryswik*, *in* 12. 2 l. 10 s.

—— *Du même*. Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importans sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisiéme Edition, revûe,

corrigée & augmentée, *in* 12. 2 l. 10 f.

—— *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. *in* 12. 1 l. 15 f.

—— *Du même.* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. *in* 12. 1728. 1 l. 15 f.

Dictionnaire universel de Commerce; contenant tout ce qui concerne le Commerce qui se fait dans les quatre Parties du Monde, par Terre, par Mer, de proche en proche & par des voyages de long cours, tant en gros qu'en détail: l'explication de tous les termes qui ont rapport au Négoce & aux Arts & métiers; les Monnoyes de compte qui servent à tenir les livres des Marchands, les Monnoyes réelles d'or, d'argent, &c. les Poids & Mesures; les productions qui croissent dans tous les lieux où les Nations d'Europe exercent leur Commerce; les Compagnies tant Françoises qu'Etrangeres, les Banques, les Consuls: les Chambres d'assurances; les Foires franches; les Edits, Déclarations & Reglemens donnés en matiére de Commerce, &c. par M. SAVARY, 3 vol. *in fol. sous presse.*

—— Suite du même, Tome 3e. pour servir de Supplément aux deux volumes de la premiere Edition. 18 l.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoise, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par PIERRE RICHELET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précedentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lyon, 3. vol. *in* folio. 50 l.

Dictionnaire Oeconomique, contenant divers moiens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisiéme édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remédes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in* fol. 2. vol. 40 l.

Recueil de Poësies diverses, par le R.P. DU CERCEAU. Nouvelle Edition, *in* 12. 2 l. 10. f.

—— *Du même.* Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, Tyran de Rome, en 1347, *in* 12. 2 l. 10 f.

Fautes à corriger dans ce sixiéme Volume.

PAge 19. *ligne* 23. *Effacez ces mots*, du tems de leurs péres ou de leurs ayeux.

Pag. 31. *lig.* 3. après ce mot *découverte*. Ajoutez, *Jeunesse de Caton.*

Pag. 32. *dans la note.* Castel veteri, *lisez*, Castel vetere.

Pag. 54. *dans la note lig.* 2. quibuscum frequentes sint. *lis.* quibuscum si frequentes sint.

Pag. 102. *dans la note.* traduxerunt. *lis.* traduxit.

Pag. 166. *lig.* 2. nouvelles. *lis.* nouvelle.

Pag. 195. *lig.* 23. lui crient. *lis.* lui criérent.

Pag. 271. *lig.* 2. *permettons.* lis. *permettrons.*

Pag. 276. *lig.* 15. il prend toutes les mesures. *ajoutez*, nécessaires.

Pag. 310. *lig. dern.* les uns plus les autres moins. *lis.* à l'envi les uns des autres.

Pag. 343. *lig.* 1. avec les deux armées. *effacez* les.

Pag. 344. *lig.* 9. moins brillant. *Ajoutez*, pour la flote.

Pag. 354. *lig.* 27. qu'il fut *lis.* il fut.

Pag. 361. jusqu'à la page 426, mettez pour Titre courant, CEPION & GEMINUS CONS.

Pag. 362. *lig.* 20. la figure du corps. *lis.* la force du corps.

Pag. 398. *lig.* 9. & 10. *il s'en suit.* lis. *il s'ensuit.*

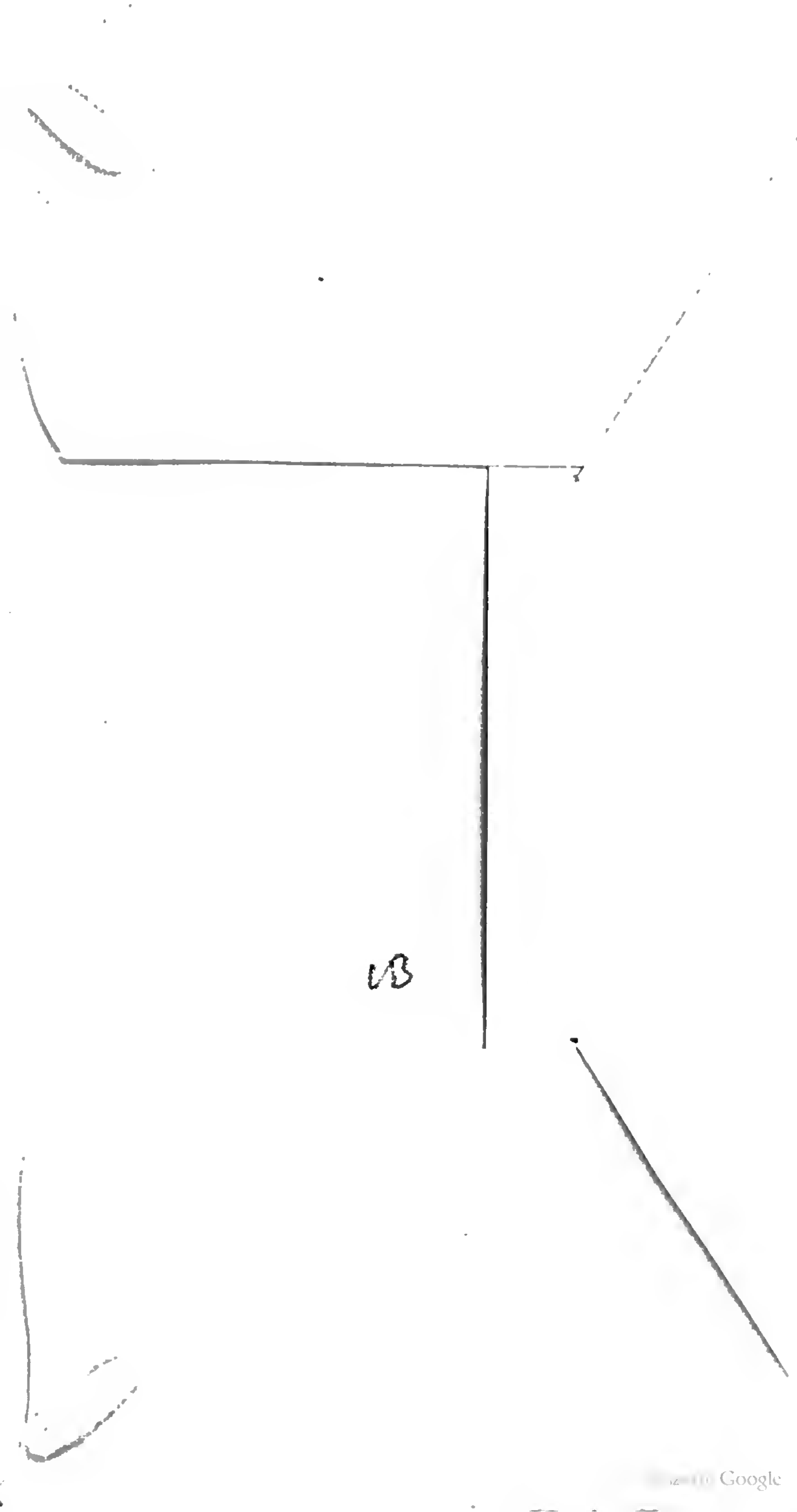
Pag. 401. *lig.* 24. brodure. *lis.* broderie.

Pag. 416. *dans la note.* ne dum. *lis.* nedum.

Pag. 439. *lig.* 21 & 22. *envoiés.* lis. *envoié.*

Pag. 595. *lig.* 13. glorieux. *lis.* glorieuse.




VB